

ENTRETIENS

SUR LES VIES

ET

SUR LES OUVRAGES

DES PLUS

EXCELLENS PEINTRES

ANCIENS ET MODERNES.

PAR Mr. FELIBIEN,

*Secrétaire de l'Académie des Sciences
& Historiographe du Roi.*

TOME TROISIEME.



A LONDRES,

Chez DAVID MORTIER Libraire
dans le Strand à l'Enseigne d'Erasme.

M. DCCV.

ENTRETIENS

SUR LES VIE

SUR LES OUVRAGES

DES PLUS

EXCELLENTS PEINTRES



A LONDRES

Chez David Mortier Libraire
dans le Strand à l'angle d'Orléans.

M. DCC.

ENTRETIENS

SUR LES VIES

ET

SUR LES OUVRAGES

DES PLUS

EXCELLENS PEINTRES

ANCIENS ET MODERNES.

CINQUIE'ME ENTRETIEN.



U s'étoit passé quelques jours depuis la dernière conversation que nous avions eüe dans les Thuilleries Pyramandre & moi, lorsque nous sortîmes de Paris pour aller nous promener à Saint Cloud. Quand nous fûmes arrivez dans ce magnifique Palais, où Monsieur Frere Unique du Roi a joint les richesses de l'Art aux beautez de la Nature, nous descendîmes dans le Jardin, dont les parterres émailliez d'une agréable variété de toutes sortes de

4 V. ENTRETEN SUR LES VIES

fleurs, étoient encore embellis & parfumez de Myrthes, de Jasmins & d'Orangers, qui surpassoient par la beauté de leurs feuilles, de leurs fleurs, & de leurs fruits, tout ce que les émeraudes, l'or & l'argent peuvent composer de plus riche. Nous choisîmes pour nous asseoir un endroit commode, & d'où nous pouvions voir en même temps la riviere de Seine qui serpente entre les prairies & les colines qui la bordent. Il y avoit dans l'air quelques legers nuages, dont l'ombre se répandant inégalement sur les montagnes & dans la plaine, faisoit que la veüe trouvoit de temps en temps des endroits plus sombres comme pour se reposer après avoir parcouru les parties illuminées de la grande clarté du Soleil. Enfin ce lieu étoit pour lors un veritable séjour de delices, où le silence regnoit avec tant de douceur qu'il n'étoit interrompu que par le bruit des fontaines, dont l'on voyoit briller les eaux au travers de l'obscurité des arbres. Comme j'admirois la situation de cette charmante demeure : Ne m'avoüerez-vous pas, dît Pymandre, qu'en voyant la Nature dans sa beauté comme elle est aujourd'hui, il seroit difficile de ne la pas préférer à tout ce que la Peinture peut faire de plus beau; & que des Tableaux, quelque excellents qu'ils fussent, ne paroïtroient rien auprès d'un Païsage aussi agréable que celui que nous voyons devant nous. Il est vrai aussi qu'il y a quelques jours que m'étant rencontré dans un endroit avec des Curieux & des Maîtres même de l'Art; comme nous regardions les Ouvrages d'un Peintre fameux, il vint une Dame richement vêtue, mais beaucoup plus parée par sa beauté, & par les graces qui brilloient en elle, qui attirerent si

puis-

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES.

puissamment nos yeux , & nous attachèrent si fort à la considérer , qu'il nous fût impossible de les détourner tant qu'elle demeura dans ce lieu , ni regarder les Tableaux qui étoient devant nous.

C'étoit sans doute , lui dis-je en souriant , une beauté semblable à cette Inconnue dont parle Lucien , qui seule possédoit non seulement tout ce qu'il y a de plus excellent dans les Statuës & les Peintures des Anciens , mais encore ce que les Poëtes ont attribué de plus charmant à leurs Divinitez.

Je ne sçai point , repartit Pymandre , si cette Dame ressembloit à celle dont parle cet Auteur. mais il y avoit dans la compagnie des gens fort amoureux des ouvrages du Titien , qui avoüerent que ses Tableaux ne paroïtroient rien en la présence d'une si belle personne , & qui n'admirent l'excellence de ceux que nous regardions , que quand elle fût sortie.

Outre , repliquai-je , qu'on n'estime pas toujours les Tableaux pour la beauté des sujets qu'ils représentent , mais aussi pour l'excellence du travail , je vous dirai que quand il est question de la ressemblance , une belle Peinture peut bien faire honte à un objet qui de soi n'est pas agréable , mais quand un beau naturel se rencontre auprès de quelque Tableau , il faut que la Peinture , quelque excellente qu'elle soit , cede à la Nature , comme le disciple à son maître , & la copie à l'original.

Cependant , dit Pymandre , les Peintres choisissent les plus belles proportions pour donner à leurs figures ; & par le moyen des couleurs , ils peuvent encore non seulement égaler celle des

plus beaux corps, mais en surpasser la vivacité & la fraîcheur.

Il est vrai, repris-je, qu'un sçavant homme peut donner à ses figures par le beau choix de la forme, & l'intelligence des couleurs, plus de beauté & de grace que l'on n'en voit d'ordinaire dans les belles personnes, parce que quelques belles qu'elles soient, elles ne seront jamais si accomplies que le peut être une figure d'un excellent Peintre. Néanmoins quelque effort que puisse faire ce sçavant homme, il n'y aura point dans ses Tableaux tant de relief qu'on en voit dans le naturel, à cause que la force des couleurs est limitée, & ne peut faire paroître à la veüe une rondeur pareille à celle que l'on voit dans la Nature.

Je voudrois bien, interrompit Pymandre, que vous voulussiez m'en dire la raison.

C'est premierement, lui répondis-je, que les Peintres n'ont qu'un blanc & un noir pour la lumière & les ombres; & ce blanc & ce noir ne peuvent point imiter parfaitement la Nature, parce que le blanc, quelque blanc qu'il soit, n'a point assez d'éclat pour représenter les corps lumineux & le brillant des corps luisans; & le noir, quelque noir qu'il soit, ne peut imiter qu'imparfaitement les ombres, qui dans la Nature sont des privations de lumière. Car les noirs d'un Tableau sont des matières qui ne peuvent être privées de la lumière qui les éclaire aussi-bien que les autres couleurs qui sont étendues sur la superficie de la toile.

Secondement, c'est que nous voyons le naturel d'une autre façon que les Tableaux, parce que les rayons qui partent de nos yeux vont embrasser les

les tournans des corps qui sont de relief, ce qui ne se fait pas de même à l'égard des superficies plates, sur lesquelles les rayons visuels demeurent arrêtez. C'est ce que Leonard de Vinci remarque dans son traité de la Peinture *, où il fait voir que si nous regardons les choses peintes avec un seul œil, elles nous sembleront plus vraies, & paroîtront avoir plus de rondeur, quoiqu'il y ait toujours bien de la difference entre une chose peinte & le naturel, à cause, comme je viens de dire, qu'il y a dans les corps naturels une lumière & des ombres que la Peinture n'a pas la force de bien représenter.

N'est-ce point aussi, dît Pymandre, que nous n'avons plus aujourd'hui toutes les couleurs dont les Anciens se servoient : car vous sçavez que l'on a parlé avec tant d'estime de leurs Tableaux, que même quelques-uns en ont écrit des choses prodigieuses & surprenantes ; ce qui fait penser qu'ils devoient avoir quelque secret particulier pour faire de tels miracles ; comme quand Apelle peignit une Cavalle qui paroissoit si vraie que les chevaux hannissoient après.

Hé bien, lui dis-je, Plin qui rapporte cette merveille de la Peinture, remarque qu'Apelle ne se servoit que de quatre couleurs. Non, non, ce n'est pas qu'ils eussent ni des couleurs plus vives, ni en plus grand nombre que nous en avons aujourd'hui : Si les Anciens ont fait quelque chose de grand & de beau, c'est qu'ils avoient du sçavoir & de l'intelligence.

Cependant, repartit Pymandre, les bonnes couleurs sont tres-necessaires à la perfection des Tableaux, & je vous ai ouï dire, que de tout

A 4

temps

* C^h. 34^r.

8 V. ENTRETEN SUR LES VIES

temps il y a eu des Peintres qui ont sceu les employer les uns bien mieux que les autres ; que Zeuxis parmi les Anciens avoit un coloris plus beau qu'Apelle ; de même que parmi les Modernes le Titien possédoit cette partie au-dessus de Raphaël. Mais puisque nous en sommes sur cette partie du coloris, & que le Titien y étoit si sçavant, ne voudriez-vous pas bien que nous fissions aujourd'hui le sujet de nôtre conversation de ce qui regarde ce grand personnage, & parler en même temps de la beauté des couleurs, comme vous m'avez déjà parlé de l'excellence du dessein.

Cette matière, lui répondis-je, est bien ample & bien étendue ; car pour connoître le grand sçavoir d'un Peintre qui a excellé dans le coloris comme a fait le Titien, il faudroit parler des lumières, des ombres, & de plusieurs autres choses, & commencer par les couleurs.

Comme il y en a, dît Pymandre, qui croient qu'elles ne sont point des substances corporelles, mais des lumières, ne seroit-il pas à propos de parler d'abord de la lumière en général.

Il n'est pas ici question, lui repartis-je, de discourir des couleurs à la manière des Philosophes, ni de nous arrêter à leurs diverses opinions. Nous devons considérer les couleurs de la sorte que les Peintres les considèrent. C'est-à-dire qu'il faut parler en premier lieu des couleurs qui s'employent, soit à huile, soit à détrempe, qui sont des matières réelles, & terrestres. En second lieu, de celles qui paroissent dans les objets de la Nature. Et ensuite, après avoir dit quelque chose des lumières & des ombres, nous y ferons, si vous voulez, des observations, lorsque nous parlerons

lerons des ouvrages du Titien & d'autres Peintres les plus fameux.

Je dis donc que si dans les choses naturelles, c'est la forme qui maintient l'être, & qui est le principe de leur durée, il en est tout autrement dans les ouvrages de l'art, où la matière conserve leur forme, & les fait résister plus ou moins à l'effort des années. C'est pourquoi les Peintres qui veulent que leurs ouvrages se conservent long-temps, ne doivent pas négliger de travailler sur des fonds durables, & avec des couleurs qui ne passent point. Il est vrai qu'ils n'ont pas toujours la liberté de choisir le fond de leurs Tableaux, étant obligés de travailler, tantôt contre des murailles, tantôt sur du bois, & souvent sur de la toile; mais il est toujours dans leur pouvoir d'apporter beaucoup de soin à préparer ces divers fonds, & à chercher les couleurs qui sont les meilleures. Ainsi quand on peint à fresque, c'est au Peintre à prendre garde que l'enduit soit de bonne chaux & de bon sable, & à faire provision des couleurs propres pour ces sortes d'ouvrages, parce que celles qui servent à peindre à huile n'y sont pas toutes également bonnes. Les plus terrestres & les moins composées sont les vraies couleurs dont on se doit servir à fresque. Pour travailler à huile il faut encore user des mêmes précautions. Les Anciens qui peignoient sur des ais faisoient un choix tout particulier du bois qui étoit le moins sujet à se corrompre. Nous voyons que les Tableaux de Raphaël & des Peintres de son temps, qui étoient sur des fonds de bois, se sont parfaitement bien conservés. Néanmoins comme la toile est plus commode, & se roule aisément quand on veut la transporter,

l'on s'en est beaucoup servi, principalement depuis que l'on a peint à huile, & que la fraisque & la détrempe ne sont plus si fort en usage qu'elles étoient anciennement.

Je sçai bien, dît Pymandre, que les Peintres ont receû un grand secours de la manière de peindre à huile, mais ne trouvez-vous pas que ce qui est peint à fraisque a plus d'éclat & de vivacité.

Dans les grands Ouvrages, lui repartis-je, & principalement dans les voutes, où il est malaisé de trouver des jours propres pour bien voir la Peinture à huile, il est certain que la fraisque est plus commode, & plus expeditive, outre qu'elle ne se perd presque jamais que par la ruïne des bâtimens mêmes contre lesquels on a travaillé, comme vous avez pû voir à Rome dans ces grandes salles du Vatican, dans plusieurs autres Palais, & dans les ruës mêmes de la ville.

Il est vrai encore que la vivacité des couleurs se conserve mieux dans la peinture à fraisque que dans la peinture à huile qui est sujette à jaunir & à noircir, & qui se détache quand elle est contre de gros murs à cause de l'humidité, comme il se voit dans le Tableau de la Cene que Leonard de Vinci a peint à Milan. Cependant pour ce qui régarde les Tableaux de moyenne grandeur, l'huile est plus commode & fait un meilleur effet; parce qu'on peut retoucher davantage son ouvrage; & que les couleurs employées avec l'huile imitent bien mieux le naturel. Si elles ne sont pas si vives ni si fraîches que celles de la peinture à fraisque ou à détrempe, les ombres en recompense en sont bien plus fortes: ce qui fait qu'on peut par ce moyen donner beaucoup plus de relief aux figures, que non pas dans les autres
ma-

manières de peindre. Nous voyons même de grands ouvrages à huile qui font des effets admirables, quoi que ce soit dans des voutes d'Eglise & des galeries où les jours ne sont pas si avantageux qu'ils seroient pour la fraisque, comme ce que l'on a peint au Louvre, aux Thuilleries & en divers autres lieux de Paris, sans parler de ces grands Tableaux du Titien & de Paul Veronese qui sont à Venise, & qui sont si merveilleux pour la beauté & la fraîcheur du coloris. Car il est certain que l'on manie plus facilement les couleurs à huile; & que dans la détrempe on ne peut bien finir une chose qu'avec la pointe du pinceau & avec une patience très-grande; mais à huile un Peintre peut empâter de couleurs & retoucher son ouvrage autant de fois qu'il lui plaît: & quand il entend bien la diminution des teintes, il a beaucoup plus de plaisir & plus d'avantage dans son travail. Mais il faut auparavant qu'il dispose, comme je croi vous l'avoir déjà dit, les matieres propres pour ce qu'il veut faire, afin de ne pas perdre son temps sur un ouvrage qui ne dureroit que peu d'années.

Si j'étois, dit Pymandre, bien entendu dans tout ce qui regarde l'Art de peindre, je ne vous interromprois pas pour vous dire que sans craindre de vous arrêter à des choses qui vous semblent trop communes, vous pouvez m'apprendre quelles sont ces préparations nécessaires à des ouvrages de longue durée: car pour ceux qui instruisent, & pour ceux qui veulent être instruits, il n'y a rien de trop bas, ni qui soit indigne d'être appris, principalement quand cela sert à la parfaite intelligence d'un Art dont on est bien aise de sçavoir toutes les circonstances.

Voulez-vous , lui repliquai-je , que je vous dise que pour faire un Tableau vous devriez préparer un bon fonds de bois , ou de la toile bien imprimée de couleurs qui ne viennent pas à tuer celles que l'on y mettra ensuite , comme feroit la mine ou la terre d'ombre ; & que je vous entretienne des incommoditez qu'un Peintre souffre quand sa toile n'est pas bien préparée , & que ses couleurs ne valent rien ? Je ne croi pas qu'il soit nécessaire de vous instruire de cela , puisque vous ne ferez jamais en état de vous en servir , & que la pratique ne met guere à l'apprendre à ceux qui travaillent. C'est assez que vous sçachiez que les méchantes couleurs font cause qu'un ouvrage s'efface & perd toute sa force & sa beauté au bout de peu d'années. Je pourrois vous dire sur cela beaucoup de choses ; mais quand vous les sçauriez , & que je vous aurois nommé toutes les couleurs dont les Peintres se servent , vous n'en seriez gueres plus sçavant : car ce n'est pas seulement la bonté des couleurs qui en fait la beauté dans un Tableau , c'est le travail & la maniere de les employer ; ce qui fait qu'un bon & un mauvais Peintre font des ouvrages bien differents quoi qu'ils se servent des mêmes couleurs. Outre cela il y a le mélange qui se fait des couleurs principales les unes avec les autres , qui ne s'apprend bien que par la pratique , & encore ce ne seroit pas assez de l'avoir veü faire une ou deux fois : il faut comprendre en travaillant soi-même la force & la nature de chaque couleur en particulier , & sçavoir même avant que de les employer l'effet qu'elles doivent faire. Car comme les Sciences & les Arts ont quelque ressemblance les uns avec les autres ; les Peintres ont
cela

cela de commun avec les Orateurs, que de même qu'il n'est pas possible, selon le témoignage d'Hermogenes, de bien faire une oraison, & de sçavoir comment elle doit être composée, si l'on ne sçait auparavant quelles sont les choses qui doivent y entrer, aussi est-il difficile à un Peintre de bien colorier les corps qu'il veut représenter, s'il ne sçait la force des couleurs qu'il veut employer, & l'effet qu'elles produiront quand elles seront mêlées ensemble : comme quand le noir de charbon est mêlé avec le blanc, le Peintre doit sçavoir qu'il en naîtra une couleur d'un gris bleuâtre; & que le jaune & le bleu feront du vert.

Ce qui fait, dît Pymandre, que les Tableaux sont si différents les uns des autres dans le coloris, n'est-ce point que les ouvriers n'ont pas une égale connoissance de ce mélange; car Denis d'Halicarnasse semble s'étonner de ce qu'encore que ceux qui peignent des animaux se servent tous de mêmes couleurs; il y a cependant toujours beaucoup de difference dans leurs coloris. Or non seulement je remarque cette diversité dans ceux qui font des animaux & qui imitent les choses les plus simples de la Nature, mais aussi dans tous les grands Peintres qui ont représenté le corps humain. Car chacun le peint differemment & d'une maniere particuliere, comme ont fait le Guide, le Dominiquin, Lanfranc & tant d'autres, quoi qu'ils fussent tous disciples des Caraches, qu'ils eussent étudié en même école, & qu'ils eussent, si vous voulez, un même sujet à imiter.

Ce n'est pas, lui répondis-je, le mélange seul des couleurs qui fait cette difference, mais ç'a été un goût particulier, & une volonté propre à

chacun de ces grands hommes qui les a portez à suivre une maniere particuliere selon qu'elle leur a semblé plus vraye & plus forte. Et ce choix que chacun d'eux en a fait est d'autant plus estimable qu'on voit qu'ils approchent du vrai & du beau. De sorte que si dans les Tableaux de ces differents Peintres que vous avez nommez , il y a des carnations qui sont plus grises , d'autres plus rouges , & d'autres plus noires que le naturel , c'est un effet de l'inclination & du different goût de ces maîtres. C'est pourquoi le Titien s'est rendu considerable , & s'est élevé au dessus de tous les autres pour avoir si bien sceû connoître la couleur de toutes les choses qu'il a voulu peindre, n'ayant point eu de maniere particuliere ; mais ayant tellement imité la belle Nature , qu'il a toujours représenté la chair comme une veritable chair ; le bois comme du bois ; la terre comme de la terre , & ainsi tout ce qu'il a voulu peindre.

Dans l'art de traiter les couleurs , & dans le mélange que l'on fait des unes avec les autres , il se rencontre beaucoup de choses à considerer. Car il y a le mélange des couleurs qui se fait sur la palette avec le couteau lors que l'on compose les principales teintes dont on croit avoir besoin : & le mélange qui se fait avec le pinceau sur la palette ou sur le Tableau même pour joindre ensemble toutes les couleurs & pour les noyer les unes avec les autres. De tous ces differents mélanges de couleurs s'engendre cette multitude de differentes teintes qui se rencontrent dans les tableaux , sans lesquelles le Peintre ne peut bien imiter , ni les carnations , ni les draperies , ni généralement toutes les autres choses qu'il veut représenter. Et comme il doit faire le mélange de
de

de ses teintes sur sa palette ou sur son tableau selon les couleurs qui lui paroissent dans le naturel , il faut qu'il soit extraordinairement soigneux d'observer dans la Nature de quelle manière elles y paroissent ; c'est-à-dire qu'il doit , en considérant les corps des hommes , regarder de quelle façon ils sont colorez ; quelles parties sont plus vives , & quelles parties sont plus claires ; celles qui sont plus rouges & celles qui ont une apparence un peu bleuâtre , comme sont d'ordinaire les chairs les plus délicates ; & prendre bien garde comment toutes ces différentes couleurs s'unissent & se mêlent si bien ensemble qu'il semble qu'une infinité de diverses teintes ne fassent qu'une seule couleur.

Quand un Peintre sçait mêler ses couleurs , les lier & les noyer tendrement , on appelle cela bien peindre. C'est la partie qu'avoit le Corege , comme je vous ai dit assez de fois ; & ce beau mélange de couleurs non seulement se doit faire dans les superficies égales en clarté , mais encore dans la jonction ou nouëment des parties claires avec les brunes.

Ce nouëment , interrompit Pymandre , & ce mélange de couleurs qui se fait avec tendresse , n'est-ce point ce que Plinè appelle *commixtura* & *transitus colorum* ? & ce qu'Ovide entend lors qu'il parle des couleurs de l'arc-en-Ciel , quand il dit :

* *In quo diversi niteant cùm mille colores ,
Transitus ipse tamen spectantia lumina fallit ,
Usque adeo quod tangit idem & tamen ultima
distant.*

Je

• *Ovid. 6. Met. v. 65.*

Je ne croi pas qu'on puisse mieux exprimer le passage presqu'insensible qui se fait d'une couleur à une autre. Il me souvient que Philostrate * traitant de l'éducation d'Achilles, observe que ce qui paroissoit de plus merveilleux dans la représentation de Chiron peint en Centaure, étoit l'assemblage de la Nature humaine avec celle du cheval, que le Peintre avoit si adroitement jointes ensemble, qu'on ne pouvoit connoître la separation de l'une d'avec l'autre, ni s'appercevoir où elle commençoit, & où elle finissoit.

Les plus beaux exemples qu'on en voye dans la peinture, repartis-je, sont dans la Galerie de Farnese, où les Caraches ont représenté Persée qui change des hommes en pierres; & dans le Cabinet du Roi, où le Guide a peint le Centaure Nessé qui enleve Dejanire. Mais il y a de la différence de cette maniere de passer d'une couleur à une autre, à cette autre union & à ce passage de couleurs dont nous venons de parler. Quoi que ce soit une chose très-estimable de bien unir ensemble les couleurs pour joindre des corps de différentes especes, ce n'est rien néanmoins en comparaison de sçavoir peindre les contours & les extrémitez de tous les corps en général, & faire qu'ils se perdent par une fuite & un détour insensible, qui trompe la veüe de telle sorte qu'on ne laisse pas d'y comprendre ce qui ne se voit point. Parrhasius fut celui des Peintres anciens qui posséda parfaitement cette science. Pline, qui en a fait la remarque †, considère cette partie comme la plus difficile & la plus importante de la Peinture, parce, dit-il, qu'encore qu'il soit toujours avantageux de bien peindre le milieu des

* *L. 2. Icon.*† *Lib. 35. c. 10.*

des corps , c'est pourtant une chose où plusieurs ont acquis de la gloire ; mais d'en bien tracer les contours , les faire fuir , & par le moyen de ces affoiblissements , faire en sorte qu'il semble qu'on aille voir d'une figure ce qui en est caché ; c'est en quoi consiste la perfection de l'art , & ce qui ne s'apprend pas sans beaucoup de peine.

C'est aussi ce qui donne du relief aux corps , & qui dépend non seulement de l'affoiblissement des couleurs , mais encore de celui des lumières & des ombres. Les Anciens avoient raison de priser cette partie , parce qu'il faut beaucoup de connoissance pour la posséder. Si vous me demandez quels moyens les Peintres peuvent avoir pour l'acquérir , je vous dirai que je n'en voi point de plus propre que les continuelles observations des differens effets de la lumière & de l'ombre , qu'ils peuvent faire sur le naturel ; & ensuite d'imiter ces effets dans leurs tableaux par le moyen des couleurs & des teintes qu'il faut fortifier ou affoiblir selon qu'ils le jugeront nécessaire.

N'est-ce pas , dit Pymandre , ce que vous appelez la Perspective aérienne.

Il ne faut pas douter , repartis-je , que cela n'en dépende. Cependant je vous dirai , que c'est improprement que l'on appelle Perspective aérienne ce qui regarde la diminution des couleurs , & ce n'est que par analogie qu'on la nomme ainsi ; parce que la vraie Perspective pratique n'est que des figures dont la grandeur diminue selon l'éloignement , & se représente par des lignes que l'on tire : au lieu que la diminution des couleurs ne va que dans le plus ou le moins de la lumière,

miere, dont l'on ne peut donner de regles. Il faut seulement comprendre que cette Perspective considérée en particulier, n'est autre chose que la diminution des couleurs qui se fait par l'interposition de l'air qui est entre l'objet & nôtre œil. Pour la bien pratiquer on doit prendre garde qu'encore que l'air soit un corps diaphane, au travers duquel la lumiere du Soleil passe avant que de se répandre sur les autres corps, on ne peut considerer les effets de la lumiere du Soleil, sans concevoir l'impression qu'elle reçoit en passant au travers de l'air, qui est susceptible de plusieurs changemens, étant plus épais dans des temps & dans des lieux qu'en d'autres. C'est pourquoi si vous trouvez à propos que nous en disions quelque chose, nous observerons d'abord ce que fait l'air sur les corps, selon qu'ils sont plus ou moins éloignez de nous; & ensuite nous pourrons parler des ombres & des lumieres, & de ce qu'elles produisent dans les tableaux, quand elles y sont bien observées.

Pour ce qui est de la Perspective aërienne il faut concevoir que l'air est, comme je viens de dire, un corps diaphane, non pas toutefois absolument diaphane, parce qu'il est coloré, au travers duquel on voit les objets, qui prenant davantage de la couleur de ce corps à mesure qu'ils s'éloignent, viennent peu à peu à se perdre & à se confondre. Je ne puis me servir d'un exemple plus propre à ce sujet que ce qui nous paroît tous les jours dans l'eau. Si nous jettons les yeux sur quelque lac ou sur quelque riviere pour regarder au fond; & qu'il y ait des poissons qui nagent, alors nous voyons distinctement dans ceux qui approchent le

le plus près de la surface de l'eau, leur forme & la couleur de leurs écailles. Ceux qui seront plus bas nous sembleront moins colorez ; & à mesure qu'ils s'enfonceront plus avant & qu'ils s'éloigneront de nous, ils prendront davantage de la couleur de l'eau, jusques-là qu'on en verra quelques-uns qui ne paroîtront que des ombres, d'autres qui seront comme l'eau même ; enfin quoi qu'il y en ait, nous ne verrons plus rien, si ce n'est qu'il nous semblera qu'il doit y en avoir encore. Tout de même, quand les images des objets passent au travers de l'air, ils diminuent & s'affoiblissent à proportion de la quantité d'air qui est entre eux & l'œil qui les voit.

Mais parce que l'air n'est pas toujours également pur par tout : qu'il peut recevoir des lumieres particulieres, comme quand on voit une tour qui paroît le matin au lever du Soleil environnée d'une legere vapeur dans la partie la plus proche de la terre, & dont le haut au contraire est éclairé du Soleil, ce que le Poussin & Claude le Lorrain ont parfaitement bien représenté dans des païsages ; & parce encore que les objets peuvent aussi être plus ou moins susceptibles de la couleur de l'air, & d'eux-mêmes plus sensibles à la veüe les uns que les autres, il y a diverses choses qu'il faut observer dans la Nature, & dont l'on ne peut faire des regles assurées.

Par exemple, le vert & le rouge mis dans une même distance feront une sensation differente à nôtre veüe, non seulement par les qualitez propres de ces deux couleurs ; mais parce que le vert étant plus capable de prendre la couleur de l'air, qui est bleuë, que non pas le rouge, il paroîtra plus éloigné, puisqu'il perd davantage de

de sa véritable couleur, qui se confond plus aisément que le rouge avec celle de l'air. Voilà quant à la qualité des couleurs dans un même air & dans une même distance. Voyons ce que fait une même couleur dans une même distance, mais dans deux situations différentes où l'air soit plus épais en l'une qu'en l'autre. Si une personne vêtue de blanc ou une figure de marbre ou de plâtre, si vous voulez, est posée dans un lieu où l'air soit purifié, il est certain qu'elle paroîtra plus blanche & plus proche qu'une autre qui sera dans un air plus épais, quoi qu'elles soient dans une égale distance, & de pareille grandeur & blancheur, parce que la grande épaisseur de l'air où elle se trouve éteindra son blanc, & la fera paroître plus bleuâtre. C'est pourquoi il est fort difficile de donner des moyens assurés pour affoiblir les couleurs selon la perspective, puisque cela dépend de la disposition de l'air, de la lumière qui les éclaire, & encore de la force même des couleurs.

Cependant comme tous les objets se montrent à nous par des lignes qui forment une Pyramide dont la pointe est dans notre œil & la base sur la surface des corps, il faut que le Peintre s'imagine qu'il sort un nombre infini de lignes de tous les corps, lesquelles lui en apportent la figure & la couleur. Que plus ces lignes sont longues, c'est à dire plus l'objet est éloigné de l'œil, & plus elles sont teintes & chargées de la couleur de l'air, qui diminue la couleur naturelle de l'objet. Outre cela ces mêmes lignes se communiquent les unes aux autres les couleurs qui sont particulières à chacune d'elles, ce qui se fait si insensiblement qu'on ne s'apperçoit d'aucun changement, ainsi que vous le disiez tout à l'heu-

à l'heure en parlant de la nuance des couleurs de l'Arc-en-Ciel. Et c'est ce qui est cause que plus les corps sont éloignez, & moins nous en découvrons les veritables couleurs, & la vraye forme des contours, parce que les uns & les autres s'unissent ou à d'autres corps qui en sont plus proches, ou même à l'air qui passe à côté qui en diminue & altere quelque partie : ce qui doit obliger le Peintre à faire en sorte que ses figures tiennent toujours de la couleur du champ où elles sont, principalement dans leurs extrémités.

Mais si les corps se changent par la nature de leur propre couleur selon les airs & les distances différentes, ils reçoivent encore du changement selon leurs diverses figures. Car ceux qui sont sphériques ou concaves, prennent d'autres apparences que ceux qui sont plats & uniformes, selon la position de la lumière, ou de l'œil qui les regarde.

Et parce qu'il est certain que les couleurs changent principalement par le moyen des lumières ; & que dans l'ombre elles ne paroissent point à l'œil comme quand elles sont exposées dans un grand jour, il faut considérer de quelle manière l'ombre cache & offusque la couleur, & de quelle sorte le jour la découvre & lui rend son lustre. Nous pouvons donc parler premièrement de la nature & de l'effet des couleurs, & ensuite nous dirons comment elles changent par le moyen de la lumière.

Il n'est pas besoin de rechercher ici de quelle sorte les couleurs s'engendrent : si c'est du mélange des parties rares ou compactes, qui sont de différentes reflexions, ou si c'est du mélange
de

de la reflexion & de la réfraction de la lumiere jointes ensemble, qui est l'opinion la plus probable. Car il n'est pas necessaire au Peintre de sçavoir la nature & les causes des couleurs, mais seulement d'observer leurs effets.

Il y a des Philosophes, dît Pymandre, qui ne veulent admettre que deux couleurs principales du mélange desquelles toutes les autres derivent, sçavoir le blanc & le noir.

Il est vrai, repartis-je, mais il s'est trouvé aussi des Sçavans en † Peinture qui ont crû qu'il y a quatre principales couleurs, qui ont rapport aux quatre élemens; le rouge au feu, l'azur à l'air, le vert à l'eau, & le cendré à la terre; & que du mélange qui se fait de ces quatre couleurs avec le blanc & le noir, qui sont pour la lumiere & les ombres, il s'engendre une infinité d'autres especes de couleurs.

Il y en a d'autres * qui ont mis pour couleurs principales le blanc & le noir, qui sont les deux extrêmes; & pour moyennes le jaune, le rouge, le pourpre, & le vert. Je vous avouë que je ne comprends pas quel a été leur raisonnement. Il me semble que quand les premiers auroient bien réussi dans l'application qu'ils en font avec les quatre élemens, ils ne se sont pas pour cela moins abusez, s'ils en ont voulu parler comme Peintres. Car si les uns & les autres eussent considéré que prenant le noir & le blanc, pour l'ombre & pour la lumiere, le vert, le pourpre ni le cendré ne peuvent pas être des couleurs principales, puisqu'elles sont elles-mêmes des couleurs composées. Ils eussent mieux parlé à mon
sens,

† Leon. Bapt. Albert l. 1. de la Peint.

* Lomazzo l. 3. ch. 3.

sens, si, laissant le blanc & le noir pour les extrêmes, ils eussent dit qu'il y a trois couleurs premières qui ne peuvent être parfaitement composées d'aucune autre, mais dont toutes les autres sont composées; sçavoir le jaune, le rouge & le bleu. Car le jaune & le rouge mêlez ensemble font l'orengé; du jaune & du bleu il en naît le vert; & le pourpre est engendré par le mélange du rouge & du bleu.

De sorte que si de toutes ces couleurs l'on en forme une nuance, les unissant doucement les unes avec les autres, il s'en forme une harmonie comme dans la Musique; ce que Mr. de la Chambre a décrit avec beaucoup de science & de curiosité dans un de ses Ouvrages: étant vrai qu'il y a une si grande ressemblance entre les tons de Musique & les degrez des couleurs, que du bel arrangement qu'on peut faire de celles-ci, il s'en forme un concert aussi doux à la veüe, qu'un accord de voix peut être agréable aux oreilles, & c'est cette science qui fait naître la douceur, la grace, & la force dans les couleurs d'un tableau.

Car de même qu'il n'y a qu'un certain nombre de consonances dans la Musique, dont on peut, en les assemblant, faire une diversité de modulations & d'harmonies; aussi par le mélange d'un petit nombre de couleurs, il s'en peut faire des especes sans nombre. Et comme dans la Musique le grave & l'aigu ne font point d'eux-mêmes de tons, parce qu'ils sont dans tous les tons; ainsi le blanc & le noir ne sont point des couleurs, parce qu'ils se rencontrent dans toutes les couleurs.

Or supposé qu'il n'y ait que trois couleurs principales dont toutes les autres sont engendrées, car le nombre des couleurs importe fort peu

peu à un Peintre, pourvu qu'il ait celles qui lui sont nécessaires quand il travaille. Cela supposé, dis-je, il doit prendre garde lors qu'il les emploie de quelle sorte il les met les unes auprès des autres pour produire cette harmonie dont nous venons de parler; parce qu'entre toutes les couleurs, soit qu'elles soient simples, soit qu'elles soient mélangées, il y a une amitié & une convenance qui donne aux ouvrages de Peinture une beauté & une grace toute extraordinaire, lors qu'elles sont bien placées les unes auprès des autres.

Vous concevez bien qu'il est très-difficile de prescrire des regles assés pour entrer dans cette pratique, & qu'il faut que le jugement de celui qui travaille ordonne toutes ses couleurs selon son sujet, selon la disposition de ses figures, & selon les lumieres qui les éclairent; mais on peut en diverses rencontres faire des observations sur la Nature, & remarquer comment les plus excellens Peintres se sont conduits.

Nous avons autrefois admiré ensemble de quelle maniere le Guide a si bien vêtu les Heures qui suivent le char du Soleil dans le plafond qu'il a peint à Rome au Palais du Cardinal Mazarin. Il ne s'est servi que de couleurs douces & amies les unes des autres. Avec combien de plaisir avons-nous considéré dans le Salon du Cardinal Antoine, peint par le Cortone, cette *Vagueze*, pour me servir du mot Italien, & cette belle harmonie de couleurs qui rend tout cet ouvrage si agréable.

Mais il est encore impossible de bien sçavoir l'effet des couleurs, si l'on n'a égard à la lumiere dont elles sont éclairées, & à l'ombre, qui les

les obscurcit. Car bien que les couleurs des corps solides demeurent stables, & dans leur nature sur les sujets où elles sont adhérentes; comme le blanc d'une statuë, le rouge d'un manteau, le vert d'un arbre, & ainsi du reste; ces mêmes couleurs néanmoins paroîtront tantôt plus claires & tantôt plus obscures, selon qu'elles recevront plus ou moins d'ombre & de lumière.

Et parce que les lumières & les ombres apportent du changement dans les couleurs, il faut donc que le Peintre fasse le plus d'observations qu'il pourra pour remarquer ces fortes d'alterations; & qu'en premier lieu il se souviene que la Peinture ne lui fournit que le noir & le blanc pour représenter l'ombre & la lumière, & que c'est avec ces deux couleurs qu'il peut rendre toutes les autres plus ou moins sensibles. Mais il doit être fort judicieux & retenu quand il emploie le blanc & le noir dans ses ouvrages, parce que comme les jours & les ombres donnent le relief & les enfoncemens aux corps, & aident à en faire paroître les parties ou plus proches ou plus éloignées, il ne réussira jamais bien dans ce qu'il entreprendra, s'il ne sçait temperer ses bruns & ses clairs, en sorte qu'ils fassent le même effet qui paroît dans les choses de relief.

Pour cela il faut qu'en peignant la superficie d'un corps, sa couleur soit plus claire & plus lumineuse dans l'endroit où les rayons de lumière doivent frapper davantage. Et comme la lumière viendra peu à peu à s'éteindre & à manquer, il faut aussi qu'il affoiblisse peu à peu la force de ses teintes. Mais parce qu'il n'y a jamais dans un corps aucune superficie éclairée de lumière, qu'il ne s'en

trouve une autre opposée à la lumineuse qui est dans l'ombre & dans l'obscurité, l'on doit prendre garde sur le naturel de quelle sorte les ombres répondent entr'elles dans les parties opposées à la lumière selon les divers degrez d'éloignement. Par exemple, encore que le bleu d'un manteau soit égal dans toutes les parties de ce vêtement, il fait néanmoins un autre effet dans les endroits où la lumière frappe plus fort; & il paroît d'une autre sorte dans les lieux où la lumière glisse, & dans ceux qui sont ombrez.

Nous avons déjà parlé de quantité de sçavans hommes qui ont imité avec tant d'art & de justesse ce que la Nature fait en ces rencontres, que plusieurs de leurs figures paroissent vrayes & de relief. Quand on les regarde avec soin on connoît qu'ils y ont observé des choses dont véritablement tout le monde n'est pas capable de juger, mais que ces grands Personnages ont faites avec beaucoup de science & de raison, ayant remarqué tous les differens effets de la lumière, lors qu'elle se répand sur les corps. Entre ces excellens Peintres le Titien a été le plus grand observateur de ces effets de lumieres & de couleurs. Et même, comme Michel Ange, pour montrer la connoissance qu'il avoit de l'anatomie, cherchoit les occasions de peindre des hommes nuds, aussi le Titien affectoit de peindre des sujets où il pût représenter ces effets de lumieres.

Si un Peintre, dît Pymandre, veut parfaitement imiter l'ombre & la lumière, ne doit-il pas faire une étude particuliere de toutes les ombres & de toutes les lumieres differentes? Car la lumière d'un flambeau n'est point semblable à celle du Soleil;

Soleil; & les corps qui sont dans la campagne, éclairez d'un jour universel, paroissent autrement que ceux qui sont dans une chambre & qui ne reçoivent la lumiere que par une fenêtré. Et comme l'usage de la Perspective lineale sert à trouver la diminution des corps selon leurs divers éloignemens, ne peut-elle pas encore faire juger quelle doit être la diminution des teintes & des couleurs, & faire aussi trouver dans les Tableaux les veritables places des jours & des ombres.

Le Peintre, répondis je, doit avoir une intelligence générale des divers effets de toutes sortes d'ombres & de lumieres que la perspective lui aidera à bien représenter, pourvû qu'auparavant on les ait bien comprises sur le géometral. Tant de personnes en ont écrit, que je ne m'arrêterai pas à vous dire comment cela se pratique. Je vous marquerai seulement en général quelques observations qu'il faut faire à l'égard des lumieres & des ombres.

Premierement on doit considerer qu'il y a de la difference entre l'ombre & l'obscurité. Vous sçavez bien que l'Obscurité † est une entiere privation de lumiere qui fait qu'on ne voit rien du tout, comme dans une nuit fort sombre, ou dans le fond d'un cachot où il n'entre aucun jour.

Quant à l'Ombre * c'est une privation de lumiere,

B 2

† *Obscuritas comprehenditur à visu ex omnimoda privatione lucis.* Vitel. Opt. l. 4. th. 146.

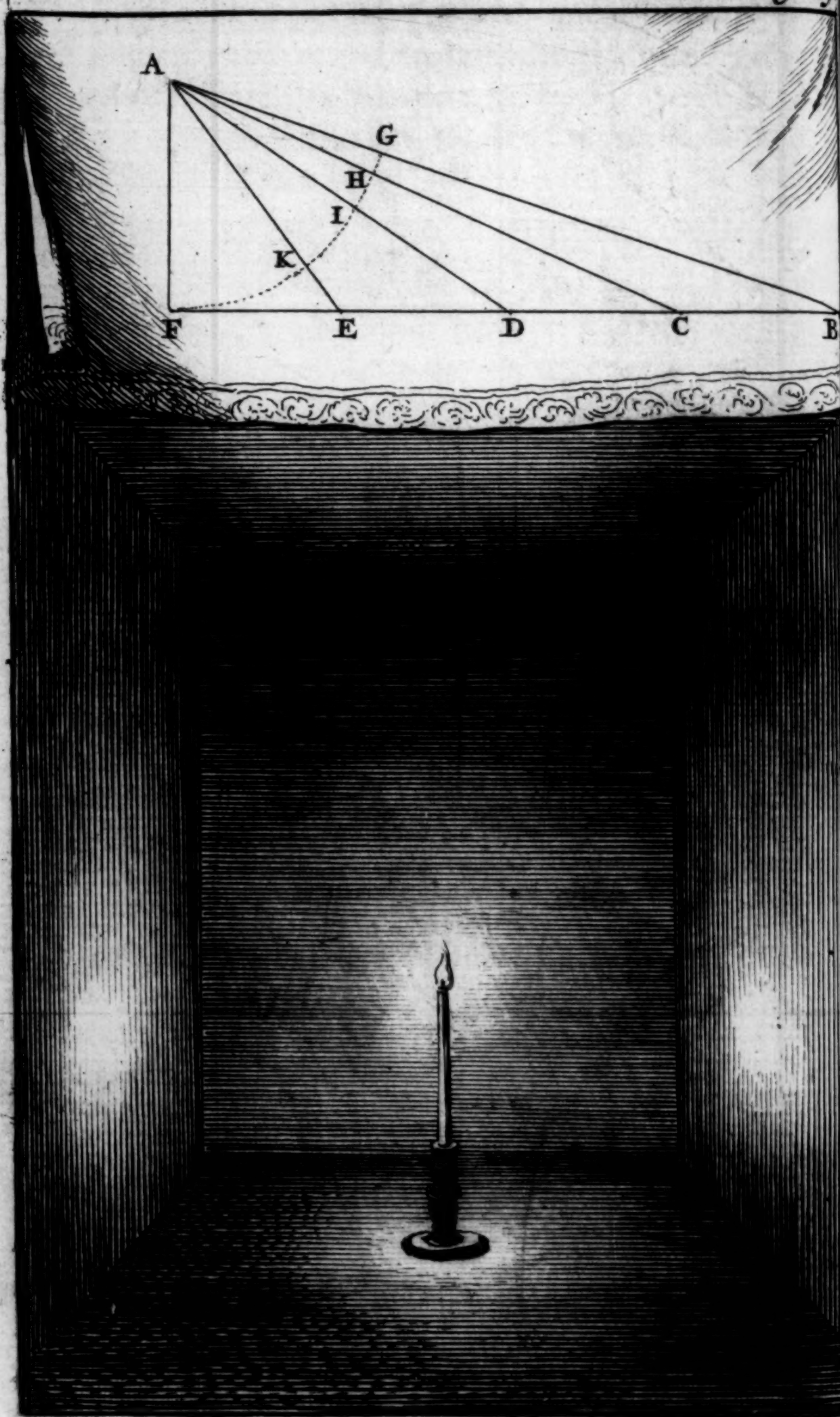
* *Umbra comprehenditur à visu ex privatione alicujus lucis, luce alterâ præsente.* Vitel. Opt. l. 4. th. 145.

miere , mais non pas de toute lumiere , parce-que les parties éclairées qui sont autour y réfléchissent , comme quand la lumiere du Soleil passe dans une chambre par une fenêtre , les objets qui ne sont point touchez de ses rayons se trouvent dans l'ombre , & le lieu où sont ces objets est d'autant plus ombré qu'il est moins exposé aux endroits où frappe la lumiere. Il en est ainsi de tous les corps qui ne sont pas directement éclairez , lesquels , ou sont tout-à-fait dans l'ombre , ou n'étant éclairez qu'en partie , portent ombre à d'autres , & les empêchent de recevoir un grand jour.

Les Peintres doivent observer ces différentes sortes d'ombres , car comme les corps ombrez ne sont pas entierement privez de lumiere comme ceux qui sont dans l'obscurité , l'on ne laisse pas souvent d'en voir toutes les parties & toutes les couleurs , veritablement plus ou moins distinctes , selon que l'ombre est forte : & même il arrive quelquefois que l'on voit bien mieux & plus facilement un objet quand il n'est point éclairé d'une trop forte lumiere , parce que * la lumiere d'elle-même & les couleurs qui en sont fortement touchées incommodent la veüe. Ce qui fait qu'une trop grande clarté empêche qu'on ne découvre des choses que l'on apperçoit facilement dans un jour mediocre † : ainsi que les Etoiles que nous ne voyons que la nuit , & lors que la lumiere du Soleil ne nous les cache plus. Il est vrai aussi qu'il y a des corps qui ne se voyent que dans une grande

* *Lux per se & color illuminatus feriunt oculos.*
Alhazen Opt. l. 1. c. 1.

† *Lux vehemens obscurat quædam visibilia , quæ lux debilis illustrat & contra.* Alhaz. Opt. l. 1. c. 2.



de lumiere, & auxquels il faut un grand jour pour les découvrir.

On doit encore prendre garde que l'effusion de la lumiere n'est jamais également forte sur tous les corps où elle paroît, mais qu'elle diminuë à mesure que les parties du corps éclairé s'éloignent de celui qui l'éclaire dans une même disposition.

Ceux qui ont crû bien connoître la force de la Lumiere, & sçavoir parfaitement marquer dans les Tableaux, ce que chaque objet en peut recevoir, ont divisé les endroits où frappe la lumiere en parties égales, les affoiblissant ensuite par des regles d'Optique. Mais pour vous dire de quelle maniere ils y procedent, il faut que je vous fasse quelque figure.

Alors prenant du papier & un crayon, je traçai des lignes, & après avoir marqué des lettres, je continué de dire. Supposé que le corps lumineux soit A dont la lumiere répandue à terre finit & se termine en B. ils divisent la ligne B F. en parties égales B. C. D. E. F. & tirent de ces points autant de lignes comme autant de rayons jusques en A. qui est le corps lumineux; puis prenant un compas & du centre A. & de l'intervalle F. tracent l'arc F. G. qui se trouve coupé des rayons susdits par portions inégales en G. H. I. K. F. Et alors chacune des parties marquées sur le plan B. F. possède une portion de lumiere égale à celle qui est marquée dans l'arc ou ligne de circonference: de sorte que B. C. sera éclairé avec une telle discretion, que dans tout son espace il ne possedera que la quantité de lumiere qui est contenuë entre H. G. & ainsi des autres.

Vous pourrez, lui dis-je, lire ceux qui en ont écrit; mais comme la démonstration parfaite de ces choses-là est très-difficile, il faut que les Peintres en fassent eux-mêmes des observations. Qu'ils considèrent que plus la lumière est grande & plus ses rayons s'étendent; qu'une lumière * renfermée dans un petit lieu l'éclaire davantage qu'elle ne feroit un plus grand espace. C'est à dire qu'une chandelle éclairera davantage une petite chambre bien close, qu'une salle.

Il faut qu'ils observent encore l'effet que produisent deux lumières lors qu'elles se rencontrent. De quelle manière la plus grande diminue la moindre, ou pour mieux dire comment toutes les deux se confondent ensemble, & augmentent la splendeur qui en vient: † car si l'ombre qui est augmentée par une autre en est d'autant plus obscure, vous jugez bien qu'il faut aussi que deux lumières fassent plus de clarté qu'une seule.

Je vous dirai de plus que le Peintre doit prendre garde que si le corps lumineux est d'une grandeur égale au corps opaque, la moitié du corps opaque sera éclairée de la moitié du corps lumineux, & l'ombre sera égale au corps opaque. Et si le lumineux est plus grand que le corps opaque, l'ombre en sera bien moindre, parce que les rayons qui passent à côté du corps opaque formeront un cône, à la différence de ce

qui
* *Omne corpus luminosum minus spatium, à quo non egreditur fortius illuminat quam spatium majus illo.* Vit. Opt. l. 2. th. 2.

† *Omnis umbra multiplicata plus umbrescit.* Vit. l. 2. th. 32.

qui arrive lors que la lumiere & le corps sont égaux ; car alors les rayons lumineux forment un cylindre.

Il faut encore observer qu'un corps opaque produit autant d'ombres qu'il y a de corps lumineux qui l'éclairent diversement ; mais que l'ombre la moins obscure est toujours celle qui vient par la privation de la lumiere la plus éloignée du corps opaque.

Je pourrois bien vous dire , de quelle sorte il faut terminer & éfumer , ou noyer les ombres selon qu'elles s'éloignent des corps qui les causent. Je pourrois aussi vous parler sur la difference qu'il y a de la lumiere du Soleil à celle du jour universel ou des lumieres particulieres ; des diverses incidences des lumieres , & des ombres , & de leurs passages : mais je ne croi pas qu'il soit présentement à propos de nous arrêter à cela. Il faudroit beaucoup de temps, il faudroit tracer des lignes ; & je ne ferois que redire ce que vous sçavez peut-être déjà , ou que vous pourrez toujours bien apprendre une autre fois. C'est pourquoi après avoir considéré ce que sont en elles-mêmes les ombres & les lumieres , nous pourrons dire en peu de mots quelque chose de particulier touchant leurs effets, & ensuite en tirer quelques maximes.

* Comme la lumiere semble être une blancheur pure & brillante qui se répand sur toutes les couleurs fixes & apparentes des corps qui sont dans la Nature pour nous les rendre visibles, elle laisse toujours quelque chose de sa couleur propre sur les corps naturels , mais elle s'y attache

B 4

diffe-

* *Color variatur pro lucis qualitate.* Alhaz. Opt. l. 1. c. 3.

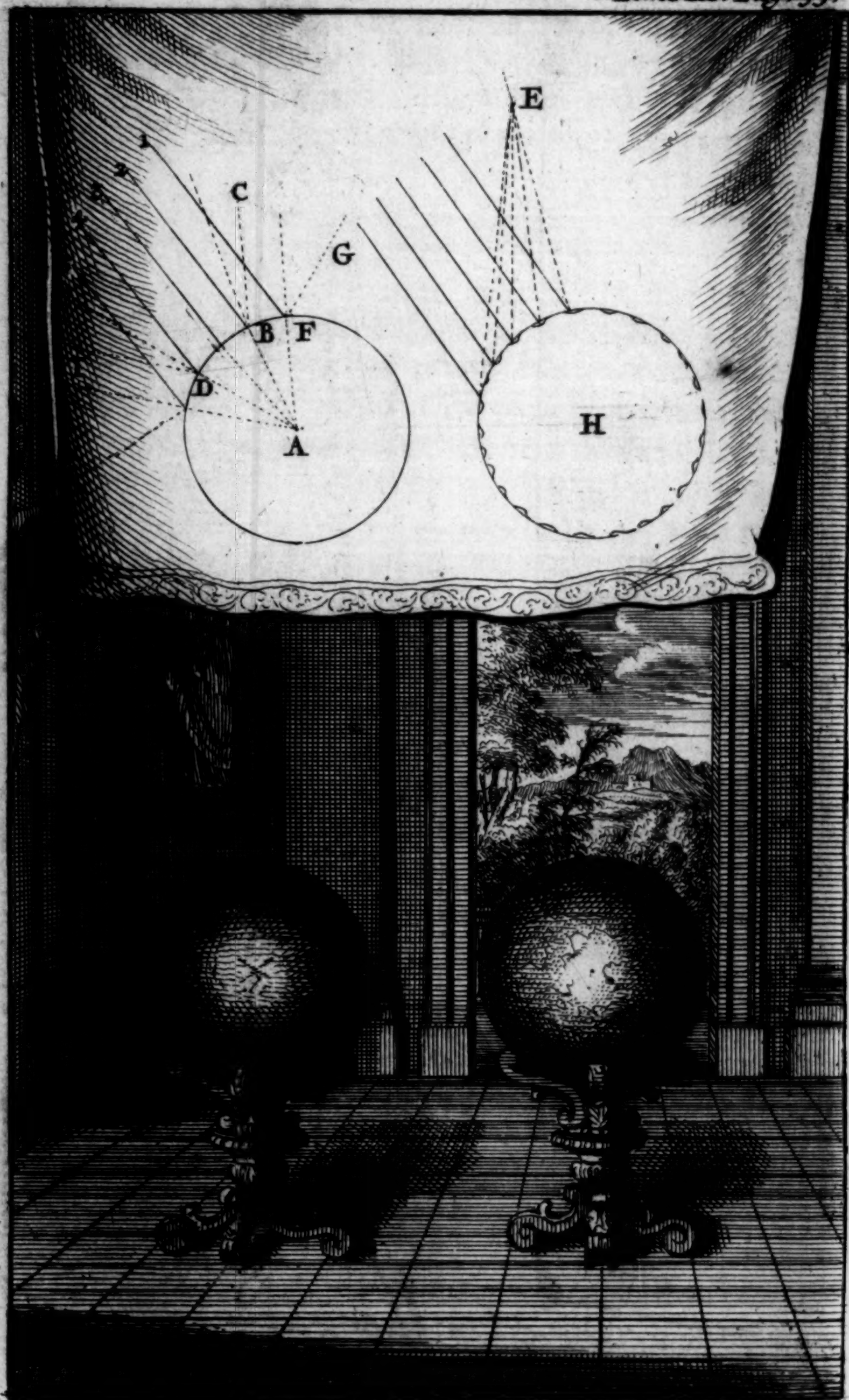
32 V. ENTRETIEN SUR LES VIES

différemment ; car sur les uns elle s'y répand doucement comme une liqueur , tâchant d'entrer par tout , & de remplir les lieux par où elle peut trouver passage ; & sur les autres elle paroît plus forte , & s'y montre avec éclat. Or cette différence d'effets vient de la diversité des sujets sur lesquels elle se rencontre. Car quand elle trouve un corps qui est mol , doux , & inégal , elle y demeure attachée sans effort , & s'y répand sans résistance ; mais quand elle en rencontre un extrêmement poli , ou duquel la densité résiste à ses rayons , alors comme ils sont repoussés par le poliment de ce corps sur lequel ils frappent , ils réfléchissent avec promptitude , & c'est ce qui engendre cet éclat & ce brillant qui paroît sur les eaux , sur le marbre & sur les métaux. Si je ne craignois d'être trop long je pourrois vous dire ici la cause de ces différens effets , & les raisons que l'on a de représenter diversement les ombres , & les lumières des corps mates & des corps polis ; je pourrois même vous en faire voir la démonstration telle qu'une personne très-sçavante se donna la peine de la tracer un jour que nous nous entretenions sur cette matière , & que je prenois grand plaisir de l'entendre parler sur ce sujet.

Ne craignez rien , interrompit Pymandre ; & faites-moi part , je vous prie , de cet entretien.

Les jours & les ombres , repris-je , se doivent représenter autrement dans les corps dont la surface est polie , que dans ceux où elle est mate , comme j'ai déjà dit. Car les corps qui sont fort polis ne paroissent éclairés qu'en certains endroits , sçavoir en ceux qui réfléchissent toute la
lumière

t
t
a
e



lumiere vers l'œil, le reste paroissant brun & obscur; au lieu que les corps mates paroissent éclairés d'une lumiere répandue par un grand espace; mais cette lumiere n'est pas si éclatante à cause que les particules dont la surface de ces sortes de corps est composée, ne sont capables de réfléchir vers l'œil, qu'une partie de la lumiere qu'ils reçoivent. Or les particules capables de réfléchir vers notre œil sont celles qui dans les éminences, ou dans les enfoncemens, sont situées comme il faut pour renvoyer la lumiere à notre œil. Afin donc de mieux comprendre cette theorie, figurez-vous le globe A. fort poli, sur lequel tombent les rayons de la lumiere 1. 2. 3. 4. 5. & voyez qu'il n'y a que les rayons qui tombent sur la partie B. qui puissent réfléchir vers C. qui est l'œil; parce que les rayons qui tombent sur D. se réfléchissent trop à gauche vers I. & que ceux qui tombent sur F. se réfléchissent trop vers G. de sorte que tous ces rayons ne se réfléchissant point vers l'œil, il s'ensuit que les endroits sur lesquels ils tombent paroissent bruns & obscurs. Au contraire, vous voyez que les mêmes rayons qui tombent sur le globe H. qui est mat, y sont reçus de telle maniere, que les uns tombant sur des éminences, les autres sur des cavitez, il y en a beaucoup plus qui se peuvent réfléchir vers l'œil E, par la raison que ce qui fait qu'un corps est mat, n'est autre chose que l'inégalité de sa surface qui est composée d'un grand nombre de cavitez & d'éminences, lesquelles présentent toujours quelque petite portion de leur surface capable de faire réflexion. Mais parce que chacune de ces parties est fort petite, elle renvoie peu de lumiere, &

cette lumiere se trouve répandue sur un grand espace du globe , à cause que ces parties sont en grand nombre. Ce que je viens de vous faire observer à l'égard de ces deux globes en particulier , est suffisant pour vous faire comprendre l'effet des lumieres & des ombres sur toutes sortes d'autres corps. Et c'est pourquoi l'on doit avertir les étudiants en Peinture lors qu'ils dessignent d'après une statuë de marbre ou de bronze de ne pas peindre des figures naturelles avec la même force d'ombres & de clartez que celle qui leur paroît sur leur modèle. Car la lumiere se répand avec bien plus de douceur sur de la chair , qu'elle ne fait sur les choses dures & polies. De même dans la campagne nous voyons que les terres labourées , les colines herbuës , sont touchées d'ombres & de clartez beaucoup moins fortes que les rochers & les lieux pierreux. La lumiere même est moins brillante sur le revers des feuilles des arbres , & des herbes que sur la partie lisse , à cause qu'il y a moins de poli sur les revers , & qu'il s'y trouve un petit coton qui arrête doucement l'effort des rayons lumineux. La même raison fait que les étoffes de laines éclatent moins que les étoffes de soye.

Or vous remarquerez que la lumiere du Soleil étant très-pure & très-blanche , parce qu'elle est la blancheur même , elle rend les autres couleurs très-vives , & ajoute , s'il faut ainsi dire , de sa clarté à leur clarté naturelle. Mais la lumiere des flambeaux , ou celle qui sort d'un grand feu étant matérielle & grossiere , elle a une couleur épaisse & teinte de jaune ou de rouge , dont les autres corps qu'elle illumine se trouvent colorez. Et aussi comme toutes les différentes lumieres ont leurs

leurs reflais en premier & second degré, il est certain que ces réfléchissemens sont plus ou moins forts selon la densité & le poliment des corps d'où ils réfléchissent. Ainsi les reflais qui viennent d'un métal bien poli sont plus sensibles & plus éclatans que ceux qui viennent d'une muraille: & les reflais de certaines étoffes de soye sont plus forts que ceux des étoffes de laines, comme je viens de dire. Mais comme ce réfléchissement est une seconde lumière, il faut considérer qu'il éclaire les parties ombrées des corps qui se rencontrent à la portée du rayon réfléchi. Et parce que nous avons marqué que les lumières portent & communiquent leurs couleurs aux corps qu'elles illuminent, il faut aussi entendre que les rayons de reflexion portent de la même manière, mais plus foiblement, la couleur des corps dont ils se réfléchissent sur ceux où ils sont réfléchis; comme quand la lumière frappe sur une étoffe rouge, les objets sur lesquels cette lumière réfléchit participent de cette couleur. On en voit des exemples lors qu'on regarde les personnes qui cheminent dans les prez éclairés de la lumière du Soleil, car leurs visages paroissent d'une couleur verte.

Il arrive encore que la couleur naturelle du corps illuminé paroît plus ou moins changée selon qu'elle se trouve différente de celle qui lui est apportée par réflexion; je veux dire que si c'est une couleur bleuë qui réfléchisse sur une couleur jaune, alors ce jaune paroîtra verdâtre. Si c'est un rouge sur un bleu, il en naîtra une couleur de pourpre; & comme le blanc est disposé à recevoir toutes sortes de couleurs, il se teindra aisément de celles que la lumière réfléchie lui

portera. De sorte que vous pouvez juger par là combien le Peintre doit avoir d'égard à ces réflexions, parce que quand il aura disposé ses figures, qu'il aura ordonné la place des lumieres & des ombres, & bien concerté ce qui regarde l'arrangement des couleurs, s'il ne prend garde à l'effet que doivent faire les réflais, il arrivera quand son Tableau sera fini, que les réflais ne seront pas observez, ou bien qu'ils feront un mauvais effet. Mais s'il est bien intelligent dans la science des lumieres & des ombres, il trouvera par leur moyen de grands secours pour donner de la force & de la beauté à toute son ordonnance; pouvant par des réflexions de lumieres, porter du jour sur des parties ombrées qui feront un plus bel effet étant ainsi éclairées, que si elles étoient demeurées dans l'obscurité: ce qu'il faut toujours faire avec beaucoup de discretion & de jugement, pour ne pas tomber dans une maniere foible & transparente. On peut là-dessus consulter les meilleurs maîtres, & regarder de quelle sorte ils se sont conduits dans ces rencontres.

Vous comprenez bien par ce que j'ai dit que le Peintre a deux sortes de couleurs à imiter, sçavoir les couleurs fixes & permanentes des corps, comme le blanc d'un linge, le vert d'un arbre; & les couleurs apparentes & passageres, qui ne sont point attachées aux objets, mais qui semblent y être par le réfléchissement des rayons lumineux qui les y portent. De sorte que ceux qui travaillent avec science, & qui cherchent une réputation solide, ne se contentent pas quand ils font des Tableaux de mettre les couleurs naturelles à chaque chose représentée, mais ils ont

un soin particulier de bien observer les couleurs étrangères qui peuvent paroître parmi les véritables & naturelles, & qui les peuvent changer. S'ils peignent un bras ou une main, ils regardent si le reflais de la draperie y peut communiquer de sa lumière, & de sa couleur; & de même des draperies à l'égard les unes des autres, & de toute sorte d'autres choses. C'est pourquoi l'on ne peut trop estimer un ouvrage où l'on voit que le Peintre a eu la discretion de ne se servir dans toutes ses étoffes d'aucunes couleurs qui tuent les chairs; & qu'il y a si bien répandu les lumières, que les reflais, bien loin de nuire aux carnations, ajoutent de nouvelles veritez, & de plus grandes beautez à tout son ouvrage. Cela dépend du beau choix qu'il fait des jours qui doivent éclairer ses figures, & encore de la disposition des figures mêmes: car comme il peut tirer de grands avantages des lumières réfléchies, il peut arriver aussi qu'en observant trop exactement ce qu'il verra sur le naturel il fera paroître un reflais de couleurs trop fortes, ou un reflais de lumières trop vives dans quelque partie d'un corps; ce qui ôteroit & diminueroit beaucoup de sa force & de sa grace.

Outre les apparences des couleurs qui se mêlent les unes avec les autres, il y a aussi les apparences des corps mêmes qui se voyent sur d'autres corps par le réfléchissement des rayons des objets vers l'œil, comme l'on voit sur l'or, sur l'argent, sur le fer, sur le marbre, & sur les autres choses polies, mais principalement dans l'eau.

Dites-moi, je vous prie, interrompit Pymandre, par quel secret les Peintres expriment si bien ces sortes de sujets.

Nous ferions trop long temps, répartis-je, s'il falloit parler à fond sur cette matiere. Je vous dirai seulement en peu de mots comment on peut trouver sur la surface de l'eau l'endroit où chaque objet se refléchit & renvoye son image à l'œil.

Alors me servant comme j'avois déjà fait du crayon que je tenois à la main, je tirai des lignes sur un autre morceau de papier, & y marquant aussi quelques figures, je tâchai de satisfaire à la curiosité de Pymandre. Imaginez-vous, lui dis-je, que la ligne A est le plan de la terre que nous voyons de profil, sur lequel se trouve celui qui regarde marqué B; & que la ligne CD est la surface de l'eau. Que EF est une colonne élevée au bord de l'eau M. Je dis que si vous prolongez la ligne EF, jusqu'en D; puis faisant la ligne DG égale à la ligne DE, & que de G vous tiriez une ligne en B, qui est l'œil du regardant, la réflexion du point E se fera dans l'endroit où la ligne GB coupe la ligne CD, & l'œil verra E représenté en H; parce que la ligne d'incidence EH, étant tirée, il arrive que l'angle EHD étant égal à celui de DHG, celui de CHB est encore égal à CHK; par cette même raison le point I paroîtra sur l'eau en L. Que si au point I il y avoit quelque avance, comme ici le chapiteau de la colonne, le dessous de ce chapiteau paroîtra sur la surface de l'eau: ce qu'il faut prendre garde à bien représenter. Quoi que M, qui est une levée de terre soit plus proche de l'œil que le haut de la colonne, elle paroîtra néanmoins plus éloignée en N. Et comme cette même levée est posée devant la colonne EF, elle en cache une partie, & l'on ne peut voir
sur

sur la superficie de l'eau que ce qui est depuis E jusques à O, qui paroît depuis H jusqu'en N.

Il me semble que cela suffit pour vous faire entendre la raison des reflais dans l'eau ; & pour vous faire juger que c'est un défaut dans un Tableau, lors que par ignorance ou peu de soin, on s'est contenté de représenter dans quelque riviere ou sur un lac les apparences des corps qui y réfléchissent, comme si c'étoit ces mêmes corps simplement renversez.

Il est vrai, dit Pymandre, que les Peintres qui ont tous les jours mille occasions de représenter une infinité de ces sortes d'objets, ne sont pas excusables lors qu'ils negligent d'apprendre comment ils s'en peuvent bien acquitter.

D'autant plus, lui repartis-je, qu'ils n'ont qu'à sçavoir la raison de ces apparences ; & c'est pourquoi ils ne doivent pas ignorer l'Optique, qui leur fait voir par des regles certaines pourquoi & de quelle sorte les objets changent à la veüe, ou paroissent en différentes façons. C'est ce que Mr. Poussin n'a pas ignoré ; vous pouvez voir plusieurs de ses ouvrages, où il a été très-exact à faire ces sortes d'observations. Il y a un Tableau chez Mr. Stella, où dans un paysage, il a peint Moïse exposé sur les eaux. C'est là que vous pouvez connoître de quelle maniere il a sçavamment traité les reflais.

Il est vrai, interrompit Pymandre, qu'il n'y a rien de plus agréable que ces Tableaux, où l'on voit des eaux qui représentent comme dans un miroir les objets qui les environnent, parce que ce sont des images charmantes de ce que la Nature fait elle-même, lors qu'elle peint sur une eau claire & tranquille le ciel & la terre. Je n'ai
rien

40 V. ENTRETIEN SUR LES VIES

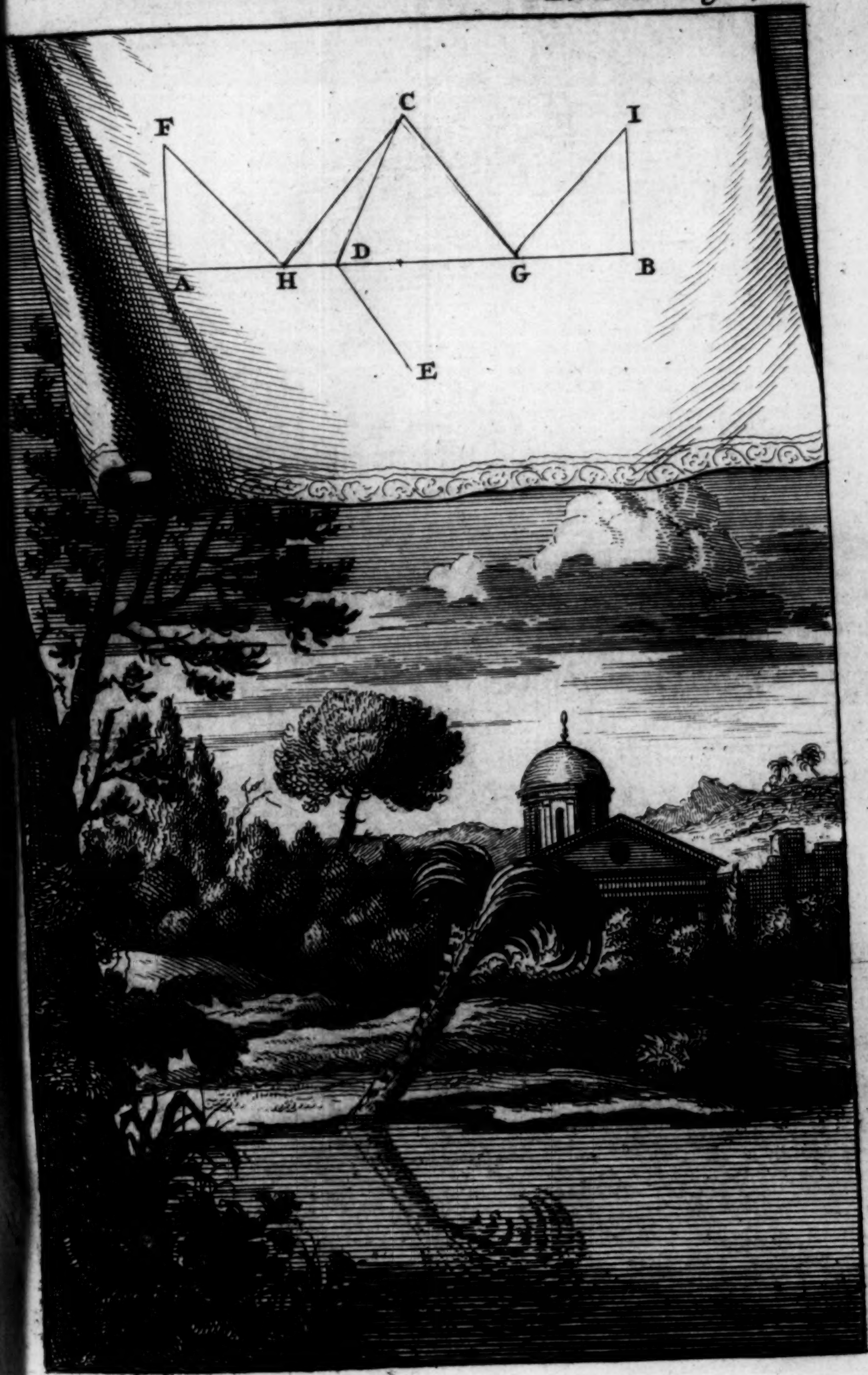
rien trouvé qui m'ait attiré les yeux avec plus de plaisir sur les chemins d'Italie que le lac de Bolfene ; il me paroissoit comme une glace de cristal d'une grandeur merveilleuse , au travers de laquelle je croyois voir un autre ciel , des montagnes & des collines opposées à celles qui étoient autour de ce lac.

Il y a encore une autre observation à faire, c'est que tous les corps obliques ont pareillement leurs images réfléchies obliquement sur l'eau , mais dans la partie opposée. En disant cela je traçai encore quelques figures sur le même papier , puis je continuai.

Si AB est la superficie de l'eau sur laquelle soit élevé obliquement le corps CD , je dis que telle obliquité paroîtra à l'œil par réflexion de la même sorte que paroît la ligne DE . Mais si celui qui regarde se place en sorte que la ligne DC , ne lui semble point panchée d'un côté plus que d'un autre , mais seulement avancée en devant par le bas , comme il arrivera si l'œil est posé en F perpendiculairement à A : alors la ligne DC paroîtra sur la superficie de l'eau AB , comme DH , & non pas comme DE ; & CDH sembleront une seule ligne droite , & continuë. La même chose se rencontrera si nous mettons le point de l'œil en I . Car le point CD réfléchira en DG ; & CDG représenteront à l'œil l'apparence d'une seule ligne.

* Il faut encore observer que les choses qu'on voit dans l'eau par réflexion ne paroissent jamais si marquées qu'elles le sont dans le naturel , à cause

* *Omnis reflexio debilitat lucem & universaliter omnes formas. Vitel. l. 5. theor. 3.*



cause que les couleurs & les lumieres s'affoiblissent par le réfléchissement ; & moins encore les parties les plus éloignées des veritables que celles qui en sont proches , comme dans la figure précédente le bas de la colonne devoit être plus sensible sur la surface de l'eau que le vase.

Outre les objets veûs par réflexion , l'on peut considerer ceux qui se voyent par réfraction. Lorsque nous regardons un bâton , une pierre , ou quelque autre chose qui est effectivement dans l'eau , ^a tous ces corps paroissent à la veüe autrement qu'ils ne sont en effet , à cause que les rayons venans à se rompre sur la surface de l'eau , vont chercher l'objet dans l'eau pour le découvrir à l'œil qui croit le voir où il n'est pas , & le voit tout autre qu'il n'est.

C'est ainsi que nous voyons au fond d'un vase , rempli d'eau , une piece de monnoye que nous ne pouvions voir auparavant : ^b que la jambe d'un homme qui n'est qu'à moitié dans l'eau nous paroît rompuë & plus grosse qu'elle n'est , & que ce qui est au fond de l'eau paroît plus proche. Mais si ces corps paroissent plus gros dans l'eau , il n'en est pas de même des couleurs : ^c au contraire , elles s'affoiblissent & diminuent à la veüe. Cependant il faut avoir égard à la nature des eaux & à leur quantité ou profondeur : car si l'eau est fort claire comme celle des fon-

^a *Imago refracta rei occurrit visui , in loco rei visæ , sed semper extra suum locum.* Vitel. l. 10. th. 11.

^b *Omne corpus visum in aqua comprehenditur majus quam sit secundum veritatem.* Vit. th. 42. l. 10.

^c *Omnis refractionis lucis & coloris quæ sunt in re visæ , debilius visui representat.* Vit. th. 10. l. 10.

fontaines, & qu'elle ne soit pas profonde, alors il est certain que la grosseur dans les apparences des corps qui sont dans l'eau ne sera presque pas plus forte que si on voyoit ces mêmes corps hors de l'eau, parce que la densité ou épaisseur d'une eau très-claire quand il n'y a pas de profondeur, ne fait guere plus de changement aux corps qui en sont environnez, que la densité de l'air; au moins cette difference est peu sensible à la veüe. Nous pouvons considerer une partie de ces differens effets dans cette fontaine qui est devant nous, où nous verrons la représentation de tous les objets qui sont alentour.

Alors nous approchant des bords du bassin où le jet avoit cessé, nous nous arrêtâmes à regarder dans l'eau les apparences de plusieurs objets; & y tenant un bâton tout debout, nous vîmes ces effets de réfraction, dont j'avois tracé la figure.

Nous étions occupez à ces observations, lors que nous entendîmes du côté du Château un grand bruit comme de quelque chose qui auroit roulé du haut de la montagne en bas. Car on ne se seroit pas imaginé que ce bruit fût dans l'air, puisque le ciel étoit très-serain, & qu'il n'y avoit aucune apparence de mauvais temps. Cependant comme un peu après, ce même bruit recommença avec plus de force, nous jugeâmes qu'il venoit d'ailleurs que de la ruë; & alors nous regardâmes de toutes parts pour en découvrir la cause. Nous étant approchez de cette grande terrasse qui est presque sur le bord de la riviere, nous apperceûmes du côté de Meudon une nuée fort épaisse, qui se déployant comme un voile noir, s'approchoit de nous; & par sa
forme

forme & son obscurité, nous menaçoit d'un orage qui n'étoit pas bien loin. En effet nous étant encore avancez pour mieux voir de quel côté elle se portoit, nous vîmes que de cette grosse nuée il en sortoit déjà des éclairs; & que la pluie commençant à tomber en quelques endroits éloignez, l'air étoit obscurci de telle maniere, qu'on n'y découvroit plus rien. Pendant que d'un côté nous regardions crever cette nuée, & que nous admirions dans cette partie de la terre qui étoit couverte d'obscurité, les divers effets que la lumière des éclairs y faisoit paroître, & de quelle maniere dans ces momens les corps sont illuminez, nous vîmes que tout d'un coup le ciel se changea; & que les nuages s'assemblant de toutes parts, il en fut couvert en un instant. Un vent furieux souffla en même temps, qui, élevant des tourbillons de poussiere, troubla l'air de telle sorte qu'on ne voyoit presque ni le Ciel ni la terre. L'on appercevoit seulement dans cette obscurité, la riviere toute blanche d'écume comme se défendre contre les vents qui l'agitoient. Les plus hauts arbres cedant à la violence de la bourasque panchoient leurs têtes jusqu'à terre; & l'on entendoit ceux qui résistoient le plus, se fendre & éclater avec bruit. Un si subit changement dans l'air nous fit retirer promptement au Château. Lorsque nous y fûmes arrivez nous allâmes aux fenêtres, pour considerer plus commodément la pluie qui tomba aussi-tôt avec une violence extraordinaire; & pour remarquer en même temps le desordre que causoit dans les arbres & dans la campagne une si furieuse tempête. Le tonnerre grondoit continuellement autour de nous, & de temps en temps faisoit retentir l'air de bruits épouvantables.

Pyman-

Pymandre s'étant approché du lieu où j'étois; Ce feroit, me dît-il, une belle occasion à un Peintre de pouvoir observer ce que nous voyons présentement. Ne croyez-vous pas aussi que ce fut dans une pareille rencontre que Mr. Poussin fit le dessein de ce Tableau que vous me montrâtes il y a quelque temps, où il a représenté un orage presque semblable à celui-ci, & donné lieu à ne le pas moins admirer qu'on faisoit autrefois Appelle; puisque de l'un & l'autre, pour avoir si bien peint ces sortes de sujets, on peut dire qu'ils ont parfaitement imité des choses qui ne sont pas imitables.

Bien que la cause de ces horribles tonnerres, lui repartis-je, & de ces prodigieux efforts de la Nature soit très-cachée, elle est toutefois bien moins difficile à comprendre que les effets que nous en voyons ne sont aisez à imiter. Toutes les actions promptes & passageres ne sont pas favorables aux Peintres: & lors que quelqu'un y réussit, les choses qu'il fait sont autant de miracles dans son art. Aussi les plus habiles ne se hazardent pas souvent dans de telles entreprises. Ceux qui se sont particulièrement attachez à bien copier la Nature ont cherché quelques accidens favorables, par le moyen desquels en représentant seulement une partie de ce qui paroît de plus beau & de plus extraordinaire, ils pussent faire en sorte qu'on jugeât avantageusement du reste, & qu'on devinât ce qui ne s'y voit point. Mr. Poussin a fait des Tableaux où l'on trouve de ces sortes d'accidens qui sont merveilleux tant par le choix qu'il en a sceu faire que par leur belle expression. Long-temps avant lui le Titien en avoit fait une étude particuliere dont il a
lailié

laissé des exemples que peu de Peintres ont suivis. Car non seulement il a imité dans la Nature ce qu'il y a de plus parfait, & qu'on peut représenter avec beaucoup de grace & de beauté; mais ayant très-bien connu l'effet des couleurs, des ombres & des lumières dont nous avons parlé, il s'en est heureusement servi; & par un discernement judicieux il a donné plus ou moins d'éclat à ses ouvrages, selon la qualité des sujets qu'il a traités.

Pendant que le mauvais temps nous oblige à demeurer ici, dit Pymandre, je vous prie voyons un peu quel a été ce grand homme; car je pense que vous avez oublié de le nommer en son rang & que vous avez fait mention de plusieurs autres Peintres qui étoient au monde depuis lui. Alors nous étant retirés de la fenêtre, & assis à un coin de la chambre pour nous entretenir plus commodément, je repris ainsi le discours.

Quoique TITIEN fût né en l'an 1477. néanmoins n'étant mort qu'en 1576. je ne croi pas vous avoir parlé d'aucun Peintre qui ait travaillé depuis ce temps-là; cependant puisque vous le voulez nous pouvons dire quelque chose de cet homme célèbre & de l'excellence de ses ouvrages, sans nous arrêter à faire une longue histoire de tout ce qu'il a fait pendant qu'il a vécu. Nous avons même déjà parlé si souvent de son mérite, & des avantages qu'il a eus sur les autres Peintres pour ce qui regarde la couleur, qu'il n'est pas besoin d'en rien dire de plus.

Je remarquerai seulement qu'étant né à Cador sur les confins du Frioul d'une famille assez ancienne appelée des VECELLI, il fut dès sa jeunesse instruit dans les belles lettres, & qu'ayant fait

fait connoître l'inclination qu'il avoit à la Peinture, ses parens l'envoyerent à Venise, où ils le mirent sous Jean Bellin qui étoit alors en grande réputation. Dans les commencemens le Titien fit plusieurs ouvrages qui tenoient beaucoup de la maniere de son Maître : mais après qu'il eut compris celle du Giorgéon qui étoit à peu près de son âge, & avec lequel il avoit travaillé sous Jean Bellin, comme l'écrit le Cavalier Ridolphi, & non pas son second Maître, comme a dit le Vasari, il changea de maniere, s'attachant à celle de Giorgéon beaucoup plus belle & plus sçavante. Il l'imita si parfaitement qu'il fit plusieurs Tableaux que l'on ne croyoit point de lui ; & même le Giorgéon ayant receû quelques complimens sur des ouvrages que l'on prenoit pour être de sa main & qui étoient du Titien, il en devint tellement jaloux, qu'il ne voulut plus le recevoir en sa maison.

Lorsque le Titien commença à être connu, il fit quelques Tableaux pour la République de Venise. Ensuite il alla à Padouë où il peignit autour d'une chambre le triomphe de Jesus-Christ, lequel a depuis été gravé en bois. Il fit aussi trois Tableaux pour la Confrairie de Saint Antoine, en concurrence du Campagnola & de quelques autres Peintres de Padouë. Ces Tableaux représentoient trois differens miracles de S. Antoine de Padouë. Ils étoient tous également admirables pour le coloris, mais il y en avoit un, où l'on voyoit un païsage d'une beauté singuliere.

En l'an 1511. le Giorgéon étant mort de la peste qui affligea la ville de Venise, & ayant laissé imparfaits quelques Tableaux qu'il avoit com-

men-

mencez pour la République , le Titien les finit & en fit encore plusieurs autres pour des particuliers.

Quelques années après il fit le portrait du Roi François I. avant qu'il partît d'Italie pour retourner en France. Ensuite étant allé à la Cour d'Alphonse I. Duc de Ferrare , il acheva la Bacchanale commencée par Jean Bellin , que vous avez vue dans la vigne Aldobrandine , & dont le paysage est si beau, qu'étant à Rome, & desirant d'en avoir la copie , vous sçavez le soin que prit le sieur du Fresnoi à peindre celle que je garde. Ce Tableau donna sujet au Titien d'en faire trois autres pour l'accompagner. Dans le premier il représenta Bacchus qui rencontre Ariadné sur le bord de la mer ; dans le second plusieurs petits Amours ; & dans le troisième cette belle Bacchanale, où sur le devant il y a une femme qui dort. Il en fit encore d'autres pour le même Duc ; & ce fut pendant ce temps-là qu'il fit amitié avec l'Arioste , & que se visitant souvent l'un l'autre , ils s'entrenoient de leurs ouvrages , par lesquels ils travailloient reciproquement à s'immortaliser l'un & l'autre. L'Arioste a fait mention du Titien dans son Poëme de Roland , le Titien fit le portrait de ce Poëte fameux. Cependant quoi que cet excellent Peintre ne perdît pas un moment de temps , sa fortune néanmoins n'en étoit pas meilleure. Il entreprit en 1523. pour le Senat de Venise quantité d'ouvrages pour orner la grande salle du Conseil. Entre les sujets qu'il executa , celui de la bataille donnée à Cador entre les Venitiens & les Imperiaux , fut un des plus considerables pour le travail. Cette Peinture a été brûlée , mais l'on en voit une estampe

tampe gravée par Fontana. Il fit ensuite le fameux Tableau de S. Pierre le Martyr , & plusieurs qui lui donnoient de la réputation , mais qui n'augmentoient pas sa fortune. De sorte que se plaignant souvent avec Pietro Aretino dont les écrits sont si renommez , & qui paroissoient alors sous le nom de *Partenio Etiro* ; ce fidele ami , tâchant de le servir , employoit souvent sa plume à publier son sçavoir , & à le faire connoître dans les Cours des plus grands Princes. Comme en l'an 1530. Charles-Quint alla à Bologne pour être couronné par les mains du Pape Clement VII. l'Aretin sceût si bien faire valoir le merite du Titien par ses livres & par ses discours , que l'Empereur le fit venir à la Cour. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il commença à faire le portrait de l'Empereur , qui en fut tellement satisfait , qu'il combla le Titien de biens & d'honneurs. Il fit aussi le Portrait d'Antoine de Leve , & celui de Dom Alphonse d'Avalos Marquis du Gualt , qui le recompensa en son particulier d'une pension annuelle assignée sur tous ses biens.

Après le depart de Charles-Quint le Titien retourna à Venise où il continua à travailler pour des Eglises , pour l'Empereur , pour le Cardinal Hippolyte de Medicis , pour le Marquis du Gualt & pour le Duc Frederic Gonzague qui le mena à Mantouë , où il fit les douze Cefars à demi corps. Ces Tableaux perirent * dans les desordres des dernieres guerres d'Angleterre.

Lors que le Pape Paul III. alla à Ferrare en l'an 1543. le Titien fit son portrait ; & dès ce temps-là il auroit été à Rome comme le Pape le souhaitoit ; mais étant engagé avec François de la Ro-

vere

* En 1648.

vere Duc d'Urbain, il différa ce voyage pour aller à Urbain. Enfin ayant été appelé à Rome en 1548. il fit pour la seconde fois le portrait de Paul III. & le représenta assis & s'entretenant avec le Duc Octave & le Cardinal Farnese. Ce fut pour lors qu'il peignit cette belle Danaë que Michel Ange admira si fort, avouant que pour la beauté des couleurs, la Peinture ne pouvoit aller plus loin. Il fit aussi le Tableau de Venus & d'Adonis que vous avez vû au Palais Farnese. Le Pape l'honora de plusieurs présens, & donna à son fils Pomponio un benefice considerable, & même lui offrit l'Evêché de Ceneda que le Titien ne voulut point que son fils acceptât, ne trouvant pas qu'il eût les talens nécessaires pour remplir une si grande charge. Le Pape offrit encore au Titien l'Office de *Fratel del Piombo*, vacant par la mort de Fra Sebastien, pour l'engager à demeurer à Rome, mais il remercia le Pape, desirant retourner en son pays pour y finir ses jours dans le repos & dans la compagnie de ses amis, dont le Sansovin Sculpteur étoit des premiers.

Sur la fin de la même année il ne put se dispenser d'aller à la Cour de l'Empereur, auquel il porta quelques-uns de ses ouvrages, & le peignit pour la troisième fois. Ce fut pour lors qu'en travaillant on dit qu'il lui tomba un pinceau de la main, & que l'Empereur l'ayant ramassé, le Titien se prosterna aussi-tôt pour le recevoir en disant ces mêmes paroles, *Sire, non merita cotanto honore un servo suo*, à quoi l'Empereur répartit, *è degno Titiano essere servito da Cesare*.

L'Empereur lui ayant ordonné de faire plusieurs portraits des hommes illustres de la Maison d'Autriche, pour en composer une espece de frise au-

tour d'une chambre , il voulut que le Titien y fût aussi représenté. Pour obéir à ce Prince, il se peignit lui-même , & par modestie plaça son portrait dans un endroit le moins en vûë. Charles V. pour recompenser avec plus d'honneur le mérite du Titien , & laisser à la posterité des marques de l'estime particuliere qu'il en faisoit, l'annoblit avec toute sa famille & ses descendans. Il lui donna le titre de Comte Palatin , & n'oublia rien de toutes les graces & faveurs qu'il pouvoit lui faire. Il donna à son fils Pomponio un Canoniat dans l'Eglise de Milan , & à Horace son autre fils une pension considerable.

Dans ce même temps le Titien fit le portrait du Prince Philippe d'Espagne ; & étant passé à Inspruch il peignit sur une même toile Ferdinand Roi des Romains , la Reine sa femme , & sept de leurs filles. Il fit aussi le portrait de Maximilien qui fut Empereur après Ferdinand son pere , & ceux de plusieurs autres Princes.

Je serois trop long si j'entreprendois de vous parler de tous les Tableaux que l'on voit de lui , car comme il a vécu long-temps , il n'y a guere eû de Peintres qui en ayent tant fait. Il y en a beaucoup en Espagne. Nous en avons vû plusieurs à Rome ; quantité ont été portez en Angleterre, en Flandre & en Allemagne. Mais c'est à Venise que l'on voit ses plus grands ouvrages. Cependant il y en a en France d'assez considerables , & par lesquels on peut juger du mérite de ce grand Peintre. Ceux qui sont dans le Cabinet du Roi sont d'une beauté achevée ; vous avez vû celui où le Marquis du Guast est représenté avec une femme & un petit Amour. Je ne crois pas que l'on puisse rien voir de mieux peint : celui où Je-
sus-

Jesus-Christ est à table au milieu des Pelerins d'Emmaüs; un autre où l'on porte le corps de ce divin Sauveur dans le sepulchre; celui qui étoit autrefois en Angleterre où l'on voit une femme qui dort & des Satyres qui la regardent. Tous ces Tableaux sont autant de chefs-d'œuvre. Il est vrai que le dernier a été gâté par le feu, mais on ne laisse pas d'y bien voir la grandeur du genie de celui qui l'a fait; & au travers de ce que la fumée y a laissé d'obscur, l'on apperçoit la beauté de ses idées dans la composition d'un païsage admirable.

Il y a encore dans le Cabinet du Roy une Magdeleine de la main du Titien; un Tableau où la Vierge est représentée avec le petit Jesus & Sainte Catherine; on l'appelle le Tableau au lapin blanc, à cause d'un petit lapin qui paroît sur le devant. On peut voir un Tableau de Venus & d'Adonis dans le Cabinet de Monsieur le Grand; dans celui de Mr. le Chevalier de Lorraine une femme à demi-corps qui porte une cassette, & ainsi plusieurs autres que des personnes de qualité & des curieux conservent chèrement.

Outre les Tableaux que l'on voit de ce savant homme, il a laissé quantité de desseins à la plume, particulièrement des païsages, en quoi il excelloit. Il peignit aussi des cartons pour ceux qui travailloient alors de mosaïque. Il dessigna plusieurs des ouvrages qu'il avoit peints que l'on grava en bois, & que l'on voit encore aujourd'hui. Lors que Corneille Cort Flamand alla à Venise en l'an 1570. le Titien le reçut chez lui, & l'occupa quelque temps à graver d'après ses Tableaux & ses desseins, les estampes que nous avons de lui.

Quoi qu'il fût déjà fort âgé , il ne laissoit pas de travailler , & jusqu'à sa mort il ne passa aucun jour sans donner quelque coup de pinceau ; ce qu'il ne faisoit point alors par intérêt. Car depuis qu'il se vit en état de ne plus craindre les besoins de la vie , il fit toutes choses avec beaucoup de générosité , principalement pour ses amis qu'il prenoit plaisir à obliger.

Quand Henri III. passa par Venise à son retour de Pologne , il voulut connoître le Titien , qui étoit alors celui de tous les Peintres qui avoit le plus de réputation , & alla jusques dans son logis pour le voir. Le Titien reçut cet honneur avec tout le respect & toute la joye qu'on peut s'imaginer. Il traita même plusieurs personnes de la Cour d'une maniere honorable. Car il avoit une grandeur d'ame qui le mettoit au-dessus du commun ; & dans sa maison , & dans son équipage il paroissoit beaucoup de magnificence. Il entretenoit agréablement le Roi ; & en lui faisant voir ses ouvrages , ne manqua pas de lui dire les graces particulieres qu'il avoit reçûes de Charles V. Comme il vit que le Roi consideroit beaucoup quelques - uns de ses Tableaux , il en fit présent à sa Majesté , qui sût bien l'en récompenser.

Et certes si l'estime & l'amitié de Grands servent encore à augmenter l'honneur que les personnes de merite aquierent par leur vertu , on peut dire qu'il n'a rien manqué au Titien de tout ce qui lui pouvoit être glorieux , & qui pouvoit davantage relever sa réputation. Car pendant qu'il a vécu , il n'y a pas eu de Papes , de Rois & de Princes , dont il n'ait été connu , & dont il n'ait reçu des marques d'estime toutes particulieres.

culieres. Mais outre la faveur des grands Seigneurs, il avoit encore pour amis les plus honnêtes gens & les plus favans hommes de son temps. Enfin après avoir mené une vie heureuse, il mourut * comblé d'honneurs & de gloire âgé de quatre vingt-dix-neuf ans.

Bien qu'il fût mort de la peste, on ne laissa pas de l'enterrer publiquement; & l'on n'usa point en son endroit des précautions dont on se servoit alors à l'égard de tout le monde, tant étoit grande l'estime & l'amour qu'on avoit pour lui.

Il avoit un frere nommé FRANÇOIS VECELLI, qui fut aussi Peintre, & qui fit plusieurs ouvrages d'une excellente maniere. On dit que la réputation dans laquelle il commençoit d'être, fit que le Titien pour ne pas avoir en son propre frere un obstacle à sa gloire, lui persuada de se mettre dans le negoce; & qu'ayant fait un grand achat de bois, le Titien obtint de Ferdinand Roi des Romains une exemption des droits qu'ils pouvoient devoir. Ainsi François abandonna la palette & les pinceaux, & ne fit plus que quelques portraits pour ses amis.

Quant à HORACE VECELLI duquel j'ai parlé, il fit des portraits qui disputoient de beauté avec ceux du Titien son pere. Il entreprit aussi d'autres grands ouvrages, & représenta dans la salle du Conseil de Venise, le combat donné à Rome entre la Noblesse Romaine & les troupes de l'Empereur Frederic Barberousse. Il y avoit dans ce Tableau des figures que l'on croyoit avoir été retouchées du Titien, tant elles étoient belles. Il fit cet ouvrage en concurrence du Tintoret & de Paul Veronese.

C 3

Lors

* En 1576.

Lors qu'il accompagna son pere à Rome du temps de Paul III. il peignit les principaux Officiers de la Maison du Pape : & quand il alla en Allemagne, il fit aussi les portraits de quantité de personnes qui étoient à la Cour de l'Empereur. Cependant comme il avoit l'esprit porté à vivre noblement, & avec peu de soin pour ce qui regardoit sa fortune, parce qu'il jouïssoit de beaucoup de biens, il négligea la Peinture pour s'appliquer à la Chimie, où, en cherchant à faire de l'or, il en consumma beaucoup de celui que son pere lui avoit amassé. Il ne le survécut de guerres, car il mourut aussi de la peste peu de temps après lui.

Alors ayant cessé de parler, Pymandre me dit : A ce que j'entens il y a eû plusieurs Titiens ; & des tableaux qui portent ce nom, il peut donc s'en rencontrer quantité qui ne soient pas du véritable Titien.

Il ne faut pas que vous doutiez, lui repartis-je, que tous ceux qui disent avoir des Ouvrages de ce fameux Peintre, ne soient trompez, ou n'en vueillent tromper d'autres : car non seulement l'on a fait passer les tableaux de François & d'Horace pour être du Titien ; mais de plus c'est qu'il y a eû d'autres Peintres qui ont travaillé sous lui, lesquels ont beaucoup imité sa maniere, & qui ayant copié plusieurs de ses ouvrages, les ont vendus pour des originaux. L'on dit même que lorsque le Titien sortoit de son logis, il laissoit souvent son cabinet ouvert, feignant d'avoir oublié à le fermer ; & qu'alors ses Eleves prenoient ce temps-là pour copier ses plus beaux tableaux, pendant qu'un d'entre eux faisoit la sentinelle pour observer quand il reviendrait :

droit : mais qu'à quelque temps de là le Titien revoyant tous les tableaux qui étoient chez lui ramassoit les copies de ses disciples , & après les avoir retouchées on les regardoit ensuite comme étant de sa main. Et c'est ainsi que quantité de tableaux , qui effectivement ne sont que de ses Eleves , ou des copies , ont passé pour être de lui , & pour originaux.

Il est vrai , interrompit Pymandre , que nous en voyons plusieurs qui représentent un même sujet , qu'on dit néanmoins être tous de la main du Titien

Ce n'est pas en cela , lui repartis-je , qu'on peut être trompé , car il a souvent répété une même chose : comme l'histoire des Pelerins d'Emaüs , le tableau de la Magdeleine , celui de Venus & d'Adonis , & plusieurs autres. Cela n'empêche pas qu'entre ceux qu'on estime du Titien , il n'y en ait beaucoup qui n'en sont point. Comme il n'a pas été si savant dans la partie du dessein que dans celle du coloris , on lui fait cette injustice de lui attribuer quelquefois des Tableaux très médiocres , à cause seulement qu'il y a quelque chose de bien colorié. Cependant il est certain que les véritables ouvrages du Titien ne sont pas mal desseignez , si ce n'est quelques-uns qu'il peut avoir faits sur la fin de ses jours ; mais pour ceux qu'il a peints dans la force de son âge , on y voit de belles ordonnances & des sujets bien exprimez. Aussi le Tintoret disoit que le Titien faisoit souvent des choses où l'on ne pouvoit rien trouver à redire ; & qu'il en sortoit de sa main , qui eussent pû être plus correctes ; mais ce n'est pas qu'il tombât dans des défauts aussi grands qu'il y en a dans quelques tableaux qu'on dit être de lui. Et

quand Michel Ange admiroit sa Danaé, & qu'il y fouhaitoit autant de grandeur de deſſein, qu'il y avoit de beauté de couleurs, c'étoit pour voir un ouvrage achevé, & un chef-d'œuvre de l'art, qui n'a peut-être jamais été fait. Quand on veut donc juger de la ſcience de ce ſavant homme, il faut conſiderer les grands ouvrages que l'on ſait aſſûrément être de ſa main, comme ſon tableau de S. Pierre le Martyr, ſon S. Laurens, ces beaux tableaux que nous avons vûs à Rome dans la vigne Aldobrandine, dans le Palais Farnefe, & dans celui de Borghefe; & ceux encore qui ſont dans le Cabinet du Roi. Mais lors qu'on en voit que l'on dit être de lui & qui n'ont point le caractère de ceux-là, je vous aſſûre qu'on ne peut gueres ſe tromper quand on les croira, ou des copies, ou des ouvrages de ſes diſciples. Il eſt vrai qu'il y a eû de ſes Eleves qui en ont fait de très-beaux; & que du temps du Titien, comme pluſieurs Peintres faiſoient gloire de l'imiter, on étoit bien aïſe d'avoir leurs ouvrages, dont enſuite on a encore voulu relever le prix en les attribuant au Titien même.

Il y avoit un Gentilhomme Venitien de ſes amis nommé GIO. MARIO VERDIZZOTO, qui ſe plaiſoit beaucoup à peindre. Il a compoſé un livre de fables, & a fait les figures en taille de bois, où l'on voit des païſages d'un goût excellent.

Entre les Eleves du Titien il y eut un NADALINO DE MURANO qui peignit aſſez bien, & dont pluſieurs Tableaux ont paſſé en Angleterre & en Flandres.

DAMIANO MAZZA de Padouë fut fort bon coloriſte: il imita tellement la maniere de ſon Maître

tre qu'ayant fait à Padouë un plafond où étoit représenté Ganymede emporté par un aigle, l'on prenoit cet ouvrage pour être de la main du Titien. Il mourut dans la vigueur de son âge, & lors qu'il promettoit beaucoup.

GIROLAMO DI TITIANO fut encore un de ceux qui imiterent beaucoup le Titien. S'étant entièrement attaché à son service, il le soulageoit en beaucoup de choses; car le Titien n'auroit pû lui seul venir à bout de tant d'ouvrages qu'on voit de lui, s'il n'avoit été aidé par ses Eleves. Ce Girolamo a fait quelques Tableaux qui passent pour être du Titien; comme il n'a pas été connu, sa réputation aussi-bien que sa fortune a été fort mediocre.

Il y eut aussi un Flamand nommé JEAN CALKER qui imita la même maniere de peindre; c'est de lui les figures d'Anatomie qui sont dans Vésale. Il mourut à Naples encore fort jeune.

Mais celui de tous les Eleves du Titien qui a eû le plus de réputation a été PARIS BORDON. Son pere étoit un Gentilhomme Trevisan, & sa mere Venitienne. Dès sa jeunesse il fut instruit aux lettres humaines, & apprit la Musique & les autres exercices convenables aux personnes d'une naissance noble. Comme il témoigna de l'inclination pour la Peinture, on le mit sous le Titien, où il se perfectionna de telle sorte, qu'il fut bien-tôt employé à plusieurs ouvrages considérables, tant à Venise qu'en quelques autres lieux d'Italie. Il fit pour les Confreres de l'Ecole de S. Marc de Venise un Tableau où il représenta ce qu'ils appellent l'Aventure du Pêcheur. Cette aventure est de celles où il faut beaucoup de foi pour les croire; mais je ne vous la dirai qu'à cau-

se du Tableau où elle est peinte.

Ceux qui ont écrit l'histoire de Venise * rapportent que pendant le Gouvernement † du Doge Barthelemi Gradenic, la mer s'enfla de telle sorte qu'il sembloit que la ville dût être submergée. Dans ce temps un vieux Pêcheur qui, triste & abbattu de sa mauvaise fortune, s'étoit retiré dans sa barque au bord de la place de S. Marc, vit venir à lui trois hommes qui le prièrent de les conduire à S. Nicolas *del Lido*, pour une affaire très-importante. Comme il craignoit de faire naufrage il les refusa: mais étant entrez dans sa barque, ils l'obligerent de prendre la rame & de voguer. Contraint par ces hommes, & tout étonné de voir que de ses rames il surmontoit facilement la violence des vagues & l'impetuosité des flots, il les conduisit où ils voulurent aller. Etant arrivez à la fosse du port, ils lui montrèrent un vaisseau rempli de démons qui agitoient la mer, lequel aussi-tôt qu'ils eurent parlé fut englouti, & la mer demeura calme & tranquille. Après cela un de ces trois hommes se fit descendre proche l'Eglise de S. Nicolas, un autre à celle de S. George, & le Pêcheur ayant remené le troisième où ils s'étoient tous embarquez, lui demanda son payement, quoi que très-épouvanté des choses qu'il avoit vûës; mais cet homme lui dit, qu'il n'avoit qu'à aller trouver le Doge, & les Senateurs, qui le recompenseroient au delà de ce qu'il lui demandoit, en leur apprenant que par son moyen, & par celui des deux qui étoient avec lui, la ville avoit été délivrée cette nuit-là

* M. Ant. Sabel. hist. Ven. Deca. 2. l. 2. † En 1339. le 25. Fevr.

là du danger où elle avoit été. Comme le Pêcheur lui repliqua qu'on ne le croiroit pas , & qu'il passeroit pour un imposteur ; celui qui lui parloit ayant tiré une bague de son doigt la lui donna , & ajouta ; Montre cet anneau pour marque de la vérité de ce que tu diras ; & saché qu'un de ceux qui étoient avec moi , est S. Nicolas , pour lequel vous autres matelots avez de la veneration ; l'autre est S. George ; & moi je suis Marc l'Evangeliste protecteur de cette République ; & en même temps disparut.

Le jour étant venu , le Pêcheur ayant été introduit au Conseil raconta tout ce qu'il avoit vû , & comme l'anneau qu'il montra servit à autoriser ce qu'il disoit , le Senat lui assigna une pension considerable pour vivre le reste de ses jours : & l'anneau est gardé dans l'Eglise de saint Marc parmi les reliques*.

C'est de cette histoire dont Paris Bordon fit un tableau , dans lequel il représenta le Pêcheur en présence du Doge & du Senat , auquel il montre l'anneau. Outre la belle disposition du principal sujet , on y voit plusieurs Senateurs représentés au naturel ; & cet ouvrage est considéré comme un des meilleurs qu'il ait faits.

Cependant ce Peintre connoissant qu'en quelqu'estime qu'il fût à Venise , il falloit faire sa cour , & mandier la faveur de la Noblesse pour avoir de l'emploi & faire quelque fortune , résolut , pour se délivrer d'une servitude si rude , de sortir de la ville , & d'aller travailler en quelqu'autre país. Ayant heureusement rencontré l'occasion de venir en France au service de Fran-

* Doglioni hist. Ven. l. 4.

çois I, il y arriva en 1538. & se mit aussitôt à faire pour Sa Majesté les portraits de plusieurs Dames de la Cour, & quantité d'autres ouvrages. Il travailla aussi en même temps pour le Duc de Guise, & pour le Cardinal de Lorraine.

A quelque temps de là, étant retourné à Venise, fort accommodé des biens de la Fortune, & dans l'estime de tout le monde, il y finit ses jours, & mourut âgé de soixante & quinze ans. Il a fait un grand nombre de Tableaux. Il s'en rencontre encore aujourd'hui plusieurs dans les cabinets des curieux.

Comme j'eus cessé de parler, Pymandre me dit: Je juge par ce que vous m'avez dit du Titien & de ceux de son Ecole, qu'il ne faut les considérer que comme de grands coloristes, & non pas comme des Peintres achevez, & tels qu'ont été les Raphaëls, les Jules Romains & les autres Peintres de Rome dont vous avez parlé, qui surpassoient beaucoup ceux de l'Ecole de Lombardie.

La Peinture, lui repartis-je, embrasse, comme je vous ai dit plusieurs fois, tant de parties, dont la moindre demanderoit la vie d'un homme pour la bien étudier, qu'il ne faut pas être surpris si les plus grands Peintres ne les ont jamais possédées toutes dans une égale perfection. Cependant comme la fin principale du Peintre est de représenter la Nature sur une superficie plate; & que cela ne se fait bien que par le moyen des couleurs, des ombres & des jours conduits judicieusement avec l'aide du dessein, qui doit être toujours le guide & comme le maître dans les ateliers des Peintres: il est certain que ceux qui
se

se sont rendus bons coloristes ont fait un grand progrès, & sont entrez bien avant, s'il faut ainsi dire, dans ce qu'il y a de plus secret & de plus beau dans cet art. C'est ce qui est arrivé au Titien & à ceux de son Ecole, & ce qui leur a fait meriter une gloire toute particuliere.

Néanmoins, repliqua Pymandre, vous m'avez dit plusieurs fois, que non seulement ils ont fait des fautes dans le dessein, mais qu'ils ont même ignoré la perspective, & n'ont pas sù tout ce qui regarde les draperies & les accompagnemens qui appartiennent à l'histoire.

Il est vrai, répondis-je, qu'ils ont manqué souvent dans ces choses, soit par négligence, soit qu'ils les aient ignorées. Mais il y a dans leurs Tableaux d'autres parties si considerables qui méritent d'être admirées, qu'il ne faut pas songer, en les voyant, à celles qui ne s'y rencontrent pas, si l'on veut jouir du plaisir de ce qu'ils ont fait. Et même souvent il y a des choses qu'on y trouve à redire, qui ne sont pas les plus difficiles, ni qui méritent le plus de louange. S'il n'étoit besoin que de savoir la perspective pour être un grand Peintre, il y a une infinité de gens qui égaleroient Raphaël & Michel Ange. Car la perspective ne consistant qu'à bien tirer des lignes, comme je vous ai dit une fois en parlant de Michel Ange, ils en savent autant que ces grands hommes. Et pour ce qui est des draperies & des accommodemens, si le Titien a manqué dans la convenance necessaire aux sujets, il a pourtant bien sù les disposer, & vêtir ses figures d'une maniere riche & avantageuse.

Comme la connoissance des divers habillemens & leurs differens usages est une science de theorie,

rie, & que bien des gens savans dans l'histoire peuvent posséder, cela ne regarde pas l'art de peindre. Il n'est pas plus difficile à un Peintre de bien faire un vêtement à l'antique, qu'un à la moderne; un laticlave, qu'un habit de païsan: & de même que l'on n'estimerait guere celui qui ne sauroit que bien marquer ces differences dans ses ouvrages, aussi l'on ne doit point blâmer si fort ceux qui les ont ignorées, quand ils sont recommandables par d'autres qualitez. Il est vrai que comme il est aisé aux Peintres de s'en instruire, ils sont moins excusables, lors qu'ils manquent dans cette partie de convenance, qui devoit toujours être observée dans tous leurs Tableaux. J'en dis de même de la perspective qu'ils ne doivent jamais ignorer. Mais je suis bien aise de vous faire remarquer que le plus difficile de cet art ne dépend point si absolument de savoir les regles de la perspective, qu'il y en a qui se l'imaginent, & même qui veulent faire croire que c'est le seul secret de faire de grands Peintres: car il y a bien d'autres parties plus difficiles & plus nécessaires pour rendre un ouvrage accompli. Je voudrais bien savoir, si ces grands Maîtres en perspective prétendent par la pratique qu'ils en ont, être capables d'instruire les autres Peintres en ce qui regarde l'ordonnance des Tableaux, le choix & l'élection des attitudes, le bon goût dans le dessein & dans la proportion des corps, l'agencement des draperies, & une infinité d'autres choses.

J'ai ouï dire à quelques-uns, interrompit Pyramandre, que pour ce qui regarde la portraiture, vous savez mieux que moi ce qu'ils entendent par ce mot, je m'imagine que c'est la représentation

tation lineale de toutes sortes de corps : je leur ai, dis-je, entendu soutenir que la perspective enseigne à faire cette représentation dans l'état le plus parfait, où elle puisse parvenir ; que les Peintres ne manquent dans la ressemblance que faute de bien savoir la perspective ; que c'est elle qui leur fournit des moyens assurés & faciles pour que leurs tableaux fassent toujours l'effet qu'ils désirent dans quelque endroit qu'ils soient placez ; sans être obligez à tâtonner, effacer & défaire des choses qui ne réussissent jamais quand elles ont été faites au hazard, comme dans des voûtes & des plafonds, ou faute d'avoir bien su la raison de ce qu'ils font, il se trouve qu'après avoir pris beaucoup de peine, il y a souvent bien des choses à redire.

Ces gens-là, repartis-je, qui vantent si fort ce qu'ils savent n'ont pas assurément produit des ouvrages qui répondent à ce qu'ils promettent. Car pour moi j'ai appris des plus grands Peintres qui savent bien la perspective, & qui n'ignorent pas tous les avantages qu'on en peut recevoir, qu'il y a bien des choses où il est impossible de tirer aucun secours des regles & des lignes dont l'on se sert d'ordinaire, qu'il faut que ce soit l'œil qui juge, & qui soit le principal instrument ; qu'il se trouve dans la pratique des difficultez que la theorie ne peut prévoir, & où les regles ne servent de guere, à cause que ceux qui regardent ne peuvent pas toujours être placez dans un même lieu, & ne voir les tableaux qu'au travers d'une pinulle, principalement dans les grands ouvrages qu'on ne peut voir d'un seul endroit. J'ai vû travailler Lanfranc à une de ces grandes coupes qu'il a peintes à Rome ; & j'ai vû de quelle for-
te

te il regardoit souvent d'en bas l'effet que faisoient ses figures. Ce n'est pas que je veuille diminuer en rien les avantages que la Peinture tire de la Perspective, je vous ai dit tantôt comme l'Optique apprend la raison des différentes apparences que nous remarquons dans les objets : & qu'elle donne des moyens pour que les choses fassent à l'œil l'effet que l'on desire, comme Phidias le sût bien faire connoître au desavantage d'Alcamenes. Mais il faut prendre garde dans tous les arts, & particulièrement dans celui dont nous parlons, de ne pas nous préoccuper si fort pour une partie, que nous en fassions dépendre toutes les autres. S'il y en a quelques-unes qu'un Peintre n'ait pas, il faut le considerer dans celles où il excelle. Et cependant l'estime qu'on a pour celui qui en possède parfaitement quelqu'autre ne doit pas empêcher qu'on n'examine le reste de ses ouvrages, de crainte qu'en voulant imiter ce qu'il a fait de bon, on ne l'imite aussi dans ses défauts : parce qu'on se persuade aisément qu'ayant bien fait une chose il a de même réussi dans toutes les autres. Ne seroit-ce pas une erreur étrange de croire que Michel Ange étant un grand desseignateur étoit aussi un grand coloriste ; ou bien de s'imaginer que le Titien n'est pas estimable, & qu'on ne doit compter pour rien la connoissance parfaite qu'il a eue du coloris, à cause qu'il n'a pas desseigné comme Raphaël. Il faut donc au contraire regarder Michel Ange & le Titien dans les choses où ils ont excellé. Ainsi on pourra dire que pour ce qui est de conduire un Tableau de couleurs, & d'ententes de lumieres, il n'y a jamais eû de Peintre qui l'ait fait aussi s'avamment que ce dernier. Il n'étoit pas même si pauvre d'invention & de dessein

dessein que quelques-uns se l'imaginent. Les grands ouvrages qu'on voit de lui le font assez connoître, mais parce qu'il a été extraordinairement savant dans le coloris, & que c'est de cette partie-là que vous avez désiré que nous fissions aujourd'hui le sujet de nôtre Entretien, remettez, je vous prie, dans vôtre esprit les tableaux que vous avez vûs de lui, & considerez de quelle sorte, il s'est conduit pour leur donner cette beauté de couleurs, cette vivacité, cette force, & ce je ne sai quoi de précieux que l'on y admire.

Un Peintre sans doute travaille sur de bons principes, lorsqu'il tâche de conduire ses ouvrages par les regles de la perspective, & qu'il limite dans ses figures la beauté de l'Antique, soit dans leurs proportions, soit dans leurs habits, lors que cela convient à son sujet. Mais dites-moi, je vous prie, si ceux qui ne se sont attachez qu'à ces parties, dont je pourrois bien vous en nommer quelques-uns en particulier, ont fait quelque chose qui approche de la beauté qu'on voit dans les ouvrages du Titien, & si par les seules regles de la perspective, ils auroient pû représenter des figures qui fissent un effet semblable à celles de ce Peintre.

Cependant, dît Pymandre, il me semble que vous venez de dire que ce qui fait le fort & le foible, & ce que vous appelez l'affoiblissement des teintes, se doit comprendre par les diverses coupes qu'on se peut imaginer à mesure que les corps s'éloignent.

Il est vrai, lui repliquai-je, & c'est dont nous avons tantôt parlé sur le sujet de la perspective de l'air : Leon Baptiste Albert appelle cette coupe *taglio*. J'avouë que dans la speculation l'on peut

COM-

comprendre de quelle sorte les objets doivent diminuer de couleur par ces différentes coupes : mais quand on vient à la pratique, cette speculation, ou le raisonnement qui fait juger combien un corps doit perdre de sa couleur lors qu'on le veut faire paroître enfoncé dans le Tableau dix ou douze pieds plus qu'un autre, ne peut apprendre précisément comment il faut diminuer la teinte de cette couleur, & la proportionner à son éloignement. Avez-vous jamais remarqué un Maître de Musique qui accorde un luth ou une harpe ; il vous fera bien connoître quel ton la première corde doit avoir avec la seconde, & ainsi des autres : mais il ne peut vous enseigner à les accorder, en vous disant qu'il faut tourner les chevilles un certain nombre de tours. Il faut que ce soit l'oreille qui juge de l'harmonie lors qu'on les touche. De même dans les couleurs on peut dire qu'il en faut diminuer ou augmenter la teinte à mesure qu'elles s'éloignent ou s'approchent ; ou qu'elles reçoivent divers accidens d'ombres & de lumières : mais c'est à l'œil à juger du plus ou du moins de force qu'on leur donne en les mêlant. Et outre cela c'est que, comme nous avons remarqué qu'il y a des couleurs plus fortes & plus sensibles à la vue les unes que les autres, il faut apprendre à les disposer de telle sorte que les plus éloignées n'affoiblissent pas les plus proches. Il me souvient de m'être un jour trouvé à Rome avec des Peintres très-savans, & qui sans doute avoient beaucoup étudié toutes les règles de l'art, & fait diverses observations sur les plus beaux Tableaux. Il y en avoit un, qui parlant de la manière dont on doit répandre la lumière dans un Tableau, vouloit que pour donner plus de grandeur à tout le sujet, on le

le peignît en sorte qu'il parût dans l'ouvrage entier une rondeur comme si ce n'eût été qu'une tête : & disoit sur cela , que le sentiment du Titien étoit qu'on devoit considérer un Tableau comme une grappe de raisin composée de plusieurs grains qui tous ont leur jour & leur ombre en particulier ; & que néanmoins il y a dans cette grappe la principale partie qui reçoit le jour plus fortement que les autres & qui les fait fuir. Qu'ainsi dans un Tableau tous les corps doivent être disposés de telle sorte qu'il y ait un endroit qui reçoive toute la force du jour , & que le reste s'éloigne & se perde insensiblement par l'affoiblissement des jours & des ombres , aussi-bien que des couleurs.

Il y en avoit qui répondoient que cette comparaison d'une grappe pouvoit avoir lieu lors que l'on peignoit un groupe de figures , mais non pas un Tableau entier , parce que dans une grande ordonnance , quoi que l'on y marque un jour principal , la lumière néanmoins ne frappe pas sur des figures ou sur des groupes séparés de même qu'elle fait sur une grappe de raisin.

Ainsi ils faisoient voir que dans une grande composition de figures , l'on ne peut pas observer la maxime que le premier sembloit vouloir établir comme une règle générale , & sans laquelle il ne croyoit pas qu'on pût conduire un Tableau dans sa perfection. Mais il repartit à cela que les plus grands sujets ne sont pas les plus propres à faire paroître la force de la Peinture ; qu'un seul groupe de peu de figures fait bien un autre effet qu'une grande ordonnance : rapportant ce que Leon Baptiste Albert a dit , qu'il est aussi difficile qu'un Tableau rempli de quantité de figures réussisse

fisse bien, & fasse tout l'effet qu'on peut desirer, qu'il est mal-aisé qu'une comédie où il y aura un trop grand nombre d'acteurs soit entièrement accomplie, à cause que l'excès des choses apporte toujours de la confusion.

Cependant, interrompit Pymandre, si un grand ouvrage est traité avec le même art qu'un plus petit, le plus grand ne doit-il pas être plus estimé?

Il est vrai, répondis-je; mais c'est en quoi ils trouvoient de la difficulté, demeurant quasi tous d'accord qu'on ne peut faire paroître tant de force dans une grande disposition d'ouvrage que dans un Tableau qui est composé de peu de figures; & la raison qu'ils en apportotent, est que la Peinture a ses bornes & ses limites. Un Peintre savant, disoient-ils, peut par le secret de son art, & par l'intelligence des couleurs, tromper entièrement la vûë dans un espace médiocre, & en représentant peu de figures; mais non pas dans une grande étendue, ni en toutes sortes de rencontres. Au bout d'une allée, une Perspective bien peinte, peu de figures bien disposées, feront un effet surprenant, au lieu que dans une grande façade le même sujet ne trompera point de la même sorte. Ils rapportoient pour un exemple la bataille de Constantin, & les autres grands Tableaux de Raphaël, qui sont dans les Salles du Vatican, lesquels n'ont point cette force que l'on voit dans quelques Tableaux de ce Peintre, & particulièrement dans celui qui est au cabinet du Roi où la Vierge est peinte tenant l'enfant Jesus, avec S. Jean, S. Joseph, & trois autres figures qui font un si beau groupe.

Cependant, dit Pymandre, il me semble qu'il faut

faut bien plus de science pour traiter un grand ouvrage, pour le bien disposer, pour le remplir d'une infinité de différentes figures, d'habits, d'accommodemens, & pour y faire paroître toutes ces parties dont vous m'avez parlé, que pour peindre seulement trois ou quatre figures ensemble.

Je vous avouë, repartis-je, que pour bien représenter un grand sujet, il faut beaucoup plus de science, plus de travail, & que c'est-là qu'un Peintre a toute l'étendue nécessaire pour donner des marques de son savoir. Mais il y en a qui vous diront que ce n'est pas dans ces rencontres que l'art peut faire paroître davantage sa puissance & la force de ses charmes.

De sorte, dît Pymandre, que je puis sur cela vous faire une question, & vous demander ce que l'on doit le plus estimer dans un Tableau, ou le genie du Peintre, ou la force de l'Art.

Comme l'esprit du Peintre paroît dans tout ce qu'il fait, repartis-je, vous pourriez plutôt demander lequel est le plus digne d'estime, ou celui qui fait tromper par la force de son Art, ou celui qui montre beaucoup d'invention & de feu dans de grands ouvrages, mais qui ne trompent point comme les autres.

Pour moi, répondit Pymandre, je ne voudrois pas donner mon jugement là dessus; mais j'ai lû que Zeuxis ayant peint une Centaure, se fâcha voyant que l'on en estimoit plutôt la nouvelle invention, que l'art qu'il avoit employé à la bien représenter, estimant davantage cette dernière partie que la première. Et j'ai encore remarqué que les Anciens ont fait beaucoup de cas de plusieurs Tableaux qui n'étoient que de peu de figures.

C'est

C'est pourquoi , repris-je , ceux qui ont une inclination particuliere pour les Ouvrages du Titien , & des autres Peintres de Lombardie , disent que si les Anciens ont reçu beaucoup de loüanges pour des sujets de peu de figures , l'on ne doit pas trouver à redire si le Titien pour les imiter a plutôt tâché d'aquerir la partie de bien peindre , que celle qui regarde les grandes dispositions , & la connoissance particuliere de l'Histoire & des Coûtumes. Car c'est ainsi qu'ils jugent en deux manieres de l'obligation du Peintre ; l'une qui est de savoir comment les choses doivent être historiées ; & l'autre de les savoir bien peindre. Or comme la derniere est sans doute très-difficile , puis qu'en cet art , comme dans plusieurs autres , l'execution est au-dessus de la theorie , il est toujours plus avantageux de pouvoir faire que de savoir simplement ce qu'il faut faire , ils trouvent qu'il est plus glorieux au Titien d'avoir executé ses ouvrages dans la perfection des couleurs où elles se voyent , que s'il n'eût fû , comme quantité d'autres Peintres , qu'inventer de grands sujets qui n'eussent pas été peints avec cette beauté que l'on admire dans ses ouvrages.

Mais , dît Pymandre , si avec la beauté de ses couleurs il eût encore possédé les autres talens qu'avoit Raphaël , ses Tableaux n'eussent-ils pas été plus accomplis ?

Et si Raphaël , repliquai-je , eût aussi possédé le coloris du Titien , il eût encore été plus parfait dans son art. Mais pourquoi , de grace , trouve-t-on à redire que le Titien n'ait pas excellé dans toutes les parties d'un art si difficile ? Il en a eû sa part , Raphaël la sienne , & ainsi tous les autres Peintres. Le Titien n'a pas eû une des
 moins

moindres, puisque c'est la plus agréable, & qu'elle est si difficile à aquerir, qu'on ne voit point d'autres Peintres, qui ayent pû comme lui faire paroître dans la Peinture ce charme que l'on admire dans ses ouvrages. Car comme je vous ai dit assez de fois, bien que tous les autres Peintres ayent eû aussi-bien que lui la Nature devant les yeux pour la copier, il semble néanmoins avoir été le seul qui ait eû l'esprit d'en prendre ce qu'il y a de plus agréable, mais de telle sorte, que dans le choix qu'il en a fait, on peut dire qu'il est comme le Maître qui montre le chemin aux autres. Je sai bien que ce savant homme n'est pas accompli dans toutes les parties, & que ceux qui l'ont imité en Lombardie & ailleurs n'ont pas possédé tout ce qui fait un grand Peintre. Toutefois ils n'ont pas laissé de faire des ouvrages très-agreables & fort estimez, parce qu'on y trouve une beauté de couleurs qui plaît à la vûë. Aussi est-ce une étude très-considerable; & lorsque l'on comprend bien le secret dont le Titien s'est servi, l'on peut en ordonnant & en dessignant le sujet de son Tableau, suivre sa methode dans la conduite des couleurs & des lumieres.

Dites-moi donc, je vous prie, interrompit Pymandre, ce que vous avez observé de particulier dans sa maniere de peindre.

Il gardoit parfaitement, lui répondis-je, cette maxime, dont je croi avoir déjà parlé sur le sujet de l'ordonnance, qui est de ne pas remplir ses Tableaux de quantité de petites choses, mais d'éviter le défaut où tombent plusieurs Peintres, qui par la quantité excessive des parties dont ils composent leurs ouvrages les rendent, petits & pleins de ce que les Italiens appellent *Triterie*. Ainsi il
fai-

faisoit paroître les siens admirables par une noblesse , & une grandeur qui s'y remarque. Par exemple lors que dans la représentation de quelque histoire , il y a un païsage dans le fond de son Tableau , ce païsage est grand : l'on n'y remarque point une infinité de petites choses ; les couleurs en sont éteintes quand elles doivent soutenir & servir de fond à ses figures, qui paroîtroient beaucoup moins si les couleurs du païsage étoient trop vives. Les ciels , les nuées , les arbres , toute l'étendue de la campagne , & généralement tout ce qu'il représente, est grand ; les draperies des figures sont amples, évitant les vêtemens pauvres , les plis trop petits, & mille autres choses que quelques Peintres affectent , qui cependant ne font que rendre leurs Tableaux plus confus. Cette belle entente ne vient point, comme vous pouvez juger , de la perspective , mais du jugement de ce Peintre , de même que l'ordre qu'il a toujours gardé dans la distribution de ses couleurs. Car encore que la perspective de l'air , & l'affoiblissement des couleurs, par cette coupe dont je viens de parler , soit en effet dans les Tableaux , ce qui fait fuir ou avancer les corps ; le Peintre néanmoins qui doit toujours chercher à se prévaloir de toutes sortes de moyens & de tous les secrets de son art quand il veut imiter la force de la Nature , est d'autant plus digne d'estime qu'il fait découvrir des chemins comme inconnus , pour arriver à son but. C'est pourquoi le Titien savoit qu'outre l'affoiblissement que les couleurs reçoivent par les coupes de l'air , & par les differens éloignemens , il y a encore dans les mêmes couleurs , ou une force ou une foiblesse essentielle à leur nature, laquelle rend
à la

à la vûë les unes plus sensibles que les autres, comme nous avons déjà remarqué ; il savoit, dis-je, tout cela, & c'est pourquoi il a toujours observé autant qu'il a pû de les ranger les unes auprès des autres, en sorte que les plus fortes fussent sur les plus foibles ; ce qui est aisé de remarquer dans les vêtemens de ses figures. Et lors que la nécessité de son sujet l'obligeoit de mettre des couleurs plus foibles sur le devant, il les accompagnoit de quelque chose dont la couleur plus forte servoit à soutenir & à faire avancer les autres. J'ai vû remarquer à des Peintres, que dans le Tableau où il a représenté Bacchus & Ariadne, afin de faire approcher davantage une draperie qui est sur le devant, & qui de soi est d'une couleur foible & légère, il a trouvé l'invention de mettre un vase dessus, lequel étant d'une couleur brune & forte, tire le tout en avant.

Est-ce, dit alors Pymandre, que les choses les plus claires s'éloignent & que les plus brunes avancent davantage ?

C'est ainsi, répondis-je, que les plus savans Peintres l'entendent. Ils vous feront remarquer que ce qui est noir a plus de force & s'approche bien plus que ce qui est blanc.

C'est, repliqua Pymandre, ce que je n'aurois pas cru, car il me semble que ce qui est noir perce & fait un trou, & que le blanc vient en avant. Ainsi, les couleurs qui sont plus claires avancent-elles pas davantage que celles qui le sont moins ; & dans un Tableau, une draperie d'un bleu clair, ou d'un vert pâle, ne s'approchera-t-elle pas plus qu'un autre vêtement qui sera rouge brun, ou d'un jaune orangé ?

Le Titien, repris-je, s'en servoit tout autrement, il mettoit presque toujours les couleurs les plus brunes sur le devant & les claires derriere. Et lors, comme j'ai déjà dit, qu'il étoit obligé d'en mettre de claires sur le devant, il les faisoit soutenir par quelque corps plus solide & plus fort. De même encore pour empêcher qu'elles ne vinssent à s'attacher sur un fond approchant de leur couleur, il les retenoit par quelque chose de couleur différente comme dans le Tableau dont je viens de parler, où Ariadne étant vêtue de bleu, il a trouvé moyen, pour empêcher que cet habit ne s'attache au Ciel & à la mer qui lui servent de fond, de l'environner d'une écharpe rouge qui détache la figure & la fait demeurer sur le devant.

Ces exemples, repartit Pymandre, ne me convainquent pas, étant persuadé que dans les Tableaux même du Titien, il s'y trouvera des choses qui feront contre ce que vous venez de dire, ne pouvant comprendre que ce qui est plus clair dans un Tableau ne paroisse davantage que le reste.

Ne vous ai-je pas déjà dit, repartis-je, que dans la Peinture le blanc n'a point tant de force que le noir, qui dans un Tableau représente bien mieux l'obscurité que le blanc ne peut faire la lumière, à cause que la sensation du blanc s'affoiblit dans l'œil par la disgrégation, si vous me permettez d'user de ce mot, que les rayons de la vûë reçoivent d'une trop grande blancheur; au lieu que le noir les rassemble. Cela se voit dans la Nature; car si vous regardez une muraille fort éclairée du Soleil, vous verrez qu'au lieu d'y découvrir toutes les choses qui peuvent y être

mar-

marquées, la grande clarté empêchera que vous ne puissiez parfaitement les discerner ; la trop grande lumière dissipant, comme je vous ai dit, les rayons visuels, qui n'ont pas alors assez de force pour faire le discernement de tous les objets en particulier ; ce qui n'arrivera pas quand cette même muraille ne sera pas éclairée d'un si grand jour. Mais aussi ne faut-il pas s'imaginer qu'un Peintre ne doive se servir que de couleurs fort brunes sur le devant d'un Tableau pour en faire avancer tous les corps ; ni qu'il tienne tous les derrières fort clairs pour les faire fuir. La Nature a des clartez proches & des ombres éloignées. On voit des maisons éclairées du Soleil à deux cens pas ; & des parties ombrées dans la même distance. Vous concevrez facilement comment ces choses se doivent imiter, si vous vous souvenez bien de ce que nous venons de dire en parlant de la lumière & des ombres, de la perspective de l'air, & du fort & du foible qui arrive à mesure que les objets sont plus proches ou plus éloignés. Ainsi vous jugerez que dans un Tableau on fait paroître le blanc & le noir plus proches ou plus éloignés en fortifiant ou affaiblissant la blancheur de l'un ou la noirceur de l'autre.

Je croi comprendre à présent, dit Pymandre, ce que le Peintre peut observer dans la Nature à l'égard de la lumière & des ombres. Mais dites-moi, je vous prie, de quelle sorte il doit procéder dans son travail, pour rendre ses Tableaux accomplis dans cette partie.

Pour bien imiter les lumières & les ombres, repartis-je, il faut donc que je vous répète encore une fois qu'on doit d'abord considérer les

superficies des corps, parce qu'on verra qu'elles changent de couleurs & de lumieres selon qu'elles sont plates, inégales, convexes ou concaves. Or ces changemens de couleurs selon les superficies causent beaucoup de difficultez aux Peintres paresseux, qui ne veulent pas prendre toute la peine necessaire pour les bien représenter. Mais ceux qui sont plus laborieux, après s'être donné le soin de marquer les places des lumieres & des ombres, trouvent bien-tôt de la facilité à donner la couleur qui leur convient, alterant peu à peu les teintes & les couleurs, selon qu'ils le jugent à propos.

Et parce que le Peintre n'a point d'autre couleur que le blanc, avec lequel il puisse exprimer les derniers éclats de lumiere, il faut se souvenir d'éviter dans un tableau, de représenter le corps du Soleil, la neige, & les brillants des corps luisans; & lors qu'on ne peut les éviter, il faut éteindre autant qu'il se peut tous les blancs, & reserver le blanc pur pour imiter les éclats de lumieres que l'on voit sur le naturel. Et de même il doit penser aussi qu'il n'a que le noir pour représenter ce qu'il y a de plus obscur. C'est pourquoi les Peintres manquent beaucoup lors qu'ils employent inconsidérément trop de blanc & trop de noir. Et c'est dequoi Zeuxis, qui étoit le Titien des anciens Peintres, reprenoit quelques uns de son temps, lesquels ignoroient combien cet excès étoit préjudiciable à leurs Tableaux.

Je croi, interrompit Pymandre, que les connoisseurs pardonneront plutôt à ceux qui tombent dans l'excès du noir, qu'à ceux qui emploient du blanc avec profusion.

Je ne fai , repartis-je , lequel est le plus supportable ; car si d'un côté le noir est désagréable , d'un autre côté le blanc n'a pas de force. Cependant, parce que naturellement on aime plus la lumière que l'obscurité , il ne faut pas s'étonner s'il y a autant de Peintres qui pèchent en faisant des choses trop claires , que d'autres en pratiquant le contraire. Mais ce qu'on peut dire c'est que les plus habiles ont évité ces deux extrémités. Le Titien a fait des corps qui n'ont point d'ombre. Sa Danaé, toute éclairée qu'elle est, ne laisse pas d'avoir de la force & de la rondeur ; il en a fait d'une autre manière , & les uns & les autres sont parfaitement beaux.

Quand un Peintre a fait une étude exacte de toutes les choses que je viens de remarquer, c'est alors que la perspective lui sera très-utile pour les mettre en pratique. Et pour ce qui est des couleurs & de la manière de peindre , s'il possède parfaitement le dessein , & qu'il travaille avec jugement, il lui est plus aisé de couvrir les superficies des corps de quelque couleur que ce soit , ou d'en augmenter ou diminuer les teintes avec plus ou moins de clair & d'obscur , selon qu'il le juge nécessaire , pour donner plus ou moins de jour ou d'ombre , de relief ou d'enfoncement à la chose qu'il voudra représenter ; & c'est ainsi qu'un Tableau reçoit plus ou moins de force & de beauté , selon que le Peintre est savant dans toutes les parties de son art.

Et parce qu'il est aisé de se tromper soi-même en regardant toujours d'une même manière ce que l'on veut imiter ; & qu'en demeurant longtemps sur son ouvrage , l'on n'en reconnoît plus les défauts , il est bon de consulter quelquefois

le miroir comme Leonard de Vinci l'enseigne. Car en examinant toutes les figures en particulier, on en découvre plus aisément les défauts, le miroir étant un ami fidele qui ne flatte point, & qui a l'industrie de retourner l'ouvrage d'une autre maniere comme pour en supposer un autre dont l'on peut juger sans prévention.

Or, comme nous avons déjà dit, qu'il est impossible de réduire en regles tout ce qui est nécessaire pour bien ordonner les figures qui composent un Tableau, parce que l'ordonnance est une partie qui dépend du genie & du jugement du Peintre : de même il est difficile d'enseigner précisément de quelle sorte il faut disposer les couleurs. Mais on peut dire qu'il se rencontrera une grande union & une agréable variété dans leur arrangement, si celui qui travaille est assez éclairé pour les savoir mettre chacune dans leur veritable place, & donner les jours bien à propos. Ce qui a fait que le Titien a eû l'avantage sur tous les autres Peintres pour ce qui regarde cette belle entente de couleurs, c'est que dans ses Tableaux il a toujours observé d'y répandre de grands clairs & de grandes ombres, comme j'ai déjà dit : & l'on peut remarquer qu'encore que les parties ombrées ne paroissent pas faites avec un grand travail, elles ne laissent pas néanmoins d'être bien peintes : car comme nous avons remarqué, il y a de la difference entre l'ombre & l'obscurité. Dans l'obscurité on ne voit rien du tout, mais l'ombre n'est que comme un nuage qui couvre les corps, & leur ôte seulement une lumiere particuliere, n'empêchant pas que par le secours d'une autre lumiere moins forte on n'apperçoive la forme & les couleurs. De sorte
que

que si l'on voit que la lumière est doucement & largement répandue sur les parties éclairées de ses Tableaux, on voit aussi que celles qui sont ombrées paroissent seulement couvertes, comme j'ai dit, d'une espece de nuage. Il faudroit que nous eussions devant les yeux quelques ouvrages de ce Peintre pour bien observer ce que je dis. Je pourrai vous faire voir dans le paysage que j'ai, comment les choses y sont par grands morceaux, & non par petites pieces; que chaque corps tient de la couleur de celui qui lui sert de fond, & s'y unit tendrement. Il y a parmi les arbres des chevres qui broutent & des moutons qui paissent qu'on a peine à connoître, parce que ces animaux sont chargez de la couleur verte des feuilles qui les environnent. Mais ce que je pourrai vous faire voir encore, c'est le beau choix des arbres: de quelle sorte il a peint par grandes masses les jours & les ombres, & touché les feuilles par dessus, mais légèrement & avec esprit. Vous verrez que les troncs des arbres ne prennent leur teinte naturelle qu'insensiblement à mesure qu'ils s'élèvent, ne passant jamais tout d'un coup d'une couleur à une autre. Je veux dire que proche la racine ils tiennent encore de la couleur de la terre d'où ils sortent, & ne s'en détachent jamais par des couleurs qui tranchent. Vous y verrez de quelle maniere ce Peintre conserve les couleurs les plus fortes pour les choses les plus proches, & le blanc pour les jours, & pour la plus grande lumière. Il ne se sert pas inconsidérément du blanc & du massicot, parce qu'il ne lui resteroit aucune couleur dont il pût faire les rehauts qui brillent en divers endroits de ce paysage.

Les beaux effets de lumiere , & un éclat de jour que l'on voit au haut d'une montagne qui semble veritablement éclairée du Soleil ne paroîtroient ni si vrais ni si agréables , s'il n'eût ménagé les couleurs les plus claires , ou s'il les eût répandues également dans tout son Tableau. Aussi ce sont ces coups de maître qui font dans un ouvrage ce qu'on nomme le précieux. Il ne doit y avoir guere de ces richesses ; & même comme bien souvent ce n'est pas une petite perfection à un * Orateur de savoir supprimer beaucoup de choses ; ce n'est pas aussi un témoignage de peu de doctrine à un Peintre quand il retranche plusieurs parties quoi que belles , de crainte que cette beauté ne fasse tort à son principal sujet ; comme lors qu'il affecte d'ôter les couleurs vives dans les draperies , & toutes sortes de broderies dans les vêtemens , de peur que ces petits avantages ne nuisent à ceux d'une belle carnation ; ou bien encore lors qu'il ne veut pas donner de la gayeté à un païsa-ge , afin que la vûe ne s'y arrête pas , mais qu'elle se porte aux figures qui sont faites pour être le principal objet du Tableau. Car il est vrai^{id est} qu'il y a des ouvrages , qui pour être trop riches en sont moins beaux , comme il arriva à la statuë que Neron fit , qui ne put augmenter de prix † sans perdre beaucoup de sa grace. Ce Peintre pensoit avoir bien réussi , qui montrant à Appelle un Tableau où il avoit peint

He-

* Plin. lib. 7. epist. 6.

† *Pretio perit gratia artis.* Plin. l. 34. c. 8.

noissez, je vous produirois des exemples de ces défauts dans quelques-uns de leurs ouvrages, qui me viennent présentement dans l'esprit, mais j'aime mieux vous les faire voir quelque jour dans des Tableaux anciens.

Alors nous étant levez pour nous approcher de la fenêtre: Tout ce que vous venez de remarquer, dît Pymandre, fait connoître la difficulté qu'il y a d'être un grand Peintre. Car je voi qu'encore qu'un homme naisse avec les qualitez propres à la Peinture il y a une infinité de choses qu'il faut apprendre, & que la Nature ne donne point; & jamais on n'a assez de temps pour acquérir les connoissances necessaires à la perfection de cet art.

Pendant nôtre entretien l'orage qui avoit continué avec beaucoup de violence, se dissipa bientôt; le Ciel étoit découvert en plusieurs endroits, & le tonnerre ne faisoit plus que gronder en s'éloignant de nous. Comme nous vîmes que le temps devenoit serain & que le Soleil étoit encore assez haut sur l'horison, nous sortîmes du château, & rentrâmes dans le jardin pour y passer le reste du jour. Les arbres que la pluie avoit lavés en paroïssoient d'un plus beau vert: la campagne même avoit quelque chose de gai, & sembloit plus riante qu'auparavant. Certains nuages tendrement répandus dans l'air, & différemment colorez des rayons du Soleil, faisoient mille beaux effets; de sorte que le Ciel, & la Terre paroïssoient alors avec des charmes tous nouveaux. Après avoir fait quelques tours d'allée du côté de la riviere, nous recommençâmes à parler des Peintres qui avoient vécu du temps du Titien, & qui avoient suivi sa maniere. Comme
il y

il y en a eû plusieurs qui ont été bien moins considerez que les autres , nous ne dûmes que fort peu de choses sur leurs Ouvrages. Mais Pymandre m'ayant fait souvenir d'un beau païsage qui est présentement dans le Cabinet du Roi ; dans lequel est représenté S. Jean qui baptise Nôtre Seigneur, je lui appris qu'il étoit de LAMBERT ZUSTRUS Flamand, & l'un des Eleves du Titien.

Cependant, dis-je à Pymandre, entre ceux qui ont suivi le Titien dans sa maniere de peindre ANDRE' SCHIAVON est assurément un des plus considerables. Il étoit né de parens fort pauvres, qui avoient quitté l'Esclavonie pour s'établir à Venise. Dès sa jeunesse il s'appliqua à dessigner d'après les estampes du Parmesan ; mais ensuite il étudia beaucoup les Ouvrages du Georpeon & du Titien. S'étant formé une maniere particuliere, il commença à travailler avec tant de soin, & fit paroître dans ses peintures une beauté de pinceau, & un goût de couleurs si exquis, qu'il se fit admirer de tout le monde. Il est vrai que n'ayant pas été secondé dans ses études pour pouvoir être bien instruit dans le dessein, qui est la partie principale de la Peinture, il s'abandonna trop tôt à l'inclination qu'il avoit de peindre. Aussi n'ayant pas fait un assez grand fond de science, ses Ouvrages ne sont pas corrects : mais ce défaut se trouve caché par la beauté des couleurs, qui imposent facilement à ceux qui n'ont qu'une connoissance médiocre. Cependant André rendoit ses Tableaux si agréables aux yeux de tout le monde, que le Tintoret disoit souvent qu'il n'y avoit point de Peintre qui ne dût avoir au moins un Tableau de Schiavon à

cause de sa belle maniere de peindre ; mais qui en même temps ne méritât d'être châtié, s'il ne s'efforçoit de mieux desseigner.

Pour André il étoit digne d'excuse & de compassion, étant réduit dans une si grande necessité, que pour subsister, & pour faire vivre ses parens il étoit obligé de travailler avec promptitude, & d'entreprendre toutes sortes d'ouvrages, n'étant le plus souvent employé que par des maçons, qui le payoient comme un simple manoeuvre. Il seroit demeuré long-temps dans cette misere, si le Titien ne l'en eût tiré pour le faire travailler avec d'autres Peintres dans la Bibliothèque de S. Marc, où il fit trois Tableaux. Dans le premier il représenta sous des figures emblematicques la Vertu militaire ; dans le second la Souveraineté ; & dans le troisiéme le Sacerdoce. Ensuite il fit plusieurs autres Ouvrages à Venise. Il travailla même en concurrence du Tintoret pour les Peres que l'on nomme *Croci-feri*, & leur fit un Tableau où la Vierge est représentée comme elle visite Sainte Elizabeth. Mais cet ouvrage ne lui réussit pas de même que plusieurs autres qu'il avoit faits ; & le Tintoret qui représenta la Purification de la Vierge, le surmonta non seulement dans le dessein, mais encore dans la vivacité du coloris : bien que cette derniere partie fût celle où André étoit le plus fort. Quoi qu'il fit depuis ce temps-là une très-grande quantité de Tableaux, sa fortune n'en devint pas meilleure. Il vécut toujours dans la pauvreté, & y mourut âgé de soixante ans. Sa réputation, & le prix de ses peintures augmentèrent lors qu'il ne fut plus au monde ; ce qui est arrivé souvent à plusieurs grands Peintres.

tres. Nous ne voyons pas ici beaucoup de Tableaux de sa façon. Mr. Jabac en a un où est représenté la Vierge & l'Enfant Jesus dans un grand païsage.

Pendant que tous les Peintres dont je viens de parler embellissoient par leurs Ouvrages la ville de Venise, il y en avoit plusieurs autres originaires de la ville de Bresse en Lombardie, qui travailloient aussi avec un favorable succès. Parmi ceux-là je puis vous nommer ALEXANDRE BONVINCINO surnommé IL MORETTO, qui dès sa jeunesse étudia sous le Titien, & tâcha aussi d'imiter la maniere de Raphaël. GIROLAMO ROMANINO, capricieux dans ses inventions, & qui peignit d'une maniere fiere & bizarre. CALISTO DE LODI, qui travailla beaucoup à fraisque & à détrempe. GIROLAMO SAVOLDI de noble famille. On voit à Fontainebleau un Tableau de sa main, où il a peint Gaston de Foix comme à demi couché, & derriere lui des miroirs qui représentent les parties du corps que l'on ne pourroit voir. Il demeura long-temps à Venise où il mourut. Madame la Présidente Ardier a deux Tableaux de lui: dans l'un est représenté la Magdeleine, & dans l'autre saint Jérôme au desert.

LE MUTIAN dont l'on voit des païsages si bien gravez par Corneille Cort, étoit aussi de Bresse. Il étudia d'abord sous le Romanino, mais il s'attacha ensuite à la maniere du Titien. Etant allé à Rome il fit amitié avec Tadée Zuccaro, & travaillerent de compagnie à desseigner d'après les statues antiques & les Tableaux des meilleurs maîtres. Le Mutian employoit néanmoins une bonne partie du temps à faire des portraits &

des païfages, pour lesquels il avoit un genie tout particulier. Il a peint en plusieurs endroits de Rome, & fit par l'ordre du Pape Gregoire XIII un Tableau dans l'Eglise de S. Pierre où il repréfenta Saint Paul premier Hermite, & Saint Antoine. Jule Romain ayant commencé à deffeigner les bas-reliefs de la colonne Trajane, & étant mort fans les achever, le Mutian continua ce grand Ouvrage; & c'est par fon moyen que nous en avons les eftampes dont Ciaconius a fait l'explication.

Sur la fin de fes jours ayant fait fon testament il laiffa à l'Academie de Saint Luc de Rome deux maifons, & ordonna, que fi fes heritiers mourroient fans hoirs, tous fes biens retournaffent à l'Academie, pour faire bâtir un hospice où pourroient fe retirer les jeunes gens qui viendroient à Rome apprendre à peindre, & qui n'auroient pas moyen de fubfifter. Ce fut auffi à fa confideration que le Pape Gregoire XIII. fonda la même Academie par un Bref que le Pape Sixte V. confirma depuis. Ce Peintre mourut * âgé de foixante - deux ans, & fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marie Majeure, où il avoit choifi le lieu de fa fepulture.

Je ne vous dis rien de toutes les peintures que l'on voit à Venife & en plusieurs autres lieux d'un certain BONIFACE VENITIEN qui fut difciple du vieux Palme, & qui l'imita fi bien, que les plus habiles avoient quelquefois de la peine à reconnoître les Ouvrages du Difciple d'avec ceux du Maître. Il étudia auffi d'après les Tableaux du Titien, ce qui ne fervit pas peu à per-

* En 1590.

perfectionner sa maniere. Il mourut âgé de soixante-deux ans.

Mais avant que de vous parler des autres Peintres de Lombardie, qui ont excellé depuis ceux que je viens de nommer, je suis d'avis que nous retournions du côté de Rome & de Florence. Jacopo Barrozi, dit VIGNOLE, travailloit à Rome, mais beaucoup moins à la Peinture qu'à la Sculpture & à l'Architecture. Il mourut en 1573. âgé de soixante - six ans.

PYRRO LIGORIO Napolitain mourut aussi dans le même temps. Il s'appliqua particulièrement à l'Architecture, & quoi qu'il ait fait beaucoup de Tableaux, & des desseins pour des tapisseries, comme ceux que vous pouvez avoir vû entre les mains de Mr. de Chantelou Maître d'Hôtel du Roi, qu'il avoit faits pour le Cardinal d'Este, & où il a représenté l'histoire d'Hippolyte fils de Thésée, l'on peut dire, que la plus grande connoissance qu'il avoit acquise étoit celle des monumens antiques; ayant fait une étude & une recherche toute singuliere des statuës, des bas-reliefs, des médailles, des peintures, des bâtimens, & généralement de tout ce qui peut donner quelque instruction de l'antiquité. Il y a plusieurs volumes desseignez de sa main dans la Bibliotheque du Duc de Savoye, où les curieux pourroient apprendre beaucoup de choses que nous ne voyons plus aujourd'hui. Entre celles qu'il a recherchées avec soin on voit toutes les sortes de vaisseaux qui étoient anciennement en usage, assez differens de ceux d'aujourd'hui.

Cette étude que Pyrro Ligorio a faite est non seulement curieuse, mais très-nécessaire aux Peintres qui veulent observer la convenance dans les
sujets

sujets d'histoires, comme ont fait Raphaël, Jules Romain & quelques autres. Car on peut remarquer parmi tous ces differens vaisseaux la forme de ces navires si grands & si magnifiques dont les anciens * Auteurs nous ont laissé des descriptions.

Je ne sai si vous vous souvenez d'un JULIO CLOVIO qui travailloit excellemment de miniature.

N'est-ce pas de lui, dit Pymandre, les figures de miniature qui sont dans un Office de la Vierge écrit à la main, qu'on nous montra au Palais Farnese, un jour que nous étions allés voir la galerie des Caraches, & le Cabinet des Tableaux.

C'est ce Peintre-là même, repartis-je, qui fit cet ouvrage dans le temps qu'il demouroit avec le Cardinal Farnese. Il étoit originaire de l'Esclavonie, & avoit appris à desseigner sous Jules Romain; c'est ce qui rendoit son travail si beau & d'une si grande maniere. Comme il a vécu quatre-vingts ans il a beaucoup peint pour divers Princes & Seigneurs. Il mourut à Rome l'an 1578. & fut enterré dans l'Eglise de S. Pierre aux Liens.

Dans ce temps-là le BRONZIN disciple du Pontorme travailloit à Florence. Il a fait plusieurs portraits, & quantité d'autres Tableaux où l'on peut voir, qu'il a été un des meilleurs Peintres de l'Ecole de Florence; il mourut âgé de soixante - neuf ans, & eut pour Eleve ALEXANDRE ALLORI son neveu; c'est de ce dernier un Tableau qui est à l'Hôtel de Condé

* Plin. Athen. Plut.

dé où l'on voit une Venus couchée & un petit Amour. Il en avoit fait encore deux autres de la même grandeur pour *Louis Diacetto*, qui ont été long-temps dans son Hôtel à Paris.

Ce fut environ dans le même temps que mourut GEORGE VAZARI. Quoi qu'il ait beaucoup peint en plusieurs lieux d'Italie, son nom néanmoins n'auroit jamais été si connu qu'il est aujourd'hui, s'il n'avoit fait que des Tableaux, & qu'il n'eût point entrepris d'écrire les vies des Architectes, des Sculpteurs & des Peintres, qui avoient excellé en ces sortes d'arts. Car on peut dire que ç'a été en voulant éterniser leur mémoire qu'il a conservé la sienne, & ce qu'il a écrit lui sert, aussi-bien qu'à la plus grande partie de ceux dont il a parlé, d'un monument beaucoup plus durable & plus glorieux que les Tableaux, les Statuës, & les Edifices qu'ils ont laissés, & auxquels ils ont travaillé. Je ne vous dirai rien de ses Peintures dont il a eû soin lui-même de parler assez souvent dans ses écrits; je vous ferai seulement remarquer qu'il étoit d'Arezzo, & qu'il avoit appris les commencemens de la Peinture de ce Guillaume de Marseille, qui travailloit à Rome du temps du Pape Jule II. Qu'ensuite il alla à Florence, où il dessigna sous Michel Ange, & sous André del Sarte. Qu'étant retourné en son pays le Cardinal Hippolyte de Medicis le mena à Rome. Qu'il peignoit avec beaucoup de promptitude; qu'il étoit abondant en inventions, & entendu dans l'Architecture: mais sur tout qu'il aimoit beaucoup les belles lettres, & prenoit plaisir à écrire. Cela se voit par ses livres, où il paroît grand Ecrivain, & plus

plus savant dans sa langue, que profond dans l'art de la Peinture, dont il n'établit aucunes règles. Il aimoit principalement à louer les Peintres de sa nation; & s'étant appliqué à faire une soigneuse recherche de tous leurs Ouvrages, il en a fait des descriptions exactes, donnant à son discours les ornemens & les graces qu'il étoit capable de recevoir. Il est vrai qu'étant ami d'Annibal Caro & de l'Adriani, on dit qu'ils ont eu part à ce travail, & qu'ils ont beaucoup contribué à le mettre en l'état où nous le voyons; mais particulièrement Vincenzo Borghini qui étoit un de ses plus intimes amis, & frere de ce Raphaël Borghini, qui a aussi écrit des Peintres & des Sculpteurs. Vazari n'avoit que soixante-trois ans lorsqu'il mourut à Florence l'an 1574.

Je ne m'arrêterai pas beaucoup à plusieurs autres Peintres qui travailloient encore à Florence & à Rome, comme un JACOBO SEMENTA, qui a fait quelques Tableaux dans le Cloître de la Trinité du Mont, où il a représenté la vie de Saint François de Paule. MARCELLO VENUSTO de Mantouë, disciple de Perrin del Vague, qui peignit assez agréablement, & duquel je pense vous avoir déjà parlé. C'est lui qui avoit fait les cartons des tapisseries de l'Hôtel de Guise, où sont représentez les differens âges, dont j'ai vû les desseins entre les mains de Mr. Jabac.

Je ne vous dirai rien encore de particulier d'un MARCO DA FAENZA, dont il y a aussi quelques Tableaux dans le Cloître de la Trinité du Mont; d'un GIROLAMO DA SERMONETA, qui a peint au Vatican dans la Chapelle de Sixte,

te, où il a représenté comme Pepin Roi de France donne Ravenne à l'Eglise de Rome. Je ne vous parlerai point de ce qu'a fait BARTHOLOME'E PASSEROTTI de Boulogne, qui apprit de Vignole le commencement du dessein; ni PROSPERO FONTANI, aussi de Boulogne, qui a beaucoup peint à Gennes avec Perrin del Vague, & qui eut une fille nommée LAVINIA, qui peignit aussi fort bien; ni BAPTISTE NALDINO, disciple du Bronzin, lequel a peint à Rome dans l'Eglise de Saint Louis des François, & dans l'Eglise de la Trinité du Mont; ni même NICOLAO DALLE POMARANCIE, qui eût un fils nommé ANTONIO. Quoi que ces Peintres aient fait quantité d'Ouvrages, le mérite de la plupart n'est pas assez grand pour parler d'eux comme nous avons fait de plusieurs autres; il est plus juste que nous disions quelque chose de ceux qui travailloient en ce temps-là au decà des Monts.

En pouvez-vous remarquer, interrompit Pyramandre, qui puissent tenir rang parmi ceux que vous estimez le plus?

Je ne voudrois pas m'arrêter, repartis-je, à un grand nombre que l'on ne connoît pas assez, quoique parmi ce nombre il y en ait qui ne méritent pas moins d'être considerez, que plusieurs dont le Vazari a fait mention. Car lorsque François I. commença à faire peindre à Fontainebleau, il y avoit un grand nombre de Peintres qui travailloient sous la conduite de Maître Roux & du Primatice. Outre ceux que je vous ai autrefois nommez qui vinrent d'Italie, il y eut encore BARTHELEMI DEMINIATO & LAURENS RENAUDIN, qui étoient

étoient de Florence ; FRANCISQUE PELLEGRIN, VIRGILLE & JEAN BURON, CLAUDE BALDOUIN, qui a fait les desseins de quelques vitres de la Sainte Chapelle de Vincennes, & qui travailla beaucoup aux cartons des tapisseries de Fontainebleau. FRANCISQUE CACHETEMIER, & JEAN BAPTISTE BAGNACAVALLLO. Ce dernier a peint à Fontainebleau sur les volets des armoires du Cabinet du Roi ; sur l'un il a représenté Ulyssé, & dans l'autre la Prudence sous la figure d'une femme. NICOLAS BELIN dit MODENE, LUCAS ROMAIN, & quelques autres Italiens. Mais outre tous ceux-là il y avoit un grand nombre de François qui travailloient avec eux tant aux ouvrages de Peinture qu'aux ornemens de stuc, entre lesquels je vous nommerai seulement comme les plus considérables, SIMON LE ROI, CHARLES & THOMAS DORIGNI, LOUIS, FRANÇOIS, & JEAN LERAMBERT, CHARLES CARMOI, qui a peint la voute de la Sainte Chapelle de Vincennes, & qui a fait aussi les cartons des tapisseries de Fontainebleau avec Claude Baldouin. JEAN & GUILLAUME RONDELET. Celui-ci a orné la cheminée de la grande Salle du bal par les ordres de Philbert de Lorme, qui alors étoit Architecte & Surintendant des bâtimens du Roi, car le Primatice ne lui succéda en cette charge qu'en 1559.

GERMAIN MUSNIER travailla conjointement avec Barthelemi Deminiato à quatre Tableaux pour l'ornement des armoires du Cabinet du Roi ; LOUIS DU BREUIL, & quantité d'autres peignoient dans les Galeries & dans les chambres de Fontainebleau.

Quand

Quand l'Empereur Charles V. passa en France, le Roi fit faire quelques ornemens de peinture à Fontainebleau pour sa réception. On choisit pour cela GUILLAUME DE HOEY, EUSTACHE DU BOIS, & quelques autres.

ANTOINE FANTOSE travailla beaucoup à des desseins de Grotesques pour la grande galerie. MICHEL ROCHETET représenta en douze Tableaux les douze Apôtres : chaque Tableau avoit deux pieds & demi de haut avec une bordure d'ornemens aussi de peinture pour servir de modèles à un Emailleur de Limoges, qui travailloit pour Sa Majesté. Il fit aussi deux Tableaux pour les volets des armoires qui sont au Cabinet du Roi, où il représenta dans l'un la figure de la Justice, & dans l'autre un Roi qui se fait arracher un œil. JEAN SANSON, & GIRARD MICHEL travaillèrent aussi dans les chambres des étuves, & dans la grande galerie, dans le temps que Vignole & Francisque Libon fondeur, prenoient le soin de faire faire les moules de terre & de plâtre pour jetter en bronze les statues que le Roi avoit fait venir de Rome.

Il y avoit encore alors JANET, qui faisoit fort bien des portraits ; on voit à Fontainebleau ceux qu'il a faits de François I. & de François II ; & dans la Bibliothèque de Mr. le Président de Thou, il y en avoit plusieurs des principaux Seigneurs, qui vivoient en ce temps-là. Il travailloit également bien en huile & en miniature. Ronfard a parlé avantageusement de lui dans ses Poësies.

CORNEILLE natif de Lion a fait aussi quantité de portraits sous les regnes de François I. Henri II. François. II. & Charles. IX. Bran-

étoient de Florence ; FRANCISQUE PELLEGRIN, VIRGILLE & JEAN BURON, CLAUDE BALDOVIN, qui a fait les desseins de quelques vitres de la Sainte Chapelle de Vincennes, & qui travailla beaucoup aux cartons des tapisseries de Fontainebleau. FRANCISQUE CACHETEMIER, & JEAN BAPTISTE BAGNACAVALLLO. Ce dernier a peint à Fontainebleau sur les volets des armoires du Cabinet du Roi ; sur l'un il a représenté Ulyssé, & dans l'autre la Prudence sous la figure d'une femme. NICOLAS BELIN dit MODENE, LUCAS ROMAIN, & quelques autres Italiens. Mais outre tous ceux-là il y avoit un grand nombre de François qui travailloient avec eux tant aux ouvrages de Peinture qu'aux ornemens de stuc, entre lesquels je vous nommerai seulement comme les plus considerables, SIMON LE ROI, CHARLES & THOMAS DORIGNI, LOUIS, FRANÇOIS, & JEAN LERAMBERT, CHARLES CARMOI, qui a peint la voute de la Sainte Chapelle de Vincennes, & qui a fait aussi les cartons des tapisseries de Fontainebleau avec Claude Baldouin. JEAN & GUILLAUME RONDELET. Celui-ci a orné la cheminée de la grande Salle du bal par les ordres de Philbert de Lorme, qui alors étoit Architecte & Surintendant des bâtimens du Roi, car le Primatice ne lui succeda en cette charge qu'en 1559.

GERMAIN MUSNIER travailla conjointement avec Barthelemi Deminiato à quatre Tableaux pour l'ornement des armoires du Cabinet du Roi ; LOUIS DU BREUIL, & quantité d'autres peignoient dans les Galeries & dans les chambres de Fontainebleau.

Quand

Quand l'Empereur Charles V. passa en France, le Roi fit faire quelques ornemens de peinture à Fontainebleau pour sa réception. On choisit pour cela GUILLAUME DE HOEY, EUSTACHE DU BOIS, & quelques autres.

ANTOINE FANTOSE travailla beaucoup à des desseins de Grotesques pour la grande galerie. MICHEL ROCHETET représenta en douze Tableaux les douze Apôtres : chaque Tableau avoit deux pieds & demi de haut avec une bordure d'ornemens aussi de peinture pour servir de modèles à un Emailleur de Limoges, qui travailloit pour Sa Majesté. Il fit aussi deux Tableaux pour les volets des armoires qui sont au Cabinet du Roi, où il représenta dans l'un la figure de la Justice, & dans l'autre un Roi qui se fait arracher un œil. JEAN SANSON, & GIRARD MICHEL travaillèrent aussi dans les chambres des étuves, & dans la grande galerie, dans le temps que Vignole & Francisque Libon fondeur, prenoient le soin de faire faire les moules de terre & de plâtre pour jetter en bronze les statuës que le Roi avoit fait venir de Rome.

Il y avoit encore alors JANET, qui faisoit fort bien des portraits ; on voit à Fontainebleau ceux qu'il a faits de François I. & de François II ; & dans la Bibliothèque de Mr. le Président de Thou, il y en avoit plusieurs des principaux Seigneurs, qui vivoient en ce temps-là. Il travailloit également bien en huile & en miniature. Ronfard a parlé avantageusement de lui dans ses Poësies.

CORNEILLE natif de Lion a fait aussi quantité de portraits sous les regnes de François I. Henri II. François. II. & Charles. IX. Bran-
tome

tome dans ses Mémoires estime beaucoup un Tableau où il avoit peint Catherine de Medicis avec ses deux filles ; & dit que cette Reine prit grand plaisir à regarder cette peinture un jour qu'étant à Lyon elle alla voir chez Corneille les portraits de tous les grands Seigneurs & Dames de la Cour dont il avoit une chambre remplie.

Il y avoit DUMOUTIER qui en faisoit en crayon ; il étoit pere de celui que nous avons vû à Rome en 1648. & oncle de Daniel Dumoutier Peintre du Roi. Dumoutier le fils, avant que d'aller à Rome, avoit fait un voyage en Flandres, & avoit porté avec lui plusieurs portraits de la main de son pere, représentans des Seigneurs & des Dames de la Cour de France, lesquels l'Archiduchesse Isabelle acheta.

Mais un des plus considerables de tous les Peintres François qui travailloient alors & dont sans doute la réputation n'est point encore si grande qu'elle le mérite, a été JEAN COUSIN. Il étoit de Souci proche de Sens. S'étant appliqué dès sa jeunesse à l'étude des beaux arts, il devint excellent géomettre & grand desseigneur. Comme en ce temps-là on peignoit beaucoup sur le verre, il s'adonna particulièrement à cette forte de travail, & vint s'établir à Paris. Après y avoir fait plusieurs ouvrages, & s'être mis en réputation, il fit un voyage à Sens où il épousa la fille du sieur Rousseau qui en étoit Lieutenant Général. L'ayant amenée à Paris, il continua les ouvrages qu'il avoit commencez & en fit quantité d'autres. Un des plus beaux que l'on voye de lui est un Tableau du Jugement universel qui est dans la sacristie des Minimes du bois de Vincennes, & qui a été gravé par Pierre de

de Jode Flamand excellent deffeignateur. Par ce feul Tableau on voit combien il étoit favant dans le deffein, & abondant en belles penfées & en nobles expreffions ; auffi eft-il mal-aifé de s'imaginer la grande quantité d'ouvrages qu'il a faits, principalement pour des vitres, comme l'on en voit à Paris dans plufieurs Eglifes, les-
quels font de lui ou d'après fes deffeins. Dans celle de S. Gervais il a peint fur les vitres du Chœur le Martyre de S. Laurens, la Samaritaine, & l'hiftoire du Paralytique.

Son bien étant situé aux environs de Sens, il paffoit dans cette ville-là une grande partie de l'année, & c'eft pourquoi l'on y voit plufieurs peintures de fa façon. Il y a une vitre dans l'Eglise de Saint Romain où il a représenté le Jugement univerfel ; & dans l'Eglise des Cordeliers il a peint auffi fur une vitre Jefus-Christ en Croix, & l'hiftoire du Serpent d'airain : & fur une autre un miracle arrivé par l'interceffion de la Vierge.

Dans la Chapelle du Château de Fleurigni qui n'eft qu'à trois lieuës de Sens, il a représenté la Sibylle qui montre à Augufte la Vierge qui tient entre fes bras fon fils environné de lumière, & cet Empereur profterné qui l'adore. On voit encore dans la ville de Sens plufieurs Tableaux de fa main, & quantité de portraits, entre autres celui de Marie Coufin fille de cet excellent Peintre, & celui d'un Chanoine nommé Jean Bouvier.

Il y a chez un * Confeiller du Prefidial de Sens un Tableau de ce Peintre, où eft représenté une femme nuë & couchée de fon long. Elle a un bras

* Mr. Le Fèvre.

bras appuyé sur une tête de mort, & l'autre allongé sur un vase entouré d'un serpent. Cette figure est dans une grotte percée en deux endroits differens. Par l'une des ouvertures on voit une mer, & par l'autre une forêt. Au dessus du Tableau est écrit *Eva prima Pandora*. Tous ces differens ouvrages sont assez considerables pour faire juger que Jean Cousin étoit un des savans Peintres qui ayent été. La Nature & l'étude avoient également contribué à le rendre habile: car on voit dans ce qu'il a fait une facilité, & une abondance que l'on ne peut aquerir par la seule étude, & on y remarque un correct dans le dessein, une exacte observation de perspective & d'autres parties que la Nature ne donne point. Aussi a-t-il laissé des marques de son savoir dans les livres que nous avons de lui, où il donne des regles pour la Géometrie, pour la Perspective, & pour ce qui regarde les raccourcissemens des figures. Ce dernier a été jugé si utile pour apprendre les principes de la Peinture, qu'il est dans les mains de tous ceux qui professent cet art; & la grande quantité d'impressions qu'on en voit, est un témoignage de sa bonté, & de l'estime qu'on en fait.

Outre tous ces talens necessaires dans sa profession, il avoit encore celui de plaire à la Cour, où il étoit fort aimé, & où il passa une partie de ses jours auprès des Rois Henri II. François II. Charles IX. & Henri III. Comme il travailloit fort bien de Sculpture il fit le tombeau de l'Admiral Chabot, qui est aux Celestins de Paris dans la Chapelle d'Orleans. Il y en a qui ont voulu faire croire qu'il étoit de la Religion Prétendue Reformée, à cause que dans la vitre où il a re-

pré-

présenté le Jugement universel , dont j'ai parlé, il a peint la figure d'un Pape , qui paroît dans l'Enfer au milieu des démons ; mais c'est un fondement bien foible pour avoir donné lieu à mal juger de la foi de ce Peintre , qui n'a pas été le seul , comme nous l'avons remarqué ailleurs, qui ait peint de semblables choses, pour apprendre à tout le monde qu'il n'y a point de condition qui puisse être exempte des peines de l'autre vie ; joint que tous ses autres ouvrages , où il a pris plaisir de représenter des sujets de piété, & particulièrement la vie qu'il a toujours menée le justifient assez de ces soupçons si légers & si mal fondez. L'estime qu'on doit avoir pour un si grand homme m'a souvent fait informer de sa vie & de ses mœurs , mais je n'ai rien ouï dire de lui que de très-avantageux. Il m'a été impossible de savoir en quelle année il est mort, seulement qu'il vivoit en 1589. véritablement fort âgé.

Alors ayant cessé de parler , vous me venez d'apprendre, dît Pymandre , des choses que je ne savois pas , & qui pourtant méritent d'être remarquées. J'avois assez souvent ouï parler de plusieurs vitres qui sont à Paris dont l'on fait beaucoup d'état ; mais n'en ayant rien conçu d'avantageux que pour ce qui regarde la beauté du verre & des couleurs , je ne m'étois pas fait une idée de la grandeur du dessein & de la science du Peintre telle que vous me la représentez dans celles qui sont de Jean Cousin.

Ne vous souvenez-vous pas , lui repartis-je , de ce que nous avons dit autrefois en parlant de Lucas, d'Albert , & de quantité d'autres qui travailloient sur le verre , & que dans ce temps-là

beaucoup de Peintres étoient ici Maîtres Peintres & Vitriers.

Ce que vous m'en avez appris , répondit Pymandre, ne m'empêchoit pas que je ne considérasse ces travaux comme des ouvrages ordinaires , & semblables à ceux de ces premiers Peintres Flamands ; mais de la sorte que vous parlez de ceux de Jean Cousin , je voi bien que vous les avez dans une autre considération.

Il est vrai aussi , repliquai-je , que la maniere de travailler avoit déjà bien changé en France, où depuis que le Primatice eut peint à Fontainebleau l'on suivoit le goût d'Italie , & l'on se perfectionnoit de jour en jour. Les vitres de la Chapelle de Gaillon peintes sous la fin du regne de Louis XII. & plusieurs autres vitres que j'ai vûes à Roüen sont admirables par l'apprêt des couleurs. Mais vous pouvez avoir vû en plusieurs Eglises de Chartres des vitres peintes depuis l'an 1520. qui étoient d'un assez bon goût de dessein & d'un bel apprêt. Plusieurs étoient peintes par un nommé Pinaigrier Vitrier, qui étoit excellent en cet art , & dont les enfans ont depuis ce temps-là travaillé à Tours avec estime.

Après la mort du Primatice , qui fut environ l'an 1570. le Roi Charles IX. commit en sa place pour Architecte de Fontainebleau Jean Bullant. Alors TOUSSAINT DU BREUIL Peintre du Roi travailloit à Fontainebleau , & avoit la conduite avec ROGER DE ROGERY, des autres Peintres qui peignoient dans le même lieu. Il y a quatorze Tableaux à fresque du dessein de du Breuil dans une des chambres que l'on appelle des Poësles , dans lesquels il a représenté

l'hi-

l'histoire d'Hercule. Le Tableau où ce Héros est peint encore jeune, & s'exerçant à tirer de l'arc, est tout de sa main. Ce fut lui aussi qui rétablit dans la grande galerie & dans la salle du bal plusieurs peintures à fraisque qui étoient gâtées.

Il travailla conjointement avec Bunel à peindre la voute de la petite galerie du Louvre, qui fut brûlée en 1660. Il avoit étudié les principes de la Peinture sous le pere de Freminet, & mourut sous le regne de Henri IV.

Quant à Roger de Rogery il peignit à Fontainebleau proche la chambre où du Breuil avoit représenté l'histoire d'Hercule, & fit treize Tableaux dans lesquels étoit la suite de la même histoire. Il mourut environ l'an 1597.

ETIENNE DU PERAC Parisien travailloit aussi en ce temps-là. Etant à Rome en 1569. il dessigna l'Eglise de Saint Pierre & plusieurs Antiquitez que l'on voit gravées de lui. Il a peint à Fontainebleau la salle des bains, où sont représentez dans cinq Tableaux les Dieux des eaux, & les amours de Jupiter & de Calisto. En 1597. il conduisit plusieurs ouvrages aux Tuilleries, & à Saint Germain en Laye, étant alors Architecte du Roi. Il mourut vers l'an 1601. & laissa une fille nommée Arthemise du Perac, qui épousa le sieur Bourdin.

JACOB BUNEL Peintre du Roi peignit avec du Breuil, comme je viens de dire, dans la petite galerie du Louvre. Il nâquit à Blois l'an 1558. & fut baptisé dans l'Eglise de S. Honoré. Son pere se nommoit François Bunel Peintre. C'est de Jacob un grand Tableau de la descente du Saint Esprit qui est à Paris dans l'Eglise des Grands Augustins, & un autre Tableau qui est

aux Feuillans dans la rue de Saint Honoré , représentant l'Assomption de la Vierge.

Pendant qu'il peignoit à la petite galerie du Louvre , DAVID & NICOLAS PONTHERON, NICOLAS BOUVIER , CLAUDE & ABRAHAM HALLE travailloient aux ornemens , & aux dorures des trumeaux de la même galerie.

JEROME BAULLERY étoit aussi un de ceux qui peignoient au Louvre.

HENRI LERAMBERT, PASQUIER TESTELIN, JEAN DE BRIE, GABRIEL HONNET, AMBROISE DU BOIS, GUILLAUME DUMÉ'E travailloient , tantôt au Louvre , tantôt aux Thuilleries , tantôt à S. Germain , & tantôt à Fontainebleau. Honnet fit trois Tableaux pour être posez au Louvre dans le grand cabinet de la Reine , où étoient représentés trois sujets tirez de la Jérusalem du Tasse. Dans le premier il peignit le Magicien Ismene , qui persuade le Roi Aladin de prendre l'image de la Vierge qui étoit dans une Chapelle des Chrétiens , afin de s'en servir dans ses enchantemens. Dans le second on voit Aladin qui enleve cette image ; & dans le troisième Sophronie , qui pour sauver les Chrétiens que ce Roi vouloit faire mourir , s'accuse d'avoir ôté l'image du lieu où Aladin l'avoit transportée.

Bunel , du Bois , & Dumée firent la suite du même sujet. Bunel représenta dans un Tableau le Magicien faisant ses enchantemens en présence d'Aladin , & dans un autre le Roi qui commande que l'on mette les Chrétiens à mort. Du Bois fit aussi deux Tableaux ; dans l'un il peignit Olinde qui se présente devant Aladin pour mourir
au

au lieu de Sophronie ; & dans le second , Sophronie qui soutient au Roi que c'est elle qui a dérobé l'image.

Dumée en fit trois. Dans le premier paroissoit Clorinde à cheval & en habit de cavalier qui arrive dans Jérusalem , où elle apperçoit Olinde & Sophronie attachez sur un bucher. Dans le second Clorinde paroît , qui demande au Roi Aladin la grâce d'Olinde & de Sophronie. Et dans le troisiéme on voit ces deux amans qu'on délivre du suplice. Dumée peignit encore sur les lambris & sur les guichets du même Cabinet , plusieurs petites figures représentans des Divinités.

Pendant que tous ces Peintres que j'ai nommez , & qui travaillèrent depuis le regne de François I. perfectionnoient en France l'Art de la peinture , il y en avoit aussi d'autres en Flandre , qui quittant la maniere des anciens Maîtres de ce païs-là , en suivoient une beaucoup meilleure , parce que plusieurs d'entre eux ayant étudié long-temps à Rome , en revenoient l'esprit rempli des belles choses qu'on y faisoit alors.

MICHEL COXIS de Malines fut un des premiers qui travailla d'un meilleur goût : il avoit été disciple de Bernard-van-Orlai de Bruxelles , dont je vous ai parlé. Etant à Rome il peignit sous Raphaël dans l'Eglise de *l'Anima*. Il est vrai que ce n'étoit pas un esprit fertile en inventions : mais ayant apporté en Flandre plusieurs desseins qu'il avoit fait d'après les ouvrages des meilleurs Peintres d'Italie , il en mettoit toujours quelque chose dans la composition de ses Tableaux : ce qui les rendoit très-agréables , & lui aqueroit beaucoup de réputation. Car d'abord l'on ne

connoissoit pas que c'étoit des desseins de Raphaël & d'autres excellens Maîtres dont il se servoit assez heureusement. Mais JEROME COCK étant de retour de Rome, d'où il apporta l'Ecole d'Athenes & plusieurs autres ouvrages qu'il donna au public, découvrit par là les larcins de Coxis. Ce Peintre vécut jusques à l'âge de 95. ans, & ne mourut * que d'une chute qu'il fit de dessus un échaffaut sur lequel il étoit à travailler. Il laissa un fils, qui n'a pas été si bon Peintre que lui, mais qui a aussi vécu fort longtemps.

JEAN BOL étoit de la même ville de Malines, & mourut un an après Coxis, âgé de soixante ans. Il faisoit fort bien le paysage, particulièrement à détrempe & en miniature. Les Tapissiers de Bruxelles l'employoient ordinairement à faire des desseins de tapisseries. L'on voit plusieurs estampes gravées d'après ses ouvrages.

PIERRE PORBUS de Bruges mourut en 1583. Il laissa un fils nommé François auquel il avoit donné les premières leçons de la Peinture; mais qui étudia depuis sous Francflore. Ce François eut aussi un fils qui a beaucoup peint en France, & duquel nous pourrions parler une autre fois.

Mais entre les Peintres qui avoient alors plus de credit dans les Païs-bas, ANTOINE MORE Natif d'Utrecht, est un des plus remarquables. Il étoit disciple de Jean Schoorel, comme je croi vous l'avoir déjà dit. Ce qui lui donna le plus de credit fut la faveur qu'il eut auprès de l'Empereur Charles-Quint & du Roi d'Espagne Philippe

lippe II. par le moyen du Cardinal de Granvelle qui fut son protecteur. Etant à la Cour de Madrid dès l'an 1552. il y fit le portrait de Philippe. L'Empereur l'ayant envoyé en Portugal, il peignit le Roi, la Reine, & la Princesse leur fille. Il passa en Angleterre pour faire le portrait de la Reine Marie seconde femme de Philippe. Il fit encore ceux de plusieurs Grands d'Espagne, & du Cardinal de Granvelle. Il peignit aussi dans les Pais-bas le Duc d'Albe, pour lequel il fit tous les portraits de ses maîtresses. Dès sa jeunesse il avoit voyagé en Italie. On ne voit pas de grandes compositions d'ouvrages de sa façon. Je n'ai vû qu'un Tableau de lui que l'on estimoit son chef-d'œuvre, & que l'on montroit à Paris il y a quelques années. Il étoit composé de cinq figures, la principale étoit un Christ ressuscité, à côté de lui S. Pierre & S. Paul, & deux Anges audeffus. Vous voyez bien qu'il n'y a rien dans l'invention qui puisse faire juger avantageusement du genie de ce Peintre. L'ordonnance étoit de même. Quant au dessein il étoit assez correct, & les carnations assez bien peintes, mais pourtant d'une maniere seche & un peu tranchée. Il y a apparence que ce qui rend ses ouvrages aussi estimez qu'ils sont en Flandre, c'est qu'ils s'en trouve peu. Il laissa en mourant un Tableau imparfait, qu'il avoit commencé pour l'Eglise de Nôtre-Dame d'Anvers, dans lequel il représentoit la Circoncision de Nôtre Seigneur. J'ai ouï dire que ce Peintre n'étoit pas moins bon courtisan qu'excellent ouvrier; qu'il avoit beaucoup d'honnêteté, un maintien grave; & parloit fort bien; ce qui le rendit sans doute considerable parmi les Peintres de ce temps-là.

GEORGE HOEFNAGHEL d'Anvers étoit son contemporain, & faisoit bien le païsage. Il a desleigné quantité de villes en divers endroits de l'Europe; & dans le Recueil qu'on a fait des villes du monde, la plus grande partie viennent d'après ses desseins, particulièrement les villes d'Espagne, d'Allemagne & d'Italie. Il mourut en 1600.

JUDE INDOCUS van Winghen de Bruxelles vivoit encore dans le même temps. Il avoit étudié en Italie; il ordonnoit assez bien ses Tableaux, & les peignoit de bonnes couleurs. On voit à Bruxelles dans l'Eglise de Saint Geri un Tableau de la Cene qu'il a peint. Il mourut en Allemagne l'an 1603.

JEAN STRADA mourut l'année d'après âgé de 74. ans. Il étoit de Bruges; mais s'étant attaché au Duc de Florence, il demeura toujours à son service. Il a fait plusieurs Tableaux concernant l'histoire de la Maison de Medicis. Ce qu'il faisoit le mieux étoit des chasses & des batailles qui ont été gravées par Goltius, & par quelques autres Graveurs. Il fut maître de Tempeste Florentin, qui le surpassa de beaucoup.

BARTHOLOME'E SPRANGHER nâquit à Anvers l'an 1546. il étudia en son païs. Après avoir demeuré quelque temps en France, il alla à Rome, où il fut bien reçu du Pape Pie V. Il peignit à S. Louïs des François & en plusieurs autres lieux. Comme il s'en retournoit par l'Allemagne, l'Empereur le retint pour son Peintre ordinaire, & lui fit faire quantité de Tableaux. Goltius & Muler ont gravé beaucoup de ses ouvrages.

MICHEL JEAN MIERVERT de Delft en Hollande faisoit alors des portraits fort beaux & de bonne maniere.

Je vous parle de gens qui ont eû de la vogue pendant leur vie, & même assez de réputation après leur mort. Cependant s'ils ont mérité de tenir rang entre les bons Peintres ; leurs ouvrages pourtant ne peuvent pas être proposez comme des exemples fameux, où l'on voye toutes les parties de la peinture dans un haut degré de perfection. Car bien que les Flamans aient possédé celle du coloris assez avantageusement, il y a une grande difference de leur maniere de peindre à celle de l'école de Lombardie. La vivacité des couleurs, la beauté du pinceau, & le grand soin que les Peintres de Flandre apportent à finir leurs ouvrages, n'a point ce grand air, cette beauté, ni ce vrai, que nous voyons dans les Tableaux des Peintres d'Italie dont nous avons parlé. Quoi qu'il ne paroisse pas que les Italiens prissent autant de peine à finir leurs ouvrages que les Flamans, il n'y a rien cependant qui ne soit entierement achevé. Il semble qu'ils aient eu un talent particulier pour travailler avec plus de facilité, & pour représenter en moins de temps des choses plus nobles, plus grandes & plus vraies : & c'est en cela même qu'ils sont plus estimables d'avoir si bien sû cacher l'art & le travail, qu'il n'y en paroît point.

Y a-t-il rien de si agréable à voir que les peintures de PAUL CAILLIARI DE VERONE. Ce n'est point dans les limites étroites de quelques petits Tableaux qu'il a renfermé son savoir ; c'est dans de grandes compositions d'histoires que l'on découvre la force de son pinceau. Ce Pein-

tre a porté la beauté du coloris, & l'entente des lumieres aussi loin que pas un de ceux qui ayent paru jusqu'à présent. Il nâquit à Verone l'an 1532. Son Pere nommé Gabriel Cailliari qui étoit Sculpteur, lui apprit d'abord à desseigner, & à faire des modelles de terre: mais voyant que son fils avoit plus d'inclination pour la Peinture que pour la Sculpture, il le mit chez un de ses beaux-freres nommé Antoine Badille Peintre, qui étoit alors en réputation. Paul demeura quelque temps dans la maison de son oncle, où il ne mit guere à se perfectionner, ayant naturellement les qualitez propres pour devenir un grand Peintre. Il avoit beaucoup de facilité à comprendre tout ce qu'il vouloit savoir, retenoit parfaitement les choses qu'il avoit une fois apprises; il étoit laborieux & robuste de corps; il avoit l'esprit noble & grand; & ne se formoit point d'idées que de choses belles & gracieuses. Il commença de bonne heure à produire des ouvrages qui firent connoître la beauté de son genie, & qui furent un présage de ceux qu'on en devoit attendre.

Après avoir fait quelques Tableaux dans les Eglises de Verone, le Cardinal Hercule de Gonzague le mena à Mantouë avec plusieurs autres Peintres *. Il travailla dans la grande Eglise, où il représenta Saint Antoine tourmenté du démon. Cet ouvrage étant fait il retourna à Verone, & copia un Tableau de Raphaël qui est dans la maison des Comtes de Canosse. Il alla à Tienne dans le Vincentin, où il travailla pour les Comtes Porti. De là il passa à Fanzolo dans le Trevi-

san,

* *Dominico Riccio detto il Brula-Sorci. Battista del Moro, & Paolo Farinato.*

fan, où il peignit plusieurs Tableaux à fraisque avec Baptiste del Moro. Ensuite étant allé à Venise il s'y établit, & y trouva de l'emploi, bien qu'il y eût alors d'excellens hommes qui travailloient avec réputation. Je ne m'arrêterai point à vous parler de ce qu'il fit dans l'Eglise de Saint Sebastien, où il commença à peindre & se faire estimer, ni de quantité d'autres Tableaux particuliers. Proche de Castel-Franco il y a un lieu nommé la Sorenza, où il fit plusieurs ouvrages à fraisque. A Maziera dans le Trevi-fan, il embellit d'une infinité de peintures un Palais bâti sur les desseins de Palladio appartenant au Seigneur Marc-Antoine frere de Daniel Barbaro Evêque d'Aquilée qui a si doctement écrit sur Vitruve.

Ensuite il retourna à Venise; mais comme je n'aurois jamais fait, si je voulois m'arrêter à tout ce qu'on y voit de lui, je remarquerai seulement qu'après avoir travaillé dans la Bibliothèque de Saint Marc avec plusieurs Peintres † que le Titien avoit choisis par l'ordre des Procura-teurs, il remporta le prix qu'on avoit proposé pour celui dont les ouvrages seroient les plus estimez. Le Titien & Sansovin devoient être les Juges; & le prix qui étoit une chaîne d'or, fut bien moins considerable, que l'honneur que Paul Veronese aquit dans cette rencontre, où ses competeurs mêmes avoüerent de bonne foi que leurs Tableaux étoient bien inferieurs aux siens.

Ne vous souvenez-vous point, interrompit

E 6

Pyman-

† *Gioseppe Salviati. Batista Franco. And. Scia-von. Il Zelotti. Il Frasina.*

Pymandre, quels fujets il représenta, & si c'étoit quelque grande composition d'histoire?

Il peignit, repris-je, dans la voute trois differens Tableaux. Dans le premier il y avoit plusieurs belles femmes, dont l'une chantoit dans un livre, & les autres joüoient du luth, & de quelques autres instrumens. Au milieu de toutes étoit l'Amour, comme inventeur de la Musique, selon l'opinion de quelques-uns. Dans le second on voyoit deux femmes représentant la Géometrie & l'Arithmetique. Et dans le troisiéme il peignit sous la figure d'un jeune homme l'Honneur qui s'aquiert par l'étude des sciences. Il étoit élevé sur un piedestal, & au devant étoient des Philosophes, des Historiens & des Poëtes, qui lui présentoient des guirlandes de fleurs, de lierre, & de laurier.

Aprés qu'il eût fini ce travail, il fit un voyage à Verone pour voir ses parens. Ce fut dans ce temps-là qu'il peignit dans le Refectoire des Peres de *San Nazaro*, N. Seigneur chez Simon le Lepreux, & la Magdeleine à ses pieds.

Au retour de Verone il acheva des ouvrages qu'il avoit commencez à Venise & travailla à d'autres pour les PP. Jesuites. A mesure que le nombre de ses Tableaux augmentoit, sa réputation devenoit plus grande, & son nom plus célèbre. Girolamo Grimani Procureur de Saint Marc ayant été nommé pour Ambassadeur à Rome, Paul qui étoit de ses amis, l'accompagna dans ce voyage, non pas pour voir la Cour du Pape, mais pour considerer la magnificence des bâtimens, les peintures de Raphaël, les ouvrages de Michel-Ange, les statuës antiques, & tant d'autres restes précieux de l'ancienne grandeur Ro-

Romaine. Car non seulement il regarda toutes ces choses avec plaisir, mais il en tira beaucoup d'utilité. Ce que l'on connut bien-tôt lors qu'étant de retour à Venise, il travailla pour la République.

Entre les Tableaux qui accrurent davantage sa réputation, il en peignit quatre sur de la toile en divers temps, où il représenta des banquets d'une disposition magnifique & extraordinaire. Le premier qu'il acheva fut celui du Refectoire de Saint George. Dans une étendue de plus de trente pieds de long, il représenta les noces de Cana, où l'on voit plus de six-vingts figures d'une beauté admirable.

Le second fut celui qu'il fit à Saint Sebastien, en 1570. Il y peignit le banquet de Simon le Lepreux, où l'on voit la Magdeleine qui essuye de ses cheveux les pieds du Sauveur.

Le troisiéme qu'il fit à Saint Jean en 1573. représente N. Seigneur à table avec ses Apôtres dans la maison de Levi, & parmi les Publicains.

Le quatriéme, qui est dans le Refectoire des Peres Servites, est le même sujet du second Tableau dont je viens de parler, c'est à dire Jesus-Christ à table chez Simon, & la Magdeleine à ses pieds dans un état de penitente, mais dans une action differente de celle où il l'avoit peinte auparavant. Quant à l'ordonnance de cet ouvrage il est d'une grandeur & d'une magnificence extraordinaire. Il y a deux Anges qui paroissent en l'air. Ils tiennent un rouleau où est écrit: *Gaudium in caelo super uno peccatore poenitentiam agente*; ce que le Peintre mit pour une plus grande intelligence du sujet.

Outre la belle disposition des figures, & la maniere admirable dont ces quatre Tableaux sont peints, on peut encore considerer la beauté des habits, la richesse des vases, & les autres accompagnemens, qui représentent dans ces festins une magnificence aussi grande que tout ce qu'on a écrit autrefois de ceux du Roi Asuerus, & de tant d'autres si célèbres dans l'histoire.

Je fai bien, dît Pymandre, que les Anciens étoient très-somptueux dans leurs banquets; que le luxe paroïssoit non seulement dans le service de leurs tables, & dans la diversité des vases dont leurs buffets étoient parez, mais encore dans tous leurs autres meubles. Cependant comme vous avez parlé assez de fois de la convenance qu'un Peintre doit garder dans ses Tableaux pour faire qu'on n'y voye rien qui ne soit conforme au sujet qu'il traite: je ne fai si dans ceux de Paul Veronese on peut dire qu'il ait bien observé les choses comme vraisemblablement elles doivent être; parce qu'il me souvient d'en avoir vû quelques copies, où la magnificence égaloit, comme vous venez de dire, celle des plus grands Princes: ce qui ne peut convenir à des particuliers tels qu'étoient Simon & Levi, ni à ceux qui convierent à leurs nôces Jesus-Christ & la Vierge. Je l'estimerois s'il avoit représenté de ces banquets fameux, tels que celui où Cleopatre traitta Marc-Antoine; car en ce cas il auroit pû faire voir des salles remplies de toutes sortes de riches meubles, & des tables servies avec une somptuosité extraordinaire, parce que cela auroit été de la dignité de cette grande Reine, & conforme au luxe de ce temps-là. Il me semble aussi
que

que dans ces differens banquets que Paul Veronese a representez , il n'a pas suivi la coûtume ancienne de ce pais-là , où ils avoient des lits sur lesquels ils se couchoient , comme il est même marqué dans l'Ecriture sainte sur le sujet des Tableaux dont vous venez de parler.

Si c'est une faute , repartis-je , que Paul Veronese ait faite , ce n'a été qu'après Raphaël & Leonard de Vinci , qui ont représenté de la sorte Jesus-Christ faisant la Cene avec ses Apôtres. Ce n'est pas que la mode de se coucher fût si universellement pratiquée , qu'on ne s'assît quelquefois sur des sieges. Je ne sai si vous avez remarqué dans Homere * quand il parle d'un festin de courtisans , qu'il dit qu'ils étoient assis sur des escabeaux. Et dans le premier livre des Rois † vous pouvez voir comme Saül étoit assis à table dans une chaise , ayant à côté de lui Jonatas & Abner.

Je ne doute pas, repliqua Pymandre , que parmi tous ces peuples il n'y ait eû des manieres differentes de se mettre à table ; les lits mêmes n'ont pas été de tout temps en usage chez les Romains. Pline nous apprend qu'au commencement de la République ils ne couchoient que sur des paillasses ; mais comme les bornes de l'Empire vinrent à s'étendre , ces peuples plus puissans & plus riches , chercherent davantage à se mettre à leur aise : & le luxe s'accrut de telle sorte , que leurs esclaves étoient incessamment occupez à leur préparer de nouveaux plaisirs.

Marcellus ayant pris Syracuse en apporta la moleste avec les trésors. Ce fut aussi en Asie qu'ils

* Odyssée 1. † Chap. 20. v. 25.

Outre la belle disposition des figures, & la maniere admirable dont ces quatre Tableaux sont peints, on peut encore considerer la beauté des habits, la richesse des vases, & les autres accompagnemens, qui représentent dans ces festins une magnificence aussi grande que tout ce qu'on a écrit autrefois de ceux du Roi Asuerus, & de tant d'autres si célèbres dans l'histoire.

Je fai bien, dît Pymandre, que les Anciens étoient très-somptueux dans leurs banquets; que le luxe paroïssoit non seulement dans le service de leurs tables, & dans la diversité des vases dont leurs buffets étoient parez, mais encore dans tous leurs autres meubles. Cependant comme vous avez parlé assez de fois de la convenance qu'un Peintre doit garder dans ses Tableaux pour faire qu'on n'y voye rien qui ne soit conforme au sujet qu'il traite: je ne fai si dans ceux de Paul Veronese on peut dire qu'il ait bien observé les choses comme vraisemblablement elles doivent être; parce qu'il me souvient d'en avoir vû quelques copies, où la magnificence égaloit, comme vous venez de dire, celle des plus grands Princes: ce qui ne peut convenir à des particuliers tels qu'étoient Simon & Levi, ni à ceux qui convierent à leurs nôces Jesus-Christ & la Vierge. Je l'estimerois s'il avoit représenté de ces banquets fameux, tels que celui où Cleopatre traitta Marc-Antoine; car en ce cas il auroit pû faire voir des salles remplies de toutes sortes de riches meubles, & des tables servies avec une somptuosité extraordinaire, parce que cela auroit été de la dignité de cette grande Reine, & conforme au luxe de ce temps-là. Il me semble aussi
que

que dans ces differens banquets que Paul Veronese a representez , il n'a pas suivi la coutume ancienne de ce pais-là , où ils avoient des lits sur lesquels ils se couchoient , comme il est même marqué dans l'Ecriture sainte sur le sujet des Tableaux dont vous venez de parler.

Si c'est une faute , repartis-je , que Paul Veronese ait faite , ce n'a été qu'après Raphaël & Leonard de Vinci , qui ont représenté de la sorte Jesus-Christ faisant la Cene avec ses Apôtres. Ce n'est pas que la mode de se coucher fût si universellement pratiquée , qu'on ne s'assît quelquefois sur des sieges. Je ne sai si vous avez remarqué dans Homere * quand il parle d'un festin de courtisans , qu'il dit qu'ils étoient assis sur des escabeaux. Et dans le premier livre des Rois † vous pouvez voir comme Saül étoit assis à table dans une chaise , ayant à côté de lui Jonatas & Abner.

Je ne doute pas, repliqua Pymandre , que parmi tous ces peuples il n'y ait eû des manieres differentes de se mettre à table ; les lits mêmes n'ont pas été de tout temps en usage chez les Romains. Pline nous apprend qu'au commencement de la République ils ne couchoient que sur des paillasses ; mais comme les bornes de l'Empire vinrent à s'étendre , ces peuples plus puissans & plus riches , chercherent davantage à se mettre à leur aise : & le luxe s'accrut de telle sorte , que leurs esclaves étoient incessamment occupez à leur préparer de nouveaux plaisirs.

Marcellus ayant pris Syracuse en apporta la moleste avec les trésors. Ce fut aussi en Asie qu'ils

* Odyssée 1. † Chap. 20. v. 25.

qu'ils trouverent l'invention de tant de meubles précieux. Ils y virent ces fortes de lits garnis de bronze, ces belles tables, ces riches buffets. Ils y apprirent * la délicatesse & la somptuosité des banquets, & à se servir de Musiciens & de Baladins dans leurs repas : & non seulement ils s'efforcèrent de les imiter, mais dans la suite des temps ils les surpassèrent encore dans toute sorte de luxe & de plaisirs. Car après avoir acheté les richesses du Roi † Attale, ils firent venir de toutes les parties de l'Orient des tortues de mer, pour de leurs écailles en faire des meubles. Leurs vaisselles étoient d'or & d'argent jusqu'à la batterie de cuisine. C'est pourquoi les Peintres ne peuvent manquer quand ils représentent une histoire qui s'est passée dans ces temps-là d'y faire paroître beaucoup de magnificence & de richesse.

Il y a apparence, repartis-je, que l'usage de se servir des triclines, car vous savez que c'est le nom qu'on donne quelquefois à ces fortes de lits dont nous parlons, aussi bien qu'au lieu où ils étoient, qui étoit proprement une sale à manger : il y a, dis-je, apparence, que cet usage de se coucher sur des lits autour d'une table est venu de la coutume qu'avoient les Anciens de se baigner avant leurs repas : car au sortir du bain ils se mettoient sur un lit proche de la table, comme il est aisé de remarquer par plusieurs bas-reliefs antiques.

Ce fut en effet, dît Pymandre, ce qui fit venir
la

* Pline l. 33. chap. 12. & 34. chap. 3.

† Il mourut environ 626. ans après la fondation de Rome.

la mode de ces lits disposez d'une maniere particuliere pour manger en compagnie. Lors qu'ils s'y mettoient au sortir du bain, ils étoient presque nuds, & enveloppez seulement de leurs laceres, ou d'une robe faite exprés dont parle Petrone. Les lieux où ils mangeoient n'étoient pas éloignez de leurs bains & de leurs étuves: car soit qu'ils vinssent de vaquer à leurs affaires, soit qu'ils eussent passé le temps dans les exercices & dans les jeux, ils ne manquoient jamais d'entrer dans le bain, au sortir duquel ils se mettoient à table, choisissant l'heure du soir, afin d'avoir la nuit pour leurs festins & pour leurs débauches. Ils se traitoient splendidement, & étoient servis par un grand nombre d'officiers, & avec beaucoup de ceremonies. Car bien que dans un repas il y eût quelquefois plus de vingt services, ils lavoient leurs mains autant de fois. Il me souvient d'avoir lû qu'Heliogabale en usoit de la sorte, & que bien souvent pour se divertir il faisoit servir à la seconde table où mangeoient les Parasites, des viandes contrefaites, & qui n'étoient que de bois, de cire, ou d'yvoire. Cependant ces lâches écornifleurs bûvoient & lavoient leurs mains à chaque service, comme s'ils y eussent mangé en effet, pour faire les bons compagnons, & pour divertir le Prince.

Comme les Romains étoient délicats dans leur manger, ils étoient propres dans tous les préparatifs du festin. Ils mettoient au dessus de leurs tables de grands voiles pour empêcher les ordures d'y tomber, de même que les dais qui sont suspendus dans les chambres des Princes: & s'ils ne mangeoient qu'une fois le jour, & faisoient un dîner fort leger, c'étoit pour souper avec plus
d'ap-

d'appetit & de volupté. Mais pour revenir à ce que nous disions de l'usage de se coucher à table; il faut remarquer qu'il s'étoit rendu si commun dans l'Italie, que Columelle le condamne même dans les païsans, & les avertit de ne se coucher, sur les lits, du moins qu'aux jours de fête.

Je croi que vous avez remarqué aussi bien que moi, que ces lits étoient rangez autour de la table; & que dans les grands festins cette table étoit longue; que c'étoit sur les lits qui étoient des deux côtez à l'un des bouts que les conviez se mettoient. Chez les Perses la place la plus honorable étoit celle du milieu. Chez les Grecs la premiere place du bout étoit celle d'honneur; & chez les Romains la derniere place du lit du milieu étoit la plus noble, & celle qu'ils nommoient Consulaire. Ce n'est pas qu'il n'y eût peut-être des lieux particuliers où cela n'étoit pas de la sorte, comme dans la ville d'Heraclee, où la premiere place du lit du milieu étoit la plus considerable. Cependant il est vrai que d'ordinaire le maître du logis se mettoit sur le lit du milieu, parce que de là il voyoit tout l'ordre du service, & commandoit plus commodément à ses gens quand il falloit changer de table. Car dans les grands festins ils ne levoient pas simplement les plats, mais on apportoit d'autres tables chargées de nouveaux mets. Comme les places, qui étoient au dessous de lui étoient destinées pour sa femme & le reste de sa famille, celles d'au dessus étoient reservées pour les conviez, avec lesquels il pouvoit s'entretenir: il y avoit même entre son lit & celui qui étoit à côté un espace vuide, afin de pouvoir parler plus aisément aux personnes qui avoient affaire à lui. Celui

Celui des Peintres, dis-je alors, qui a fait une étude plus exacte de ces accommodemens anti-ques, a été, comme vous savez, Mr. Poussin. Vous pouvez voir dans un des Tableaux de Mr. de Chantelou de quelle forte il a bien observé cette maniere ancienne de se mettre à table. Quant à Paul Veronese il ne faut pas chercher dans ses ouvrages toutes ces diverses convenances. Aussi quand je parle des choses qu'il a peintes d'une maniere si vraye & si noble, je ne les considere que dans ce qui regarde la couleur & l'art de les bien représenter, & non point par rapport à l'histoire & à l'usage des temps. Car comme je vous ai dit assez de fois Paul Veronese & tous les Peintres Lombards, ne se sont point attachez à cette partie; mais seulement à ce qui regarde le travail du pinceau, ainsi qu'on peut voir dans tout ce que Paul a peint, soit à Padoüe, soit à Verone & en d'autres villes d'Italie, particulièrement à Venise. On voit aussi à Paris des Tableaux de sa main où vous pouvez faire ces remarques. Entre ceux que le Roi a eüs de Mr. Jabac il y en a quatre qui étoient autrefois à Venise dans la maison des Bonaldi. Le premier représente Judith qui coupe la tête à Holoferne. Le second est l'histoire de Suzane. Dans le troisième, Rebecca donne à boire aux chameaux du serviteur d'Abraham; & dans le quatrième, la Reine Ester paroît devant le Roi Assuerus.

Il y a un autre Tableau de pareille grandeur dans le même cabinet de Sa Majesté, où est peint David avec Bersabée. Celui où Nôtre Seigneur est représenté avec les deux Disciples en Emaüs est un ouvrage d'une composition admirable, mais dont je ne parlerai point, puisque vous
avez

avez pû voir les remarques qu'on y a faite dans une des Conferences de l'Academie Royale de Peinture. On peut encore regarder comme un des plus confiderables celui que la République de Venise donna au Roi en 1665. Il a plus de quinze pieds de haut sur plus de trente pieds de long. C'est un de ceux dont je vous ai parlé, où Nôtre Seigneur est représenté à table chez Simon le Lepreux, & qui étoit dans le Réfectoire des Peres Servites. S. M. en a encore plusieurs autres, dont je ne vous dirai rien, non plus que de ceux qui sont entre les mains des curieux.

Outre les Tableaux que fit Paul Veronese, il travailla à des desseins pour des tapisseries; & l'on peut dire, que de tous les Peintres il n'y en a guere qui ayent tant fait d'ouvrages que lui. Quelques-uns ont été gravez par Augustin Carache, & les autres par plusieurs excellens Graveurs. Il étoit encore dans la vigueur de son âge, lors qu'il fut attaqué d'une fièvre aiguë dont il mourut † la seconde fête de Pâque de l'année 1588. Il fut regretté de tout le monde, parce que non seulement on avoit beaucoup d'amour pour ses Tableaux, mais encore une estime particuliere pour sa personne; ayant toujours été cheri des Grands, & aimé de tous ceux de sa profession qui avoient un respect pour sa vertu & pour ses bonnes qualitez. Il laissa deux fils Charles & Gabriel, & un frere nommé Benedetto. Ils travaillerent tous de peinture, & imiterent sa maniere. Ils ont fait quantité d'ouvrages à Venise & en divers autres lieux; & même
ils

† *Agé de 58. ans.*

ils en acheverent quelques-uns que Paul avoit commencez avant sa mort. CHARLES mourut âgé seulement de 26. ans l'an 1569. Son Oncle BENEDETTO mourut deux ans après âgé de 60. ans.

Quant à GABRIEL il a vécu jusqu'en 1631. qu'il mourut âgé de 63. ans. Comme ils suivirent tous trois la maniere de Paul Veronese, il y a plusieurs Tableaux qu'on croit de lui qui ne sont que de la main de son frere, ou de ses deux fils.

BAPTISTA ZELOTTI étoit aussi de Verone: il avoit étudié sous Badille, & travaillé avec Paul Veronese. La plupart de ses ouvrages sont à fraisque, & l'on ne voit pas beaucoup de petits Tableaux de lui.

Mais entre les Peintres de Lombardie, il n'y en a guere eû dont l'on voye autant de Tableaux que des BASSANS. Jaques qui est celui qui a si bien fait les animaux, nâquit l'an 1510. Son pere *Francesco d'a Ponte* étoit Peintre, & né à *Vicensa*: mais charmé de la belle situation de Bassane, il quitta son país pour y établir sa demeure. Il suivoit la maniere de Jean Bellin, comme on peut voir en plusieurs ouvrages qu'il a faits à Bassane. Ce fut lui qui commença à instruire son fils dans le dessein, après lui avoir fait apprendre les lettres humaines. Lors qu'il fut un peu avancé il l'envoya à Venise, où il travailla sous Boniface Venitien: mais ensuite il tâcha d'imiter les ouvrages du Titien, & ceux du Parmesan.

Après avoir long-temps demeuré à Venise, son pere étant mort, il retourna dans son país, où il resolut de vivre le reste de ses jours, dans
une

une maison fort commode & bien située, proche de ce pont célèbre, qui a été bâti sur les modèles de Palladio, & sous lequel passe la rivière de *Brenta*. C'est en ce lieu qu'il demouroit actuellement, & qu'il prenoit plaisir à travailler; & parce qu'il n'avoit pas fait une grande étude d'après les antiques, ni vû les peintures de Rome, il se contentoit d'imiter la Nature; & sur les idées que son genie lui fournissoit, & ce que sa memoire lui représentoit des plus beaux Tableaux qu'il avoit vûs à Venise, il se faisoit une maniere particuliere dans laquelle il tâchoit, principalement par son coloris, de se rendre agréable. Ce qui lui réussit si bien, qu'encore qu'on ne puisse pas trouver dans ses ouvrages, ni une belle ordonnance, ni une force de dessein, ni les autres parties qu'on voit dans les plus excellens Tableaux, il ne laissa pas néanmoins d'en faire une très-grande quantité pour des Eglises, & pour divers particuliers. Il en fit douze pour l'Empereur Rodolphe II. dans lesquels il représenta tout ce qui se passe dans les douze mois de l'année. Il peignit pour d'autres personnes les quatre élemens & les quatre saisons, dont la composition est d'autant plus agréable qu'on y voit divers animaux & des païssages parfaitement beaux. Il travailloit aussi à des Tableaux d'histoire. Il y en a plusieurs dans le cabinet du Roi qui sont des plus beaux qu'il ait faits. Il fit fort bien des portraits. Il peignit Sebastien Veniero Doge de Venise, l'Arioste, le Tasse & plusieurs autres personnes savantes. Il se peignit lui-même tenant une palette & des pinceaux à la main.

Bien qu'il allât quelquefois à Venise, néanmoins

moins il se plaisoit beaucoup plus à travailler chez lui ; & aux heures qu'il prenoit pour se délasser , il s'occupoit ou à la Musique , ou à la lecture de quelques bons livres. Car exempt de toute sorte d'ambition , il ne cherchoit qu'à vivre doucement , persuadé que c'est par le mérite seul qu'on doit aquerir de l'honneur , & non par les cabales & les intrigues dont se servent les ambitieux & les ignorans. Enfin ce Peintre qui étoit en réputation d'homme de bien , mourut le troisiéme Février 1592. âgé de 82. ans. L'on voit de certaines Remarques qu'Annibal Carache a faites sur les vies des Peintres du Vazari , & dans l'endroit où il est parlé de Jaques Bassan , il dit , *Jaques Bassan a été un Peintre excellent, & digne d'une plus belle loüange que celle que Vazari lui donne ; parce qu'outre les beaux Tableaux qu'on voit de lui , il a fait encore de ces miracles qu'on rapporte des anciens Grecs , trompant par son art non seulement les bêtes , mais les hommes : ce que je puis témoigner , puisqu'étant un jour dans sa chambre je fus trompé moi-même , avançant la main pour prendre un livre que je croyois un vrai livre , & qui ne l'étoit qu'en peinture.* Cet éloge d'Annibal lui est assez glorieux.

Jaques Bassan eut quatre enfans auxquels il enseigna la Peinture. FRANÇOIS fut celui qui surpassa tous les autres. Ayant pris femme à Venise , il s'y établit & fit quantité d'ouvrages pour la République , pour des Eglises , & pour plusieurs habitans de la Ville ; & même il y avoit aussi des Marchands qui en portoient dans les païs étrangers , & qui en faisant faire des copies par ses Eleves , les vendoient pour des originaux. Ce Peintre étoit en grande réputation à Venise, &

& dans la vigueur de son âge, lors qu'une humeur mélancholique causée par les continuelles études, & par son grand travail, lui troubla l'esprit de telle sorte qu'il s'imaginait toujours qu'il y avoit des Sbiens qui le cherchoient pour le prendre. Un jour qu'on frappa fortement à sa porte, cette crainte fit un tel effet en lui qu'il se jeta par les fenêtres, & s'étant dangereusement blessé à la tête, il mourut peu de jours après âgé de 43. ans & 5. mois l'an 1594. Sa femme fit porter son corps à Bassane où il fut enterré dans l'Eglise des Freres Mineurs, proche le tombeau de son pere. Il y a un Tableau de lui chez Mr. le Président de Torigni représentant le Ravissement des Sabines; cet Ouvrage est d'une grande beauté, il étoit parmi les meubles du Maréchal d'Ancre, qui furent pillés, aussi est-il déchiré, & n'est point entier.

Comme François laissa plusieurs Ouvrages imparfaits, LEANDRE son frere les acheva. Des trois freres qui restoient c'étoit celui qui peignoit le mieux, particulièrement des Portraits. Il s'en voit quantité de personnes considerables qui vivoient en ce temps-là *. Pour les deux autres dont l'un se nommoit JEAN BAPTISTE, & l'autre JEROME, ils s'appliquerent à copier les Tableaux de leur pere, à quoi ils réussirent d'autant mieux qu'il les avoit instruits lui-même. Aussi se rendirent-ils sa maniere si aisée, & si naturelle, que leurs copies sont souvent prises pour des originaux. C'est ce qui fait qu'on voit tant de Tableaux, que l'on dit être de la main de Jaques Bassan. Jean Baptiste mourut âgé de

60.

• Il mourut l'an 1623.

60. ans l'an 1613. & Jérôme l'an 1622. âgé de 62. ans.

Je ne vous parlerai pas de quelques autres Peintres qui travailloient encore de ce temps là aux environs de Venise ; mais je vous dirai qu'un de ceux qui a fait beaucoup d'ouvrages , & qui s'est aquis une grande réputation , a été JAQUES ROBUSTI , surnommé LE TINTORET ; il nâquit à Venise l'an 1512. Son pere appelé Baptiste Robusti , étoit Teinturier ; ce qui donna le surnom de Tintoret à son fils. Il n'étoit encore qu'un jeune enfant , qu'on le voyoit continuellement dessiner contre les murailles avec du charbon ou avec des teintures ; ce qui fit résoudre ses parens de l'abandonner à son inclination. Pour cela ils le mirent sous le Titien. L'amour qu'il avoit pour la Peinture fit qu'il devança bien-tôt tous les jeunes gens de son âge , en sorte qu'il n'y avoit pas long-temps qu'il demouroit chez son Maître , qu'il surprit tout le monde par ses ouvrages. On dit même que le Titien étant un jour entré dans le lieu où ses Elèves travailloient , il vit contre terre certains cartons remplis de figures dessinées ; & ayant demandé qui les avoit faites , le Tintoret qui en étoit l'Auteur croyant qu'il y avoit de grands défauts , lui dit avec crainte , & en tremblant qu'elles étoient de lui. Mais le Titien dès ce moment , prévoyant par cet essai que ce jeune homme pouvoit devenir un excellent Peintre , & nuire à sa réputation , donna charge à Girolamo l'un de ses Elèves , que dès l'heure même il fit sortir le Tintoret de chez lui. Si le Tintoret fut surpris se voyant chassé par son Maître sans en savoir la raison , le déplaisir qu'il en reçût releva

leva davantage son courage. Car piqué par l'action du Titien qu'il ressentit comme un affront, & un obstacle à son avancement, il prit encore des résolutions plus fortes & plus généreuses pour s'instruire dans son Art. Il considéra de quelle maniere il se conduiroit pour continuer l'étude qu'il avoit commencée : & son ressentiment contre le Titien ne l'empêchant pas de connoître & d'estimer son mérite, il résolut d'étudier d'après ses Tableaux, & d'après les statues de Michel-Ange, que l'on estimoit alors le Pere du dessein, esperant que par ce moyen il pourroit de lui-même se perfectionner dans la Peinture. Ayant donc choisi les ouvrages de ces deux excellens hommes pour ses guides, il poursuivit son chemin ; & l'on dit que pour ne s'en éloigner jamais il s'en fit comme une loi qu'il écrivit contre les murs de son cabinet, avec ces propres mots : *Il disegno di Michel-Angelo, el colorito di Titiano.*

Il commença à faire provision de plusieurs bas-reliefs de plâtre, pris sur les marbres antiques. Il fit venir de Florence de petits modèles faits par Daniel de Volterre, d'après les Figures de Michel Ange qui sont à S. Laurens, & qui ornent les tombeaux de Medicis, & avec l'aide de toutes ces figures, il continua ses études, travaillant souvent à la clarté de la lampe. Il avoit un genie aisé à produire, une fécondité très-grande, & beaucoup de facilité à exprimer ses conceptions. Mais sachant que pour devenir bon Peintre, il ne suffit pas d'avoir une grande vivacité d'esprit, & une maniere aisée, qu'il faut encore se former le jugement & la main sur ce qu'il y a de plus beau, & de plus correct, il travailloit souvent d'après les plus belles choses
anti-

antiques, & s'éloignoit d'une imitation trop précise de beaucoup de choses que l'on voit dans la Nature., parce que ses productions sont très-souvent imparfaites, & que l'on ne rencontre gueres de corps dont toutes les parties répondent assez bien ensemble pour faire une beauté accomplie.

Cependant, quoi qu'il s'appliquât continuellement à dessiner, il ne laissoit pas aussi de peindre d'après les ouvrages du Titien, sur lesquels il tâchoit de former son coloris, faisant son possible pour marcher toujours sur les pas, & suivre les exemples des plus excellens Maîtres. Quand il dessinoit d'après les corps naturels, il observoit exactement la diversité des attitudes, & consideroit avec soin les differens mouvemens de tous les membres qu'il disposoit agréablement. Il faisoit une étude particuliere d'après les corps morts, sur lesquels il apprenoit ce qui regarde les muscles & les nerfs.

Bien que tous les grands Peintres étudient ordinairement la disposition de leurs Tableaux, d'après des modelles qu'ils font eux-mêmes; néanmoins il étoit un de ceux qui observoit davantage cette pratique: car il prenoit beaucoup de soin & de plaisir à faire des figures de cire ou de terre, qu'il habilloit avec de petits linges mouillez; & même souvent il les mettoit dans des chambres de carte ou de bois, qu'il faisoit exprés, & dans lesquelles il accommodoit des lumieres qui éclairaient ces figures par des fenêtres ou autrement: observant par ce moyen les divers effets des jours, & des ombres. Quelquefois il suspendoit des figures en l'air pour mieux juger des raccourcissmens, & de ce qui

paroît dans les corps qui sont vûs de bas en haut.

Afin de se faire une pratique aisée dans le maniment des couleurs, il alloit voir tous les Peintres qui peignoient alors avec réputation, pour observer leurs différentes manieres de travailler, & comme il desiroit passionnément de faire quelque chose d'une grande étendue, il recherchoit volontiers jusqu'aux Maçons pour avoir de l'emploi, s'offrant de peindre gratuitement les lieux qu'ils voudroient lui donner, & qu'il trouveroit propres à exercer son pinceau.

Ce fut sur ces principes, & par cette conduite que le Tintoret devint savant dans la Peinture, & qu'il aquit une si grande facilité à exécuter ses desseins, que tous les Peintres de son temps en étoient surpris; car il avoit plutôt fait un grand ouvrage qu'ils n'avoient eû le temps d'en faire des esquisses. Cela parut assez, lors que ceux de la Confrairie de S. Roch, voulant faire peindre un Tableau dans leur Eglise, choisirent le Tintoret, Paul Veronese, André Schiavon, Joseph Salviati, & Frederic Zuccherro, pour en faire des desseins, afin de voir celui qui leur agréeroit le plus. Cbacun ayant apporté le sien, le Tintoret fit découvrir un grand Tableau qu'il avoit fini dans le temps que les autres n'avoient fait que des esquisses, ce qui surprit extrêmement tout le monde.

Ceux qui ont vû les Tableaux de ce Peintre qui sont à Venise, ne peuvent assez admirer sa fécondité, & sa grande facilité à exécuter ce qu'il avoit imaginé. On met au rang de ses plus beaux Tableaux, les deux qu'il a faits à la *Madona deli' horto*; celui qu'ils nomment à Venise
du

du Miracle *del Servo* , qui est dans le lieu de la Confrairie de S. Marc ; les deux de la Trinité ; celui de l'Assomption qui est à *i Crociferi* ; le Tableau où il a représenté Nôtre Seigneur que l'on crucifie , & qui est gravé par Augustin Carache ; & les autres peintures qu'il fit pour la Confrairie de S. Roch ; le siege de Zara par Marc Justinien , après que cette ville , s'étant soustraite de l'obeïssance des Venitiens , eût reçu la garnison de Louïs Roi de Hongrie ; le grand Tableau qu'on nomme le Paradis , qui est dans le Palais Ducal.

On pourroit remarquer encore une infinité d'autres Ouvrages à fraisque , & plusieurs Tableaux qui sont répandus en Italie , & en divers endroits de l'Europe ; comme ceux qui sont à Paris dans le cabinet du Roi & ailleurs. Il est vrai que parmi le grand nombre qu'on en voit , il y en a qui sont bien moindres en beauté les uns que les autres ; & même l'on peut dire que tous les ouvrages de ce Peintre ne sont pas également corrects , parce qu'encore qu'il fût assez amoureux de son art , & qu'il ne négligeât point d'étudier tous les sujets qu'il entreprenoit ; toutefois il étoit souvent obligé de travailler avec plus de promptitude qu'il n'eût voulu , pour contenter tout le monde & ne renvoyer personne. C'est sans doute ce qui donna lieu à Annibal Carache, étant à Venise , d'écrire à Louïs Carache son cousin , qu'il avoit vû le Tintoret tantôt égal au Titien , & tantôt beaucoup au dessous du Tintoret : voulant lui marquer par là que tous les ouvrages de ce Peintre ne lui paroïssent point d'une égale beauté. Cependant on ne laisse pas de voir dans tout ce qu'il a fait une grande facilité , & beau-

coup d'expression. Aussi quoi qu'il eût toujours en vûë, comme j'ai dit, le coloris du Titien, & le dessein de Michel-Ange, il craignoit bien plus de manquer dans le dessein que dans la couleur, disant même quelquefois, „ Que ceux qui vou-
 „ loient avoir de belles couleurs pouvoient en
 „ trouver dans les boutiques des marchands ; mais
 „ que pour le dessein il ne se trouvoit que dans
 „ l'esprit des excellens Peintres. Il ajoûtoit en-
 „ core à cela que le blanc & le noir étoient les
 „ couleurs les plus précieuses dont un Peintre pou-
 „ voit se servir ; parce qu'avec celles-là seules,
 „ on peut donner du relief aux figures, & mar-
 „ quer les jours & les ombres.

Sa facilité à composer de grands sujets & à produire aisément ses pensées, l'empêchoit de finir toutes les parties de ses Tableaux autant qu'on l'eût souhaité ; mais il préféroit le feu de l'imagination, & l'abondance des expressions à ce qui regarde l'achèvement d'un ouvrage. C'est pourquoi certains Peintres Flamands qui venoient de Rome, lui ayant montré quelques têtes qu'ils avoient peintes & finies avec beaucoup de soin & de temps, il leur demanda combien ils avoient été à les faire. Comme ils lui dirent qu'ils y avoient travaillé durant plusieurs semaines, il prit du noir avec un pinceau, & en trois coups des-
 fina sur une toile une figure qu'il rehaussa avec du blanc ; puis se tournant vers les Etrangers, Voilà, leur dit-il, comme nous autres pauvres Peintres Venitiens avons accoutumé de faire les Tableaux.

On dit qu'un jeune Peintre de Boulogne nommé *le Fialetti* l'étant allé voir, & lui demandant des avis pour devenir bon Peintre, il ne lui dit
 autre

autre chose, sinon qu'il falloit dessiner : ce qu'il lui répéta tant de fois, qu'il fit bien comprendre que le dessein est la base & le fondement de tout cet art. C'étoit son sentiment qu'il n'y avoit que ceux qui étoient déjà bien avancez dans le dessein qui devoient travailler d'après nature ; parce que la plûpart des corps naturels manquoient beaucoup de beauté & de grâce : étant d'avis que les jeunes gens étudiaissent d'abord d'après les belles Antiques pour se faire un bon goût & une maniere correcte. Il disoit que cet art est tel, que plus on y avance, & plus on y trouve de difficultez. Qu'il ressemble à une mer qui n'a point de bornes, & qui paroît toujours plus grande à mesure que l'on vogue dessus. Que les jeunes étudiants ne doivent jamais s'écarter du chemin qu'ont tenu les plus excellens Maîtres, s'ils veulent faire quelque progrès. Et comme la Nature qui a enseigné ces savans hommes, est toujours disposée à fournir ses mêmes instructions, ils ne doivent pas s'en éloigner pour se faire une maniere capricieuse & à leur mode. Il disoit encore que pour bien juger d'un ouvrage de Peinture, on doit d'abord observer si l'œil est satisfait, & si l'Auteur y a gardé toutes les regles de l'art ; que du reste, il ne faut pas trop s'arrêter à de petits défauts, parce qu'il n'y a personne qui ne soit capable d'en commettre.

Bien qu'il travaillât continuellement, & qu'il ait fait un grand nombre de Tableaux, néanmoins il n'amassa gueres de bien. Ce n'étoit pas aussi les richesses qu'il regardoit comme la recompense de son travail : il n'ambitionnoit que la gloire, & ne pensoit qu'à s'ouvrir le chemin à l'immortalité ; n'estimant aucun plaisir que celui qu'on

reçoit à se perfectionner dans les choses qu'on entreprend. Il faisoit tant de cas des dons qu'il avoit reçûs du Ciel, qu'il se plaignoit souvent de ce qu'étant quelquefois accablé d'affaires & obligé de finir promptement ses Tableaux pour subvenir aux besoins de sa famille, il n'avoit pas le temps de les achever entierement; étant certain que s'il eût eû le loisir de les mettre tous en l'état qu'il eût bien voulu, il n'en seroit sorti de sa main que de très achevez. Il vécut toujours dans Venise avec beaucoup d'estime, & eût pour amis toutes les personnes savantes & vertueuses qui vivoient alors, comme Daniel Barbaro, Mafeo & Dominico Veniero, Ludovico Dolce, & plusieurs autres, dont il fit des portraits.

L'Aretin étoit aussi intime ami du Titien, & l'on conte même une histoire assez plaisante d'un tour que le Tintoret lui fit, parce qu'il avoit mal parlé de lui. On dit que l'ayant rencontré un jour il l'invita d'aller chez lui afin qu'il fît son portrait. L'Aretin ne manqua pas de s'y rendre; & comme il fut assis, le Tintoret tira avec beaucoup de promptitude un pistolet de dessous sa robe, ce qui épouvanta tellement l'Aretin, que croyant que le Tintoret se vouloit vanger de lui, il s'écria de toute sa force, & lui demanda ce qu'il pensoit faire. A quoi le Tintoret lui répartit froidement, Ne bougez, je veux prendre votre mesure; & commençant depuis la tête jusques aux pieds, Vous avez, lui dit-il, deux longueurs & demie de mon pistolet. L'Aretin ayant un peu repris ses esprits, Vous êtes, lui dit-il, un grand fol, & vous faites toujours quelque piece. Cependant cela fut cause qu'il ne parla plus mal du Tintoret, & que depuis ce temps-là ils vécurent fort bien ensemble.

Outre

Outre les portraits de ces amis, il fit ceux de plusieurs Princes & Seigneurs, & même celui de Henri III. Roi de France, lors qu'il passa à Venise à son retour de Pologne. Enfin étant parvenu à l'âge de 82. ans, il mourut l'an 1594. & fut inhumé avec beaucoup d'honneur dans l'Eglise de Sainte Marie *dell' Horto*.

Il avoit une fille nommée MARIETTA TINTORETTA qui peignit parfaitement bien, particulièrement des portraits. L'Empereur Maximilien, Philippe II. Roi d'Espagne, & l'Archiduc Ferdinand, tâcherent de l'avoir auprès d'eux, parce qu'elle avoit beaucoup de bonnes qualitez. Mais son pere qui l'aimoit passionnément, ne voulut jamais consentir qu'elle s'éloignât de lui, aimant mieux la marier à Venise à un Joüaillier nommé Mario Augusta, que de la voir dans une meilleure fortune qui l'auroit privé de sa présence. Elle mourut dans la fleur de son âge * l'an 1590. au grand déplaisir de son pere qui en souffrit une douleur extrême.

Il seroit difficile de nommer tous ceux qui ont étudié sous le Tintoret, & qui ont voulu imiter sa maniere. Car non seulement les Italiens, mais aussi plusieurs Etrangers, ont tâché de le suivre. Entre les derniers il y eut PAUL FRANCESCHI Flamand, & MARTIN DE VOS qui travailloient sous lui à faire des païsages. Paul mourut âgé de cinquante-six ans l'an 1596. Quant à Martin de Vos, il étoit encore fort jeune lors qu'il alla à Venise, & qu'il entra chez le Tintoret. Il y étudia long-temps, & y prit une maniere particuliere que l'on reconnoît assez dans la composition des choses qu'il a inventées. Il n'a

F 5

pas

* Agée de 30. ans.

pas fait beaucoup de Tableaux, mais Jean & Raphaël Sadeler ont gravé plusieurs estampes d'après ses desseins. Il mourut † en Allemagne où ils'étoit retiré après avoir vû toute l'Italie.

JEAN ROTHAMER de Munick dessina aussi d'après le Tintoret, & a beaucoup peint de son invention.

Je passerai sous silence beaucoup d'autres Peintres Lombards qui ont tâché d'imiter la maniere des plus excellens Peintres dont nous venons de parler, comme DARIO VAROTARI de Verone, qui après avoir pris l'habit de Carme, mourut âgé de 57. ans l'an 1596. JEAN CONTARINO qui mourut en 1605. LEONARD CORONA, DOMINIQUE RICCIO, BAPTISTA DEL MORO, PAULO FARINATO qui mourut âgé de 84. ans l'an 1606. MARC VECCELIO neveu & disciple du Titien, & plusieurs autres qui n'ont pas fait des ouvrages assez considerables pour être remarquez.

Il faut bien, dît alors Pymandre, que ces derniers ne soient pas célèbres, ni leurs Tableaux trop recherchez; puisque jusques à présent il n'y en a pas un dont j'aye entendu parler. Je voi bien aussi que vous ne les nommez qu'en passant, & même avec précipitation.

C'est, repartis-je, que je pouvois bien me dispenser d'en rien dire; & puis le soleil commençant à baisser, je croi que nous pouvons en demeurer là pour aujourd'hui, & penser à nôtre retour.

En sortant du Palais de S. Cloud, nous fîmes rencontre d'un Peintre de nôtre connoissance, & que nous avions vû autrefois à Rome. Après qu'il

nous

† En 1604.

nous eût abordez, & nous eût appris qu'il venoit de Versailles, & qu'il s'en alloit seul à Paris, Pymandre le convia de vouloir entrer dans son carrosse, étant bien aise que nous nous en retournassions de compagnie.

Comme la soirée étoit fort belle on ordonna au cocher d'aller doucement, afin d'avoir le plaisir de la promenade, & de nous entretenir avec plus de loisir. Nous nous mêmes encore à parler de Tableaux; & Pymandre dit en peu de mots à ce Peintre, que je nommerai ici Valere, une partie des choses que nous avions remarquées touchant les Peintres de Lombardie.

Valere, qui avoit une particuliere inclination pour ceux de cette Ecole, écoutoit avec peine qu'on lui parlât des défauts qui se rencontrent dans leurs ouvrages, & ne pouvoit presque souffrir qu'on les reprît de n'avoir jamais gardé aucune convenance dans la plupart des sujets qu'ils ont représentez.

Je ne m'étonne point, lui dis-je, de vous voir défendre avec tant de zele des choses que tout le monde condamne, parce que vous ne les voyez pas comme le reste des hommes. La beauté du coloris vous charme si fort les yeux, que vous ne regardez pas les autres parties d'un Tableau. Mais ceux qui sont moins préoccupez que vous, en estimant ce qu'il y a de bon, croient avoir la liberté de reprendre les défauts qu'ils y trouvent. Approuvez-vous une infinité de Tableaux qui représentent des histoires de l'ancien & du nouveau Testament, ou des histoires Grecques & Romaines, dans lesquels on voit des figures vêtues à notre mode, ou de la sorte que l'on s'habilloit en Italie & en Allemagne lorsqu'elles ont été peintes.

Je ne prétens pas, dit Valere, approuver ces sortes d'habits; mais je ne voudrois pas aussi que l'on méprisât si fort les Tableaux où cela se trouve, & qui cependant sont très-excellens d'ailleurs. Bien loin d'aimer ces habits gotiques que l'on voit dans les ouvrages d'Albert, & ceux que vous blâmez dans des Peintres Venitiens, je voi avec peine une infinité de Tableaux où l'on représente les personnes vêtues comme elles sont aujourd'hui, puisqu'il est certain que les habits antiques ont bien plus de grace & de beauté que ceux d'à présent, où tous les jours on apperçoit du changement.

Tout beau, lui dis-je, vous allez plus loin qu'on ne veut. Car si les accommodemens que nous condamnons étoient conformes aux sujets, nous n'y trouverions rien à redire; puisque quelque beaux que soient les habits des anciens Romains, nous ne les approuverions pas si l'on s'en servoit dans une histoire de ces derniers temps, & où il fallût représenter ce qui se passe aujourd'hui en France. Je sai bien que nos habits ordinaires ne sont pas toujours avantageux; que nos modes qui changent si souvent, les font paroître ridicules & extravagans à mesure que nous les quittons. Cependant vous m'avoüerez que quand il est question de peindre une histoire, la maniere de vêtir les figures n'est pas moins nécessaire pour l'intelligence du sujet, que toutes les autres circonstances qui doivent l'accompagner, & dont l'on veut instruire la posterité. Les habits distinguant particulièrement chaque nation, font aussi connoître la qualité des personnes, & marquent les âges & les temps.

Pour traiter les choses dans la verité, il est im-
por-

portant de ne s'éloigner jamais de tout ce qui convient essentiellement à l'action qu'on veut représenter. Quand un Peintre est savant dans son art, il fait donner de la beauté à ses figures de quelque manière qu'il les accommode, puisque vous-même vous trouvez beaux les accommodemens que nous condamnons dans les Peintres Lombards, à cause de leur belle entente, & de la beauté des couleurs. Un excellent homme choisit dans la mode du temps ce qu'il y a de moins extravagant. Il fait cacher par l'arrangement & la disposition des habits, ce qu'il y a de plus désagréable. Il s'en rencontre même parmi nous qui ne changent point de mode, & qui ont beaucoup de grace. Les Peintres qui aiment si fort à imiter les choses antiques, peuvent apprendre des anciens à observer ce que je viens de dire. Quand les Romains ont représenté des Grecs & d'autres peuples barbares, ils les ont figurez vêtus à la mode de leur pays, comme nous le voyons par les statues & par les bas-reliefs. Et non seulement les Romains, mais tous les autres peuples étoient si exacts à représenter les choses comme elles s'étoient passées, & les personnes mêmes telles qu'elles étoient, que ceux de Babylone ayant élevé une statue à Semiramis *, ils représenterent cette Reine à demi décoiffée, parce qu'elle étoit en cet état lors qu'elle alla secourir leur ville.

Raphaël, qu'il suffit de nommer comme le maître de tous les Peintres modernes, n'enseigne-t-il pas assez par ses ouvrages comment on doit en user ? Il ne faut que considérer de quelle manière il a représenté différentes sortes d'habits,

F 7

selon

* *Val. Max.* 9. 3.

selon les divers sujets qu'il a traitez. Quand il a peint dans le Vatican le Pape & toute sa Cour, ou d'autres Nations étrangères, il ne les a pas vêtus selon l'ancienne maniere des Romains, mais à la mode de leur temps. Cependant ces ouvrages n'ont pas moins de beauté, que les autres où il a fait des habits antiques, & vous m'avouerez que l'art & la conduite dont il s'est servi est ce qui rend tous les ouvrages également beaux. C'est un effet de la prudence & du jugement du Peintre de connoître ce que la bienséance demande, & c'est un effet de son genie & de l'art de le bien faire après l'avoir connu.

Je fai bien que vous me direz avec plusieurs autres Peintres, que les habits modernes ne sont pas si avantageux pour bien vêtir des figures, que les habits antiques, sous lesquels la taille & toutes les parties du corps paroissent marquez avec beaucoup de grace & de majesté, & qu'ainsi l'étude que vous faites seroit inutile, & paroîtroit peu, s'il falloit toujours couvrir vos figures d'habits tels que nous les portons, & ne prendre aucune licence pour faire paroître le nud. Je répondrai à cela que vous avez toujours la liberté de choisir des sujets auxquels les anciens vêtemens seront convenables. Car l'on ne prétend point toucher à ce qui regarde la fable, l'allégorie & beaucoup d'histoires Grecques & Romaines, qu'il est même nécessaire d'accommoder selon l'usage de leur temps, & de la sorte que les anciens nous ont marquée eux-mêmes qu'ils s'habilloient. Mais pensez-vous que ce fût une belle chose de voir aujourd'hui nos batailles & nos combats figurez de la même maniere que ceux d'Alexandre ou de César, & que l'on puisse vrai-semblablement repré-

représenter le Roi & ses Généraux vêtus & armez à la Grecque ou à la Romaine.

Il seroit assurément , interrompit Pymandre , aussi difficile de les reconnoître , qu'il seroit malaisé de remarquer César & Alexandre si on les avoit peints dans un Tableau vêtus à la Françoisse ou à l'Espagnole. Aussi me souvient-il que nous trouvions un jour fort à redire en voyant le Tableau d'un Peintre , qui avoit représenté la Reine de Saba vêtue d'un corps vert avec des basques tout autour , une juppe violette gallonnée d'un velouté brun , qui ne lui alloit qu'à mi-jambe , & laquelle en cet état étoit conduite par deux Ecuyers vêtus de gregues à la Suisse pour aller saluer Salomon.

Et bien , repris-je , il ne seroit pas moins ridicule de peindre les François vêtus comme étoient les anciens Romains , qu'il est extravagant à un Peintre de traiter de la sorte de semblables sujets ; parce que si nous sommes bien aises de voir les personnes représentées de la maniere qu'elles étoient anciennement , & que cela contribuë à les faire connoître , nous devons penser que ceux qui viendront après nous auront le même plaisir de voir les habits que nous portons , qui serviront à marquer les temps , & à nous distinguer des autres nations.

Il ne faut pas s'arrêter à ce qu'on peut dire du changement & de la bizarrerie de nos modes. Si les habits qu'il n'y a gueres qu'on a quittez paroissent ridicules ; ceux qu'il y a plus long-temps qu'on a laissez deviennent en quelque sorte vénérables. On en portoit en France sous François I. & Henri II. de plus étranges qu'on ne faisoit il y a trente ans. Cependant les Peintures que nous voyons

voyons du temps de ces deux Rois, ne nous sont pas insupportables.

Si on représente une action pour être connue de la posterité, on ne peut être trop exact à figurer tout ce qui en dépend. Quand on lit que Theodelinde Reine des Lombards, après avoir fait bâtir * son Palais de Modoëce, aujourd'hui Monza, à douze milles de Milan, le fit orner † de Tableaux, où l'histoire de ce temps-là étoit peinte : n'est-on pas bien aise d'apprendre de quelle maniere ces peuples étoient représentez. Et si ces ouvrages étoient encore en état, ne prendroit-on pas plaisir de voir comment ils étoient vêtus, & quelles étoient leurs armes. Bien qu'ils fussent armez & vêtus bizarrement, on seroit bien aise de remarquer ces particularitez ; & même on observeroit avec quelque sorte de satisfaction, qu'à la difference des autres nations, ils se rasoient le derriere de la tête, & avoient au dessus du front de grands cheveux, qui en se séparant des deux côtez leur tomboient sur la bouche, & cachotent une partie de leur visage, quoi que peut-être cela ne représentât pas de trop beaux personnages. Mais dans les anciennes peintures on cherche premierement, à s'instruire sur ce qui regarde l'histoire & les coûtumes : & puis on y considere la science de l'ouvrier, & l'art dont il s'est servi pour bien exprimer son sujet : & lors qu'il renferme quelque chose de beau & d'agréable, soit dans la forme des corps, soit dans la couleur, les yeux prennent part au plaisir qui se rencontre à voir ces sortes d'ouvrages. J'ai quelquefois

* Vers l'an 600.

† Paul Diaco. *de Legibus Longob.* l. 4. c. 23.

quefois pensé à l'embarras où se pourroient trouver un jour les Antiquaires en voyant le Roi Henri IV. & le Roi Louis XIII. qui sont sur le Pont-neuf & dans la Place Royale, vêtus si différemment ; & s'ils n'auroient pas sujet de croire que le Roi Louis XIII. est un des anciens Empereurs Romains, s'ils n'en étoient instruits par d'autres marques que par ses habits.

Pour ce qui est des Peintres, repartit Valere, il y en a peu de ceux que l'on considère, qui représentaient des histoires aussi mal exprimées que celle de la Reine de Saba, dont vous venez de parler.

Au contraire, lui dis-je, il y en a beaucoup. Paul Veronese n'est pas un Peintre sans nom ; & vous n'ignorez pas qu'il y a des compositions de lui où la convenance n'est pas mieux observée.

Mais voudriez-vous, repliqua Valere, qu'un Peintre fût si contraint qu'il n'osât jamais se servir que d'habits qui convinssent entièrement à son sujet, c'est à dire, qui fussent selon l'usage des temps, des lieux, & des personnes que l'on voudroit représenter ? Car en ce cas, il faudroit qu'il fît une étrange recherche des modes de tous les pays.

C'est assurément ; lui repartis-je, de quoi il doit s'instruire, & avoir au moins la discretion de ne rien représenter de contraire à la vérité de son histoire. Croyez-vous que ce Peintre que vous connoissez ait donné une belle marque de son jugement & de son savoir, quand il a représenté des Religieuses couchées sur des lits autour d'une table ? Il avoit vû estimer quelques ouvrages,

ges, où ces fortes de lits étoient bienféants ; & sur cela sans faire attention à la qualité de l'histoire qu'il traite, il représente la Reine Cune-gonde femme de l'Empereur Henri II qui s'étant retirée dans un Monastere après la mort de son mari, sert à table les Religieuses que l'on voit couchées de leur long sur des lits, & dans des attitudes fort peu convenables à l'austerité de la vie monastique, & à l'usage de ces derniers temps. Quelle impression, je vous prie, un Tableau traité de cette sorte peut-il faire dans l'esprit de ceux qui le voyent ? Il faut qu'il y ait de belles parties de dessein, & des couleurs bien entendues pour meriter leur estime, & faire excuser les défauts qu'on y voit. Quand on veut ordonner quelque sujet, y a-t-il rien de plus aisé que de s'instruire de ce qui est propre aux temps, aux lieux, & aux personnes que l'on représente ?

Comme nous ne pouvons avoir connoissance des vêtemens antiques, dit Valere, que par les statues & par les bas-reliefs, & qu'il ne s'en trouve pas beaucoup, parce qu'il n'y a gueres eû que les Grecs & les Romains qui nous aient laissé ces monumens, nous ignorons la plus grande partie des choses qui regardent les autres Nations. Outre cela si nous avons quelques images de la forme des habits, nous n'en savons ni la matiere, ni la couleur.

La lecture des Poëtes & des Historiens, dit Pymandre, ne peut-elle pas vous servir ?

Il est certain, repartis-je, que ceux qui voudront les lire avec soin en tireront un grand secours.

Il seroit bon, dit Valere, que nous vissions
souvent

souvent des personnes intelligentes dans ces sortes de choses , avec lesquelles nous pussions en conférer. Comme la plûpart des Peintres passent leur vie à étudier la pratique de leur art , il y en a peu qui s'arrêtent à la lecture des Auteurs ; ils perdroient même bien du temps , s'il falloit qu'ils fissent dans tous les sujets qu'ils traitent une recherche aussi exacte que vous le souhaitez. Outre qu'il s'en rencontre plusieurs qui ne sauroient de quelle maniere s'y prendre , ni où trouver ce qu'ils auroient besoin.

Si ceux-là , repartis-je , suivoient l'exemple de Raphaël , & qu'ils envisageassent tout ce qui dépend de leur profession , comme a fait Mr. Poussin , ils verroient que quand ils traitent des sujets d'histoire , leurs soins doivent s'étendre aussi-bien à ces sortes d'observations , qu'à beaucoup d'autres choses auxquelles ils s'appliquent.

Il est vrai , dît alors Pymandre , que cette exactitude que vous demandez dans les Peintres , n'est pas si petite , que beaucoup ne se trouvasent fort occupez , s'il falloit qu'avec l'étude qu'ils font des autres parties dont vous avez parlé , ils employassent encore leur temps dans une occupation & une recherche qui demande quasi la vie d'un homme , principalement ceux qui ne connoissent ni les livres , ni les Auteurs qui les peuvent servir dans ces occasions. Mais dites-nous , je vous prie , ce que vous avez remarqué sur les differens habits , vous qui avez tant médité sur toutes les choses nécessaires à la peinture , & que l'on pourroit regarder comme un homme qui a fait dans son esprit beaucoup de Tableaux , & dans lesquels vous n'auriez sans doute

doute rien omis de tout ce qui peut contribuer à la perfection d'un ouvrage.

Je vous avouë , repartis-je , que si l'on pouvoit voir les ouvrages que j'ai quelquefois imaginez , le nombre n'en feroit pas petit , mais il m'est bien avantageux que cela n'ait été qu'en idée , ne doutant pas que dans l'exécution il n'y eût beaucoup de défauts. Car outre qu'il est presque impossible de rien faire de parfait , c'est qu'il est naturel à tous les hommes de se laisser surprendre par l'amour qu'ils ont de leurs propres pensées. Cependant pour ce qui regarde les vêtemens , quelque recherche que j'en aye faite , je n'ai pas assez de présomption pour croire de vous en pouvoir bien instruire. C'est une matière plus vaste & d'une étendue encore plus grande que peut-être vous ne vous l'imaginez. Car comme cela comprend une étude particulière des differens habits de plusieurs nations , & des changemens qui sont arrivez dans la suite des temps , vous jugez bien que quand j'en ferois bien instruit moi-même , il faudroit que j'y eusse pensé , afin d'en parler avec ordre , & ne laisser rien à dire sur cette matière ; & outre cela il faudroit encore avoir plus de temps qu'il ne nous en reste pour continuer nôtre entretien. Mais je pourrai un jour vous communiquer ce que j'ai recueilli de quantité d'habits tant anciens que modernes , & peut-être qu'alors j'aurai aussi mis en état quelques observations que j'ai commencées pour en donner la connoissance , en traitant du véritable usage qu'on en doit faire dans la Peinture ; ce qui pourra davantage vous satisfaire , que le peu de chose que nous en pourrions dire à présent , puisque nous voila bien-tôt au bout de

de nôtre carrière , & à la fin de nôtre voyage.

Comme je disois cela nous nous trouvâmes assez proche de la porte de la Conference ; & parce qu'il faisoit encore jour , & que nous vîmes beaucoup de monde qui entroit dans les Tuilleries , nous y allâmes aussi faire un tour d'allée , après quoi nous nous séparâmes.



EN-

ENTRETIENS SUR LES VIES

E T

SUR LES OUVRAGES DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

SIXIÈME ENTRETIEN.



J'ETOIS en chemin pour aller voir Pymandre , lors que je le rencontrai seul qui venoit me trouver. J'allois , lui dis-je , chez vous pour savoir si vous avez été satisfait de la promenade que nous fîmes hier , & si vous ne vous repentîtes point de m'avoir tant fait parler pendant que nous fûmes à Saint Cloud , & durant nôtre retour ?

Tant s'en faut , me répondit Pymandre ; je fus ravi de ce que la rencontre de Valere fit durer nôtre conversation encore plus long-temps qu'elle n'auroit fait ; & de ce qu'il fut cause qu'on dit des choses , auxquelles sans lui on n'auroit

roit peut-être pas pensé. C'est aussi, je vous l'avoue, ce qui m'a fait sortir si-tôt pour ne vous pas manquer, afin que si d'autres affaires ne vous empêchent point, nous puissions dès aujourd'hui voir le Cabinet des Tableaux du Roi, & considérer les ouvrages de ces grands Maîtres dont vous nous parlâtes.

Si vous êtes dans ce dessein, lui répondis-je, il vaut mieux que nous allions aux Tuilleries. Nous y trouverons les appartemens richement meublés, & la Galerie parée des plus beaux Tableaux de Sa Majesté.

Pymandre fut ravi de cette proposition, & aussi-tôt nous nous rendîmes aux Tuilleries. Après avoir traversé les sales & les chambres ornées de superbes tapisseries, nous entrâmes dans le grand Cabinet, où sur la cheminée étoit le Tableau de la famille de Darius aux pieds d'Alexandre, peint par Mr. le Brun; & à l'opposite, celui où Paul Veronese a représenté Notre Seigneur avec les deux Pelerins en Emaüs. Nous les considérâmes quelque temps, & Pymandre, après avoir regardé avec plaisir celui de Mr. le Brun dont il avoit lû la description qu'on a imprimée il y a quelques années, se tourna vers celui de Paul Veronese, & admirant cette vérité & cet art incomparable qu'on y voit: Ce n'est pas sans raison, me dît-il, que ces ouvrages ont acquis de la réputation. Entrons, lui répondis-je, dans la Galerie, & vous y verrez les chefs-d'œuvres des plus grands Maîtres. C'est là que chacun d'eux tient sa partie, & que tous ensemble, ils forment un concert merveilleux. Leurs différentes beautés font voir la grandeur & l'excellence de la peinture. Ce qui se trouve de particulier

ticulier dans l'un, & qui n'est pas dans les autres, est un témoignage de la vaste étendue de cet art, qu'un homme seul ne peut posséder dans toutes ses parties, ainsi que je vous l'ai dit assez souvent.

Comme nous fûmes dans la Galerie, nous la vîmes ornée de part & d'autre de grands & magnifiques cabinets, de tables de pierres précieuses, de plaques, de gueridons, de cassiolettes, & d'une infinité d'autres vases d'argent d'un travail admirable. Plusieurs de ces vases étoient remplis d'orangers chargez de fruits; & dans quelques autres il y avoit des jasmins couverts de fleurs. Au bout de la Galerie sur une estrade élevée de plusieurs marches étoit le trône, au-dessus duquel, & sous un riche dais on avoit placé ce beau Tableau de Raphaël, où l'on voit Saint Michel qui terrasse le démon. Tout le reste de la Galerie étoit tapissé de damas vert enrichi d'une grande crêpine d'or. Cette tapisserie servoit de fond à une infinité de Tableaux ornez de bordures dorées. Ils étoient attachez avec des cordons & des rubans d'or & de soie, mais si industrieusement disposez, d'espace en espace selon leur grandeur, que cette symétrie & cet arrangement augmentoient de beaucoup la beauté de la décoration.

Après que nous eûmes fait un tour dans la Galerie, & que nous eûmes considéré tout ensemble ce grand amas de richesses, Je vous avoue, dit Pymandre, en regardant les Tableaux qui étoient devant nous, que c'est ici où je me trouve embarrassé. Je comprends bien la vérité de ce qu'on a dit autrefois*, qu'encore qu'il n'y ait qu'un

* Cicer. lib. 3. de Orat.

qu'un Art de peindre, où Zeuxis, Aglaophon & Appelle sembloient avoir atteint la perfection ; néanmoins la maniere de l'un n'étoit point celle de l'autre. Car quoi que toutes ces peintures me semblent parfaitement belles, je croi pourtant qu'elles sont bien différentes les unes des autres : je n'ai pas assez de connoissance, ni assez de lumiere pour discerner ce qu'il y a de plus excellent, ni pour découvrir les défauts qui s'y peuvent rencontrer : je ne connois point ces qualitez extraordinaires qui mettent tant de difference entre les Peintres, ni ces divers goûts, qui font que les ouvrages des uns sont beaucoup plus estimez que ceux des autres : chaque Tableau me semble accompli ; & sans savoir de quelle main il est, je n'y trouve rien qui ne me plaise. C'en est pas que s'il m'en falloit choisir quelques-uns parmi ce grand nombre, il n'y en ait qui me paroïtroient plus agréables que les autres ; & peut-être aussi pourrois-je me tromper dans le choix que j'en ferois.

Quand vous ne prendriez pas, lui répondis-je, ceux des Maîtres les plus fameux, & où il y a plus d'art & de science, vous n'en pourriez choisir qui ne fussent de bonne main. Car ce ne seroit rien dire en vous assurant qu'ils sont tous originaux ; mais c'est quelque chose de considerable de vous faire connoître qu'ils sont des plus célèbres Peintres qui ayent été, & les plus beaux qu'ils ayent faits. Que peut-on souhaiter davantage que de voir dans un même lieu des Tableaux de Raphaël, de Jule Romain, de Perrin del Vague, de Leonard, du Georgeon, du Corège, du Titien, de Paul Veronese, du Tintoret, des Caraches, du Caravage, & de leurs

Eleves , puisque tous ces grands hommes ont formé les principales Ecoles dont nous avons parlé ? Vous pouvez juger des différentes manieres de tous ces Maîtres. Car ils ne se sont pas tous assujettis à imiter ceux qui leur ont mis le pinceau à la main. Après s'être instruits dans leurs écoles , & y avoir appris les principes de l'art, ils se sont élevez d'eux-mêmes dans les connoissances qu'ils ont aquises. Ils se sont rangez sous la maîtresse commune de tous , qui est la Nature, & ont appris d'elle ce que l'on voit dans leurs ouvrages de plus beau & de plus parfait. Il est vrai qu'ils n'ont pas également profité de ses enseignemens. Il y en a qui ont pris d'elle tout ce qu'ils y ont vû ; d'autres ont sù choisir ce qu'elle a de plus précieux & de plus beau. Quelques-uns ne se sont pas donné la peine de regarder seulement la Nature ; ils se sont contentez de suivre ceux qui l'avoient examinée avant eux. D'autres encore par un goût tout particulier ont suivi leur caprice , & n'ont pris pour modelles que leurs imaginations. C'est ce qui fait cette diversité de maniere , & cette grande difference que l'on peut voir ici dans les Tableaux de tous ces Maîtres. Vous pouvez remarquer dans ceux de Raphaël & des Peintres de son Ecole , le beau choix qu'ils ont fait de toutes les parties qui composent un excellent ouvrage. Vous le voyez encore dans ces grands Peintres Lombards , qui véritablement se sont plus attachez à ce qui regarde la couleur , qu'à ce qui est du dessein , & à ce qu'on appelle le *Costume*.

Quant à ceux qui se sont arrêtez à copier la Nature telle qu'ils l'ont trouvée , vous pouvez observer dans les peintures de Michel Ange de

Cara-

Caravage de quelle sorte il l'a représentée. Vous verrez encore la difference qu'il y a entre ceux qui l'ont imité, & les autres Peintres qui se sont laissé emporter à leur propre Genie.

Comme mon intention a toujours été de vous parler des plus excellens Peintres préferablement aux autres, je ne me suis point attaché à vous nommer exactement tous ceux qui ont travaillé en Italie, & ailleurs, bien que le grand nombre de Tableaux qu'ils ont faits rende le nom de quelques-uns assez connu. Ce n'est pas que je ne l'aye fait quelquefois, comme vous savez, mais ç'a été sans aucune recherche particuliere; tâchant plutôt d'abreger mon discours, en ne parlant que des plus habiles hommes, & des choses nécessaires à savoir dans cet art, qu'à m'arrêter à quantité d'ouvriers qui ne meritent pas de tenir rang entre les plus considerables. C'est pourquoy si j'en nomme encore quelques-uns, c'est seulement pour vous marquer en passant quelle a été leur maniere, & vous faire connoître que ce sont bien souvent les Tableaux de ces hommes moins célèbres, que quelques particuliers baptisent des noms les plus fameux, & font passer pour les originaux des plus grands Maîtres, selon qu'ils approchent de la maniere de quelqu'un d'eux. Il y a même de ces Peintres ordinaires qui ont eû le bonheur d'être employez à faire de grands Tableaux. LORENZINO DE BOLOGNE peignit sous le Pontificat de Gregoire XIII. deux histoires à fraisque dans la Chapelle Pauline au Vatican en concurrence de Frederic Zuccherò.

Entre les Eleves de Perrin del Vague, LIVIO AGRESTI de Forli, se rendit assez remarqua-

ble. MARC DE SIENNE acheva de se former sous Daniel de Volterre. Il travailla beaucoup à Rome & à Naples, où il leva plusieurs plans de bâtimens, & composa un livre d'Architecture.

PELLEGRIN DE BOLOGNE peignit aussi sous Daniel de Volterre. Il s'appliqua particulièrement à l'Architecture ; & comme il alla à Milan, & qu'il se fut attaché au service du Cardinal Borromée, il bâtit le Palais de la Sapience, & ensuite il fut choisi pour être l'Architecte de l'Eglise Cathedrale.

Daniel de Volterre eut encore pour Eleve GIACOMO ROCCA Romain. Il tâchoit d'imiter la maniere de son Maître, mais il se servoit de ses desseins autant qu'il pouvoit.

Si vous me demandez maintenant quel rang doivent tenir ces derniers Peintres que je viens de nommer ; je vous répondrai ingenuement que je les mets avec quantité d'autres qui n'ont rien fait d'extraordinaire, & dont j'ai eû si peu de curiosité de voir les Tableaux, que je ne puis pas vous dire en quoi ils ont excellé. En effet soit que l'on veuille faire une étude particuliere de la Peinture, soit que l'on se contente de connoître seulement ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans cet art, il suffit de voir ce que les plus grands hommes ont fait, sans s'arrêter aux ouvrages de quantité d'autres qui ont travaillé sous eux. Je me suis quelquefois rencontré parmi des personnes qui vouloient faire admirer des Tableaux qui portoient le nom de quelques disciples des plus fameux Peintres. Cependant il falloit souvent que ces Curieux employassent toute leur Rhétorique pour faire entendre ce que le Peintre avoit voulu représenter, parce qu'on ne voyoit

voyoit rien que d'embrouillé dans l'ordonnance; qu'il n'y avoit pas une figure qui parût en sa place; que toutes les parties étoient en desordre; & que les couleurs qui doivent aider à détacher les corps, & à les démêler les uns des autres, ne servoient qu'à les confondre & à les embarasser.

Cependant voilà quels sont plusieurs ouvrages que l'on expose dans les Cabinets, & auxquels on donne un nom illustre sous prétexte qu'ils sont peints sur un fond de bois bien ancien, ou sur une toile extrêmement vieille. Il n'est pas besoin de vous en dire davantage, dis-je à Pymandre en avançant quelques pas dans la Galerie; peut-être même que ces réflexions vous deviendroient ennuyeuses. C'est pourquoi nous pouvons en faire d'autres, qui, sans doute, vous seront plus agréables, puisque les Tableaux que voici nous en peuvent fournir de sujet.

Bien loin repartit Pymandre, d'être importuné de ce que vous remarquez de ces Peintres peu connus, & des ouvrages si pleins de défauts qui ont cours parmi le monde, l'on prend plaisir de voir cette opposition que vous faites entre les bons & les mauvais Tableaux; parce qu'il me semble que l'on ne doit rien souhaiter davantage que de bien comprendre les différences qui se trouvent entre tant d'ouvriers.

Elles sont infinies, lui repartis-je, car il y en a, non seulement entre les savans Peintres & les Peintres médiocres, mais même entre les plus célèbres. Quoi qu'ils approchent le plus d'un même but, qui est la perfection, ils ne laissent pas d'être fort differens les uns des autres, ainsi que je vous l'ai dit déjà peut-être trop de fois.

Mais comme la Nature est variée en cent façons ; que chacun la regarde encore en cent différentes manières ; qu'il n'y a point d'ouvrier qui n'ait son goût particulier, & de plus que tous les copistes ne sont pas d'une égale force, il ne faut pas s'étonner si toutes leurs productions sont si différentes. Nous parlâmes hier des couleurs, des jours & des ombres. Considérez, je vous prie, de quelle sorte ces parties sont traitées différemment dans les Tableaux du Titien, & dans ceux de Michel Ange de Caravage. Voilà devant nous ceux du Titien dont je vous parlois, & que l'on estime des plus beaux qu'il ait faits ; & voilà un peu plus bas un des plus achevez qui soit sorti des mains du Caravage dans lequel il a représenté le trépas de la Vierge.

On ne peut pas dire que ce Tableau ne soit peint avec une admirable conduite d'ombres & de lumières ; qu'il n'y ait une rondeur & une force merveilleuse dans toutes les parties qui le composent. Cependant je vous laisse à juger des Tableaux de ces deux Maîtres.

Je voi bien, dit Pymandre, qu'il y a quelque chose de plus agréable dans ceux du Titien que dans celui du Caravage, où je ne trouve ni beauté, ni grace dans les figures.

Il n'y a rien, repartis-je, qu'un Peintre doive tant rechercher, que de rendre ses ouvrages agréables. Mais c'est ce que le Caravage n'a jamais fait. Considérez, s'il vous plaît, quel a été son talent. Il a peint avec une entente de couleurs & de lumières aussi savante qu'aucun Peintre. Vous pouvez remarquer une vérité dans les figures & les autres choses qui les accompagnent ; & l'on peut dire que la Nature ne peut
mieux

mieux être copiée que dans tout ce qu'il a peint. Mais il ne s'est jamais formé aucunes idées de lui-même ; il s'est rendu esclave de cette Nature, & non pas imitateur des belles choses. Il n'a représenté que ce qui lui a paru devant les yeux, & s'est conduit avec si peu de jugement, qu'il n'a ni choisi le beau, ni fui ce qu'il a vû de laid. Il a peint également l'un & l'autre. Et comme on rencontre rarement de beaux objets, & qu'on en rencontre souvent de difformes, il a aussi presque toujours représenté ce qui est de plus laid & de moins agréable. Ce Tableau vous peut faire juger de ce que je dis. Il l'avoit fait pour mettre dans l'Eglise de *la Madonna della Scala in Transtevere*. Mais quelque estime qu'on eût pour les ouvrages de ce Peintre, on ne pût l'y souffrir. Le corps de la Vierge disposé avec si peu de bienfaisance, & qui paroît celui d'une femme noyée, ne sembla pas assez noble pour représenter celui de la Mere de Dieu. On l'ôta de la place où il étoit, & le Duc de Mantouë l'ayant acheté, il a depuis passé en Angleterre, d'où il a été apporté ici.

Ce n'est pas seulement dans ce sujet, mais encore dans toutes les autres histoires qu'il a traitées, qu'il n'a pensé ni à la noblesse, ni à la grandeur dont il devoit les accompagner. Il s'est contenté de mettre ensemble des figures & quelque grande & noble que fût l'action qu'il vouloit peindre, il ne se servoit, pour figurer des Heros ou de grands Personnages que de faquins & de misérables mal faits, tels qu'il les rencontroit, sans pouvoir se détacher de la Nature pour la corriger ; soit qu'il ne pût, ou ne se souciât pas de faire ni de beaux airs de tête, ni de belles

expressions , ni de riches draperies , ni des commodemens nécessaires à ce qu'il vouloit représenter. Il ne regardoit pas à la beauté des jours qui devoient répandre une lumière agréable dans tout son ouvrage. Mais il choisissoit des lieux enfermez pour avoir des lumieres fortes , qui pussent servir à donner plus facilement du relief aux corps qui en feroient éclairer. Cependant admirez , s'il vous plaît , le caprice de la Fortune. Le Caravage a eû ses sectateurs. Manfrede & le Valentin , de qui vous pouvez aussi voir ici des Tableaux , ont suivi sa maniere. Je ne sai s'il vous souvient d'un Amour que nous avons vû au Palais Justinien qu'on regardoit comme un chef-d'œuvre du Caravage , & qu'on estimoit des sommes immenses.

Il m'en souvient à présent , dit Pymandre , & que même Mr. Poussin nous en parloit un jour avec grand mépris.

Mr. Poussin , lui repartis-je , ne pouvoit rien souffrir du Caravage , & disoit qu'il étoit venu au monde pour détruire la Peinture. Mais il ne faut pas s'étonner de l'aversion qu'il avoit pour lui. Car si le Poussin cherchoit la noblesse dans ses sujets , le Caravage se laissoit emporter à la vérité du naturel tel qu'il le voyoit. Ainsi ils étoient bien opposez l'un à l'autre. Cependant si l'on considere en particulier ce qui dépend de l'art de peindre , Michel-Ange de Caravage l'avoit tout entier ; j'entens l'art d'imiter ce qu'il avoit devant les yeux. En voyant le portrait qu'il a fait du Grand-Maître de Malthe qui est dans le Cabinet du Roi , vous avouerez qu'on ne peut jamais rien faire de plus beau , parce que comme il n'avoit à faire qu'un portrait , il a imité si

par-

parfaitement la Nature, qu'il n'a rien laissé à y désirer.

Mais cette partie de bien peindre les corps tels qu'on les voit, n'est pas ce qui fait entièrement les grands Peintres : il y en a encore d'autres qui la doivent accompagner, & que l'on admire bien davantage.

Venez, je vous prie, considérer les tableaux du Guide. Ce Peintre, comme vous savez, étoit Eleve des Caraches. N'ayant pû les égaler en beaucoup de choses, il y en a dans lesquelles il les a surpassez, ayant possédé des talens, qui l'ont rendu très-recommandable. Il n'a pas donné à ses figures cette vérité, cette force, & cette rondeur qui paroît dans celles du Caravage. Mais cette noblesse, ces airs de tête si beaux, & ces accommodemens de femmes si gracieux, qu'on voit dans ses ouvrages, lui ont donné un rang bien au dessus du Caravage ; & tel que l'ont eû le Dominiquin, l'Albane, & plusieurs autres Elèves des Caraches, dont vous pouvez considérer ici les plus beaux Tableaux.

Alors je cessai de parler ; & après avoir été quelque temps attaché à regarder les Tableaux de ces differens Maîtres, je dis à Pymandre : Vous pouvez observer ici ce que nous avons dit jusqu'à présent des principales parties de la Peinture, tant pour ce qui regarde la grandeur des ordonnances, la force du dessein, la beauté du coloris, & la noblesse des expressions, que pour les autres choses dont nous nous sommes déjà entretenus. Ne nous contentons pas d'admirer dans Raphaël l'expression de ses belles idées. Voyons encore dans les autres Peintres qui sont venus depuis lui, de quelle forte ils ont mis leurs pen-

fées au jour. Bien que les Tableaux qui ornent la voute de cette Galerie ne soient que les copies de ceux qui sont à Rome au Palais Farnese, ils ne laisseront pas de nous servir d'exemple. Car les originaux étant à fraisque, & ne pouvant être transportez, on doit en estimer beaucoup les copies, lors qu'elles sont aussi belles que celles-ci.

Quand vous parlez d'expressions, interrompit Pymandre, n'entendez-vous pas les passions de l'ame qui paroissent sur le visage, & que le Peintre représente selon la nature du sujet qu'il traite?

Le mot d'expression en général, repartis-je, se doit prendre dans la Peinture, aussi bien qu'en toute autre chose pour la veritable & naturelle représentation de ce que l'on veut faire voir & donner à connoître. Ainsi l'expression s'étend à traiter une histoire dans toutes les circonstances qu'elle demande pour instruire; à représenter un corps avec toutes ses parties dans l'action qui lui est convenable; à faire voir sur le visage les passions necessaires aux figures que l'on peint; & comme c'est sur le visage que l'on connoît mieux les affections de l'ame, on se sert ordinairement du mot d'expression pour signifier les passions que l'on veut exprimer.

Ce sont, dit Pymandre, ces différentes images de nos passions qui sont difficiles à bien représenter, & en quoi tous les Peintres n'ont pas également réussi.

Raphaël, répondis-je, a été sans doute un des plus savans dans cette partie. Car la plupart des Peintres qui l'ont suivi, n'ont fait que le copier, & ne sont pas entrez comme lui dans la connoissance

sance qu'ils devroient avoir de la nature des passions & de leurs effets. Pour les bien peindre, il faut qu'un Peintre non seulement ait exactement observé les marques qu'elles impriment au dehors, mais qu'il sache ce qui les fait naître dans le cœur de l'homme, & de quelle sorte ceux qui se rencontrent à quelque spectacle sont différemment touchés de ce qu'ils voyent. Tout le monde ne ressent pas en même temps de semblables passions. Un même sujet en cause, qui sont bien différentes entre elles ; puisque nous voyons que si un homme de bien est recompensé de ses belles actions, les honnêtes gens en reçoivent du plaisir, & les méchans en ont de la jalousie. Ainsi l'on peut observer en même temps sur le visage des uns & des autres des changemens tout-à-fait contraires & opposez.

Afin donc que le Peintre sache exprimer dans ses ouvrages ces diverses passions, il faut qu'il les connoisse dans leur source pour en mieux connoître encore les différens effets.

Le premier effet de l'Amour, dit alors Pymandre, qui est une des principales passions de l'ame, étant un desir de posséder la chose que l'on aime, je m'imagine que ce sentiment qui se fait seulement dans l'esprit, est assez difficile à bien représenter dans un Tableau.

Je ne vous parlerai pas, repris-je, de l'art & de l'industrie dont un excellent Peintre se sert pour former des traits, & couvrir des couleurs qui expriment parfaitement les passions de l'ame ; c'est un secret que ceux même qui le possèdent auroient bien de la peine à apprendre aux autres. Et quoi que Raphaël ne cachât rien à ses disciples de tout ce qu'il savoit, on ne voit

pas qu'ils ayent comme lui donné à leurs figures les belles expressions qui rendent les siennes si considerables, parce que cela dépend de la force de l'imagination de celui qui peint, & que ce qu'on en pourroit communiquer dépend encore tellement de la pratique, qu'il faut être un très-savant Peintre pour en faire des demonstrations avec le crayon ou avec le pinceau, & aussi être bon dessinateur pour profiter des leçons qu'on auroit reçues. Ainsi nous ne devons pas entrer dans une connoissance reservée aux Maîtres de l'art, & qui ne s'apprend point par le seul discours. Mais nous pouvons bien dire sur le sujet des Passions, ce qui regarde la theorie, j'entens de quelle maniere elles naissent dans l'ame; leurs differens effets; ce que tous les Peintres y doivent remarquer: & en les développant, les exposer tellement en vûë, qu'on les puisse bien considerer, & en faire des peintures qui leur ressemblerent.

Me renfermant donc dans la seule connoissance qu'on peut donner de la nature des Passions, je vous dirai pour répondre à ce que vous demandez que ce desir qui nous travaille dans l'ame pour nous joindre à ce que nous aimons, ou nous en rendre possesseurs, est comme vous dites, assez mal-aisé à bien représenter. Il faut pour cela qu'un Peintre observe l'état où une personne se trouve quand elle est possédée de cette passion.

Comme l'esprit qui est fortement occupé dans la recherche de ce qu'il aime, ou à la contemplation de l'objet qui le charme, n'a point d'autre pensée qui l'attache, il arrive que l'ame étant plus unie avec ce qu'elle aime qu'avec son propre corps,

corps, elle se fait aussi paroître plus présente dans l'objet qu'elle chérit s'il est proche d'elle, ou bien il semble qu'elle soit absente & hors de son propre cours, lors qu'elle se trouve éloignée de ce qu'elle aime. De sorte que c'est le devoir d'un Peintre de faire connoître ces deux differens états par des expressions différentes. S'il vouloit par exemple figurer ce dernier état d'un amant, & faire paroître un corps comme abandonné de son ame, il représenteroit une personne dans un extase & dans un abbatement qui le rendroit comme immobile & sans vie.

Pour le premier état dont nous avons parlé, il se peut exprimer par des langueurs & par des ravissemens que l'on voit dans ceux qui aiment fortement lors qu'ils jouissent de la présence de la chose qu'ils aiment, ce que le Carache a bien imité dans cette Galerie.

Ayant dit cela, je fis considérer à Pymandre un Tableau, où Jupiter est représenté avec Junon, dans lequel soit que l'on regarde l'action & la contenance de ce Dieu, soit que l'on considère l'émotion de son visage & de ses yeux languissans, l'on voit les marques d'une passion très-violente.

On pourroit bien encore, lui dis-je, faire la même observation dans un Tableau où le Titien a peint Venus & Adonis. Mais je vous dirai que ce qui demande une étude très-exacte est la connoissance des divers mouvemens dont l'esprit d'un Amant est agité pendant que sa passion dure. Car elle imprime sur son corps des marques différentes, selon les differens transports où il se trouve. Tantôt la joye éclate sur son visage, &

tantôt ce même visage paroît pâle & mourant quand la joye fait place à la tristesse. Souvent on voit des larmes qui coulent des yeux des Amans infortunez. Quelquefois ces mêmes Amans paroissent tout de feu, & d'autres fois ils sont tout de glace. Tantôt ils font des plaintes, & incontinent après ils sont muets & insensibles.

Ces differens changemens, interrompit Pymandre, arrivent selon que l'ame se trouve agitée entre la crainte & l'esperance, & c'est ce qui fait qu'elle donne des marques de joye ou de douleur. Lorsque le Tasse * depeint Tancrede amoureux de cette belle inconnue qu'il avoit rencontrée auprès d'une fontaine, il fait assez bien voir de quelle sorte paroît un homme nouvellement enflammé.

Ceux qui connoîtront bien les effets de l'amour, repris-je, ne pourront pas long-temps ignorer quels sont les effets de la haine.

Pour les bien comprendre, repliqua Pymandre, il n'y a qu'à chercher les causes de l'une & de l'autre, & considerer, que comme l'amour vient du sentiment du bien qu'il a pour l'objet qu'il desire & qu'il cherche; aussi la haine naît du sentiment du mal qu'elle regarde & qu'elle fuit.

Il est vrai, repartis-je, mais il y a des haines bien plus fortes les unes que les autres. Il s'en trouve qui ne sont que des antipathies naturelles, & des aversions que l'on a pour certaines choses; mais il y en a qui sont furieuses, & enragées, & qui durent jusqu'après la mort.

Ces

* Gierusalemme liber. c. 1. stanz. 49.

Ces fortes haines , dît Pymandre , ne s'enracinent d'ordinaire que dans des corps dominez par une abondance de bile , & il est aisé , ce me semble , à un Peintre qui veut représenter quelqu'un possédé de cette malheureuse passion , de lui donner les marques qu'elle porte avec elle. Les personnes généreuses & hardies , ne sont pas sujettes à ce tourment comme les poltronnes & les lâches , qui craignant toutes choses , conçoivent aisément de la haine contre ceux qu'elles pensent leur pouvoir nuire : mais ceux qui sont sujets à ces fortes haines ont d'ordinaire quelque marque de cruauté sur le visage.

Comme les objets de l'amour & de la haine , interrompis-je , peuvent être représentés à l'ame en deux manieres , ou par les sens extérieurs , ou par les sens intérieurs ; & que ceux dont jugent les sens intérieurs , sont nommez bons ou mauvais ; & ceux dont la connoissance dépend des extérieurs sont appelez beaux ou laids , il y en a qui ont cru que l'on pouvoit considerer deux fortes d'amour & deux sortes de haines ; l'une qui a pour objet le beau & le laid , l'autre qui regarde le bien & le mal. Et afin de ne les confondre pas ils ont donné à la premiere sorte d'amour & de haine , qui a pour objet le beau & le laid , le nom d'Agrement & d'Horreur , pour marquer par ces deux noms differens l'estime que l'on fait des beaux objets , & l'aversiion que l'on a pour les choses laides. Et comme ces deux fortes de passions regardent les sens extérieurs , plus que ne font les deux autres , elles impriment aussi des marques plus sensibles sur le visage des personnes qui en sont touchées , principalement lors qu'elles sont surprises par la rencontre d'un objet

objet ou agréable, ou fâcheux.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux représenter l'état auquel on se trouve dans cette occasion, que Mr. Pouffin l'a fait dans un paysage qu'il peignit autrefois pour le Sieur Pointel son ami. On y voit un homme, qui voulant s'approcher d'une fontaine, demeure tout effrayé en appercevant un corps mort environné d'un serpent; & plus loin une femme assise & toute épouvantée, voyant avec quelle frayeur cet homme s'enfuit. On découvre dans la contenance de l'homme, & sur les traits de son visage non seulement l'horreur qu'il a de voir ce corps mort étendu sur le bord de la fontaine, mais aussi la crainte qui l'a saisi à la rencontre de cet affreux serpent dont il appréhende un traitement semblable. Or quand la crainte du mal se joint à l'aversion qu'on a pour un objet désagréable, il est certain que l'expression en est bien plus forte. Car les sourcils s'élèvent, les yeux & la bouche s'ouvrent plus grands, comme pour chercher un asile, & demander du secours. Les cheveux se dressent à la tête, le sang se retire du visage, le laisse pâle & défait, & tous les membres deviennent si impuissans qu'on a peine à parler & à courir : ce que l'on voit parfaitement bien représenté dans ce Tableau.

Il y a une autre sorte de passion qui n'est point cet agrément que l'on trouve dans les belles choses, ni l'aversion que l'on a pour les laides. C'est l'Admiration, qui semble être une haute estime que l'on conçoit tant pour les bonnes choses que pour les belles. Elle regarde aussi les prodiges, les miracles, & les grandes actions. Ainsi nous admirons la bonté d'une personne, sa beauté, sa
géné-

générosité & sa valeur. Le Tasse & l'Arioste voulant représenter un homme dans l'admiration, le font paroître comme immobile, hauffant le front & le sourcil, sans ferrer les levres ni fermer les yeux.

Je ne sai s'il vous souvient du Tableau que Mr. Poussin a fait ici au Noviciat des Jesuites. On ne peut rien voir de plus beau que les expressions de joye & d'admiration qui s'y rencontrent. Le sujet de cet ouvrage est une femme que Saint François Xavier reffuscite dans le Japon. Il y a des hommes & des femmes, qui voyant ce corps ranimé par les prieres du Saint, passent tout d'un coup de la tristesse à la joye, & du desespoir à l'admiration. Outre qu'on voit dans cet ouvrage les passions admirablement peintes, on y remarque encore des airs de tête tout à fait differens & extraordinaires.

Mais, dis-je à Pymandre, en lui faisant regarder ce beau Tableau, où Raphaël a représenté toute la famille du petit Jesus, peut-on trouver un sujet, où ces diverses expressions d'amour, de joye, d'agrément, & d'admiration soient plus savamment exprimées, que cet ouvrage incomparable? Considérez bien ces differens visages, & vous y remarquerez tous ces mouvemens de l'ame parfaitement bien représentez.

Après avoir été quelque-temps à examiner toutes les parties de ce Tableau, je repris ainsi mon discours. Je vous dirai que le Desir & la Fuite, sont deux passions, dont les effets sont presque semblables à ceux que l'amour & la haine produisent, si ce n'est que ceux du desir & de la fuite, sont moins violens que ceux de la haine

ne & de l'amour. Néanmoins comme les uns & les autres ont pour objet le bien & le mal, il est aisé pour peu qu'on y prenne garde de connoître les differences que l'on y doit observer.

Alors étant demeuré quelque-temps sans parler, Pymandre qui crut que je ne voulois pas m'étendre davantage sur cette matiere, me dit aussi-tôt, puisque nous sommes tombez sur le discours des passions, ne vous lassez point, je vous prie, de rapporter tout ce que vous y avez remarqué.

C'est en effet, lui repartis-je, une partie si necessaire, & si considerable dans la Peinture, que je ne croi pas qu'on puisse rien dire de plus important, & qui vous donne plus de plaisir, lors que vous verrez quelques Tableaux, où les passions seront bien représentées.

Le plaisir même que j'en reçois déjà, dit Pymandre, n'est-il pas une passion dont il faut que vous parliez ? Oui sans doute, lui repliquai je, s'il est vrai que le plaisir se forme dans l'ame par la présence des objets, qui nous donnent de la joye. C'est de cette joye qui fait épanouir le cœur, comme une fleur qui éclôt, que se forme le ris, qui n'est que l'effet & une apparence extérieure de la passion intérieure.

Mais, interrompit Pymandre, le ris vient aussi quelquefois d'une émotion corporelle, & non pas de la joye; comme celui qui procede du chatouillement des aisselles, dont l'on a vû autrefois des Gladiateurs mourir en riant, à cause qu'ils avoient été bleffez sous le bras.

Je pense, repartis-je, que cette sorte de ris n'est pas fort agréable; & comme il est seulement

ment causé par quelque nerf, ou par quelque muscle offensé; je ne crois pas qu'il fasse sur le visage un effet semblable à celui qui vient de la joye. Toutefois comme je n'ai jamais fait cette observation, je ne vous en dirai rien: je me contenterai de remarquer que quand le ris est un effet du plaisir que nôtre cœur ressent, il vient d'une soudaine émotion de nôtre ame, qui voulant exprimer sa joye excite une grande abondance de sang chaud, & multiplie les esprits qui agitent les muscles qui sont à l'entour du cœur, lesquels se communiquant à ceux qui sont attachés aux deux côtes de la bouche, les font soulever, & contraignent en même temps les levres de s'ouvrir avec un changement de toute la forme du visage. De sorte que vous pouvez juger qu'un Peintre excellent doit bien connoître ces diverses causes pour les mieux observer sur le naturel, & pour en faire voir tous les effets dans les Figures qu'il représente: car par ce moyen il mettra de la difference, non seulement entre le pleurer & le rire, que les ignorans ne savent pas trop bien distinguer, mais encore entre les fortes joyes & les moindres.

Ce n'est pas encore assez d'exprimer le ris sur le visage quand le sujet le demande, il faut savoir donner les mouvemens de la joye selon l'action que l'on représente, conformément à l'âge & à la condition des personnes que l'on peint. Comme ce sont les choses nouvelles qui excitent la joye dans le cœur, les personnes âgées qui se trouveront à un spectacle en feront beaucoup moins touchées que les jeunes gens, dont la complexion est plus susceptible de cette passion, n'étant pas accoutumés à toutes sortes de nouveautez.

Il y a encore une chose à remarquer, c'est qu'à la vûë des spectacles ; les hommes graves & de qualité s'empêchent mieux de rire que le vulgaire, parce que les hommes sages & un peu âgez, sont d'ordinaire attachez à de profondes méditations ; ainsi à cause de leurs pensées plus sérieuses, & aussi à cause de leur temperament qui est souvent melancholique, ils ne s'arrêtent pas à des choses legeres, comme fait le peuple & les enfans. De sorte que dans l'ordonnance d'un Tableau, le Peintre doit distribuer les mouvemens de ses figures avec bienséance, faisant voir quel est le vrai caractère de la passion qu'il représente, & jusqu'où chacun la doit posseder, en donnant, comme nous avons dit, des marques conformes au naturel, à l'âge & à la condition de ceux qu'on veut représenter.

Selon vous, interrompit Pymandre en souriant, il y a donc des ris de condition.

Affûrément, repartis-je, & si vous avez jamais considéré de quelle maniere un Païsan exprime sa joye, je m'assure que sa façon de le faire a été capable de vous faire rire vous-même, mais d'une maniere differente. Et c'est aussi une marque du jugement du Peintre, & un effet de l'Art, de ne représenter pas seulement le ris, mais de faire encore que ceux que l'on peint rians, fassent si bien connoître le sujet de leur joye, qu'ils obligent ceux qui les regardent de faire la même chose. Voyez, je vous prie, dans ce grand Tableau du Triomphe de Bacchus comme le Carache a donné differens caracteres de joye à toutes ces figures, mais cependant tous conformes à son sujet. Le Dominiquin n'est pas loué d'avoir représenté dans une histoire aussi sérieuse, qu'est.

qu'est celle du martyre de S. André, un incident qui lui donne occasion de peindre des bourreaux qui rient, & qui font des actions indignes de l'action qu'il a figurée. Les expressions de raillerie, ne conviennent pas à des sujets qui doivent exciter une grande horreur, ou une extrême pitié.

Comme je cessois de parler, nous nous rencontrâmes à l'endroit de la Galerie, où est un Tableau du Carache, dans lequel on voit Andromede attachée à un rocher.

Pymandre ayant jetté les yeux dessus, & me faisant remarquer les expressions de douleur & de tristesse qu'on y voit: Que vous semble, me dit-il, de la douleur? Trouvez-vous qu'elle soit plus difficile à bien représenter que l'amour & la joye?

Afin de bien exprimer la douleur, repartis-je, il faut la bien connoître. Pour cela il me semble, que puis qu'elle est un tourment de l'esprit & du corps, on doit la séparer en deux branches, & lui donner deux noms differens. Car lors que cette passion afflige le corps, on peut proprement l'appeller Douleur; & lors qu'elle tourmente l'esprit, son vrai nom est Tristesse. Ces deux qualitez sont differentes l'une de l'autre, en ce que la douleur corporelle paroît, avec une alteration plus visible, & des actions plus fortes dans les personnes qui souffrent; ce qu'on peut remarquer dans les criminels qu'on châtie, ou dans des gens blesez; au lieu que la douleur de l'esprit n'est pas toujours accompagnée des agitations & des mouvemens du corps.

Je ne sai si vous vous souvenez d'un Tableau dont l'antiquité a fait tant d'état pour les belles ex-

expressions que l'on y voyoit. Aristide Peintre célèbre, & dont nous avons autrefois parlé, avoit peint la prise d'une Ville, où entr'autres Figures, il fit paroître une femme mourante des blessures dont elle étoit couverte. Elle tenoit entre ses bras un petit enfant, qui voulant teter s'attachoit des mains à une playe qu'elle avoit à la mamelle; ce qui sembloit être cause que cette femme expirante en ressentoit un surcroît de douleur, & témoignoit encore dans le misérable état où elle étoit, la peur qu'elle avoit que son enfant ne trouvant plus de lait dans son sein, n'en tirât du sang au lieu de nourriture.

Vous parlez, dit Pymandre, d'un Tableau qui fut en si grande réputation, qu'Alexandre le fit porter à Pélas lieu de sa naissance.

Je vous parle, repartis-je, d'un ouvrage qui me semble assez propre à nôtre sujet: car les expressions m'en paroissent si belles & si bien dépeintes par ceux qui en ont écrit, que j'ai crû mettre une belle image dans vôtre esprit, en vous faisant souvenir de cette Peinture.

Les anciens, repliqua Pymandre, n'ont-ils pas aussi fait grande estime d'un Tableau où Thimante représenta l'état d'un Pere affligé?

Le Tableau dont vous parlez, répondis-je, étoit différent de l'autre, en ce que celui d'Aristide faisoit voir beaucoup de cette passion que nous appellons Douleur, & celui de Thimante exprimoit cette autre passion que nous nommons Tristesse.

Or comme la tristesse, qui est donc la douleur de l'esprit, peut naître des objets passez, des présens & de ceux que l'on croit devoir arriver, il faut que le Peintre prenne garde à représenter
dans

dans son ouvrage les choses qui doivent marquer ces trois temps. Cela se peut faire en faisant seulement voir la tristesse sur le visage des personnes qui en doivent être touchées. Par exemple, si on représente Ariadne sur le bord de la mer, lors que Bacchus la trouve triste & abatuë, à cause de l'infidélité de celui qui l'a laissée, il n'y aura que cette Princesse qui paroîtra affligée, parce que le sujet de son déplaisir n'est pas présent ni connu, & qu'il n'y a qu'elle qui le sache. Car pourquoi Bacchus & ceux de sa suite qui la rencontrent, ressentiroient-ils quelque douleur, puis qu'ils ne connoissent point encore cette femme affligée, & ne voyent point quelle est la cause de son déplaisir ?

Celui qui représenta Melagre que l'on portoit au Tombeau, mit fort à propos la tristesse sur le visage de ceux qui rendoient à ce mort les derniers devoirs, parce que le sujet étoit présent. Que si un Peintre veut faire paroître dans ses figures une tristesse causée par l'attente de quelque chose de fâcheux : alors il faut qu'il considère quels personnages en doivent être les plus touchés. Car si c'est un malheur connu de tout le monde, comme celui qui menace Andromede attachée à un rocher, la douleur doit paroître non seulement sur le visage de cette infortunée Princesse, mais encore sur celui de son pere, de sa mere, & de tous ceux qui sont présens, & qui voyent le danger où elle est exposée, comme le Carache a fait dans ce Tableau.

Mais si on représentoit une personne dans l'attente d'une mauvaise nouvelle, ou de quelque accident funeste, sans doute la tristesse ne devroit paroître que dans cette seule personne, parce que
tous

tous ceux qui sont auprès d'elle ne peuvent pas savoir ses appréhensions ; & quand ils les fauroient, ils n'en doivent pas paroître si fort affligez , à cause que d'ordinaire nous ne sommes touchés de compassion , que quand nous voyons une personne être effectivement dans la peine & dans le malheur. Mais nous n'allons pas toujours avec elle au devant du mal , nous attendons qu'il soit arrivé pour prendre part à son affliction. Et je m'imagine que quand la femme de César troublée par le songe qui lui pronostiqua la mort de son mari , fit ses efforts pour l'empêcher d'aller au Senat , elle étoit seule alors en qui l'on vît des marques de tristesse & de crainte.

Or comme la tristesse cause de fâcheux effets, il faut considérer de quelle sorte elle agit sur l'esprit , pour mieux connoître les impressions qu'elle fait sur le corps. Premièrement , si cette douleur est excessive , elle abat l'esprit , & semble l'interdire de ses fonctions ordinaires : en sorte que si vous représentez une personne dans une profonde tristesse ; il faut qu'elle paroisse accablée, & comme incapable de faire aucune action.

Mais , interrompit Pymandre , il arrive souvent que quand il nous reste quelque esperance de pouvoir surmonter les causes de nôtre déplaisir, alors cette esperance peut servir à fortifier nôtre esprit , & à enflâmer nôtre courage.

En ce cas , repris-je , le Peintre doit donner quelque vigueur à ses figures ; mais il faut aussi que l'esperance ou le desespoir aient lieu de se rencontrer avec la douleur , & alors elles servent à faire agir , & à reveiller la tristesse , qui de son naturel est lente & assoupie.

Ainsi quand Raphaël a représenté le martyre
des

des Innocens , il a fait voir des femmes dans ces états d'une douleur & d'une tristesse extrême. Celles qui tiennent leurs enfans encore vivans, tâchent de fuir , & de se sauver ; & celles qui les voyent massacrez , s'abandonnent à la douleur , ou n'ont de force que pour montrer des effets de leur desespoir , en s'arrachant les cheveux , & se jettant sur les corps de ces pauvres innocens.

Mais lors que nous sommes éloignez de l'objet qui cause nôtre affliction , & qu'il ne nous reste nulle sorte d'esperance , nous demeurons comme stupides , & nous nous donnons en proye à nos maux.

Il n'est pas besoin de remarquer ici tous les tourmens que cette passion cause à l'esprit , & toutes les gênes qu'elle lui fait souffrir ; nous devons seulement considerer les effets qu'elle produit sur le corps. Une des plus ordinaires marques de la Tristesse , est un abatement , & une pâleur sur le visage , & dans tous les membres, d'autant que c'est une passion maligne, froide & seche , qui épuise l'humeur radicale , & qui en éteignant peu à peu la chaleur naturelle , pousse son venin jusques au cœur qu'elle flétrit , & dont elle consume les forces par sa mauvaise influence. Il me souvient que l'Arioste † représente assez bien les changemens que cette passion fait sur le visage , quand il parle de Joconde , & qu'après avoir dit les tourmens de son ame , il fait ainsi l'image de cet infortuné mari.

*E la faccia , che dianzi era sì bella ,
Si cangia sì , che più non sembra quella.*

Tom. III.

H

Par

† Cant. 28.

*Par che gli occhi si ascondan ne la testa,
Cresciuto il naso par nel viso scarno;
De la beltà si poca li ne resta,
Che ne potrà far paragone indarno.*

Je ne crois pas, dît Pymandre, qu'un Peintre fit une belle Personne, s'il la peignoit telle que l'Arioste figure Joconde.

Cette Personne seroit belle, repartis-je, étant représentée dans le temps de son affliction : de même que dans un sujet bien different, la vraisemblance ne se trouveroit pas, si on représentoit la Magdeleine dans une fraîcheur & dans un embonpoint, lors qu'elle est dans le desert à faire penitence. Et puis une personne peut encore être belle, quoi qu'elle soit affligée ; car il faut que la douleur ne soit mise sur son visage, que comme un voile au travers duquel on aperçoive sa beauté, lors principalement que la douleur est toute récente, & qu'elle n'a pas encore eû le temps de faire impression sur le corps, comme dans les premiers momens que la Magdeleine se convertit. Outre cela c'est, que la tristesse ne réduit pas toujours les personnes dans un état qui défigure les traits de leur visage, & les rende méconnoissables. Quand elle est un peu moins forte nous versons des larmes, nous jettons au dehors, pour ainsi dire, une partie de nôtre affliction : & en épuisant par ce moyen l'humeur qui nous oppresse, nous nous déchargeons peu à peu du fardeau que nous avions au dedans. C'est pourquoi dans un Tableau, il faut quelquefois que ceux qui ne pleurent pas, soient plus abbatus & paroissent comme accablez de douleur. Mais pour ceux qui sont peints répandant des larmes,

mes, on peut leur donner plus d'action, parce que l'ame qui s'aide elle-même, soulage le corps par ce petit secours qu'il reçoit. Ainsi dans cette Peinture que vous avez vûë à Rome dans l'Eglise de la Trinité du Mont, Daniel de Volterre a représenté la Vierge au pied de la Croix accablée de tristesse, & le cœur pressé d'une extrême douleur. Les autres femmes qui sont dans les pleurs, s'employent à la secourir, parce que trouvant quelque soulagement dans leurs larmes, il leur reste assez de force pour assister la Mere du Fils de Dieu.

Or ce n'est pas assez de représenter la douleur & la tristesse dans les personnes qui ont sujet d'en être touchées. Il faut encore imprimer sur le visage de ceux qui les voyent des marques de compassion & de misericorde. Pour cela il faut connoître quels sont les sujets qui veulent que nous exprimions la pitié sur le visage d'une figure.

Lors qu'un Peintre représente le martyre de quelque Saint, ou bien quelque accident fâcheux; il faut qu'il y ait toujours quelques-uns de ceux qui sont présens qui soient touchez de compassion, parce qu'on a pitié des personnes qui souffrent, principalement si ce sont des gens de bien qui soient injustement affligés. Comme cette passion est une douleur que nous ressentons des miseres de ceux que nous jugeons dignes d'une meilleure fortune, les marques qu'elle laisse sur le visage, approchent beaucoup de celles de la tristesse. Car la pitié est une espece de tristesse mêlée d'amour, ou de bonne volonté que nous avons pour ceux qui souffrent. Et quand il arrive que nous voyons une personne dans les su-

plices & dans les tourmens , alors l'horreur se joint avec la pitié qui donne un ressentiment plus vif à l'ame , & la remplissant d'une certaine appréhension ; retire auprès du cœur le sang & les esprits , qui semblent attirer aussi avec eux les muscles , & les tendons où ils résident ; ce qui fait que dans une grande frayeur , le visage devient pâle , se défigure , & fait quelquefois des mouvemens horribles.

Que si l'action qui nous épouvante nous a surpris à l'impourvû , alors les yeux & la bouche sont les principales parties qui marquent de l'étonnement & de la surprise : & comme souvent les yeux ne peuvent supporter la vûë d'un objet fâcheux , ils se détournent & regardent ailleurs. C'est ainsi qu'en peignant le Jugement de Salomon , on peut représenter des femmes qui tournent le visage d'un autre côté , & des enfans qui se cachent , & qui semblent crier voyant un Soldat qui se prépare pour exécuter l'Arrêt de ce Prince ; parce qu'il est bien vrai-semblable que chacun fut surpris d'un jugement si étrange , & qu'il n'y eût personne qui ne fût touché de pitié & d'horreur , de voir un enfant qu'on vouloit séparer en deux ; ce que Mr. Poussin a exprimé avec beaucoup d'art & de science dans un Tableau qu'il a fait.

Si donc nous sommes touchés des spectacles douloureux , des supplices & des naufrages ; si nous avons pitié de la misère d'un pauvre , & des souffrances d'un malade ; nous sommes encore plus sensiblement émus , lorsque nos proches & nos amis se trouvent dans ces sortes de calamitez ; & c'est en quoi il faut mettre de la différence dans les actions des figures selon les divers sujets , & faire
que

que les enfans d'un malade & ses amis soient plus affligés que les étrangers. Cela se trouve observé dans le Tableau de Germanicus , dont vous fîtes faire une copie étant à Rome. On y voit ces differens degrez de douleur parfaitement exprimez. La tristesse ne paroît pas si forte dans les jeunes enfans de ce Prince que dans sa femme. Il y a seulement sur leurs visages des marques de cette tendresse , dont leurs jeunes cœurs pouvoient être capables. Les Capitaines qui sont présens , font paroître leur douleur par leurs actions , & font voir à Germanicus le desir qu'ils ont de venger sa mort. Il y a d'autres Officiers & quelques Soldats qui versent des larmes , & qui par leur contenance témoignent le déplaisir qu'ils souffrent de perdre ce Prince dans la fleur de son âge.

Et parce , dît Pymandre , qu'on ne connoît pas toujours aisément quelle est la douleur des femmes à la mort de leurs maris , le Pouffin a laissé à deviner dans son Tableau celle d'Agrip-pine , qui se cache le visage avec un mouchoir.

C'est l'adresse de cet excellent Peintre , repartis-je , qui n'a pas cru pouvoir mieux exprimer une douleur excessive , qu'en couvrant le visage de cette Princesse , à l'imitation de cet ancien Peintre que nous venons de nommer.

Il y a des infortunes , repliqua Pymandre , dont une ame est sensiblement touchée , & qui cependant ne font pas de si fortes impressions sur le corps , que d'autres sujets qui causent moins de peine. Ainsi Psammetite * Roi d'Egypte parut les larmes aux yeux , en voyant un de ses amis dans une extrême misere , quoi qu'avant cela il

H 3

eût

* Herod. in Thal.

eût vû avec une constance admirable conduire son propre fils au suplice. C'est pourquoi ne pensez-vous pas qu'il est bien difficile qu'un Peintre imprime toujours sur le visage de ses figures les veritables marques de cette pitié, puisque la nature est elle-même inégale dans ces rencontres ?

La difficulté de l'expression, repartis-je, ne vient pas de l'inegalité de la nature, & des divers effets qu'elle produit ; mais il est certain que le Peintre doit l'imiter & la suivre pas à pas dans ce qu'elle fait : de sorte que dans cette rencontre que vous venez de citer, qui a été si extraordinaire, qu'elle s'est fait remarquer de l'antiquité, un Peintre qui voudroit en faire un Tableau ne devroit pas représenter ce Roi les larmes aux yeux en voyant son fils, puis qu'il feroit une faute contre l'Histoire, mais il pourroit toujours imprimer sur son visage quelque signe, qui marquât l'état de son ame affligée. Car si un spectacle si funeste & si cruel ôta l'usage des pleurs à ce Pere desolé, son ame pour cela n'étoit pas sans souffrir des émotions très-piquantes, qui paroissent toujours assez par quelques marques extérieures.

Après avoir été quelque-temps sans parler, je continuai de dire, l'Indignation est une sorte de douleur toute contraire à la compassion & à la misericorde : car l'indignation se forme en nous quand nous voyons les méchans triompher, & obtenir des récompenses qu'ils n'ont pas méritées, ou qu'ils n'ont acquises que par des crimes. Cette passion est différente de l'Envie, en ce que l'Indignation est un juste ressentiment des gens-de-bien contre les méchans, & l'Envie est un mouvement qui se forme dans l'ame des hommes ambitieux

bitieux & des jaloux , à cause des prosperitez qu'ils voyent arriver à leurs égaux , où à leurs semblables. Comme cette derniere passion est une humeur chagrine , qui vient d'une melancholie noire, ses effets ressemblent beaucoup à ceux de la haine : car elle rend le visage pâle , & paroît principalement dans les yeux qui s'attachent , ou à regarder avec averfion ceux qui font dans la bonne fortune , ou à les fuir avec chagrin. Raphaël a merveilleusement bien peint cette maudite passion , quand il a représenté le petit Joseph qui raconte à ses freres le fonge qui lui promet tant de prosperité. On les voit tous qui le regardent avec des yeux enfoncez , le sourcil abbattu , & un certain dédain qui paroît au coin de la bouche de quelques-uns. Mais ce qu'il a particulièrement observé , c'est que les plus jeunes des freres paroissent moins touchez de cette forte passion que les autres , parce qu'il est certain que les jeunes gens en font moins susceptibles.

Il y a une autre Passion qui est differente de l'Envie , bien qu'elle rende aussi les hommes jaloux des prosperitez de leurs semblables. C'est l'Emulation ; mais comme elle ne vient d'aucune mauvaise affection , ses effets n'ont rien de ce qui paroît sur le visage des envieux. Elle se trouve d'ordinaire dans les belles ames , où elle sert comme d'éguillon à la vertu.

Alors regardant Pymandre , je crains à la fin , lui dis-je , de vous ennuyer sur cette matiere des Passions , dont il me semble qu'il y a déjà longtemps que nous parlons : mais vous me donnez une attention si favorable que je m'y arrête quasi autant que je trouve de remarques à y faire.

Vous auriez tort , repartit Pymandre , de laisser

quelque chose à dire sur ce sujet : car outre que vous me faites voir que cette partie est comme l'ame de la Peinture, & la plus noble de toutes celles qui s'y rencontrent ; c'est qu'il me semble que cette connoissance est la plus convenable aux personnes qui ne peuvent apprendre que la Theorie de l'Art.

Je continuerai donc à vous dire , repris-je, que comme il y a des passions dont les mouvemens sont lents , & dont les marques qu'elles impriment sur le corps sont assez difficiles à représenter , à cause qu'elles paroissent fort peu dans les traits du visage , & bien souvent point du tout dans les autres parties du corps. Il y en a aussi qui non seulement font agir l'esprit avec force , mais encore qui mettent tout le corps dans un état qui fait assez connoître leur nature. La Hardiesse, qui est une résolution de courage, par laquelle l'homme méprise les dangers, & entreprend des actions extraordinaires, est d'une nature assez facile à connoître. Car comme celui qui est hardi & courageux, ne s'effraye point des maux qu'il prévoit, aussi ne s'étonne-t-il pas quand ils arrivent : au contraire il va au devant pour les combattre, ou bien il les attend de pied ferme pour s'en défendre.

Mais il faut remarquer qu'outre le courage qui rend les hommes hardis, il y a encore l'autorité, la force, & la bonne constitution du corps, la bonne conscience, & le bon droit. L'autorité donne de l'assurance, parce qu'on se croit au dessus des autres. La bonne constitution du corps, rend les hommes hardis & vaillans : & bien qu'une partie du sang se retire auprès du cœur lors qu'ils sont parmi les hazards,

zards, néanmoins le reste du corps ne s'en trouve pas dépourvû ; ce qui fait qu'ils ne pâlisent & ne tremblent point comme ceux qui sont saisis de crainte. On voit des exemples de toutes ces expressions dans la bataille de Constantin faite par Raphaël, & dans plusieurs autres de ses ouvrages : mais parce que la hardiesse ne paroît seulement pas dans les combats & dans les batailles, & qu'elle se trouve souvent dans l'ame des vaincus, aussi bien que dans celle des victorieux, comme on devroit le faire voir à l'endroit de Porus & d'Alexandre, si on vouloit les représenter après la bataille où Alexandre remporta la victoire ; il faudroit que le Peintre considérât bien de quelle sorte il pourroit exprimer un semblable sujet.

Je vous ai dit que la bonne conscience, & le bon droit rendent l'homme hardi. C'est pourquoi les Martyrs que l'on mene au suplice, doivent être peints avec beaucoup de fermeté & de courage. Comme ils connoissent la justice de leur cause, & qu'ils sont dans l'esperance de jouir des félicités éternelles, ils ne sont jamais épouvantés par les suplices qu'on leur prépare. On voit des expressions admirables de cette hardiesse, & de cette constance dans le Tableau de Saint Laurent du Titien, dans le Saint Erasme du Poussin, & dans un Tableau de Saint Etienne du Carache. Il est vrai que la nature n'avoit nulle part dans la constance des Saints ; que ce n'étoit ni une forte complexion, ni la vigueur du sang qui les rendoit intrépides : c'étoit la grace de Jesus-Christ toute seule qui les fortifioit, puisque les personnes les plus délicates ont souffert des maux, dont la menace même

en d'autres rencontres auroit produit des effets étranges dans les corps les plus robustes , & sur l'esprit des plus courageux. Car outre les impressions que la Peur ou la Crainte font d'ordinaire sur l'esprit de l'homme , elles en laissent encore sur toutes les parties du corps qui leur font faire mille actions différentes.

Prémierement , la Crainte ferre le cœur & l'affoiblit par la vive appréhension qu'elle lui donne du mal qui le menace. Ce qui fait que toute la chaleur qui est au visage étant contrainte d'accourir avec celle des autres parties au secours du cœur , le sang qui donne la chaleur & la couleur à la chair se retire , & le teint devient pâle. Vous avez pû voir les marques de la Peur , bien exprimées dans les Tableaux de Raphaël qui sont au Vatican , particulièrement dans celui où il a représenté Attila surpris de la vision des Apôtres , Saint Pierre & Saint Paul , & encore dans celui qui est aux Loges , où l'on voit des gens qui tâchent à se sauver des eaux du déluge.

Outre la pâleur qui paroît sur le visage des personnes effrayées , on remarque encore qu'elles sont souvent saisies d'un continuel tremblement ; qu'elles ne peuvent parler , ou ne font que begayer ; que leurs cheveux se dressent d'horreur , comme nous avons remarqué ; & que bien souvent elles sont remplies d'un tel étonnement , qu'il ne leur reste ni jugement ni raison.

Un excellent Peintre qui veut représenter tous ces effets doit connoître & considérer ce qui donne de la crainte à l'homme , & selon que la cause en est grande , en imprimer des marques plus for-

fortes. Ainsi dans le Jugement de Salomon que le même Raphaël a peint, on voit que la véritable Mere, pour empêcher l'exécution d'un Arrêt qui doit ôter la vie à son enfant, se jette vers celui qui se prépare à le couper en deux, & montre qu'elle aime mieux l'abandonner à celui qui n'est point sa mere, que de souffrir qu'on en fasse un partage si cruel.

Il y a une autre sorte de crainte qui n'est point cette perturbation de l'ame dont nous venons de parler : mais qui est ce respect, & cette révérence qui fait la plus grande partie de l'Adoration. Car dans l'Ecriture Sainte sous cette expression de crainte de Dieu, est compris tout le culte que nous lui rendons. Cette crainte qui réside dans la plus haute partie de l'ame, n'a pas comme la crainte servile une liaison si étroite avec le corps, pour y marquer ses effets. L'esprit fait souvent lui seul tous les divers mouvemens que la charité y fait naître, sans que le corps y ait part, ni qu'on s'en aperçoive ; & s'il arrive quelquefois que le corps participe aux sentimens de l'ame, c'est sans trouble & sans émotion. Raphaël a fort bien exprimé cela, lors qu'il a représenté Abraham qui adore Dieu sous la forme de trois jeunes hommes qui s'aparurent à lui, & encore dans le Tableau où Noé sacrifie au sortir de l'Arche. Ce grand Peintre peut fournir lui seul des exemples pour apprendre à bien peindre toutes les passions.

Lors qu'il a représenté Joseph qui s'enfuit d'après la femme de Putiphar, on voit comment il a su unir ensemble sur le visage de ce jeune homme la crainte avec la honte, ou plutôt la pudeur ; & sur celui de cette femme l'amour & l'impudence.

Il fera aisé à un Peintre de concevoir de quelle maniere il doit exprimer l'Impudence ; quand il saura de quelle sorte naît la Pudeur , qui est une honte sage & honnête ; puisque l'Impudence est un mépris des maux que la honte appréhende , & un défaut de sentiment pour les choses qui peuvent apporter quelque infamie.

Dans ce genre de maux qui nous causent de la honte , sont compris les affronts reçûs , ceux que l'on ressent sur l'heure , & les sujets qui nous en peuvent donner à l'avenir. Ainsi la honte paroîtra sur le visage d'une Suzanne ou d'une Lucrece , à cause de l'injure qu'elles auront reçûe. Raphaël a représenté Joseph dans le temps que l'Impudence de sa maîtresse lui cause de la honte & de la crainte tout ensemble. Ce qui se voit aisément par sa bouche ouverte , & le trouble qui paroît sur tout son visage ; par l'action qu'il fait des bras & des mains , & par l'effort qu'il fait pour s'enfuir & pour se sauver.

Je demanderois volontiers , dît Pymandre , pourquoi la honte fait monter le sang au visage ; & que la crainte au contraire le retire auprès du cœur ; puisque la honte est une crainte qui naît de ce que l'homme appréhende quelque blâme , ou quelque infamie qui le deshonore lui ou ses amis.

On vous répondra , repartis-je , que les hommes peuvent être menacez de deux sortes de maux , dont les uns sont seulement contraires aux desirs des sens , comme seroit un refus , un reproche , ou des choses semblables : mais que les autres passent plus outre , & vont jusques à la ruine de la nature , comme sont les dangers extrêmes , & les perils de la mort. Or quand
l'hom-

l'homme envisage les maux qui vont à la destruction de son être , alors la Nature épouvantée du danger où elle se trouve , cherche du secours par tout ; & pour fortifier le cœur qui est le principe de la vie , elle amasse autour de lui , ce qu'il y a de sang & de chaleur répandu par tout le corps ; ce qui fait que le visage pâlit dans les grandes frayeurs. Mais quand l'homme n'appréhende que les moindres maux , je veux dire , ceux qui ne le menacent pas d'un peril extrême , mais seulement qui peuvent diminuer sa gloire , & l'estime dans laquelle il est ; alors la nature n'est point émuë si puissamment ; il n'y a qu'une certaine douleur qui agit sur les sens , laquelle n'étant pas assez forte pour envoyer toute la chaleur & le sang au dedans du corps , le laisse monter au visage qui demeure couvert d'une rougeur , comme si c'étoit un voile que la Nature même y mît pour cacher sa honte , & prévenir le secours que les mains donnent souvent au visage dans de semblables rencontres. Ce que Raphaël a bien sù exprimer dans le Tableau , où Adam & Eve sont chassés du Paradis Terrestre ; car il a représenté Adam qui sort le corps tout courbé , & se cachant les yeux avec les mains.

Ce sont aussi les yeux , repartit Pymandre , qui sont à mon avis les parties les plus affligées de la honte , à cause qu'elles sont les plus nobles.

La Honte , repris-je , peut être représentée sur le visage en deux manieres , à savoir lors qu'elle y paroît avec une couleur rouge , & lors qu'elle y paroît pâle. Ce qui me fait penser que la même raison qui fait retirer le sang auprès du cœur , le fait de même monter au visage , & que

les yeux particulièrement sont ceux qui l'attirent lors qu'ils se sentent offenzés par quelque chose qui leur fait de la peine. Comme si l'on vouloit représenter une femme honteuse d'être vûë toute nuë , alors une rougeur répandue sur son visage , exprimera fort bien les sentimens de honte qui doivent y paroître ; & c'est peut-être dans cette vûë , que dans le même Tableau où Raphaël a peint l'Ange qui chasse du Paradis Adam & Eve , on voit qu'Eve se cache des mains les parties du corps qui lui donnent plus de honte. Elle paroît le visage couvert d'un rouge , qui lui sert comme d'un voile dans cette occasion. Mais si au déplaisir qu'une femme auroit d'être toute nuë , elle se trouvoit encore dans quelque danger de la vie , ou menacée de quelque grand malheur , alors le rouge feroit place à la pâleur , parce que le cœur se trouvant attaqué aussi bien que les yeux par la pensée du peril où elle seroit , il feroit descendre & attireroit à lui tout le sang qui étoit monté au visage. C'est ainsi que l'on pourroit représenter la femme adultere , ayant tout ensemble la crainte du suplice dans le cœur , & la honte sur le front.

Il y a une Honte qui est moindre que ces deux premières , parce qu'elle n'est point accompagnée de la crainte des dangers , ni d'aucune infamie. C'est la Pudeur qui est si bienséante aux jeunes gens , & dont le rouge qu'elle répand sur le visage a été appelé le Vermillon de la vertu. Vous savez de quelle sorte Virgile * dépeint celle de Lavinie. Et il me souvient d'avoir lû † que comme l'on demandoit un jour à la fille

d'A-

* *Æn.* 12. † *Stobæus. Serm. de Verecund.*

d'Aristote nommée Pythias , quelle couleur lui plaisoit davantage , elle fit réponse que c'étoit celle qui naissoit de la Pudeur sur le visage des hommes simples & sans malice.

En effet , dît Pymandre , quelque beau que soit un visage , la pudeur est capable d'y ajouter un grand éclat , & même de faire naître du respect dans l'ame de tout le monde. Alexandre étant un jour dans la débauche , on lui amena les Captives qu'il avoit à sa suite pour chanter & pour le divertir. Il en vit dans la troupe une plus triste que les autres , qui d'une façon toute honteuse se défendoit de celui qui la vouloit produire. Elle étoit fort belle , & sa pudeur ajoutoit encore beaucoup à sa beauté. Car elle tenoit les yeux baissés & faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour se couvrir le visage. Le Roi se doutant bien qu'elle étoit de trop bon lieu , pour être de celles qu'on prostituoit aux festins , lui demanda qui elle étoit ; & ayant sù qu'elle étoit petite-fille d'Ocus naguere Roi de Perse & femme d'Hyftaspe , fit chercher son mari parmi les prisonniers , & leur donna à tous deux la liberté *.

Vous avez pû remarquer , repris-je , dans un des Tableaux , qui est chez Mr. de Chantelou , le Sacrement de Confirmation. C'est un ouvrage où les expressions nécessaires pour représenter une jeune pudeur , sont divinement marquées selon la nature du sujet.

Cependant , dît Pymandre , l'Impudence aussi bien que la Pudeur , fait naître souvent le rouge sur le visage , comme on a remarqué † en la personne de Domitien.

Ne

* Quint. Curt. l. 6. ch. 2. † Plin. *In paneg. Domit.*

Ne vous ai-je pas fait voir autrefois , repar-tis-je , un Tableau du Cavalier Baglion , où il a représenté la femme de Putiphar , qui veut rete-nir Joseph. Il a exprimé l'impudence de cette femme par un rouge répandu sur tout son visa-ge , & un certain feu dans ses yeux qui marque la violence de sa passion. Mais il y a encore une autre sorte de rougeur , qui venant d'une honte niaise & rustique , est tout-à-fait desagréable. Ciceron* l'appelle *Subrusticus pudor*. Et Ovide †, en louant Cydippe , marque la difference de ces sortes de rouges qui paroissent sur le visage.

Là je demeurai quelque-temps sans parler , comme pour reprendre haleine , puis je continuai ainsi mon discours.

Je voudrois bien vous dire quelque chose de l'Esperance & du Desespoir , dont les effets ont beaucoup de rapport à ceux que produisent la joye & la tristesse ; mais comme je ne suis pas de ceux qui savent l'art de les peindre , peut-être aussi ne serai-je pas assez ingenieux à vous les bien décrire. Je vous dirai néanmoins de quelle sorte je les ai toujours conçûes ; & si je me suis trompé en quelque chose , vous me le fe-rez connoître.

Comme il y a peu de personnes sans Esperan-ce , aussi ne représente-t-on gueres d'actions où cette passion ne puisse avoir place. Je m'imagi-ne que l'Esperance n'étant qu'une pensée flateu-se & pleine de douceur , que nous nous formons nous-mêmes d'un bien auquel nous aspirons , elle peut

* Epist. fam. 5. 12.

† *Et decor & vultus sine rusticitate pudentes.*
Epist. 19, vers. 59.

peut avoir deux effets. Le premier, c'est qu'elle nous cause un singulier plaisir qui rend nos poursuites agréables ; & le second, c'est que touchés, & émus de cette douceur & de ce plaisir, nous en sommes plus actifs & plus prompts à poursuivre ce que nous désirons. De sorte que comme la joye qui naît de l'esperance remplit l'ame, & se répand dans le cœur ; de même tous les membres du corps agissent ensuite avec plus de gayeté. Ce qui paroît particulièrement dans les yeux, & sur le visage de ceux qui sont pleins d'esperance. Ainsi les Peintres représenteront sur le visage des Martyrs l'esperance qu'ils ont de jouir bien-tôt d'une félicité éternelle.

Quant au Desespoir, il porte avec lui des marques semblables à celles qu'imprime la Crainte, excepté qu'elles ne sont pas si fortes, parce qu'il n'envisage pas des maux si grands & si proches, si ce n'est toutefois lors qu'il est accompagné de colere & de rage, tel que Virgile le décrit en la personne de Didon, & en celle de la Reine Amate femme du Roi Latin.

Pour en mieux connoître la nature & les effets, je passerai à la Colere, & je puis bien dire que de toutes les passions, c'est elle qui fait paroître plus de violence, plus de brutalité, & dont les effets sont les plus tragiques. Elle n'est que douleur & qu'amertume, & n'a point de plus doux objets que les suplices, les vengeances, & le carnage. Si l'on veut représenter les changemens étranges qu'elle fait sur le corps de l'homme, il faut premierement peindre un visage extrêmement rouge, & les yeux étincelans : faire paroître un mouvement extraordinaire dans les lèvres, dans les mains, & dans les pieds, & en.

enfin représenter la constitution du corps tellement altérée, & le regard si furieux, qu'il n'y ait rien que d'épouvantable & de terrible.

Il y a des personnes, reprit Pymandre, qui sont pâles, lors qu'elles sont en colere.

Cela arrive, repliquai je, à cause du sang qui s'amasse autour du cœur : & ils ne deviennent ainsi pâles, que parce qu'ils ne peuvent à l'heure même satisfaire leur vengeance, en étant empêchez, ou par la crainte, ou par quelques considerations qui les obligent à dissimuler.

Quoique cette passion soit toute de fiel, parce qu'elle vient d'une bile extraordinairement émûë, il s'y rencontre néanmoins quelque douceur qui naît du plaisir qu'on a de se venger. C'est pourquoi Homere fait dire à Achille que la colere se forme & se répand dans les courages des hommes généreux, avec une douceur qui surpasse celle du miel. Cependant, quoique le propre de la colere soit de chercher à se satisfaire par la vengeance, il ne faut pourtant pas donner des marques d'une grande colere à tous ceux qui sont dans les batailles & dans le carnage. Si l'on peint des Soldats qui combattent & qui sont déjà couverts de blessures, il est bon de les représenter fortement animez de cette passion. Mais un Prince, ou un Général d'armée, qui victorieux ira poursuivant son ennemi, & terrassant ceux qui se rencontrent devant lui, ne doit pas, ce me semble, paroître avec un visage, où soient imprimées les dernieres & les plus fortes marques de la colere. On le doit peindre hardi & courageux, & non pas furieux & enragé. Il faut ménager cette passion dans un grand Capitaine qui doit se conduire toujours avec jugement

gement & avec prudence. Ainsi sur le visage de Constantin, qui est dans cette grande bataille peinte par Jule Romain, on n'y voit point cette fureur qui paroît dans les Soldats. Il est vrai qu'il peut y avoir tels sujets & telles rencontres, où cette forte expression ne doit pas être rejetée. Raphaël s'en est servi quand il a représenté l'Ange défenseur du Temple de Dieu dans l'Histoire d'Eliodore qu'il a peinte au Vatican. Enfin j'estime qu'elle se doit représenter par des actions & par des marques convenables au sujet qui la fait naître.

Encore que toutes les passions de l'ame s'expriment par les differens mouvemens du visage, il semble néanmoins qu'il n'y en ait aucune qui ne se déclare par quelque action des yeux. C'est pourquoi le Peintre doit bien observer leurs differens mouvemens, qui sont quelquefois fort faciles à remarquer, & qui paroissent aussi quelquefois bien peu. Il n'en est pas de même des autres parties du visage, qui ne changent pas en tant de façons, ni si promptement, mais dont l'état est plus stable, & se fait voir plus long-temps; comme dans la colere les rides du front & le sourcil baissé; & dans l'indignation, & dans la moquerie, certains mouvemens du nez & des lèvres.

Il faut encore remarquer que les mouvemens du visage peuvent être quelquefois cachez & dissimulez par la volonté de la personne passionnée: mais que la couleur que cette passion imprime sur le visage, est si naturelle & si attachée aux émotions interieures de nôtre ame, qu'il est très-difficile de ne pas rougir ou pâlir, à cause que ces changemens ne dépendent pas des nerfs
ou

ou des muscles, mais qu'ils viennent immédiatement du cœur. C'est pourquoi ceux qui sont accusés de quelque crime ne peuvent s'empêcher de pâlir ; & Judas qui assure avec les autres Apôtres qu'il n'est point celui qui vendra le fils de Dieu , peut être peint dans un Tableau de la Cene , faisant les mêmes actions que les autres Disciples , mais pourtant ce crime secret dont il se sent coupable , doit se faire voir sur son visage par une pâleur qu'il ne peut empêcher.

Outre les changemens que causent ces passions, il y a une infinité de mouvemens qu'elles font faire au corps , ou à quelques membres particuliers, dont je ne vous parlerai point , parce qu'il me semble que vous vous souvenez assez des descriptions que les Poëtes en ont faites , quand ils ont traité de semblables sujets. Vous avez remarqué de quelle sorte Virgile représente Turnus saisi de crainte ; & de quelle maniere le même Poëte dépeint Didon en colere , lors qu'Enée lui parle de la quitter. Quand le Tasse représente une personne en colere , il dit qu'elle se mord les lèvres.

• *Le labra el crudo per furor si morse
E ruppe l'asta bestemiando al piano.*

L'Arioste dit la même chose

† *E che Ravenna saccheggiata resta,
Si morde il Papa per dolor le labbia.*

Si l'on pouvoit disposer les mouvemens de l'ame, comme l'on fait les membres du corps ; &

• Tasso, *Can. 7. della Gier.* † *Cant. 33.*

si lors qu'un Peintre a un homme devant lui auquel il fait faire telle action qu'il lui plaît, il pouvoit en même temps faire naître dans cet homme qui lui sert de modele, la passion qu'il veut représenter. Il ne seroit pas necessaire de rechercher si exactement l'origine des passions par des raisonnemens de Philosophie, parce que la Nature en les représentant, quand on en auroit besoin, fourniroit suffisamment des moyens pour les imiter. Mais parce que la volonté seule ne peut faire naître quand il lui plaît, ce qui arrive quand l'on est ému de quelque passion, ni en imprimer des marques exterieures, il faut avoir recours à la connoissance que l'on en a, & aux regles de l'art, pour donner à chaque passion le caractere qui lui convient naturellement, & pour démêler toutes les differentes affections du cœur, qui d'elles-mêmes ne sont pas toujours si sensibles qu'on ne puisse s'y tromper.

Cependant on peut remarquer que chaque passion a un exterieur particulier, & ses divers changemens se découvrent selon qu'ils sont produits par les mouvemens de l'ame, comme les cordes d'un instrument rendent divers sons à mesure qu'elles sont † touchées par celui qui en joue. Par le moyen de cette connoissance & de ces remarques, on peut se faire des maximes générales, comme de représenter toujours la colere animée & fâcheuse. La douleur qui veut faire pitié, doit paroître abatuë & languissante; & celle qui ne cherche pas à se faire plaindre, doit se montrer avec plus de résolution & de force. Il faut que la Joye ait toujours quelque chose de doux, de tendre & de gracieux; sur tout que les actions

† Cic. *de Orat.* l. 3.

tions qui accompagneront ces passions ne s'expriment pas par des mouvemens trop violens & des contorsions de membres bizarres & extravagantes. Mais comme toutes les actions viennent de l'ame, & que les yeux en sont les interpretes, c'est en s'élevant, en s'abaissant, en s'apliquant fixement, & enfin par leurs differents regards qu'ils exprimeront les differentes passions qui sont dans le cœur de l'homme, & qu'ils feront connoître les divers sentimens dont il est capable. Ce sont ces actions bien exprimées dans un Tableau, qui frappent les yeux de ceux qui les voyent, parce que la Nature en a mis les principes dans l'ame de tout le monde; & quand on en voit des marques bien peintes, on connoît aussi-tôt, si ce qu'on a quelquefois ressenti en soi-même, est bien ou mal représenté.

Il est vrai que ce sont ces marques qu'un Peintre doit bien exprimer sur le visage de ses figures: car inutilement saura-t-il la nature des passions & leurs differents effets, s'il n'est assez habile pour bien dessiner & bien peindre les figures & les traits essentiels de chaque passion. Il faut qu'il considere qu'entre les mouvemens que l'ame fait faire à toutes les parties du visage, il y en a deux principaux; l'un qui les eleve, & l'autre qui les abaisse selon l'esperance ou la crainte qui se rencontrent dans chaque passion; parce qu'une personne qui dans une grande affliction espere quelque assistance du Ciel, aura les yeux ouverts & élevez; & une autre qui accablé de tristesse, n'attendra aucun secours du Ciel ni des hommes, aura les yeux baissés & à demi fermés, & toutes les parties du visage abatuës.

On a autrefois fait une Conférence sur ce sujet
dans

dans l'Académie de Peinture, & je ferois
 que vous pussiez voir les desseins que Mr. le Brun
 en a faits ; je suis assuré que vous admireriez
 comment par de simples traits, il a si bien mar-
 qué toutes les passions de l'ame, & les divers
 mouvemens de l'esprit ; ce qui sans doute peut
 être d'une grande utilité aux Peintres.

Lors que j'eus cessé de parler, nous demeurâ-
 mes assez long-temps appliquez à considerer les
 Tableaux qui ornoient cette Galerie. Enfin après
 les avoir bien regardez, & avoir dit ce qui nous
 vint dans l'esprit sur ces divers ouvrages, & sur
 leurs manieres differentes, nous nous retirâmes
 contre une fenêtre comme pour nous reposer, &
 il me souvient que Pymandre me parlant des Ca-
 raches, je lui dis :

La Peinture, comme les autres Sciences & les
 autres Arts, n'est pas toujours demeurée dans un
 même état : elle a eû son commencement, son
 progrès ; & après être arrivée au plus haut point
 où on l'ait vûë, elle est comme tombée ; &
 ceux même qui avoient pour exemple les plus
 excellens Peintres, ne les ont pas suivis dans le
 chemin qu'ils leur avoient tracé. Raphaël est
 sans contredit celui des Peintres modernes, qui
 a mis cet art dans sa plus haute perfection, com-
 me nous l'avons fait voir. Quelques-uns de ses
 Disciples l'ont suivi assez heureusement, mais
 enfin ceux qui sont venus depuis, soit qu'ils n'eus-
 sent pas un genie assez élevé, soit qu'ils négli-
 geassent l'étude nécessaire pour ce qu'ils entre-
 prenoient, se sont éloignez beaucoup de la route
 que ces grands Maîtres leur avoient marquée.
 Cela n'arriva pas seulement à l'égard des Pein-
 tres de l'école de Rome, mais encore de ceux
 de

de Lombardie, qui se relâcherent insensiblement des maximes que le Corege, le Titien & Paul Veronese leur avoient enseignées dans ce qui regarde le Coloris. De sorte qu'encore que FREDERIC BAROCCIO, né dès l'an 1528. dans la même Ville où Raphaël vint au monde, eût étudié d'après tous ces grands hommes, dont nous avons parlé; néanmoins on voit dans ses ouvrages une notable diminution de ces belles parties du dessein & du coloris dont ces Maîtres avoient fait une si grande étude.

Ce n'est pas que ce Peintre, que je cite seulement comme en passant, ne mérite beaucoup de louange, & qu'il n'ait fait des ouvrages très-estimez, ayant possédé un talent tout particulier pour les sujets de dévotion: On peut même l'estimer pour la quantité de Tableaux qu'il a faits pendant les infirmités dont il étoit accablé. Car dans l'espace de 84. ans qu'il a vécu, il a été plus de 50. ans toujours malade, mais d'une maladie qui l'empêchoit de reposer la nuit & le jour; & qui le tourmentoit tellement, que jusques à sa mort † à peine avoit-il deux heures le jour pendant lesquelles il pût travailler.

Il me semble, dit Pymandre, avoir vû des ouvrages de lui au Vatican, & en quelques autres endroits de Rome.

Il en a fait quantité, repartis-je, dans des Eglises & dans des lieux particuliers, parce qu'il étoit un des Peintres de son temps, qui avoit le plus de réputation.

Le Cavalier FRANCESCO VANNI étoit de Siene & fils d'un Peintre. Il quitta sa première maniere pour suivre celle du Baroccio; & non
seule-

† Arrivée en 1612.

seulement il tâcha de l'imiter dans son goût de peindre, mais aussi dans le choix des sujets, & dans ses mœurs, ayant toujours recherché à faire des Tableaux de dévotion, & vécu dans une grande piété. On voit dans l'Eglise de Saint Pierre de Rome un Tableau où il a représenté la mort de Simon le Magicien. Mais ce qu'il a fait de plus considérable est dans les Eglises de Sienne. Il étoit agréable dans son coloris, & correct dans le dessein. Il ne survécut le Baroccio que de peu d'années, étant mort l'an 1615. âgé seulement de quarante-sept ans.

Cependant la Peinture étoit alors déjà beaucoup déchûë dans toutes les écoles : on n'y faisoit plus une étude exacte de tout ce qui est nécessaire à la perfection d'un ouvrage : chacun suivoit son caprice, & dans Rome il s'étoit élevé comme deux differens partis qui partageoient toute la jeunesse. Les uns s'attachoient particulièrement à imiter la Nature telle qu'ils la trouvoient, comme je vous ai déjà dit ; & les autres, sans examiner le naturel, se laissant conduire par la force de leur imagination, & sans autre modèle que leurs seules idées, travailloient d'après les images qu'ils se formoient dans l'esprit. Le Caravage fut le chef du premier parti, qui eût ses Sectateurs. Joseph Pin étoit à la tête du second ; & par la hardiesse de ses entreprises, & l'éclat qui paroissoit dans ses compositions, il trouvoit un grand nombre de gens qui le suivoient. Ces deux differens partis qui s'éloignoient l'un & l'autre de l'exacte & rigoureuse discipline des premiers Maîtres, jettoient tous les Peintres dans un pur libertinage ; & l'on peut dire que le bel art de

la Peinture, se seroit bien-tôt perdu, si le Ciel n'eût fait naître ANNIBAL CARACHE pour le sauver des mains de ceux qui le traitoient si mal. Il nâquit à Bologne, son pere étoit tailleur & eut plusieurs enfans, L'aîné de ses fils qui se nommoit Augustin, s'adonna à la Peinture & à la Gravûre. Annibal, qui étoit le plus jeune, fut mis en apprentissage chez un Orfèvre; mais comme Louïs Carache son cousin qui lui montrait à dessiner pour le rendre plus excellent ouvrier dans l'Orfèvrerie, reconnut en lui un talent tout particulier pour la Peinture, & vit que la Nature toute seule lui faisoit exécuter des choses extraordinaires, il l'attira chez lui, afin de l'abandonner entierement à cette savante Maîtresse, qui seule instruit plus en peu de jours, que tous les meilleurs Maîtres en beaucoup d'années: ce qui parut bien-tôt dans Annibal, qui comprit si promptement & avec tant de facilité, la forme de tous les corps naturels qu'il en faisoit des desseins & des images admirables. Après avoir demeuré quelque temps auprès de Louïs Carache, son frere Augustin & lui, résolurent d'aller voir tous les lieux de la Lombardie, où il y avoit des ouvrages du Corege & du Titien.

Annibal s'étant arrêté à Parme, étudia particulièrement la maniere du Corege, & fit dans ce goût-là le Tableau du grand Autel des Capucins de la même Ville. Il y représenta Jesus-Christ mort, étendu sur un linceul, & appuyé sur l'épaule de la Sainte Vierge. Il y avoit aussi plusieurs autres figures si belles & si bien peintes, qu'Annibal étant pour lors encore fort jeune, fit juger par cet essai ce qu'on devoit attendre de lui. Il alla ensuite à Venise où Augustin s'étant
déjà

déjà rendu, s'occupoit à graver au burin. Pendant le séjour qu'il y fit, il contracta une étroite amitié avec Paul Veronese, le Tintoret & Jaques Bassan; & sans s'arrêter à peindre, il considéra seulement les Tableaux de ces grands hommes, & se mit à observer leurs maximes.

Etant de retour à Bologne, il fit dans l'Eglise de Saint François, deux Tableaux qui lui acquirent une telle réputation, que Louïs tout surpris de voir la belle maniere de peindre d'Annibal, quitta celle qu'il avoit toujours retenue de Camillo Procaccino son premier Maître; & au lieu qu'un peu auparavant il enseignoit Annibal, il devint son disciple, & s'efforça de l'imiter.

Peu de temps après, Augustin revint aussi à Bologne. Ce fut alors que la fameuse Academie des Caraches y fut établie. D'abord on l'appella *l'Accademia delli Desiderosi*, à cause du grand desir que ceux qui la composoient avoient d'apprendre toutes les choses qui regardent la Peinture. Comme ces trois excellens hommes Annibal, Augustin & Louïs communiquoient librement avec tout le monde, ce qu'il y avoit dans la Ville de personnes studieuses & amies des beaux Arts, ne manquoient pas de se rendre chez eux, parce qu'outre l'étude que l'on y faisoit d'après nature, on y apprenoit les Proportions, l'Anatomie, la Perspective, la bonne maniere d'employer les couleurs, & la raison des lumieres & des ombres. On s'y entretenoit de l'Histoire, de la Fable, & comment on devoit traiter toutes sortes de sujets, avec la bienséance nécessaire. Cette Académie s'étant renduë célèbre par le mérite des Caraches, elle perdit son premier nom, & ne fut plus connue que sous celui de

l'Academie des Caraches. Il est vrai qu'elle devoit la plus grande partie de sa gloire à Augustin , qui prenoit un soin tout particulier d'instruire les jeunes gens , de leur donner de l'émulation , & de faire connoître leur merite à mesure qu'ils se perfectionnoient. Ils travailloient tous trois dans un si grand accord , & vivoient avec tant d'union & de bonne intelligence , qu'ils entreprenoient ensemble toutes sortes d'ouvrages , & en profitoient également.

Quand ils peignirent ensemble pour les Sieurs Favi & Magnani , on fut surpris de ce qu'Augustin , qui s'étoit toujours occupé à graver au burin , parut tout d'un coup un excellent Peintre ; & que Louïs ayant quitté entièrement la maniere du Procaccino , eût tant profité dans celle qu'il ne venoit que d'embrasser. Enfin on les admiroit tous les trois , voyant qu'ils travailloient conjointement, sans qu'il y eût parmi eux aucune supériorité , qu'ils eussent jamais aucuns differens, & de ce que dans leur travail , il y avoit une si grande uniformité , que toutes leurs peintures paroissoient conduites par un seul & même esprit.

L'humeur d'Annibal contribuoit beaucoup à leur bonne intelligence , n'étant ni capable d'envie , ni susceptible d'ambition. Il étudioit avec les deux autres , comme s'ils eussent été tous égaux : cependant on lui donne l'honneur d'avoir été le maître d'Augustin & de Louïs , qui ne faisoient rien que sous sa conduite ; ce que l'on reconnut bien quand il se sépara d'avec eux : car Augustin se remit à graver au burin , & Louïs travaillant seul diminua peu à peu , & perdit sa bonne maniere : mais Annibal continua de faire
des

des ouvrages dignes d'une éternelle memoire. Le Tableau qu'il fit en 1593. pour un Marchand , où il représenta la resurrection de Nôtre Seigneur , est estimé un des plus beaux. Il peignit ensuite dans la Ville de Reggio , celui que le Guide a gravé à l'eau forte , où Saint Roch est représenté qui donne l'aumône. Cette peinture est à présent dans le Palais du Duc de Modene , avec quelques autres qu'il avoit encore faites à Reggio.

Il fit ensuite plusieurs ouvrages à Bologne. Mais enfin comme il y avoit long-temps qu'il fouhaitoit d'aller à Rome pour y voir ceux de Raphaël , & ces restes antiques qui attirent en ce lieu-là tant de Peintres & de Curieux ; il se trouva favorisé dans son dessein par le Duc de Parme , dont il avoit aquis les bonnes graces.

Le Cardinal Farnese voulant faire peindre la Galerie & quelques apartemens de son Palais , le Duc proposa Annibal , auquel on écrivit de se rendre à Rome pour faire cet ouvrage. Si-tôt qu'il y fut arrivé , il alla trouver le Cardinal , & lui présenta un Tableau de Sainte Catherine qu'il avoit fait à Parme. Le Cardinal reçût Annibal favorablement , & deslors le fit traiter chez lui comme ses autres Gentils-hommes.

Le premier Tableau qu'il fit dans le Palais du Cardinal Farnese , fut celui de la Chapelle , où il représenta la Cananée aux pieds de Nôtre Seigneur. Mais comme en arrivant à Rome , il fut touché de l'excellence & de la beauté des Statuës antiques qu'il y vit , il employa d'abord une partie de son temps à visiter les lieux où sont les plus fameuses. Ce fut alors qu'il jugea

bien que la véritable base, & le principal fondement de la Peinture est le dessein, que ceux de l'école de Raphaël préféreroient avec raison à la couleur, dont les Peintres de Lombardie avoient fait choix. Aussi dès ce moment il s'éloigna de sa première manière qui tenoit beaucoup de celle du Corege, pour suivre la belle Nature sur le goût de l'antique, ne s'arrêtant pas, comme il avoit fait autrefois, à ce beau jeu de couleurs, qui sous une agréable apparence dont les yeux sont surpris, cachent souvent beaucoup de défauts dans la correction du dessein.

Résolu de travailler désormais sur ces principes, il s'appliqua tellement à considérer les plus belles statues, & les plus excellens bas-reliefs, qu'en peu de temps il les posséda si fort qu'il les avoit présens dans son esprit, comme s'il n'eût jamais dessiné autre chose. Ce qu'il fit bien connoître un jour étant avec son frère Augustin dans la compagnie de quelques-uns de ses amis. Car comme Augustin Carache nouvellement arrivé à Rome, après avoir loué beaucoup le grand savoir des anciens Sculpteurs, & après s'être étendu particulièrement sur la beauté du Laocoon, voyoit qu'Annibal ne disoit rien, & donnoit peu d'attention à ses paroles, il s'en plaignit, comme s'il n'eût pas fait assez de cas d'un ouvrage si admirable. Mais pendant qu'il continuoit d'élever le Laocoon par de beaux discours qui le faisoient écouter de tous les assistans, Annibal s'aprocha de la muraille, contre laquelle il dessina le Laocoon, & ses enfans aussi exactement, que s'il les eût eus devant lui pour les imiter. Ce qui remplit d'admiration ceux qui étoient présens, & ferma la bouche à

Au-

Augustin, qui avoua que son frere avoit sù bien mieux que lui représenter à la compagnie les beautez de cet ouvrage. Annibal se retira aussitôt en souriant, & dit seulement que les Poëtes peignoient avec les paroles, & que les Peintres parloient avec le pinceau : ce qui regardoit Augustin qui faisoit des vers, & qui affectoit beaucoup de passer pour bon Poëte.

Quelque temps après qu'Annibal fut arrivé à Rome, un Gentilhomme du Cardinal Farnese, nommé Gabriel Bambazi fit venir une copie de la Sainte Catherine qu'Annibal avoit peinte dans l'Eglise Cathedrale de Reggio. Ce Tableau qui avoit été copié par Lucio Massari Eleve des Caraches & excellent copiste de leurs ouvrages fut aussitôt retouché par Annibal, qui d'une Sainte Catherine en fit la Sainte Marguerite que vous avez vüe à Rome dans l'Eglise de Sainte Catherine *de' funari*. Lors que cet Ouvrage fut placé sur l'Autel, comme c'étoit un des premiers qu'Annibal eût fait paroître à Rome, tous les Peintres ne manquerent pas de l'aller voir pour en dire leur avis. Michel-Ange de Caravage ne fut pas des derniers; & l'ayant beaucoup considéré, dit qu'il étoit bien aise que de son temps il se trouvât encore un Peintre qui entendît ce que c'étoit de peindre d'après le naturel, & de la bonne maniere qui étoit perduë à Rome, aussi-bien que dans tous les autres lieux.

Pendant qu'Annibal retouchoit ce Tableau, il ne laissoit pas de penser au dessein de la Galerie de Farnese, & de la petite Chambre qui est à côté, où sous plusieurs Figures tirées de l'Histoire & de la Fable, il a représenté divers sujets de moralité. Outre l'érudition & la con-

noissance qu'Augustin avoit des Poëtes , & des Historiens , dont il se servoit pour l'invention des sujets qu'Annibal dessinoit , ils furent encore beaucoup secourus par l'Agoucci homme savant dans les belles Lettres ; & c'est en quoi ces excellens Peintres ont mérité beaucoup de gloire d'avoir exécuté leurs ouvrages avec tant d'art & de science , & de s'être si bien servis du conseil de leurs amis.

N'est-ce pas , interrompit Pymandre , dans la petite Chambre , dont vous avez parlé , qu'il a représenté l'histoire d'Hercule ?

C'est dans ce lieu-là même , lui repartis-je , & l'on peut dire que ce travail est un des plus beaux qu'Annibal ait faits. Quant à la grande Galerie , il ne vous est pas difficile de vous en souvenir en voyant ici les mêmes Tableaux qui la composent. Vous savez qu'on la regarde dans Rome , comme un ouvrage accompli , & le chef-d'œuvre des Caraches : car il ne se voit rien de comparable à cette belle disposition d'histoires & d'ornemens dont elle est enrichie. On y voit un assemblage de différentes beautés , qui dans leur variété ont une si grande union , que la perfection d'un sujet particulier ne diminuë rien de l'excellence des autres.

Vous vous souvenez bien que ces Figures d'hommes qui posent sur la corniche , ne sont pas coloriées dans l'original comme elles sont ici , mais qu'elles sont feintes de stuc ; de même que les termes & les ornemens qui sont si noblement placez entre les Tableaux , que ce ne sont pas les parties de cet ouvrage , où l'art paroisse avec moins d'éclat. Il n'y a rien que de grand , de noble & de bien entendu , soit dans l'ordon-

ance

nance de tous les corps en général , soit dans l'expression de toutes les parties en particulier , soit dans la conduite des lumieres & des ombres. Tout ce grand ouvrage n'est pas de ceux dont la seule vivacité des couleurs , & le brillant des lumieres , charme d'abord les yeux , & surprenne ceux qui les regardent. On voit dans celui-ci une beauté solide qui frappe l'esprit ; & les plus intelligens y découvrent toujours des graces nouvelles à mesure qu'ils le considerent.

Bien qu'on en puisse voir un échantillon dans les copies qui sont ici , tout cela n'est rien néanmoins en comparaison des originaux , parce que la disposition du lieu où ils sont , l'étendue de ce même lieu , & son élévation contribuent à la perfection de tout l'ouvrage , & font mieux juger des raisons que le Peintre a eûes pour ordonner son sujet de la maniere qu'il est ; & pour peindre chaque chose conformément aux jours , & aux ouvertures des fenêtres.

Dans la Galerie , de même que dans la petite chambre dont j'ai parlé , Annibal a représenté diverses moralitez sous le voile de plusieurs Fables , qui toutes se raportent à faire voir les differens effets de l'Amour.

Sans nous arrêter , interrompit Pymandre , à ce qui regarde l'allégorie de ces Tableaux , considerons-en plutôt , je vous prie , le travail , & faites-moi voir s'il y a quelque difference des uns aux autres , puis qu'ils ne sont pas tous de la propre main d'Annibal.

Comme il étoit le principal Auteur de cet ouvrage , repartis-je , on n'y voit pas aussi de grandes differences : tout y paroît d'un même esprit , & d'une même main. Cependant le Tableau où

vous voyez Galatée entre les bras d'un Triton, a été peint entièrement par Augustin Carache, de même que celui où l'Aurore & Cephale sont représentez. Cet autre Tableau où est une jeune Fille qui embrasse une Licorne, est de la main du Dominiquin. Celui où vous voyez Polyphème au bord de la mer, & Galatée dans une conque tirée par deux Dauphins, est un des plus beaux de la Galerie. La figure du Polyphème est dessinée de plus grande manière & de meilleur goût que toutes les autres. C'est la dernière qu'Annibal fit de sa main dans cette Galerie, & par où il acheva tout son ouvrage l'an 1600.

Après qu'il eût fini ce grand travail, le Cardinal Farnese souhaitoit qu'il peignît dans la salle du même Palais, l'histoire d'Alexandre Farnese qui étoit mort en Flandres quelques années auparavant; & desiroit encore qu'il travaillât à la coupe de l'Eglise des Jesuites de Rome, que le Pape son oncle avoit fait peindre par des Peintres de ce temps-là d'un médiocre savoir, & dont le travail étoit si peu considerable, que le Cardinal étoit résolu de faire tout abattre pour la faire peindre de nouveau. Cependant ces grands desseins ne réussirent pas; car voulant récompenser Annibal, qui depuis huit ans avoit continuellement travaillé pour lui; lorsque ce Peintre s'attendoit de recevoir des effets de sa libéralité, un Espagnol nommé *Dom Juan di Castro*, qui s'intriguoit dans toutes les affaires du Palais, après avoir fait une supputation du pain, du vin & des autres choses qu'Annibal avoit reçues, persuada au Cardinal de les lui mettre en compte, & de lui envoyer seulement un présent de

de cinq cens écus d'or. Comme on les eût portez à Annibal, il fut si surpris qu'il ne dit rien, mais fit bien connoître par son silence le déplaisir qu'il ressentoit ; non pas tout à fait du peu d'argent qu'on lui donnoit, parce qu'il n'en faisoit nul compte, mais de ce qu'après avoir achevé un travail si considerable, il se voyoit trompé dans d'esperance qu'il avoit eüe de trouver dans la recompense qu'il attendoit un témoignage glorieux de l'estime qu'on devoit faire de son ouvrage, & aussi de quoi subvenir aux necessitez de la vie, & n'être plus exposé à la mauvaise fortune.

Comme Annibal étoit d'un naturel melancholique & timide, il se remplit tellement d'esprit de son malheur, que depuis ce temps-là il ne fut capable d'aucun plaisir, & tomba dans un tel état qu'aussi-tôt qu'il vouloit se mettre à peindre, il étoit contraint de quitter la palette & les pinceaux, que l'excès de sa melancholie lui arrachoit des mains. Afin d'être tout-à-fait libre & plus éloigné du monde, il se retira sur le Mont Quirinal auprès des quatre Fontaines, à l'endroit où est à présent l'Eglise de Saint Charles. Il y demeura sans entreprendre aucuns ouvrages, laissant à ses Eleves tous ceux qu'on lui offroit. Néanmoins ayant été sollicité par le Sieur Henri Herrera, de peindre à fraisque l'Eglise de Saint Jaques des Espagnols, il ne le pût refuser. Il est vrai qu'après avoir fait les desseins & les cartons de cet ouvrage, il en abandonna l'exécution à l'Albane l'un de ses disciples. Il fit seulement de sa main le Tableau de l'Autel qui est à huile, & quelques autres figures dans la Chapelle. On connut bien en ce

temps-là que ce n'avoit pas été le peu de récompense qu'il avoit reçûe du Cardinal Farneſe, qui avoit cauſé ſon déplaiſir, mais le peu de cas qu'on avoit fait de lui & de ſon travail. Car la Chapelle de Saint Jaques étant achevée, il voulut que ce fût l'Albane qui en reçût le payement, quoique l'Albane en déferât l'honneur, & le profit à ſon Maître, qui en avoit pris la conduite, & donné les deſſeins. Ce qui fit naître une généreufe conteſtation entre ces deux excellens hommes qui ne leur aquit pas moins d'honneur, que cet ouvrage donna de réputation à l'Albane.

Il eſt vrai auſſi que ceux qui ont connu Annibal, ont beaucoup loué ſon deſintéreſſement, & le peu d'affection qu'il avoit, non ſeulement pour les richelſſes, mais même pour la louange que la plûpart des ouvriers recherchent quelquefois avec tant d'empreſſement, qu'ils penſent moins à devenir ſavans qu'à aquerir de l'honneur. Il étoit perſuadé que la gloire, qui ſemble être la fin du travail des grands hommes, doit toujours les ſuivre : que ce n'eſt pas à eux à la regarder ni à courir après, mais qu'elle doit être conſidérée par les autres ſans qu'eux-mêmes ſ'en aperçoivent. Auſſi ſon application continue aux choſes de ſon art, l'empêchoit de penſer à ſes affaires domeſtiques, & à ſes intérêts particuliers. Il cherchoit la compagnie des gens ſavans & ſans ambition. Il fuyoit les aplauſſemens de la Cour, & ſe plaiſant à vivre en particulier avec ſes Eleves, il eſtimoit que les heures les plus douces de ſa vie, étoient celles qu'il paſſoit auprès de la Peinture, qu'il avoit accoutumé d'appeller ſa Maîtreſſe. Auſſi n'a-

prou.

prouvoit-il point la maniere de faire de son frere Augustin qui demouroit la plûpart des jours dans les antichambres des Princes & des Cardinaux , vêtu en Cavalier plutôt qu'en Peintre. Car bien qu'Annibal eût toujours des habits assez propres, néanmoins lorsque sur la fin du jour il quittoit le travail pour aller prendre l'air , il paroissoit assez négligé ; & quand il rencontroit son frere dans le Palais, ou sur la place dans un état qui ne sembloit pas convenir à sa condition, cela lui donnoit de la peine. Un jour l'ayant aperçû qui se promenoit avec des personnes de qualité , il feignit d'avoir quelque chose à lui communiquer ; & l'ayant tiré à part lui dit tout bas à l'oreille : *Augustin, souvenez-vous que vous êtes fils d'un Tailleur.* Puis s'étant retiré dans sa chambre, il prit une feuille de papier, & y dessina son Pere avec des lunettes sur son nez qui enfiloit une éguille, & au dessus son propre nom d'Antoine. A côté du même portrait, il représenta sa Mere qui tenoit des ciseaux à la main. Aussi-tôt il envoya ce dessein à son frere, qui en fut surpris & fort offensé ; ensuite ayant eû quelques autres petits démêlez ensemble, ils ne furent pas long-temps sans se séparer , & même bien-tôt après Augustin sortit de Rome.

Tout cela peut donner sujet de faire divers jugemens sur l'humeur & sur la conduite d'Annibal, & d'attribuer à bassesse ou à grandeur d'ame, le peu de conversation qu'il vouloit avoir avec les gens de qualité , & la maniere dont il regardoit les choses. Cependant, s'il s'est rencontré d'excellens Peintres , tant anciens que modernes qui aient cherché à s'élever au dessus des autres , & à faire paroître leur mérite par

l'éclat des biens que la fortune leur avoit départis, comme je vous ai autrefois fait remarquer en parlant de la vanité de Parrhasius; ce n'est pas pourtant ce qui les a rendus considérables. On fait bien que les grands Peintres, & les Sculpteurs les plus célèbres ne sont pas devenus sçavans à suivre la Cour; au contraire, il y en a eû plusieurs qui s'y sont perdus. Il s'en est vû, qui au lieu de faire valoir les talens qu'ils avoient reçûs de la Nature, & tâcher à se fortifier dans la connoissance de leur art, se sont contentez de la faveur des Princes, croyant leur gloire assez établie, aussi-tôt qu'ils avoient aquis leurs bonnes grâces.

Le Cavalier Joseph Pin fut un de ceux-là. Pendant qu'Annibal vivoit avec les autres Peintres dans une moderation convenable à sa profession, & qu'il ne pensoit qu'aux choses de son art, & à perfectionner toujours ses ouvrages, Joseph Pin, qui étoit d'une humeur toute opposée, content de l'estime qu'il avoit aquis auprès des Grands, ne songeoit qu'à faire sa fortune, & à paroître dans un état semblable aux gens de la plus haute qualité, & très-different des autres Peintres qu'il méprisoit. Comme on lui eût dit un jour qu'Annibal avoit mal parlé d'un de ses ouvrages, l'ayant rencontré, il voulut mettre l'épée à la main pour se battre contre lui. Mais Annibal qui savoit que la véritable bravoure ne devoit être entre eux, qu'en ce qui regarde le métier de peindre, & non celui de se battre en duel, prit un pinceau, & le lui montrant: C'est avec ces armes, lui dît-il, que je vous défie, & que je veux avoir affaire à vous; étant véritablement bien assuré de remporter l'avantage sur son ennemi.

L'on

L'on ne peut encore assez louer Annibal de l'amitié qu'il avoit pour ses Eleves , & du soin qu'il prenoit de les enseigner , non seulement par des paroles , mais encore par des exemples & par des demonstrations. Il avoit tant de bonté pour eux , que souvent il quittoit son ouvrage pour les voir travailler ; & prenant le pinceau pour les corriger , il leur montrait à mettre en pratique les enseignemens qu'ils avoient reçus de lui.

Quand il alloit avec eux dans les Eglises , ou ailleurs , pour y voir des Tableaux , il leur faisoit observer ceux qui étoient mauvais aussi bien que les bons ; leur faisant remarquer dans les uns & dans les autres ce qu'il falloit imiter , & ce qu'ils devoient fuir.

Parmi les choses les plus serieuses de son art , il mêloit aussi quelquefois le plaisant & le burlesque , ayant même pour cela une inclination particuliere. Car non seulement il avoit l'esprit vif & prompt à dire de bons mots , & à faire des contes agréables ; mais il avoit aussi l'imagination prompte , & une facilité très-grande à représenter de ces choses bizarres & extraordinaires qui ont donné le commencement à ces portraits burlesques ou chargez , car c'est ainsi que les Peintres appellent certains visages & certaines figures , dont le dessein est alteré par l'augmentation des défauts naturels de ceux qu'on veut représenter ; ce qu'Annibal faisoit dans une ressemblance si ridicule qu'on ne peut s'empêcher de rire lors qu'on en voit quelques-uns. Comme la Peinture a rapport à la Poësie , on peut mettre cette sorte d'imitation sous un genre semblable à celui des vers burlesques. Entre
les

les ouvrages de plusieurs Peintres que le Prince de Néroli conserve, il a un livre rempli de ces sortes de desseins faits par Annibal, qui se divertissoit encore souvent à représenter une manière de physionomie contraire à celle que l'on fait d'ordinaire, donnant aux animaux une ressemblance humaine. Quelquefois aussi il représentoit des hommes ou des femmes sous la figure d'un pot ou de quelque autre sorte de vase: & de toutes ces diverses fantaisies, il composoit des ordonnances de figures, qui, quoi que bizarres, ne laissoient pas d'avoir quelque chose d'ingenieux & d'être plaisantes à voir.

Cependant, quoi qu'il cherchât dans ces différentes occupations à détourner l'humeur mélancolique qui le travailloit, son corps & son esprit ne laissoient pas de souffrir. Les Médecins le voyant dans cette langueur, lui conseillerent de changer d'air au commencement du Printemps. Pour cet effet il s'en alla à Naples, où il fit ce qu'il pût pour se réjouir, mais il n'y demeura pas long-temps. Dans l'impatience qu'il avoit de retourner bien-tôt à Rome, il se mit en chemin pendant la chaleur de l'été, & dans une saison qui étant ordinairement perilleuse à ceux qui y arrivent, lui en fit ressentir les mauvais effets; ce qui ne fut pas néanmoins la seule cause de sa mort. Les débauches amoureuses auxquelles il se laissa emporter, y contribuerent beaucoup. Comme il ne s'en découvrit point aux Médecins, il lui arriva le même accident que nous avons remarqué en parlant de Raphaël; & n'ayant pû être secouru par aucun remede, il mourut le 15. de Juillet 1609. âgé de 49. ans.

Son corps fut porté dans l'Eglise de la Rotonde,

de, où il fut inhumé honorablement. Non seulement ses Eleves & tous ses amis y assisterent pour lui rendre les derniers devoirs ; tout le peuple même y accourut en foule , n'y ayant personne qui ne répandît des larmes , & ne regretât un si grand Personnage. Il est vrai aussi que la Peinture lui est extraordinairement redevable , & qu'on le doit considerer comme le Restaurateur de cet Art , dans la force du dessein , & dans la beauté naturelle des couleurs.

Il commença d'abord à former sa maniere en imitant la douceur & la pureté du pinceau du Corege. Il comprit ensuite la force & la distribution des couleurs du Titien ; & lors qu'il fut à Rome , il passa de l'imitation de la Nature & des couleurs à la beauté & à la perfection de l'art , dont il conçût les plus nobles idées , en voyant les Statuës Grecques , qu'il s'imprima tellement dans l'esprit , qu'il les a égalées , principalement dans ses belles Figures de blanc & noir , qui sont dans la Galerie Farnese. Il considera aussi les ouvrages de Michel-Ange , mais laissant ce qu'il y avoit de trop sec dans sa maniere , & dans l'affectation qu'il avoit eüe à faire paroître les muscles & les nerfs , il ne fit attention que sur ce qu'il y a de plus beau dans ses Figures nuës que l'on voit principalement dans la voute de la Chapelle où est son Jugement. Quant à Raphaël il le regarda comme son Maître & son Guide. Ce fut en consultant ses Ouvrages qu'il se perfectionna dans l'invention , dans les expressions , dans la grace , & dans les autres belles parties qu'il a possedées. Ce qu'Annibal tâcha d'avoir de particulier fut de bien unir ensemble l'idée d'une beauté parfaite avec ce que la nature

ture

ture nous fait voir, se servant des maximes que les plus grands Maîtres ont toujours gardées dans la conduite & dans l'exécution de leurs Ouvrages.

Le jugement le plus universel qu'on a fait de ce Peintre, est qu'il aquit dans Rome une maniere beaucoup plus correcte, & un dessein plus excellent qu'il n'avoit auparavant, mais qu'il n'avança pas de même dans la partie de la couleur. Ceux qui considerent particulièrement les Tableaux qu'il fit pour les Sieurs Magnani, & qui en estiment plus le coloris, que celui des peintures de la Galerie Farnese, veulent qu'il ait été meilleur Coloriste à Bologne, & meilleur dessinateur à Rome. Mais c'est cette dernière maniere qui lui a donné un rang parmi les plus grands Peintres qu'il n'auroit peut-être jamais eû, s'il n'eût suivi l'Ecole de Rome, & quitté celle de Lombardie.

Ils disent encore que les figures & les ornemens qu'il a feints de stuc dans le Palais Farnese sont plus considerables que les Tableaux d'histoires qu'il a peints dans le même lieu. A quoi on ne peut mieux répondre, que ce que Mr. Poussin en a dit au rapport de Mr. Bellori, qui est que dans les compartimens & les ornemens, Annibal ayant surpassé tous les Peintres qui avoient été devant lui, il s'étoit encore surpassé lui-même dans ce travail : la Peinture n'ayant jamais exposé à la vûe une composition d'ornemens si belle & si surprenante; & quant aux Tableaux particuliers, ils méritent cette louange d'être les mieux disposez qu'on voye après ceux de Raphaël.

Ce n'est pas qu'on ne puisse dire qu'il a pris
quel-

quelque licence dans la quantité des corps qu'il a fait paroître les uns sur les autres dans la voute de la Galerie, lesquels demandent une faillie de corniche beaucoup plus grande que celle sur laquelle il suppose qu'ils sont portez. Mais en cela il est excusable, parce que son ouvrage étant tout de peinture, il a seulement pensé à lui donner beaucoup d'agrément & de *vaguezze*.

A l'égard du coloris, il est bien malaisé de faire voir des Tableaux où l'harmonie des couleurs, & la beauté du pinceau paroissent davantage que dans les Tableaux qu'il a peints dans le Palais Farnese, à Saint Gregoire, & en plusieurs autres endroits de Rome. Et si l'on avoüe qu'il y a encore plus de dessein & de noblesse, que dans ce qu'il avoit peint en Lombardie, c'est un témoignage assez fort pour faire juger que la partie du dessein est préférable à celle de la couleur, puis qu'Annibal travaillant à se perfectionner dans son art, a bien voulu quitter en quelque façon la beauté du coloris pour suivre la grandeur du dessein.

Car on ne peut pas dire qu'il fut moins propre pour une partie que pour l'autre, puisqu'il les a possédées toutes deux excellemment. Mais plutôt on peut juger qu'il avoit reconnu que dans un Tableau la beauté du coloris en général ne peut pas toujours s'accorder avec l'exakte imitation de la Nature, dans laquelle il y a plusieurs demiteintes, des jours, des ombres & des reflais, qui souvent ne sont pas agréables. Il avoit vû, en confrontant les ouvrages de l'Ecole de Rome avec ceux de l'Ecole de Lombardie, combien ceux de Rome étoient plus excellens que les autres, & combien aussi il est difficile de joindre par-

parfaitement ensemble ces deux parties dans un même sujet. C'est pourquoi comme il n'en voyoit point d'exemple, ils'en formoit des idées si hautes & si belles, que ne pouvant rien faire dans ses ouvrages qui répondit à l'excellence de ses pensées, il refaisoit souvent une même chose. Il jetta plus d'une fois par terre une partie des Tableaux, & des ornemens de la Galerie Farnese après les avoir peints, parce qu'il n'en étoit pas satisfait, & qu'il les trouvoit beaucoup inférieurs à la grandeur de l'idée qu'il en avoit conçûe. Cela augmentoit sans doute beaucoup sa peine & son travail, mais il souffroit volontiers toutes ces sortes de fatigues; se servant pour faire cet ouvrage avec plus de perfection, non seulement de desseins bien achevez, mais encore de cartons, & même de tableaux peints à huile, qu'il prenoit la peine de finir.

Si l'on peut trouver quelque chose à reprendre dans Annibal, c'est d'avoir abandonné quelquefois son genie à peindre des choses trop basses & deshonnêtes, & de s'être même laissé tellement gouverner par Innocent Tacconi, l'un de ses Eleves, que pour lui complaire, il éloigna de lui le Guide, l'Albane, & même son frere Augustin. Il est vrai qu'il s'en repentit à la fin de sa vie, & qu'il chassa Tacconi, qui n'avoit garde d'être aussi savant que ses autres Eleves.

Il n'est pas besoin que je vous parle de tous les Tableaux qu'Annibal a faits, soit en Lombardie, soit à Rome; si ce n'est pour vous dire qu'il y en a quelques-uns qui ne sont peints que de ses Disciples, & retouchez de sa main, comme il s'en voit trois dans l'Eglise de la *Madonna del Popolo* à Rome. Pour des Tableaux de Cabinet,

binet, vous avez autrefois vû dans la Vigne Pamphile, celui où il a représenté Danaé, & dans la Vigne Aldobrandine, celui du Couronnement de la Vierge, & quelques autres qui sont composez de figures & de païsages. Nous en avons vû encore ensemble dans la Vigne Montalte, dans le Palais Borghese, & chez la Marquise Sannaise, qui avoit alors le Martyre de Saint Etienne, Saint Jean qui prêche au desert, & la fuite de la Vierge en Egypte, que le Cardinal Mazarin fit acheter, & qui se voyent dans le Cabinet du Roi.

Nous avons vû encore à Rome ce beau Tableau de la Nativité de Nôtre Seigneur, que l'on aporta en France peu de temps après. Mr. Labac l'ayant acheté le vendit à Mr. le Duc de Liancourt: & après avoir passé en plusieurs autres mains, il est présentement dans celles de Mr. le Marquis de Hauterive.

Vous avez pû voir aussi un autre Tableau du même sujet, mais dont les figures sont plus grandes. Mr. Mignard le vendit à Mr. d'Ervail, & il est aujourd'hui dans le Cabinet de Mr. Colbert. Vous vous souvenez de ceux qu'avoit autrefois Mr. de la Nouë. L'un de figure ronde, dans lequel étoit représenté la Vierge avec l'Enfant Jesus & Saint Joseph lors qu'ils sortirent d'Egypte: Un autre représentant la Fable de Calisto; & le troisiéme où Venus est peinte au-dessus d'une Fontaine, avec les Graces & des Amours. Ces trois Tableaux sont agréables par la beauté des figures, & par celle du païsage, en quoi Annibal excelloit tellement qu'on peut dire qu'après le Titien, il a été de tous les Peintres son temps, celui qui en a fait de plus beaux, non

non seulement en peinture , mais aussi à la plume. On voit de lui plusieurs estampes gravées à l'eau forte.

Ce n'est pas une petite gloire à Annibal d'avoir été le seul après Raphaël , qui dans les derniers siècles a formé une Ecole de la Peinture. Quelques-uns de ses disciples s'établirent en Lombardie sous Louïs Carache: mais outre qu'Annibal enseigna Louïs & Augustin , ce fut lui qui éleva les plus grands genies qui ont suivi sa maniere. Car il fut le Maître de l'Albane , du Guide , du Dominiquin , de Lanfranc , & d'Antoine Carache. Outre ceux-là ANTONIO MARIA PANICO de Bologne , étant venu fort jeune à Rome , travailla dans son Ecole , & a fait plusieurs Tableaux , dont quelques-uns même sont retouchez d'Annibal.

Le Tacconi dont je vous ai parlé étoit aussi Bolonnois , & comme il demouroit actuellement auprès d'Annibal , il se servoit de ses desseins , & lui faisoit retoucher tout ce qu'il faisoit.

LUCIO MASSARI de Bologne que je vous ai aussi nommé , fut de ceux qui copia le mieux les Ouvrages des Caraches.

Mais un des bons dessinateurs qui ayent travaillé sous-eux , fut SISTO BADALOCCHIO de Parme. Il vint fort jeune à Rome avec Lanfranc son compatriote. Ils furent tous deux instruits par Annibal , après la mort duquel Sisto alla à Bologne avec Antoine Carache. Quelque-temps après étant revenu à Rome , il fit plusieurs ouvrages dans une loge qui est au Palais des Sieurs Verospi. Dans un Tableau , il représenta Polypheme avec Galatée ; & dans un autre, Polypheme & Acis qui s'enfuit.

On

On voit plusieurs Estampes que ce Peintre a gravées à l'eau forte, il y en a six d'après le Corrège, & une d'après la Statue antique du Laocoon qui est à Belvedere. Il entreprit aussi avec Lanfranc son compagnon de graver l'Histoire de l'Ancien Testament, d'après les Tableaux de Raphaël qui sont dans les loges du Vatican. Ils en firent un livre qu'ils dédièrent à Annibal Carache dans le temps qu'il commençoit à être fort incommodé. Sisto ne demeura pas long temps à Rome, mais s'en retourna à Bologne, où il finit le reste de ses jours.

Comme j'eus cessé de parler, Pymandre me dit : Ce que vous me venez d'apprendre des Caraches & de leurs Eleves, me confirme dans l'opinion que j'ai il y a long-temps, qu'il est bien difficile, quelque connoissant que l'on soit en Peinture, de ne se pas tromper quelquefois dans les Tableaux de ces differens Peintres; & de ne pas prendre bien souvent ceux des disciples pour ceux des maîtres, & des copies pour des originaux, comme vous m'avez fort bien fait remarquer qu'il y avoit des Tableaux que l'on attribuoit à Titien, à Paul Veronese, & à plusieurs autres qui n'étoient point de la main de ces Peintres.

Il faudroit être bien hardi, lui repartis-je, pour vous assurer qu'on ne puisse pas se tromper quelquefois dans le jugement que l'on peut faire d'un Tableau, soit pour dire s'il est original, soit pour juger précisément de quelle main il est, puisqu'il y en a eu de si bien copiez, que les maîtres mêmes de l'art y ont été trompez. Je crois vous avoir fait remarquer que cela arriva à André del Sarte. Le Comte Malvasia, en parlant

lant * des Caraches , nomme plusieurs Peintres qui se sont trompez en prenant les Ouvrages de Louïs pour être d'Annibal. Aussi voit-on tous les jours des gageûres & des contestations entre ceux de la profession & les curieux. Il y a même quelques-uns de ces curieux qui s'y trompent volontairement , & qui seroient bien fâchez qu'on les desabusât , aimant mieux être duppez & contens , que de passer pour de méchans connoisseurs.

Il est vrai néanmoins que comme les belles copies sont rares , & que celles qui sont faites par des Peintres ordinaires , sont beaucoup inferieures aux originaux , les personnes intelligentes , & qui ont vû quantité de Tableaux , connoissent aisément la difference qu'il y a entre une simple copie & un original. Quand ils regardent exactement un Ouvrage fait par un disciple , ils voyent bien s'il y a quelques parties qui soient retouchées par le maître ; car lors que cela se rencontre , une telle copie est bien differente d'une autre ; & c'est ce qui fait qu'il y a des Tableaux où l'on voit de belles parties qui donnent sujet de disputer si ce sont des copies ou des originaux.

Quant aux differentes manieres , vous pouvez juger qu'on n'en acquiert une parfaite connoissance , qu'après avoir beaucoup vû les divers ouvrages de tous les maîtres , qui même ont changé souvent plusieurs fois leur maniere de peindre , comme je vous ai fait remarquer des Caraches. C'est pourquoi on leur attribue souvent des Tableaux qu'ils n'ont pas faits , sous prétexte qu'ils en ont fait de different goût.

Alors

* *Felsina Pittrice.* Part. 3.

Alors Pymandre m'interrompant tout d'un coup : Comment donc, me dît-il, peut-on faire pour n'être point trompé, & pour choisir des Tableaux qui soient originaux & de bonne main.

Le véritable moyen, repartis-je, c'est de savoir discerner le bon d'avec le mauvais; je veux dire de bien connoître, & de bien examiner un ouvrage, sans se mettre en peine qui l'a fait. Car il y en a tel qui pour n'être que de la main du disciple ne vaut pas moins que s'il étoit fait par le maître, comme il s'en rencontre du Dominiquin, qui ne cedent pas à ceux des Caraches. Si l'on en souhaite de la main de ces Peintres, il n'est pas impossible de les discerner entre les autres, quand on connoît leur maniere. Car pour ne pas se charger de ceux qui sont douteux, il faut regarder si toutes les parties y sont dessinées correctement, & d'un bon goût : Si le toucher du pinceau paroît avec une égale force, & une même franchise; & enfin si ce beau faire & cette belle union de couleurs que l'on voit dans leurs ouvrages non contestez, se trouvent par tout, & avec une pareille entente dans celui qu'on examine.

C'est ainsi, à mon avis, qu'il faut regarder les ouvrages des plus grands maîtres pour en juger sainement, sans se mettre trop en peine de savoir les noms de tant d'autres Peintres qui ont suivi leurs manieres, & qui les ont copiez. Que sert-il, par exemple, de vouloir toujours assurer qu'un Tableau est d'Annibal Carache, parce qu'il y aura quelques têtes, ou un goût de peindre semblable à ce qu'on voit de lui. Nous savons que tous les Peintres qui ont été célèbres,

ont eu des disciples qui ont tâché de les imiter, qui ont copié leurs ouvrages, qui en ont fait d'après leurs desseins, & que ces maîtres mêmes ont bien voulu retoucher.

Je croi encore, dit Pymandre, qu'il appartient particulièrement aux Peintres à connoître la différence qu'il y a entre les copies & les originaux; & que tous ceux qui aiment la Peinture ne sont pas toujours capables de faire ce discernement.

L'on peut juger des Tableaux, lui répondis-je, en différentes manieres. Car premierement tout le monde peut dire son avis sur la ressemblance des choses. C'est pourquoi les ignorans jugent librement de ce qu'ils voyent de bien imité dans un Tableau, & de ce qui * plaît à leurs yeux, mais ne vont pas plus avant dans le secret de l'art. Les savans au contraire jugent de la parfaite imitation, & de la science de l'ouvrier: ces savans peuvent être, ou les Peintres, ou ceux qui ont une notion parfaite de la Théorie de l'art. Car encore que quelques-uns ayent dit † qu'il faut être ouvrier pour juger de ce que font les Peintres, les Sculpteurs, ou les autres Artisans: & que Cicéron (a) semble être de ce sentiment, quand il croit que les Peintres découvrent dans un Tableau beaucoup de choses que tout le monde n'y voit pas; il faut néanmoins entendre particulièrement cela, pour ce qui regarde le travail

* *Docti rationem artis intelligunt, indocti voluptatem.* Quint. 9. 4.

† *De Pictore, Sculptore, Fictore nisi artifex judicare non potest.* Plin. Jun. l. 1. Ep. 10.

(a) *Multa vident Pictores in umbris & in eminentia quæ nos non videmus.* Cic. acad. quæst.

travail de la main, & la difficulté qui se trouve dans l'exécution. Car on ne peut pas nier que les Peintres & les Sculpteurs ne sachent mieux que ceux qui ne travaillent point, combien il est mal-aisé de trouver les teintes de toutes les couleurs, & la peine qui se rencontre à bien tailler le marbre. Mais il faut aussi demeurer d'accord qu'il y a bien des Peintres & des Sculpteurs qui sont aussi peu capables de bien juger d'un ouvrage, que d'en faire qui méritent de l'estime. Et qu'au contraire il se voit beaucoup d'autres, personnes qui ont l'esprit assez droit & assez éclairé pour en juger aussi bien que les Peintres mêmes, & qui souvent discernent mieux ce qu'il y a de bien & de mal, parce qu'ils ne sont préoccupez d'aucun intérêt ni d'aucun goût particulier. Et quoique ces personnes n'aient point d'expérience dans ce qui regarde la pratique, ils connoissent pourtant ce qui est bien.

Je ne croi pas, interrompit Pymandre, que les Peintres & les Sculpteurs demeurassent d'accord de ce que vous dites.

Ils auroient grand tort, repartis-je, d'y trouver à redire, puisqu'eux-mêmes exposent tous les jours leurs ouvrages pour être louez ou censurez de tout le monde; & savent fort bien les faire valoir quand ils ont contenté ceux pour qui ils les ont faits, ou qu'ils ont l'approbation des gens connoissans.

Je vous dirai bien plus, qu'il se rencontre des personnes qui ayant fait une étude particulière de la Théorie de ces beaux arts, & de tout ce qui en dépend, sont, si j'ose le dire, plus capables que certains Peintres, d'en juger sainement; parce que ces personnes ont plus d'intelligence &

de lumiere que ces Peintres qui n'ont que la pratique & l'usage de la main : & que dans les Arts comme dans toutes les Sciences les lumieres de la Raison , font au dessus de ce que la main de l'ouvrier peut exécuter. Aussi * c'est une chose beaucoup plus noble & plus considerable de savoir parfaitement ce que plusieurs font , que de faire seulement ce qu'un autre fait. Car comme selon Galien † la main est un organe qui peut suplée à tous les instrumens , ainsi la Raison dans l'homme peut suplée à tous les arts. C'est pourquoi elle est considerée comme la Maîtresse qui commande & qui ordonne ; l'exécution manuelle lui obeît comme sa servante.

Il est vrai que quand un esprit bien éclairé, une parfaite connoissance , & une grande pratique se trouvent joints ensemble dans une même personne, alors celui qui les possède a toute sorte d'avantage pour juger , & pour travailler avec un heureux succès. Nous pouvons mettre dans ce rang tous les grands Peintres qui ont si bien imité ce qu'ils ont vû dans la Nature , & ce qu'ils ont imaginé de beau.

Je vous dirai aussi que souvent les grandes lumieres d'esprit , & une parfaite connoissance des choses , font que ces hommes célèbres , quoique savans dans leur art , travaillent avec plus de peine , & sont plus retenus que les autres ; parce qu'agissant toujours avec un jugement fort éclairé , ils discernent aisément la difference qui se trouve

• *Multò enim majus atque altius scire quod quisque faciat , quàm ipsum efficere quod sciat , &c.*
Boët. Musices. l. I. c. 34.

† Dans son livre de l'usage des parties.

trouve entre ce qu'ils imaginent & ce qu'ils produisent. Et comme ils rencontrent beaucoup de choses à corriger dans l'exécution de leurs pensées, cela augmente leur travail, & quelquefois leur en donne un dégoût.

C'est ce qu'on a remarqué dans AUGUSTIN CARACHE, qui étoit né * avec une disposition entière pour les sciences & pour les arts. Après avoir appris les belles Lettres, il s'appliqua à la Philosophie, aux Mathématiques, à la Poësie & à la Musique. Mais étant particulièrement porté pour la Peinture, il se mit à dessiner, à travailler de Sculpture, & à graver au burin. Comme il avoit beaucoup d'esprit, il concevoit si aisément tout ce qui regardoit la perfection de chacun de ces arts, que ne trouvant pas une facilité aussi grande qu'il eût bien voulu pour exécuter ce qu'il avoit imaginé, il se fâchoit contre lui-même, & rompoit souvent ce qu'il avoit fait, sans le montrer à Prospero Fontana qui fut son premier maître. Et parce qu'on ne soupçonnoit pas que ce qu'il en faisoit vînt d'une connoissance qu'il avoit déjà acquise du bien & du beau, on attribuoit ses emportemens à une humeur impatiente, & à un dégoût qu'il avoit de la peinture.

Son pere l'ayant mis sous Domenico Tebaldi pour apprendre à graver au burin, il surpassa bientôt son Maître. Ce fut après l'avoir quitté qu'il alla, comme je vous ai dit, avec Annibal par toute la Lombardie, pour peindre d'après les plus beaux ouvrages que l'on y voyoit, que les siens auroient sans doute bien-tôt égaux, s'il n'eût point quitté la peinture pour s'attacher uni-

K 3

quement

* L'an 1558.

quement à la gravûre, lors qu'ayant laissé Annibal à Parme, il s'en alla à Venise. Car bien qu'il n'ait rien gravé que de très-considérable, & qui lui ait aquis beaucoup de gloire; cette gloire néanmoins n'est pas comparable à celle qu'il eût pû remporter, s'il se fut entierement appliqué à la peinture, pour laquelle il avoit des talens tout particuliers.

On conçût de grandes esperances de lui, lors qu'étant de retour de Venise, il fit ce Tableau qui est aux Chartreux de Boulogne, où il représenta Saint Jérôme, qui reçoit la communion. Cet ouvrage passe pour un des plus beaux, & des plus considérables qu'il ait faits. Quelques-uns ont dit qu'il n'y travailla pas seul, mais que Louis & Annibal y mirent aussi la main. Il en fit encore plusieurs avant que d'aller trouver Annibal à Rome; & quand ils se furent séparés, & qu'il fut retourné à Parme, il en entreprit d'autres pour le Duc Ranuccio. Il peignit dans la voute d'une chambre plusieurs sujets qui avoient raport à l'Amour de la vertu, à l'Amour deshonnête, & à l'Amour d'intérêt. Il traita ces sujets poëtiquement & sous différentes fables. Il est vrai qu'ils ne furent pas tous achevez, & qu'il y eut la place d'un Tableau qui demeura vuide par la mort d'Augustin.

Le Duc ne voulut pas permettre qu'aucun autre Peintre y touchât, & crut qu'on ne pouvoit remplir plus dignement cette place pour la gloire d'Augustin, qu'en y mettant son Eloge. Pour cet effet on se servit de la plume d'Achillini homme célèbre & savant, qui fit celui que je vais vous dire.

AUGUS-

AUGUSTINUS CARRACIUS

DUM EXTREMOS IMMORTALIS SUI
PENNICILLI TRACTUS IN HOC SEMIPICTO FORNICE MOLIRETUR AB
OFFICIIS PINGENDI ET VIVENDI SUB
UMBRA LILIORUM GLORIOSE VACAVIT:

TU SPECTATOR

INTER HAS DULCES PICTURÆ ACERBITATES PASCE OCULOS,

ET FATEBERE DECUISSE POTIUS INTACTAS SPECTARI QUAM ALIENÆ MANU TRACTATAS MATURARI.

Comme Augustin fut assez long-temps malade, il se retira dans le Convent des Capucins pour mieux se préparer à mourir. Là, dans un esprit de Pénitence, il passoit les jours à prier & à méditer. Pendant quelques heures de relâche qu'il eût dans sa maladie, il fît un Tableau où il représenta Saint Pierre qui pleure son péché après avoir renié son maître. Et parce qu'il avoit continuellement la mort devant les yeux, il entreprit de faire le Jugement universel. Mais à peine avoit-il commencé de l'ébaucher que son mal étant venu à l'extrémité, il mourut le 22. de Mars l'an 1602. âgé de 43. ans. Annibal en eut beaucoup de déplaisir, & vouloit lui élever un

monument dans le lieu où il étoit enterré. Mais deux amis d'Augustin le prévinrent, & firent faire son Epitaphe par le même Achillini que je viens de vous nommer. L'Académie de Bologne lui fit aussi des funeraillles magnifiques : tâchant par ces pieux devoirs à soulager la douleur qu'elle reçût de la perte d'un homme auquel elle étoit si redevable, & qu'elle cherissoit si tendrement.

Je ne vous dirai rien de particulier de toutes les choses qu'il a gravées tant de son invention, que d'après les ouvrages de plusieurs excellens maîtres ; le nombre en est trop grand ; elles sont si estimées & si belles , que vous serez bien aise de les voir un jour.

Il laissa un fils nommé ANTOINE , lequel étant encore fort jeune , il recommanda à Annibal qui en prit beaucoup de soin , le faisant instruire dans les lettres humaines , & lui montrant à dessiner. Après la mort d'Annibal , Antoine se mit à étudier d'après les plus beaux ouvrages qui étoient à Rome. Le Cardinal Tonti qui avoit de l'affection pour lui , le fît travailler dans l'Eglise de Saint Sebastien qui est hors les murs de la Ville , & l'engagea à peindre à fraisque trois Chapelles à Saint Barthelemi dans l'Isle. Cette Eglise étoit autrefois le Temple d'Esculape. Nous y avons été ensemble voir les ouvrages de ce Peintre. La Chapelle , qui est dédiée à Saint Charles , est la dernière qu'il a peinte. Entre plusieurs Tableaux où il a représenté l'Histoire de ce grand Saint , celui qui est sur l'Autel , est des plus considérables ; & le Païsage d'un goût très-exquis. Si ce Peintre eût vécu long-temps , il y a apparence qu'il seroit arrivé à un haut degré de perfection : mais il mourut qu'il n'avoit que 35. ans
l'an

l'an 1618. Il y a dans le Cabinet du Roi un Tableau de lui, où est représenté le déluge.

Voilà en peu de mots quels ont été les Caraches, dont on peut dire que la fortune étoit petite, & la réputation médiocre pendant qu'ils ont vécu, en comparaison de la gloire qu'ils ont acquise après leur mort; parce que durant leur vie ils avoient à combattre l'Ecole du Caravage, & celle de Joseph Pin, toutes deux bien différentes de la leur. Car encore que celle des Caraches & de leurs Eleves, ait enfin obscurci les deux autres; Rome néanmoins étoit si partagée dans le temps que les Caraches y travailloient, que Joseph Pin & le Caravage avoient bien plus de Partisans qu'Annibal & Augustin.

Ceux, comme je vous ai dit, qui ne regardoient dans la peinture qu'une forte & naturelle représentation des choses, prenoient plaisir à considérer dans les Tableaux du Caravage, cette simple & vile, s'il faut ainsi dire, imitation de la Nature, sans faire aucun discernement du beau d'avec le laid. Et ceux au contraire, qui sans s'attacher à la Nature, se plaisent à voir de grandes imaginations bien représentées, admiroient cette abondance, cette facilité, & ce que les Italiens appellent *la furia*, qui se remarquent dans les compositions de Joseph Pin.

Le CARAVAGE fit plusieurs Ouvrages à Rome, à Naples & à Malte, & ce fut au retour de Malte, qu'il mourut * avant que d'arriver à Rome. Il se nommoit Amerigi. Son pere étoit un Maçon de Caravage en Lombardie.

Entre ses Eleves BARTHELEMI MANFREDE natif de Mantoüe fut un de ceux qui suivit

K 5

le

* L'an 1609.

le mieux sa maniere : il y a plusieurs Tableaux de lui qu'on a pris pour être du Caravage , principalement ceux où il s'est efforcé de l'imiter. Il lui manquoit pourtant la partie du dessein dans laquelle il se fût peut-être fortifié s'il eût vécu davantage : mas ses débauches deshonnêtes lui causerent des maux dont il mourut fort jeune.

CHARLES SARACINO Venitien suivit encore le même goût de peindre. Il affectoit dans ses compositions de représenter souvent des Eunuques sans cheveux & sans barbe.

LE VALENTIN qui étoit François, & natif de Coulommiers en Brie, imita aussi la maniere du Caravage; donnant beaucoup de force & de couleur à ce qu'il faisoit. Il ne fut pas plus judicieux que son Maître dans le choix des sujets, comme vous pouvez remarquer dans les Tableaux qui sont ici, qu'on peut regarder néanmoins comme des plus beaux qu'il ait faits. Il mourut aussi assez jeune, & l'on peut dire par sa faute. Car un soir qu'il avoit fait la débauche, se sentant extraordinairement échauffé, il se mit dans le Bassin d'une Fontaine pour se rafraîchir, où il se gela tellement le sang, qu'il mourut incontinent après.

JOSEPH. RIBERA de Valence surnommé L'ESPAGNOLET, fut encore un des Imitateurs du Caravage. Il travailla beaucoup à Naples. Il avoit une telle aversion pour le Dominiquin, qu'il ne le comptoit jamais parmi les bons Peintres; & même lui fit beaucoup de fâcheuses affaires dans Naples par le credit qu'il avoit auprès du Vice-Roi.

Il y eut encore un GHERARDO HONT-HORST natif d'Utrecht, qui étant venu à Rome

Rome pendant que le Caravage étoit en credit, se mit à peindre comme lui d'une maniere forte & noire. Il représentoit ordinairement ses sujets dans une nuit, ou dans une grande obscurité, éclairez de la lumiere du feu. Je ne vous parle pas d'une quantité d'autres dont je pourrai me souvenir dans la suite.

Quant à JOSEPH PIN, comme il a vécu fort long-temps, & qu'il s'étoit mis de bonne heure en réputation, il a fait un grand nombre d'ouvrages. Son Pere qui étoit un Peintre assez médiocre natif de la Ville d'Arpino, le mit fort jeune avec les Peintres qui travailloient aux Loges que le Pape Gregoire XIII. faisoit peindre au Vatican. Il servoit seulement à accommoder leurs palettes, & à disposer leurs couleurs de la maniere qu'on s'en sert pour la fraisque. Cependant Joseph Pin avoit un si grand desir de peindre, qu'il eût bien voulu donner aussi quelques coups de pinceau. Mais comme il n'avoit guere plus de treize ans, il étoit timide & n'osoit pas entreprendre de faire quelque chose de lui, auprès des ouvrages que l'on faisoit en ce lieu-là. Neanmoins un jour il fut tenté de faire voir ce qu'il savoit. Prenant le temps qu'il étoit seul, il se mit à peindre de petits Satyres, & d'autres Figures contre des pilastres. Quoique les choses qu'il fit ne fussent que des coups d'essai, elles se trouverent si bien & si pleines d'esprit, que de tous ceux qui peignoient pour lors au Vatican, il n'y en avoit guere qui eussent pû faire mieux. D'abord on vit ces peintures sans y faire attention. Mais comme l'on s'apperçut que de temps en temps il paroissoit quelque chose de nouveau qui se faisoit secretement, & pendant qu'il n'y

avoit personne , il y eût des Peintres qui se cachèrent pour voir qui en étoit l'auteur. Comme ils eurent découvert que c'étoit Joseph Pin, ils en furent encore plus surpris , ne pouvant assez admirer comment ce jeune homme , qu'ils ne regardoient presque que comme un enfant , avoit si bien réussi dans ce qu'il avoit fait.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cela , le Pere Ignace Danti Dominiquin , qui avoit la surintendance de ces peintures , étant survenu , il aprit d'eux ce qui s'étoit passé. Quand on lui eut montré l'ouvrage dont étoit question , il ne fut pas moins étonné que les autres , de voir de si heureux commencemens. Ayant fait venir Joseph Pin , il remarqua en lui beaucoup de modestie & de pudeur. Il loua ce qu'il avoit fait, & pour l'animer davantage lui promit de le servir. Ce qu'il fit bien-tôt en effet , parce que dès le soir même , le Pape étant venu selon sa coutume pour voir ce que l'on avoit peint , il lui présenta Joseph Pin, & lui parla favorablement de lui. Il lui fit connoître combien on voyoit d'esprit dans ce qu'il faisoit, & qu'on avoit lieu d'espérer qu'il pourroit devenir un excellent Peintre , si Sa Sainteté vouloit bien le favoriser de quelque secours afin de pouvoir s'appliquer davantage à l'étude.

Le Pape , qui ne manquoit pas de charité pour ceux qu'il voyoit portez à la vertu , lui accorda sur le champ, non seulement pour lui, mais encore pour toute sa famille , ce qu'on appelle à Rome *La parte*, avec une pension de dix écus par mois : donnant ordre que pendant qu'il travailleroit au Vatican , on lui payât outre cela un écu d'or par jour : ce qui fut exécuté ponctuellement tant que le Pape vécut. Le

Le premier ouvrage qu'il fit est dans l'ancienne Salle des Suiffes , où il peignit de clair-obscur Samson qui enleve les Portes de la Ville de Gaza. Il fit ensuite plusieurs autres Tableaux. Et comme il eut peint dans le Cloître de la Trinité du Mont , la Canonisation de Saint François de Paule , il aquit tant d'estime , qu'on ne parloit plus que de Joseph d'Arpino. Car bien qu'il fût né à Rome , il voulut toujours se faire appeller d'Arpino , soit par l'amour qu'il eût pour le païs de son Pere , soit que ce fût pour complaire aux Boncompagni Seigneurs de cette Ville , & desquels il tenoit sa fortune.

Je serois trop long si je voulois vous dire tout ce qu'il a fait dans des Eglises & dans des Palais de Rome. Vous avez vû ce qu'il a peint au Capitole , où il a représenté la bataille donnée entre les Romains & les Sabins. C'est un de ses plus beaux & de ses plus grands ouvrages , à cause de la quantité de figures à pied & à cheval qu'il a disposées en différentes actions , & d'une maniere où l'on voit beaucoup d'esprit. Il avoit une inclination naturelle pour ces sortes de compositions , où il entroit des chevaux , qu'il exprimoit assez heureusement ; parce qu'il les aimoit , qu'il montoit souvent à cheval , & qu'il se plaisoit à paroître en habit de cavalier.

Lorsque le Cardinal Aldobrandin vint Legat en France , Joseph Pin qui étoit à sa suite , fit présent au Roi Henri IV. de deux Tableaux ; l'un où Saint George est à cheval , & l'autre où Saint Michel est peint terrassant le Démon.

Quand il fut de retour à Rome , au lieu d'achever ce qu'il avoit commencé au Capitole , il travailla dans l'Eglise de Saint Jean de Latran , que

Clement VIII. faisoit orner de peintures, & dont il lui avoit donné toute la conduite. Ensuite il fit quantité d'autres ouvrages sous les Papes Paul V. & Urbain VIII. Et après avoir vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans dans une grande réputation, il mourut à Rome le 3. Juillet 1640. Il fut enterré dans l'Eglise *d'Ara Celi*, où il avoit destiné sa sepulture, laissant deux garçons & une fille assez richement pourvus. Mais on peut dire que s'il se fût mieux conduit qu'il ne faisoit auprès des Princes qui l'employoient, il eût amassé beaucoup plus de bien qu'il ne fit, & plus d'estime pour sa memoire. Car au lieu de vivre de la maniere qu'il devoit avec les grands Seigneurs qui le recherchoient, il se comportoit de telle sorte qu'il sembloit les mépriser; ce qui leur donnoit beaucoup de dégoût pour sa personne. Le Pape † même à qui il avoit toutes sortes d'obligations, fut à la fin rebuté de ses façons d'agir. Car bien que Sa Sainteté eût plusieurs fois employé jusques aux prieres pour lui faire avancer les Peintures de Saint Jean de Latran, néanmoins au lieu d'y travailler lui-même assidûment, tantôt il se cachoit, & tantôt il alleguoit mille excuses sur le retardement des ouvrages, & fit tant par ses delais, qu'ils ne furent point achevez pour l'année du grand Jubilé 1600. quoiqu'il l'eût plusieurs fois promis, & que le Pape le souhaitât avec passion.

Toutes les autres personnes n'étoient pas plus satisfaites de lui, parce qu'il les traitoit de la même maniere; bien que par un certain destin il eût aquis un tel credit à la Cour du Pape, qu'on se sentoît comme forcé à le regarder, & à lui
faire,

† Clement VIII.

faire, malgré qu'on en eût, des caresses & des présens, que sa conduite ne méritoit point. S'il eût bien connu son bonheur, jamais personne n'eût passé sa vie plus heureusement que lui. Dès sa jeunesse la fortune lui fut favorable: mais au lieu de la bien recevoir; il sembloit qu'il méprisât toutes les graces qu'elle lui fit, & les honneurs dont tout le monde le combloit. Il avoit une bonne complexion & une santé parfaite. Sa conversation étoit agréable, s'exprimant avec beaucoup d'esprit & de facilité. Cependant avec tous ces avantages, il étoit toujours mal content de son état; & se plaignant continuellement tantôt d'une chose, tantôt d'une autre; il finit sa vie sans avoir jamais pû être satisfait, ni de biens, ni d'honneurs, lui qui devoit l'être d'autant plus qu'il jouïssoit de tous ceux que les Caraches & beaucoup d'autres Peintres meritoient davantage que lui. Car outre les faveurs qu'il reçût des Papes que je vous ai nommez, le Roi Louis XIII. l'honora aussi de l'Ordre de Saint Michel, & de plusieurs présens, en reconnoissance d'un Saint Michel, & de quelques autres Tableaux qu'il avoit envoyez à Sa Majesté.

Il a fait quelques Eleves & quantité d'ouvrages; mais à vous dire vrai, ses ouvrages demeurèrent muets depuis qu'il eut perdu la parole; & l'Etoile qui conduisoit la fortune de Joseph Pin n'a pas pris le même soin de ses peintures, qui n'ont pas été en si grande réputation depuis qu'il ne les a plus soutenues par sa présence; tant il est vrai qu'on ne juge équitablement du mérite des hommes, & de ce qu'ils ont été, que lors qu'ils ne sont plus au monde; & que la faveur & l'envie qui les abandonnent, laissent la liberté de dire ce qu'on en pense.

On

On peut donc regarder Joseph Pin, interrompit Pymandre, comme un Peintre qui a été en vogue, & qui avoit du credit à la Cour de Rome, mais qui n'a jamais aquis un veritable * honneur, puisque l'honneur est la récompense de la vertu & du merite déferé à quelqu'un par le jugement, & par l'amour de tout le peuple. Ce qui fait que celui qui obtient cette récompense par des voyes legitimes passe pour un honnête homme, & qu'au contraire ceux qui n'ont recherché que du credit & de l'estime, & qui pour en aquerir ont (s'il faut ainsi dire) forcé les loix & violenté les esprits, n'ont jamais possédé qu'une fausse réputation. Peut-être même que si le Peintre dont vous venez de parler se fût contenté de s'élever par les degrez ordinaires, & qu'il eût tenu le chemin que tant d'autres excellens hommes ont suivi, il eût jouï d'une plus grande gloire, parce qu'ayant aquis de l'honneur par la liberté des suffrages de tout le peuple, on ne lui eût pas ôté après sa mort un bien qu'on lui auroit donné librement pendant sa vie; mais comme il l'avoit usurpé, il ne faut pas s'étonner si on ne l'a pas toujours laissé jouir de ce qui ne lui apartenoit pas.

Il s'est trouvé encore assez d'autres Peintres, repartis-je, qui emportez d'une passion immodérée, & qui, comme Joseph Pin, aspirans à la gloire avec trop de précipitation, se sont perdus par leur vanité. Mais l'on ne doit pas mettre au nombre de ceux-là LE PADOÛAN † qui vivoit encore alors. Il faisoit fort bien des portraits, & gravoit sur l'acier pour faire des Médailles.

* Cic. in Brut.

† LUDOVICO LEONE PADOUANO.

dailles. Quoi qu'il fût beaucoup estimé à cause de l'excellence de son travail , il l'étoit encore davantage pour sa vertu & pour ses bonnes mœurs. Bien loin de s'élever au dessus des autres , & de se remplir l'esprit de pensées ambitieuses , il ne songeoit , parmi ses occupations ordinaires , qu'à vivre dans la moderation , & même avec beaucoup de pitié. Il avoit toujours dans l'esprit qu'il falloit quitter cette vie , & pour mieux penser à la mort , il avoit fait faire un cercueil qu'il tenoit sous son lit , & qu'il regardoit souvent comme sa dernière demeure. Il vécut dans ces pieux sentimens jusqu'à l'âge de soixante & quinze ans , qu'il mourut sous le Pontificat de Paul V. Il laissa un fils qui hérita de sa vertu comme de ses biens. On l'appelloit aussi LE PADOÛAN* , quoi qu'il fût né à Rome. Il faisoit aussi particulièrement des portraits , & mourut âgé de 52. ans.

LUDOVICO CIVOLI vivoit dans le même temps. Il étoit de Florence , & avoit étudié d'après les ouvrages d'André del Sarte. Vous avez vû dans l'Eglise de Saint Pierre un Tableau de lui que l'on estime beaucoup. Il le fit par l'ordre du Duc de Florence du temps de Clement VIII. Il eût pour disciple DOMINICO FETI de Rome , qui mourut âgé de trente-cinq ans , & duquel vous avez pû voir des ouvrages dans le Cabinet du Roi. Il y a un Tableau où est représenté l'Ange Gardien , & un autre de Lapis , sur lequel est peint Loth & ses deux filles. Mr. le Marquis de Hauterive a un Saint François qui est un des beaux que ce Peintre a fait.

Le

* IL CAVALIER OTTAVIO PADOUANO.

Le jeune PALME * petit-neveu de celui qu'on nommoit le Vieux, travailloit aussi en ce temps-là, & mourut au commencement du Pontificat d'Urbain VIII.

J'oubliois de vous dire que pendant que le Cavalier Joseph Pin étoit en vogue dans Rome, FREDERIC ZUCCHERO avoit déjà fait beaucoup d'ouvrages. Je vous en dis quelque chose en parlant de ce que Tadée son frere a fait à Caprarole. Mais vous ferez peut-être bien aise de savoir qu'après qu'il eût fini pour le Cardinal Farnese, ce qu'il avoit commencé avec son frere, il fut appelé à Florence par le grand Duc pour achever de peindre la coupe de l'Eglise de *Santa Maria del Fiore*, que le Vazari avoit laissée imparfaite. Ensuite le Pape Gregoire XIII. le fit venir à Rome pour peindre la voute de la Sale Pauline. Pendant qu'il y travailloit il eût quelques differens avec des Officiers du Pape; & pour se venger d'eux, il fit un Tableau où il représenta la Calomnie. Il y peignit au naturel & avec des oreilles d'ânes tous ceux dont il se tenoit offensé: & ensuite l'exposa publiquement sur la porte de l'Eglise de Saint Luc le jour de la Fête de ce Saint. Le Pape l'ayant sù s'en fâcha de telle sorte contre le Peintre, que s'il ne fut sorti de Rome, il couroit risque d'être châtié rigoureusement.

N'est-ce point, dit Pimandre, ce que l'on voit gravé?

La Calomnie, répondis-je, que Corneille Cort a gravée d'après Frederic, n'est pas celle dont je viens de parler, mais une autre qu'il avoit peinte à détrempe à l'imitation de celle d'Appelle,
la-

* GIACOMO PALMA.

laquelle a été long-temps entre les mains des Ducs de Bracciano. La colere du Pape fut donc cause qu'il s'en alla en Flandre , où il fit quelques cartons pour des Tapisseries. De-là il passa en Hollande , & ensuite en Angleterre , où il fit le portrait de la Reine Elisabeth , qui l'en récompensa honorablement. Ce fut à son retour d'Angleterre qu'il travailla à Venise dans la grande Sale du Conseil , où il fit un Tableau en concurrence de Paul Veronese , du Tintoret , de François Bassan , & du Palme.

Quelque-temps après , le Pape Gregoire ne pensant plus au sujet qu'il avoit eû de se fâcher contre Frederic , le fit retourner à Rome , où non seulement il acheva la voute de la Sale Pauline , mais y fit encore plusieurs histoires à fraisque contre les murailles. Ce fut sous le Pontificat de Sixte V. qu'étant appelé par Philippe II. Roi d'Espagne , il peignit à l'Escorial ; mais on ne fut pas satisfait de ce qu'il y fit à fraisque. Desorte qu'il retourna à Rome , où il commença de travailler au parfait établissement de l'Academie : & mettant en son entiere exécution le Bref que Gregoire XIII. avoit donné pour son érection ; il fut le premier qu'on élût Prince de l'Académie , parce qu'il étoit cheri & estimé , non seulement de tous ceux de sa profession , mais de tous les honnêtes gens. Ce fut dans ce temps-là qu'il s'avisa de bâtir proche de la Trinité du Mont au bout de la rue Gregorienne , cette maison que vous avez vûë , & qu'il a peinte à fraisque par dehors. Il fit faire une grande Sale propre pour y dessiner & pour y mettre l'Académie , qu'il affectionnoit si fort , que par son testament il la fit son héritiere universelle , &

lui

lui substitua tous ses biens en cas que ses héritiers mourussent sans hoirs. Cependant la dépense qu'il fit à sa maison, l'incommoda de telle sorte, que lassé de bâtir, & épuisé d'argent, il sortit de Rome, & s'en alla à Venise, où il fit imprimer les Livres qu'il a faits sur la Peinture.

De là étant passé en Savoye, il commença de peindre une Galerie pour le Duc qui le traita favorablement. Enfin après avoir été à Lorette, & s'être bien promené par toute l'Italie, il alla à Ancone, où étant tombé malade, il mourut âgé de soixante & fix ans.

Il n'y a point eû de Peintre de son temps qui ait eû plus de bonheur dans ses entreprises, qui ait été si bien payé de ses ouvrages, & qui ait été plus caressé de tous les Grands. Non seulement il fut un excellent Peintre, mais aussi il travailla de sculpture, & modela parfaitement bien. Il entendoit l'Architecture, il écrivit de son art comme je vous ai dit, & fit imprimer des Poësies de sa façon. Avec tous ses talens il étoit bien fait de corps, & avoit les mœurs d'un honnête homme. On voit plusieurs de ses ouvrages gravez au burin; entr'autres Nôtre Seigneur attaché à la colonne. Cette estampe est gravée par CHERUBIN ALBERT, qui a aussi fait plusieurs Tableaux dans Rome, où il mourut âgé de 63. ans l'an 1615.

Le Cavalier DOMENICO PASSIGNANO fut disciple de Frederic Zuccherò. Il étoit d'une honnête famille de Florence, & ce fut dans le temps que Frederic travailloit à la coupe de *Santa Maria del Fiore* qu'il s'engagea sous lui. Bien que le Passignan ne soit pas un Peintre que l'on

l'on doive mettre dans les premiers rangs, il ne laissa pas de travailler dans son temps avec honneur & réputation. Comme il étoit dans la curiosité des médailles antiques, & qu'il étoit fort riche, il fut toujours recherché & considéré de tout le monde; il vécut jusques à l'âge de quatre-vingts ans, qu'il mourut à Florence sous le Pontificat d'Urbain VIII.

HORACE GENTILESCHI étoit contemporain du Passignan, & né à Pise. Ses ouvrages étoient assez considerez; mais étant d'une humeur tout-à-fait brutale & porté à la médisance, sa personne ne fut pas en grande considération. Vous pouvez voir un Tableau de lui dans la Chambre du Roi.

Alors Pymandre m'interrompant; encore, dit-il, qu'il y ait des ouvrages du Gentileschi chez le Roi, & peut-être aussi du Passignan, je m'imagine qu'on ne doit pas pour cela considérer davantage ces Peintres, & que leurs Tableaux ne sont pas de ceux qu'on y admire le plus: car il me souvient qu'étant à Rome j'en vis un du Passignan, dont l'on ne faisoit pas grand cas; peut-être étoit-ce un des moindres qu'il ait faits.

Bien qu'il y ait eû, repartis-je, plusieurs des Peintres dont je vous ai parlé, qui ayent eu le courage d'aspirer à la perfection de leur art, ou du moins fait leurs efforts pour y parvenir; il y en a peu néanmoins qui ayent été assez heureux pour y atteindre. Mais mon dessein étant de remarquer les qualitez de ceux dont on voit davantage d'ouvrages, & dont le nom me vient dans l'esprit, je les fais sans crainte de vous ennuyer, de sorte toutefois que vous puissiez distinguer d'avec les plus grands Peintres, ceux
qui

qui n'ont fû que faire du bruit dans le monde par la quantité de leurs Tableaux, ou par leurs intrigues. Car quoique la Peinture ne fut pas alors dans un aussi haut degré de perfection qu'elle avoit été plusieurs années auparavant, elle ne laissoit pas d'être en vogue ; & la Ville de Rome étoit remplie de plusieurs Peintres étrangers, qui travailloient conjointement avec ceux du païs, & qui avoient part à l'honneur des ouvrages qui se faisoient alors.

HENRI GOLTIVS est un de ceux qui a autant qu'aucun autre donné de la gloire à la peinture, & travaillé pour la réputation de quantité de Peintres, par les belles estampes qu'il a gravées, & qui se sont répandues par tout le monde. Car quoi qu'il peignit assez bien, & qu'il ait fait des portraits que l'on estimoit beaucoup : c'est pourtant par les choses qu'il a dessinées à la plume, & qu'il a gravées au burin, qu'il s'est rendu considerable. Il nâquit l'an 1558. à Mulbracht, petit Bourg dans le païs de Juliers. Son pere nommé JEAN GOLTS étoit habile à peindre sur le Verre. Henri avoit environ 33. ans lors qu'il demeura incommodé d'un crachement de sang qui lui dura pendant trois ans. Ce qui le fit resoudre de voyager, dans l'esperance que le changement d'air le gueriroit. Etant parti * de chez lui, il passa en Allemagne, & de là en Italie. Après avoir sejourné à Venise & à Naples, il demeura quelque-temps à Rome, où il dessina quantité des plus beaux ouvrages de peinture : & en fit même dessiner par Gaspar Celio Peintre Romain, mais qu'il ne grava que long-temps après. Car d'abord qu'il fut

* En 1591.

fut de retour de ses voyages , il ne fut guere en état de travailler. Il tomba malade , & étant devenu étique , il fut réduit pendant un assez long-temps à ne prendre pour toute nourriture que du lait de femme. Enfin étant revenu en santé contre l'opinion de tous les Medecins , il grava toujours jusques à sa mort , qui arriva en 1617. étant âgé de 59. ans.

Il n'a pas beaucoup peint , comme je vous ai dit , mais il a fait quantité de desseins à la plume sur du velin , & sur de grandes toiles imprimées. Il leur donnoit même quelquefois un peu de coloris. De cette maniere il représenta grand comme Nature une femme nuë avec un Satyre , dont il fit présent à l'Empereur Rodolphe. Pendant qu'il étoit à Rome , il avoit fait plusieurs portraits de ses amis , lesquels on estimoit beaucoup. Quant à ses ouvrages au burin , on fait ceux qu'il a faits d'après Raphaël , d'après Polidore , & d'après quantité des plus excellens Peintres : dans lesquels on ne peut rien souhaiter davantage pour ce qui regarde l'art de bien manier le burin , & couper le cuivre avec franchise & netteté. Ce que l'on y pourroit desirer , est qu'il eût dessiné d'un meilleur goût , & qu'ayant beaucoup travaillé en Italie comme il a fait , il en eût pris davantage la maniere.

Pendant qu'il travailloit à Rome , il n'étoit pas le seul des Peintres étrangers qui eût aquis de l'estime ; il y avoit aussi d'excellens paisagistes qui étoient en grande réputation.

ADAM ELSHYEME natif de Francfort étoit un de ceux-là. Il est vrai qu'il ne travailloit pas à de grands ouvrages , & qu'il se plaisoit à faire de petites figures , en quoi on peut dire qu'il

qu'il excelloit. Vous avez vû autrefois de ses Tableaux chez Mr. de la Noüe ; un de ceux-là est présentement dans le Cabinet de Mr. le Duc de Lefdiguieres ; il y en a aussi dans le Cabinet du Roi.

Comme il les finissoit beaucoup, & qu'il mourut assez jeune *, il en fit peu , ce qui les rend assez rares.

PHILIPPE D'ANGELI surnommé le Napolitain, ne vécut pas long-temps ; il étoit né à Rome ; mais son pere l'ayant mené fort jeune à Naples , le nom de Napolitain lui demeurera toujours. Il a fait quantité de païssages à Naples , à Florence & à Rome. Il peignit à Montecaval dans le Palais du Cardinal Scipion Borghese , neveu de Paul V. Ce Palais fut depuis nommé le Palais de Bentivoglio : & on l'appelle à présent le Palais Mazarin. PAUL BRIL y travailloit aussi dans le même temps.

Paul Bril n'étoit-il pas Flamand , interrompit Pymandre ? Et n'est-ce pas de Flandre que nous font venus tous ces beaux païssages que nous voyons de lui ?

Il étoit natif d'Anvers, repartis-je ; mais étant allé à Rome avec un frere qu'il avoit , nommé MATHIEU BRIL , du temps que Gregoire XIII. faisoit travailler aux loges & à la Galerie du Vatican , ils y firent conjointement plusieurs Tableaux. Mathieu étant mort dès l'année 1584. Paul continua les mêmes ouvrages pendant le Pontificat de Gregoire.

Quand Sixte V. fut élu Pape , Paul s'affocia avec d'autres Peintres pour faire les païssages dans les Tableaux d'Histoires qu'ils représentoient à
frais-

* Sous le Pontificat de Paul V.

fraisque. Ce fut lui qui sous le Pape Clement VIII. fit ce grand païsage qui est dans la Sale Clementine , où Saint Clement Pape est représenté sur un vaisseau , lors qu'on le précipite dans la mer , avec une ancre attachée au col. Comme ce Peintre étoit en réputation , le Cardinal Borghese le fit travailler dans son Palais. C'est là qu'on voit plusieurs Tableaux de sa main : mais ceux qu'il a fait les derniers surpassent de beaucoup les autres ; parce qu'ayant vû ceux d'Annibal Carache , & en ayant copié d'après le Titien , il changea beaucoup sa premiere maniere ; imitant ce qu'il y a de plus beau dans la Nature : desorte qu'il se mit en si grande estime qu'il vendoit ses Tableaux ce qu'il vouloit , à des Marchands de son païs qui en faisoient trafic , & les répandoient de tous côtez.

Il est vrai aussi que les païsages qu'il faisoit en ce temps-là sont admirables. L'invention en est plus belle que dans ceux qu'il avoit faits auparavant , la disposition plus noble , & toutes les parties plus agréables & peintes d'un meilleur goût. Il en grava plusieurs à l'eau forte , parmi lesquels il s'en trouve de très-beaux. Il demeura toujours à Rome , jusqu'à sa mort , qui arriva le septième Octobre 1626. étant alors âgé de soixante & douze ans.

Je puis vous nommer encore entre ceux qui faisoient alors du païsage , PIERRE PAUL GOBBO de Cortone. Il travailla dans le même Palais du Cardinal Borghese , mais ce qu'il faisoit le mieux étoit des fruits : & l'on pourroit en cela non seulement le comparer à cet ancien Peintre , qui trompa des oiseaux avec des raisins qu'il avoit peints , mais le mettre au dessus :

puisque'il n'y avoit sorte de fruits qu'il n'imitât si parfaitement, que tout le monde y étoit trompé. Il est vrai que son principal talent étoit dans la couleur, & qu'il ne deslinoit pas comme il peignoit.

LE VIOLE qui étoit Eleve d'Annibal Carache, & qui s'étoit entierement appliqué au paysage, avoit beaucoup plus de facilité que le Gobbo. Il étudioit d'après Nature, & quand il avoit peint quelques petits morceaux, il les mettoit en grand. Il y a un paysage dans la Vigne Montalte, qu'il fit en concurrence de Paul Bril. C'est aussi de lui tous ceux que vous avez vûs à Frescati dans la Vigne Aldobrandine, & où le Dominiquin a peint les figures qui représentent l'Histoire d'Apollon. Il en fit deux dans la Vigne du Cardinal Lanfranc, que l'on nomme la Vigne Pie, proche le Temple de la Paix. Ils sont peints à fraisque, & vous pouvez bien vous en souvenir, puisque vous en fîtes copier un dans le temps que nous étions à Rome par le Sieur Cochin, qui travaille aujourd'hui à Venise avec estime. Quoique le Viole n'ait pas été aussi savant dans le paysage que son Maître, ni que l'Albane, & qu'il y ait un peu de secheresse dans ce qu'il a fait; sa maniere néanmoins est bien au dessus de celle des Flamands, & l'on y voit un certain choix du beau qui les fait estimer de tous les Peintres.

Lors que Gregoire XV. fut élu Pape, comme le Viole avoit toujours été attaché auprès de sa personne pendant qu'il étoit Cardinal, il le fit son *Guardaroba*, qui est comme Concierge du Palais. Alors croyant sa fortune assez établie, il ne voulut plus travailler de peinture. Mais il

ne jouit pas long-temps du repos qu'il s'étoit proposé ; il mourut au mois d'Août 1622. âgé de 50. ans.

Cependant comme les Peintres Flamans avoient toujours une inclination naturelle à beaucoup finir leurs païfages ; ceux particulièrement qui travailloient en Flandre gardoient leur ancienne maniere, & imitoient plutôt les Tableaux de Brugle, & de Mathieu & Paul Bril, que non pas ceux des Peintres d'Italie.

ROLAND SAVERI étoit un de ceux qui étoient alors assez en vogue ; sa maniere est fort finie, mais sèche. Toutefois comme dans les choses qui sont finies, on découvre plusieurs parties que l'œil regarde avec plaisir, ses Tableaux ont toujours été assez recherchés, principalement par ceux qui se contentent d'une expression simple & naturelle, & qui ne discernent pas ce que l'art exécute avec plus d'excellence.

Dans le temps que les Peintres que je viens de nommer travailloient en Italie. Il y en avoit en France qui étoient employez dans les maisons Royales. Les plus estimez étoient Jean de Hoëy, Ambroise du Bois, & Martin Freminet. Je croi vous avoir déjà parlé des deux premiers, mais je ne pense pas vous avoir rien dit de leur naissance.

DE HOËY étoit de Leyde en Hollande. Etant venu en France, il s'attacha au service du Roi Henri IV. qui le fit un de ses valets de chambre ordinaires, & lui donna la garde de tous ses Tableaux. Il mourut âgé de 70. ans l'an 1615.

Ce fut dans la même année que mourut aussi AMBROISE DU BOIS. Il étoit d'Anvers. Il n'avoit que 25. ans lors qu'il arriva à Paris, mais

il étoit fort avancé dans la peinture. Il se fit bien-tôt connoître, & ayant eu ordre du Roi Henri IV. de travailler à Fontainebleau, il commença la Galerie de la Reine, où il fit plusieurs Tableaux de sa main : les autres furent faits sur ses desseins par des Peintres qu'il conduisoit conjointement avec Jean de Hoëy. Ensuite il peignit dans le Cabinet de la Reine l'Histoire de Tancrede & de Clorinde. Il fit outre cela plusieurs Tableaux sur les cheminées des apartemens du Roi & de la Reine. Il représenta l'Histoire de Theagene & de Cariclée, qui est dans la Chambre ovale où le Roi Louis XIII. nâquit.

Après avoir fait dans la Chapelle deux grands Tableaux, il en commençoit un autre lors qu'il tomba malade, & mourut âgé de 72. ans. Entre plusieurs Eleves qu'il fit, les plus estimez furent Paul du Bois son neveu ; un nommé Ninet Flamand, & Mogras de Fontainebleau.

Quant à MARTIN FREMINET, il étoit bien au dessus des deux que je viens de nommer. Il étoit de Paris, & avoit été élevé chez son pere, qui étoit un Peintre assez médiocre, & qui peignoit des Canevas pour travailler de tapisserie. C'étoit dans le même temps que du Breuil étudioit aussi sous Freminet le pere qui étoit en estime d'honnête-homme. Lors que le fils eût atteint l'âge de 25. ans, il résolut d'aller à Rome. Il avoit déjà fait plusieurs Tableaux, entr'autres un S. Sebastien que vous pouvez voir dans l'Eglise de S. Josse. Il arriva en Italie dans le temps que les Peintres étoient partagez pour Michel Ange de Caravage, & pour Joseph Pin. Comme il avoit de l'esprit, & qu'il étoit bien fait, il se fit beaucoup d'amis. Le Cavalier Jo-
seph

seph Pin fut un des Peintres, avec lequel il contracta une étroite amitié. Néanmoins ce ne fut pas sa maniere qu'il se proposa d'imiter. Il suivit plus volontiers celle du Caravage; mais pourtant il s'attacha principalement à étudier les ouvrages de Michel Ange, & prit de lui cet air fier, & cette forte maniere de dessiner, qui fait que l'on voit dans ses figures les nerfs & les muscles, comme ils paroissent dans celles de Michel Ange. Entre les ouvrages qu'il fit pendant sept ou huit ans qu'il demeura à Rome, il peignit de blanc & noir la façade d'une maison.

Après avoir demeuré dans Rome le temps que je viens de dire, il en passa encore autant dans les autres Villes d'Italie. Il alla à Venise. Ce qu'il y vit des Peintres Lombards, ne lui fit pas changer de maniere. Ensuite il passa en Savoye, où il travailla beaucoup dans le Palais du Duc, qui pour les belles qualitez que ce Peintre possédoit, l'estima si fort, que ce fut avec déplaisir qu'il le vit partir pour revenir en France. Car comme du Breuil qui conduisoit tous les ouvrages de Fontainebleau & du Louvre vint à mourir, le Roi étant informé du mérite de Freminet, il le choisit pour son Peintre ordinaire.

Etant arrivé à la Cour, Sa Majesté le reçut favorablement, & lui ordonna de peindre la Chapelle de Fontainebleau, parce qu'on avoit dit au Roi, qu'un Grand d'Espagne étant allé voir cette Royale Maison, & trouvant que la Chapelle en étoit mal ornée, avoit témoigné de l'étonnement de ce qu'un lieu si Saint, & qui est consacré à Dieu fût négligé de la sorte; & que même il n'avoit pas voulu voir le reste du Château.

Il commença donc cet ouvrage, & l'avoit un peu avancé lors que le Roi Henri mourut. Il le continua sous Louis XIII. qui n'eut pas moins d'estime pour lui que le Roi son Pere. Il lui en donna des marques en l'honorant de l'Ordre de S. Michel. Mais il ne jouït pas long-temps des graces & des honneurs qu'il recevoit à la Cour: car lors qu'il travailloit à finir la Chapelle, il demeura malade, & s'étant fait mener à Paris, il mourut âgé de 52. ans le 18. de Juin 1619. Son corps fut porté dans l'Eglise de Barbaux proche Fontainebleau, comme il l'avoit désiré.

La partie dans laquelle il excelloit, étoit celle du dessein. Il étoit savant dans l'Anatomie, & dans la science des muscles & des nerfs. Il savoit bien l'Architecture. Tous ces talens avec beaucoup d'autres bonnes qualitez lui firent mériter la charge de premier Peintre du Roi, & l'estime, & l'amitié de tous les honnêtes gens.

Cependant vous ferez obligé de m'avouer, dit Pymandre, qu'il n'y a guere eû de Peintres dont la réputation ait si peu duré que celle de Fremiet. Car je n'entens point parler de lui; je ne voi aucun de ses ouvrages dans les Cabinets, & si j'ose vous parler librement, je vous dirai qu'ayant considéré plusieurs fois la Chapelle de Fontainebleau, je n'ai rien trouvé qui m'ait pû plaire, quoique je tâchasse de me conformer en quelque sorte au jugement de ceux qui en faisoient état; à cause, peut-être, que l'ouvrage n'étant fait que pour les savans, j'ai trop peu de connoissance pour en découvrir les beautés.

Si le vulgaire même, lui repartis-je, distingue ce qu'il y a de choquant, ou d'agréable dans les diverses cadences du stile, & des vers;

on ne doit pas trouver mauvais que vous disiez votre sentiment sur les peintures de Freminet. La force de la Nature est admirable dans le jugement qu'elle fait des choses de l'art, non seulement comme dans les Tableaux & dans les Statuës, mais encore en plusieurs autres ouvrages, dont les hommes par une notion commune, discernent les beautez & les défauts. Peu de gens, dit Ciceron, savent la Poësie & la Musique; si néanmoins un Acteur gâte un vers par une fausse prononciation, ou si un Musicien tombe dans quelque discordance, le peuple même en témoigne du dégoût: Tant il est vrai, que s'il est besoin de savoir l'art pour en faire les ouvrages, la nature suffit pour en juger; à cause que l'art descend de la nature, & qu'il n'arrive jamais à son but, que lors qu'ils s'accorde à la nature même, & qu'il la contente. Ainsi il est vrai que ce qu'il y a dans les Peintures de Freminet de plus à estimer, n'est pas connu de tout le monde, parce qu'il s'est éloigné de la nature, & c'est aussi ce qui les a rendues si peu recherchées. Car encore qu'un Peintre possède le dessein qui est la base de tout son art: néanmoins s'il ne fait s'en servir agréablement, par des dispositions aisées, par des actions naturelles, par des expressions agréables; & que tout cela soit encore accompagné de couleurs, d'ombres & de lumieres bien conduites, & bien entendues; il est certain que, non seulement les personnes les moins connoissantes en cet art, ne se plairoient pas à voir de tels ouvrages, mais aussi les savans, qui se lassent bien-tôt de les regarder; parce qu'il en est de ces sortes de choses comme de ceux qui chantent ou qui jouent

jouent d'un instrument. Quoi qu'ils soient très-doctes dans la Musique, & qu'ils chantent avec science; il faut pour plaire à ceux qui les écoutent, que la voix soit conduite, ou que l'instrument soit touché agréablement, & qu'il y ait une variété de tons, & de voix qui frappent l'oreille avec douceur; autrement on s'ennuyera bien-tôt, & l'on préférera souvent une simple chanson agréable, à un grand air.

Or il est vrai que Freminet n'avoit pas une maniere de peindre qui peut plaire à tout le monde. Elle étoit, comme je vous ai dit, fiere & terrible; donnant à ses figures des mouvemens trop forts, & marquant tellement les muscles qu'ils paroissent jusques sous les draperies. De sorte que ses ordonnances sont presque toujours d'actions étudiées & recherchées à la maniere des Florentins, & non pas naturelles & aisées. C'est pourquoi on regarde avec plus de plaisir les Tableaux de FRANÇOIS PORBUS qui travailloit à Paris dans le temps de Freminet; quoi qu'à dire vrai, il n'y ait pas dans ce que Porbus a peint, ni un grand feu, ni une force de dessein; mais seulement une beauté de pinceau qui plaît à tout le monde. Bien qu'il eût été en Italie, il garda beaucoup de la maniere de son pere qui étoit son premier Maître. Il étoit fils de François Porbus Peintre de Bruges, & petit-fils de Pierre, desquels je vous ai parlé. Il a fait de grandes compositions d'Histoires; mais c'étoit à faire des portraits qu'il réussissoit davantage. Vous en avez pu voir quantité qu'il a faits dans l'Hôtel de Ville de Paris pour les Prevôts des Marchands, & les Echevins qui vivoient en ce temps-là. Il y en

en a aussi dans plusieurs Cabinets de curieux. C'est de lui le Tableau du grand Autel de S. Leu & S. Gilles; & celui des Jacobins de la rue Saint Honoré, où est représenté une Annonciation. Il ne survécut Freminet que de trois ou quatre ans.

Comme j'achevois de parler, nous vîmes entrer dans le lieu où nous étions plusieurs personnes qui venoient visiter les appartemens de ce Palais; cela nous fit retirer, remettant à un autre jour à poursuivre nôtre entretien.



250

ENTRETIENS SUR LES VIES

ET

SUR LES OUVRAGES DES PLUS

EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

SEPTIEME ENTRETIEN.

PENDANT ces Campagnes si fameu-
ses, & dans le temps que le Roi por-
tant la terreur par tout où il portoit
ses pas, ne faisoit point d'actions qui
ne fussent couronnées des mains de la
Victoire: on ne laissoit pas de jouir dans le mi-
lieu de la France d'un doux repos & d'une heu-
reuse tranquillité. La magnificence de ce Mo-
narque paroissoit toujours également dans la
structure des Maisons Royales & dans les ouvra-
ges des plus beaux Arts. C'étoit particuliere-
ment à Versailles qu'un grand nombre d'Ou-
vriers, conduits par les plus excellens Maîtres,
travailloient avec émulation pour la gloire d'un
Prince

Prince qui sacrifioit son repos & ses veilles pour le bien de l'Etat, & pour la félicité de ses Peuples. Les Etrangers, & ceux qui jouïssent dans Paris de la sûreté où ses armes victorieuses les mettoient, alloient pendant son absence admirer cette Royale Maison, & considerer tant de choses rares & surprenantes qui la composent. Pymandre, à qui l'âge avancé & les nobles inclinations font chercher ces innocens plaisirs, me convia un jour d'y aller avec lui, & de partir de grand matin, afin d'avoir plus de temps pour nous promener, & pour goûter avec plus de loisir la joye qu'on ressent dans un séjour si délicieux.

Nous considérâmes d'abord la disposition de tous les édifices qui n'étoient pas encore dans l'état où ils paroissent aujourd'hui : & il me souvient que Pymandre voyant avec quel soin & quelle dépense on ornoit tous les endroits du petit Parc, fit un pronostic sur la grandeur où l'on verroit bientôt le Château, parce que la demeure du Roi devoit répondre à la beauté de tous les autres lieux dont elle est accompagnée.

Nous passâmes la matinée à voir ces bosquets & ces fontaines qui font l'étonnement & l'admiration de tout le monde, non seulement par la belle & ingénieuse disposition de tous ces différens endroits, & par la richesse du marbre, du bronze, & des autres matériaux qu'on a employés pour leur embellissement, mais par cette quantité d'eaux qui sortent de toutes parts, & en si grande abondance, qu'on pourroit croire que des fleuves entiers & mille fontaines se soient fait des routes & des chemins sous terre, pour venir rafraîchir ces lieux malgré la Nature qui les en a

détournez. Il semble même, que pour plaire au plus grand Roi de la terre, ces eaux rompant tous les obstacles qui s'opposent à leur passage, fassent des efforts extraordinaires pour sortir avec plus d'impetuosité. On en voit une partie qui s'élève jusques au Ciel; une autre qui se répandant entre les cailloux & sur le gazon, fait mille differens tours, dont les divers-effets & le bruit confus de leur chute & de leur murmure charment les yeux & les oreilles de ceux qui s'arrêtent à les considerer.

Il est vrai aussi que nous ne pouvions quitter l'endroit où est la fontaine d'Encelade. Le corps de ce Geant paroît comme accablé sous de puissantes masses de pierre: on voit seulement sa tête & quelques parties de ses bras & de ses jambes, qui semblent faire des efforts pour se dégager. Il a le visage tourné vers le Ciel, & de sa bouche sort avec violence un gros bouillon d'eau, qui s'élève plus haut que les arbres, & qui accompagné de plusieurs autres qu'on voit sortir d'entre les rochers, forment une montagne d'eau, sous laquelle Encelade se trouve couvert.

Les eaux de cette fontaine, celles de la Renommée, & de plusieurs autres lieux tous agréables & charmans, nous arrêterent tout le matin avec plaisir; & comme nous retournâmes l'après-dînée pour passer la plus grande chaleur du jour dans les bosquets, Demandre appercevant un siege dans un endroit retiré, Je suis d'avis, me dît-il, que nous passerions ici le reste du jour à prendre le frais, & à nous entretenir. Nous ne ferons pas assis sur l'herbe, comme l'étoit Socrate sous ce plane, lors qu'il donnoit des enseignemens à ses amis; ni sur des carreaux, comme

comme ces Romains dont Cicéron * rapporte les conférences. Cependant l'ombrage de ces arbres est bien aussi délicieux que celui du plane dont parle Platon, & qui plaifoit si fort à Socrate son maître; & ce siege ne nous fera pas moins commode que les carreaux que Crassus avoit soin de faire donner à ses amis, lors qu'il les entretenoit dans sa maison de Tusculle, qui assurément n'avoit pas les charmes de celle-ci.

C'est dont je ne doute pas, lui dis-je: mais il nous faudroit ou quelques Philosophes, ou quelques personnes savantes, telles que l'étoient ces Anciens, pour lier une conversation semblable à celles dont vous parlez, & pour vous rendre les momens que nous devons passer ici, aussi agréables que l'étoient ceux de ces Grecs & de ces Romains.

Ces grands Hommes, repliqua Pymandre, parloient de ce qui étoit de leur temps. Socrate donnoit des leçons de Morale. Crassus & ses amis faisoient des réflexions & des pronostics sur l'état de la République Romaine; & après avoir bien discouru des malheurs dont elle leur sembloit menacée, ils changerent enfin de propos. Pour chasser de leur esprit ces fâcheuses pensées, ils prirent pour sujet de leurs conversations, des entretiens moins sérieux & plus divertissans.

Graces à Dieu, répondis-je, nous sommes dans un temps où nous ne saurions rien augurer que de favorable & d'avantageux à l'Etat. Comme le Roi en prend lui-même le soin, & qu'il le gouverne d'une manière qui rendra son regne le plus glorieux qui ait jamais été, jouïssons par avance du bonheur qu'il va répandre sur la Ter-

L 7

re

• L. I. de Orat. •

re par l'heureuse Paix qu'il veut donner à tant de Peuples. Nous avons tous les jours mille occasions d'admirer sa vertu & son courage. Nous voyons ici des effets de sa magnificence.

Ainsi , reprit Pymandre , sans souhaiter présentement d'autre compagnie , cherchons donc pour nous entretenir , une matiere convenable au lieu où nous sommes. Si vous voulez achever ce qui vous reste à me dire des Peintres qui ont travaillé jusques-à-présent , il me semble que le temps & le lieu ne peuvent être plus propres pour cela.

Je fai , repartis-je , que c'est une obligation dont il faut que je m'aquite , & j'espere que vous ferez bientôt entierement satisfait. Car nous sommes , s'il faut ainsi dire , entrez en pais de connoissance , & dorénavant nous ne parlerons plus que de gens que nous avons pû voir. Je vais , pour vous contenter , poursuivre , comme nous avons commencé , par les Peintres les plus anciens , & par ceux qui sont morts les premiers. Il y en aura plusieurs desquels je ne dirai que ce qui me semblera necessaire pour vous les faire connoître , ou pour vous en faire souvenir.

Pendant que Porbus , qui est le dernier de ceux dont je vous ai entretenu , travailloit en France , HENRI LERAMBERT Peintre du Roi , que je vous ai déjà nommé , s'appliquoit particulièrement à faire des desseins de tapisseries. Celles qui sont dans l'Eglise de Saint Mederic , où l'Histoire de Nôtre Seigneur est représentée , sont faites d'après ses cartons. Il fit en 1600. des desseins de tapisseries pour l'Histoire de Coriolan & pour celle d'Artemise. GUYOT natif de Paris travailloit aussi dans le même temps pour les

Tapissiers qui étoient aux Gobelins. Vous aurez peut-être vû des ouvrages de cette manufacture où sont représentez Gombault & Macée; d'autres, dont les fujets sont pris du Roman d'Astrée, & de l'Histoire de Constantin. Les desseins de ces ouvrages étoient de Guyot, sous lequel peignoit alors Jean Cottelle que vous avez connu, & qui est mort il n'y a pas longtemps.

Dans les salles de l'Hôtel de Ville de Paris, où je vous ai dit que Porbus a fait plusieurs Portraits, on en voit qui sont de la main de LOUIS BOBRUN. Ce Peintre étoit oncle de Henri & de Charles Bobrun originaires d'Amboise. Louïs eût pour élèves ses neveux, & Simon Renard, dit Saint André.

Il y avoit aussi un Peintre Hollandois nommé VRAINS, qui a fait des Portraits dans le même Hôtel de Ville. Mais l'un de ceux qui étoient le plus en réputation pour ces sortes d'ouvrages, étoit FERDINAND ELLE, de Malines. Il a laissé deux fils, Louïs & Pierre, dont l'un travaille encore aujourd'hui de Peinture.

Dans ce temps-là il venoit tous les jours à Paris des Peintres étrangers, & particulièrement des Flamans & des Hollandois. Plusieurs s'y sont établis; & ce sera d'eux, dont j'aurai occasion de vous parler dans la suite. Car la Peinture étoit fort en vogue dans les Païs-Bas. JEAN MOMPRE qui demeuroit alors à Anvers, étoit en réputation pour bien faire les Païsages.

HENRI CORNEILLE WROON, né à Harlem dès l'an 1566. s'adonnoit particulièrement à représenter des Ports de mer & des Navires. Il avoit étudié en Espagne sous un Peintre fort médiocre.

diocre : de là étant passé en Italie , il travailla pour le Cardinal de Medicis , & ce fut en ce temps-là qu'il fit amitié avec Paul Bril.

Ne me fîtes-vous pas voir étant à Rome, dit Pymandre , des Tableaux d'un Peintre nommé AUGUSTIN TASSE, qui étoit en estime de bien représenter des Vaisseaux & des Tempêtes de mer?

Ce Peintre, repartis-je, étoit de Boulogne en Italie. Il étoit élève de Paul Bril , & faisoit fort bien des fruits & du paysage. En 1610. il travailla à Genes au Palais des Adornes, en la compagnie d'un Peintre Sienois nommé VENTURA SALIMBENI. Toutes les Peintures dont les maisons de Livourne sont ornées par dehors, sont d'Augustin Tasse, qui s'aquit par ces ouvrages beaucoup de réputation. Ce qu'il faisoit le mieux, étoit des Perspectives.

Il me semble, interrompit Pymandre, que pour la Perspective on faisoit état d'un Pere Théatin, & que nous allâmes un jour en voir de sa façon proche Montecavallo.

Ce fut, repartis-je, à Saint Sylvestre que nous considérâmes ce que le Pere MATHEO ZACCOLINO y a peint. L'on peut dire que ce Religieux est un de ceux qui a le mieux sçu mettre en pratique toutes les regles de la Perspective, & qui dans toutes les choses qu'il a représentées en differens endroits, a donné des marques d'une grande étude & de beaucoup d'intelligence, l'estime que le Poussin en faisoit, lui doit tenir lieu d'un grand éloge. Il mourut en 1630.

ANTOINE TEMPESTE mourut aussi dans la même année. Il étoit Florentin, & avoit appris les commencemens de la Peinture sous Strada Flamand, qui faisoit alors ces batailles qu'on voit

voit à Florence dans le vieux Palais du Grand Duc. Après avoir travaillé quelques années avec son maître, il alla à Rome, où il peignit aux Loges du Vatican, pendant le Pontificat de Gregoire XIII. Ensuite il travailla à Caprarole pour le Cardinal Alexandre Farnese; & depuis il fit une si grande quantité d'ouvrages en différens endroits de Rome, qu'il seroit difficile de les marquer tous. Il avoit un genie particulier pour les batailles, pour les chasses, pour des cavalcades, & pour bien représenter toutes sortes d'animaux. Ce n'est pas la couleur qu'il faut considerer dans ses Tableaux, mais les dispositions & les expressions vives & naturelles de tout ce qu'il représentoit. Il étoit fecond en pensées, & les exécutoit avec facilité. Il a fait un grand nombre de desseins qu'il ne finissoit pas beaucoup, se contentant d'exprimer son sujet, & de donner de l'esprit à ce qu'il figuroit. Le R. P. de la Chaize, Jesuite & Confesseur du Roi, aussi curieux & amateur des beaux desseins, que des médailles, dont il possède une parfaite connoissance, a un dessein rare & curieux que Tempeste avoit fait pour une These qu'un Palavicini vouloit dédier au Cardinal Ubaldini de Florence. L'invention en est agréable & bien trouvée, parce qu'il a pris le sujet de son Tableau sur l'origine des Armes des Ubaldini, dont il a représenté l'Histoire.

Ceux qui l'ont écrite, disent qu'en l'an 1184. comme l'Empereur Frederic I. étoit à la chasse, un cerf d'une grandeur extraordinaire, vint à sa rencontre. Un Ubaldinus qui étoit à sa suite, mettant pied à terre, prit ce cerf par son bois avec tant de force & d'adresse, qu'il l'arrêta tout court,

court, & le retint jusques à ce que l'Empereur l'eût percé de son épée : ce qui donna lieu à ce Prince, en memoire d'une action si extraordinaire, de vouloir que dorénavant les Ubaldini portassent pour Armes la tête & le bois d'un cerf. Tempeste a donc représenté, dans une forêt, l'Empereur à cheval, & suivi de sa Cour dans un équipage de chasse. On voit Ubaldinus descendant de cheval, qui arrête un cerf, pendant que l'Empereur le perce de son épée. Le Peintre s'est encore servi de têtes & de bois de cerf, pour les ornemens qui environnent la Thèse.

C'est dans l'invention & la disposition de ces fortes de sujets qu'on connoît particulièrement la fécondité de Tempeste, laquelle se voit dans le grand nombre d'estampes qu'il a mises au jour. Quoi-que la plupart des choses qu'il a gravées, soient de son invention ; il y en a néanmoins plusieurs qui sont d'après les desseins de divers Maîtres. Les 40. planches qu'il a mises au jour d'après OTTO VENIUS, ou Octave Van-Veen, ne sont pas des moins considérables. Otto Venius vivoit du temps de Tempeste. Il étoit de Leyde, & fort estimé dans les Païs-Bas, non seulement pour ses ouvrages ; mais pour le grand savoir & pour les belles qualitez qui étoient en lui. Il peignoit pour le Duc de Parme, & depuis demeura entièrement attaché au service de l'Archiduc Albert. C'est de lui les Emblèmes d'Horace que vous avez vûës gravées. Il y a dans l'Eglise Cathedrale de Leyde, un Tableau, où il a représenté la Cene de Nôtre-Seigneur, qui est un ouvrage qu'on estime beaucoup. Il eut pour disciple Paul Rubens, dont nous parlerons dans la suite.

Les Planches que Tempeste grava d'après Otto Venius , représentent l'Histoire des sept Infans de Lara.

Pymandre m'ayant interrompu , pour me dire que cette Histoire lui étoit inconnue , je lui re-partis : Bien que plusieurs Poëtes & quelques-uns des meilleurs Historiens Espagnols en aient fait mention , je ne voudrois pas néanmoins vous la donner comme une chose véritable , du moins dans toutes les circonstances qu'elle a été gravée. Cependant telle qu'elle puisse être , elle a servi d'une ample matière à ces deux Peintres , pour exercer leur genie , & peut-être par l'ordre de quelque grand Seigneur d'Espagne , de la famille de Lara. Pourvû que cette digression ne vous soit pas ennuyeuse , je tâcherai de vous en dire ce que ma memoire me pourra fournir.

Pymandre m'ayant témoigné que je lui ferois plaisir , je continuai ainsi mon discours. Gonçalo Gustios ou Gustos , Seigneur de Salas de Lara , étoit issu des Comtes de Castille. Tous les Ecrivains Espagnols † ont avantageusement parlé de lui & de la Noblesse de sa Maison. Il épousa Doña Sancha , sœur de Ruy Velasquez Seigneur de Bylaren. De cette Dame , qui ne fut pas moins recommandable par sa vertu que par sa naissance , il eut sept fils , qui se rendirent célèbres sous le nom des sept Infans de Lara. Le Comte Dom Garcia Fernandez , qui étoit leur cousin , & fils de Dom Fernand Gonzalez , frere aîné de leur pere , les fit tous Chevaliers en un même jour. On avoit pris beaucoup de soin à les bien élever &

† Garibay Compend. Hist. l. 10. c. 14. Mariana Hist. di Esp. l. 8. c. 9.

& à les instruire dans les exercices convenables à leur naissance : Et de leur part , ils avoient si bien répondu aux soins qu'en avoit pris Nuño Salido leur Gouverneur , homme sage & prudent , qu'ils passoient pour les plus accomplis Chevaliers qui fussent alors. Ils étoient dans la fleur de leur âge , lorsque Ruy Velasquez leur oncle , prit pour femme Doña Lambra , cousine de pere & de mere de Dom Garcia Fernandez. Les nôces se firent dans la Ville de Burgos , où assista le Comte Dom Garcia Fernandez , & plusieurs Seigneurs de Castille , de Leon , de Navarre & de divers autres lieux. Elles furent magnifiques ; & la solennité en fut si grande , qu'elle dura cinq semaines entières , pendant lesquelles ce ne furent que fêtes & réjouissances publiques. Gonçalo Gustos & Doña Sancha sa femme , s'y trouverent avec les sept Infans & leur Gouverneur Nuño Salido.

Pendant ces fêtes , il arriva un jour qu'à l'occasion de certains jeux & courses à cheval , il survint un differend entre Gonçalo Gonçalez , qui étoit le plus jeune des sept Infans , & un Chevalier nommé Alvar Sanchez , cousin germain de la nouvelle Epouse Doña Lambra. Les choses allerent si avant , que si le Comte Dom Garcia Fernandez & Gonçalo Gustos ne se fussent fortement employez à mettre la paix entre les deux partis : les réjouissances de la nôce eussent été troublées par quelque signalé malheur. Cependant , l'accord qui fut fait , n'empêcha pas que Doña Lambra qui avoit pris à cœur les intérêts d'Alvar Sanchez son cousin , ne se sentît offensée de ce qui lui étoit arrivé , & qu'elle n'en conçût une haine mortelle contre les sept Infans ,
bien

bien qu'ils fussent neveux de Ruy Velasquez son mari.

Après que les jours de fête furent passez, Doña Lambra & Doña Sancha sa belle-sœur étant alors à Barbadillo avec les sept Infans qui avoient accompagné la nouvelle Epouse pour lui rendre plus d'honneur ; il arriva que Gonçalo Gonçales étant dans le jardin où il baignoit un faucon dans le bassin d'une fontaine, Doña Lambra qui cachoit toujours dans son ame un secret desir de vengeance, appella un de ses esclaves, & pour se satisfaire par un signalé affront, selon la coûtume d'Espagne, lui commanda de prendre un concombre trempé dans du sang, & d'en frapper Gonçalo Gonçalez par le visage. Cet ordre ne fut pas plutôt donné, que l'esclave le mit à exécution. Gonçalo Gonçalez & ses freres qui n'étoient pas éloignez de lui, surpris & irritez d'une telle injure, coururent en même temps après l'esclave qui s'étoit retiré auprès de sa maîtresse. Comme ils jugerent bien qu'il n'avoit rien fait que par son ordre, ils n'eurent nul respect pour elle ; & nonobstant les efforts qu'elle fit pour le sauver, ils tuerent à ses pieds celui qui venoit de les offenser si cruellement ; après quoi ils prirent leur mere Doña Sancha, & s'en allerent à Salas.

Cela se passa pendant l'absence de Gonçalo Gustos & de Ruy Velasquez, qui étoient allez avec le Comte Dom Garcia Fernandez, visiter quelques places de la Castille. De sorte qu'à leur retour ils furent fort surpris & fort touchez, lorsqu'ils apprirent une si fâcheuse nouvelle. Sitôt que Doña Lambra vit son mari, elle n'épargna ni les plaintes ni les larmes pour le toucher, &

& pour le porter à venger l'outrage qu'elle disoit avoir reçu des sept Infans. Ruy Velasquez, au lieu de considerer combien sa femme étoit naturellement emportée, & capable d'une forte haine, entra trop facilement dans ses sentimens, & lui promit avec beaucoup d'imprudence, tout ce qu'elle desira de lui.

Pour mieux venir à bout des malheureux desseins qu'ils avoient formez, il convia Gonçalo Gustos & ses enfans, d'aller à Barbadillo, où étant arrivez, il se fit une reconciliation feinte à l'égard de Ruy Velasquez, qui couvroit sa trahison de l'apparence d'une veritable amitié. Car pour marquer davantage à son beau-frere la confiance qu'il avoit en lui, il le pria d'aller trouver le Roi de Cordouë, qui devoit être pour lors le More Hisslem, afin de le remercier de quelques graces qu'il en avoit reçues.

Gonçalo Gustos fort aise d'avoir occasion de lui rendre service, accepta cette commission avec joye; & après s'être rendu chez lui à Salas, pour se disposer à faire ce voyage, il en partit * aussi-tôt qu'il eut reçu les Lettres écrites en Arabe, que Ruy Velasquez lui envoya, & se rendit en peu de temps à Cordouë, ne sachant pas qu'il portoit dans ces Lettres l'arrêt de sa mort. Car Ruy Velasquez écrivoit au Roi des Mores, de le faire mourir, & d'envoyer des troupes du côté d'Almenar, où il mettroit entre leurs mains les sept Infans, parce qu'eux & leur pere porteur de la Lettre, étoient les plus dangereux ennemis qu'eussent les Mores, & que c'étoit dans la valeur de ces Chevaliers que le

Com-

Comte Dom Garcia Fernandez , son ennemi , mettoit ses principales forces.

Lorsque le Roi de Cordouë eut lû cette Lettre , quoi que Mahometan & ennemi des Chrétiens , il ne voulut pas , comme Prince sage & bien avisé , exécuter précipitamment tout ce qu'elle contenoit. Il fit seulement mettre en prison celui qui la lui avoit renduë , & envoya ses gens au même lieu que Ruy Velasquez lui avoit marqué.

Pendant que Gonçalo Gustos étoit en prison , il trouva moyen de se faire aimer de la sœur du Roi ; & les choses furent si avant entre eux , qu'elle devint enceinte.

D'autre côté Ruy Velasquez qui avoit donné tout l'ordre nécessaire pour le dessein qu'il avoit projeté , s'en alla du côté d'Almenar accompagné des sept Infans , qui avoient avec eux deux cens Cavaliers. Durant le voyage Nuño Salido eut certains pressentimens qui le lui faisoient faire avec repugnance , & qui le portèrent plusieurs fois à vouloir empêcher les jeunes Infans d'aller plus avant. Il fit même tant d'efforts pour cela , que Ruy Velasquez craignant qu'enfin il ne rompît toutes les mesures qu'il avoit prises , s'emporta contre lui ; & peu s'en fallut que cela ne causât du desordre parmi les troupes. Les choses néanmoins s'appaisèrent , & Ruy Velasquez cacha sa perfidie jusques à ce qu'étant arrivez devant Almenar , dans la campagne d'Ariavane , il conféra avec quelques-uns des Mores , pour mettre son dessein à exécution. Etant demeurez d'accord qu'ils dresseroient une embuscade aux sept Infans , Ruy Velasquez dans les ordres qu'il donna pour la marche , fit si bien qu'ils

qu'ils tomberent dedans avec leur Gouverneur & les deux cens Cavaliers de leur suite. Nuño Salido qui étoit toûjours dans la défiance, s'en aperçût le premier, & en avertit les autres; mais ils étoient si proches des ennemis, qu'ils ne purent éviter de combattre.

Ils firent tout ce que les plus vaillans hommes peuvent faire en de semblables occasions. Cependant comme les Mores étoient au nombre de dix mille, il falut enfin ceder à un si grand nombre, qu'ils avoient néanmoins beaucoup diminué par leur généreuse résistance. Les deux cens Chevaliers furent tous tuez, & avec eux, Fernand Gonzalez l'un des sept Infans, & Nuño Salido leur Gouverneur.

Les six freres qui restoit, envoyerent demander du secours à Ruy Velasquez leur oncle, ne sachant point qu'il fût l'auteur de cette trahison. Il leur manda qu'il étoit assez empêché de son côté à se défendre. Il y eut néanmoins trois cens Cavaliers qui se détachèrent sans son ordre, & qui s'étant joints avec les Infans, retournerent attaquer les Mores. Mais la fortune ne leur fut pas plus favorable qu'aux premiers. Ils furent tous tuez; & enfin les six freres après avoir vaillamment combattu, furent pris par les Mores, qui après les avoir fait mourir, envoyèrent leurs têtes avec celles de Fernand Gonzalez & de leur Gouverneur, au Roi de Cordouë.

Quant à Ruy Velasquez, il retourna chez lui après cette exécution si indigne d'une personne de sa naissance.

Le Roi ne put regarder les têtes des sept Infans, sans témoigner de la douleur de la mort de

de tant de braves Chevaliers. Il les fit voir à Gonçalo Gustos, qui connoissant alors l'excès de son malheur, tomba demi-mort, & ensuite fondit en larmes dans le sentiment de son defastre. Le Roi More touché des maux de ce pere infortuné, & de sa miserable vieillesse, le mit en liberté, & même lui donna de quoi s'en retourner.

Avant que de partir, il s'entretint avec l'Infante More, & résolurent ensemble de ce qu'elle auroit à faire, quand elle seroit délivrée de l'enfant dont elle étoit grosse: après quoi ayant pris congé du Roi, il s'en alla à Salas, où il apprit à quelque temps de là que la Princesse More étoit accouchée d'un fils qui fut nommé Mudara Gonçalez.

On dit que les corps des sept Infans ayant été retirez des mains des Mores, furent portez dans le Monastere de Saint Pierre d'Arlança, où les Religieuses montrent encore aujourd'hui leur sepulture, comme aussi celle de Gonçalo Gustos leur pere, & de Doña Sancha leur mere. Toutefois les Religieux du Convent de Saint Milan de la Cogolla, font voir chez eux neuf tombeaux de pierre fort anciens, qu'ils assurent être ceux des sept Infans, de leur pere & de leur Gouverneur.

Quant à Mudara, il fut élevé avec beaucoup de soin à la Cour du Roi son oncle, qui l'aimoit tendrement. Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, il fut armé Chevalier; ce qui se fit avec beaucoup de réjouissances pour l'honorer davantage.

A quelque temps de là, sa mere ayant jugé à propos de lui découvrir qui étoit son pere, elle

lui apprit aussi toutes les aventures qui avoient précédé sa naissance , entre autres la mort des sept Infans ses freres , qui avoient fini leurs jours par une infame trahison , dans les campagnes d'Ariavane aux environs d'Almenar. Son jeune cœur fut sensiblement touché par le récit de tant de choses fâcheuses ; & desirant passionnément de voir Gonçalo Gustos son pere , il demanda au Roi son oncle la permission de l'aller trouver , lequel non seulement lui accorda sa demande , mais lui donna un corps de cavalerie considerable pour l'accompagner jusques à Salas , où ayant été reconnu de son pere , il en fut reçu avec beaucoup de joye. Ensuite quittant la Secte de Mahomet , il reçût le Baptême. Pendant qu'il séjourna avec son pere , il apprit beaucoup de circonstances concernant son histoire , que sa mere ne lui avoit pas pû dire ; & comme il conçût une forte haine contre Ruy Velasquez , il résolut de venger la mort de ses freres. Un jour ayant sù qu'il étoit à Burgos , il y alla aussi-tôt dans la résolution de le punir de ses crimes. Le Comte Dom Garcia Fernandez ayant sù son arrivée & son dessein , moyenna entre eux une trêve pour trois jours , croyant pendant ce temps-là faire quelque accommodement. Mais ce temps expiré , Ruy Velasquez sortit de nuit de la ville ; & lorsqu'il pensoit se retirer , Mudara l'ayant suivi , l'attaqua en chemin , & lui ôta la vie. Comme le temps ne lui parut pas propre pour traiter de la même sorte Doña Lambra , parce qu'elle étoit sœur du Comte Dom Garcia Fernandez , il attendit que le frere fût mort ; après quoi les uns disent qu'il la fit brûler , & d'autres , qu'elle fut lapidée & brûlée ensuite.

Depuis que Mudara Gonzalez eut vengé la mort de ses freres , il fut encore plus considéré de Doña Sancha , qui avoit déjà beaucoup d'amitié & de tendresse pour lui , tant à cause qu'il ressembloit de visage à Gonçalo Gonzalez le plus jeune des sept freres , que parce qu'il passoit pour un des plus vaillans Chevaliers de ce temps-là.

Doña Sancha l'adopta pour son fils , & la cérémonie qui s'en fit , paroît si bizarre , qu'elle merite bien d'être remarquée. Le jour même qu'il fût baptisé , il fut fait Chevalier par le Comte de Castille Dom Garcia Fernandez : & sa belle-mere , pour marque de son adoption , prit une chemise , & au lieu de l'en revêtir à la manière ordinaire , elle le fit seulement entrer dans la manche qui étoit fort large : en sorte que la tête sortoit par le haut de la manche & par le col de la chemise. Ensuite elle le baïsa au visage , & tout cela étoit pour un témoignage plus grand de son amitié , & une marque singulière de ce qu'elle l'adoptoit pour son enfant , & le faisoit entrer dans sa famille.

Cette cérémonie toute extraordinaire , donna lieu à une espece de Proverbe , ou de Vaudeville , qui disoit : * *Il est entré par la manche , & est sorti par le collet.*

Non seulement Gonçalo Gustos & Doña Sancha eurent beaucoup d'amitié pour Mudara ; mais aussi tous ceux de la famille l'estimèrent si fort , & l'eurent en si grande consideration , qu'il demeura seul héritier de tous les biens de la Maison de Lara. C'est de lui que sont sortis les

M 2

Man-

- *Entra por la manga , y sale por el cabeçon.*

Manriques de Lara en Espagne, dont étoit issuë Malfada Marrique femme d'Alfonse Henriquez Premier, Roi de Portugal.

Ceux qui ont écrit la mort des sept Infans, ne conviennent pas de l'année qu'elle arriva. Les uns disent que ce fut vers l'an 967. les autres 993. Mais on voit que l'Auteur de l'explication qui est sous les figures que Tempeste a gravées, s'est beaucoup trompé, en mettant leur naissance en l'an 1304. Il nomme aussi le Roi More qui commandoit à Cordouë, Almançor, bien que Mariana dise que Alhagib Mahomet, que Garibay nomme Alhagib Almançor, étoit un Capitaine d'une grande réputation dans la guerre, & d'une singulière prudence dans la paix, lequel gouvernoit à Cordouë pour les Mores au nom du Roi Hissém. Desorte que si ce fut le Roi même qui donna la vie à Gonçalo Gustos, & qui étoit oncle de Mudara, ce ne pouvoit pas être Almançor : ou bien si c'étoit Almançor, il n'étoit que Viceroy de Cordouë, & non pas Roi, comme l'Auteur de l'explication le qualifie.

Après que j'eûs cessé de parler, Pymandre me dit : Que cette Histoire soit vraie ou fausse, elle a pû donner des sujets très-amplés pour des Tableaux assez agréables.

Je ne fai, repartis-je, si Otto Venius a peint cette Histoire, ou s'il s'est contenté d'en faire des desseins. Mais afin de vous faire connoître comment il l'a traitée, vous saurez, que dans la première estampe, on voit quatre Femmes assises sur des nuages. L'une est la Déesse Necessité, qui tient un marteau, & qui a auprès d'elle trois clous de diamans. Les trois autres sont

les Parques ses filles , à qui elle commande de préparer des fils pour la vie des sept freres qui doivent naître dans l'Etat de Salas de Lara. On suppose qu'elle leur ordonne que ces fils soient fort courts & deliez , parce que cela étoit ainsi arrêté par le Destin ; & qu'elle leur montre le lieu où doivent naître les sept Infans.

La seconde estampe représente leur naissance. Le Peintre les a disposez tous ensemble sur un linceul , comme venans de naître à même heure , bien-que les Historiens les plus célèbres n'en disent rien. On voit quelques femmes qui les regardent avec étonnement. Doña Sancha est couchée dans un lit , qui paroît dans le fond de la chambre. A côté des Infans , & sur le devant du Tableau , il y a deux figures debout : l'une est une femme avec plusieurs mamelles , pour représenter la Nature qui admire son ouvrage ; & l'autre , est la Déesse Pallas , qui l'exhorte à le perfectionner , pendant que de son côté elle tâchera de détourner les mauvaises influences dont ces enfans sont menacez.

Dans l'estampe qui suit , on voit qu'étant déjà grands , ils furent faits Chevaliers par le Comte Garcia Fernandez. Ils sont à genoux devant une image de la Vierge , & environnez de quantité de Noblesse. Le Comte tient une épée à la main pendant qu'on lit les Statuts de Chevalerie. Il semble les exhorter à suivre l'Honneur & la Vertu , que le Peintre a représentez sous deux figures differentes. L'Honneur , sous celle d'un jeune homme , tenant d'une main une corne d'abondance , remplie de toutes sortes de fruits ; & de l'autre , une couronne de laurier. La Vertu paroît sous la forme d'une femme , ayant un

casque en tête, tenant d'une main une épée, & de l'autre, s'appuyant sur une javeline. Il y a sept petits Anges qui paroissent en l'air, tenans chacun une palme & une couronne de laurier au dessus des sept Infans.

La quatrième estampe représente les nûces de Ruy Velasquez. C'étoit l'usage en ce temps-là de faire des présens aux nouveaux mariez. C'est pourquoi le Peintre les a assis devant une table, où ils reçoivent ceux qu'on leur porte. A côté de l'Epoux, est le Dieu Hymen tenant son flambeau allumé; & proche de l'Epouse, on voit Venus & son fils qui d'une main tient son arc, & de l'autre un flambeau. Au haut du Tableau est la Renommée, qui de sa trompette annonce ces nûces à toute l'Espagne.

Je vous ai dit, que pendant les réjouissances qui se firent, il survint un differend entre Alvar Sanchez, cousin de la nouvelle Mariée, & Gonçalo Gomez le plus jeune des sept freres. Le Peintre a représenté sur le bord de la rivière, & dans une grande place destinée pour les courses, plusieurs Chevaliers la lance à la main. Alvar Sanchez paroît presqu'au bout de la carrière, qui se prépare à frapper de sa lance contre une table de bois, dressée à certaine hauteur, pour éprouver la force & l'adresse des Chevaliers qui pourroient atteindre plus haut, & la rompre. Comme l'on vint dire à Doña Lambra que son cousin avoit atteint & frapé plus haut que les autres, elle en conçût tant d'orgueil, qu'elle dit, qu'il n'y avoit point de Chevalier qui pût surpasser son parent. Gonçalo Gomez qui jouoit alors avec ses freres, ayant entendu l'estime qu'elle faisoit d'Alvar Sanchez au desavantage de

de tous les autres , quitta le jeu , & s'en alla pour desabuser Doña Lambra , en lui faisant connoître qu'il ne le cedoit en rien à son cousin.

On voit dans la même estampe une chambre où paroît une assemblée de personnes qui se réjouissent ; & comment la Superbe s'empare de Doña Lambra. Le Peintre , pour représenter cette passion , & pour faire connoître encore quelques autres affections de l'ame , qu'il n'est pas toujours bien aisé de découvrir par des mouvemens du corps & par de simples traits marquez sur le visage , s'est servi d'un moyen assez ingénieux , & qui ayant quelque chose de poétique , non seulement peut être souffert dans le sujet qu'il traite , mais encore mérite quelque estime , parce qu'il donne de la grace , & enrichit la composition de son ouvrage , par la variété des différentes figures qu'il y fait entrer. Il a donc peint une femme vêtue d'une manière magnifique , & la tête couverte de plumes de paon , laquelle se saisit de Doña Lambra , & la frappe avec de semblables plumes qu'elle tient à la main ; ce qui semble émouvoir Lambra , & la fait paroître avec un visage fier & content. Le jeune Gonçalo , d'autre côté , prêtant l'oreille à ce qu'elle dit , sort , & suit une femme qui tient une épée & un flambeau allumé. C'est la Colère qui marche devant lui , & qui l'anime.

Dans la sixième estampe , l'on voit Gonçalo Gomez qui court contre la table , & qui la frappe avec tant de force & d'adresse , qu'il en fait tomber les planches par morceaux. Ce que Doña Lambra ayant appris , en conçût tant de douleur , que s'emportant contre les sept freres &

contre leur mere , elle leur dît mille injures ; & traitant Doña Sancha de truie , mere de sept petits cochons , l'oblige à se retirer avec ses enfans. On voit comment l'Envie , le corps sec & décharné , & la tête environnée de serpens , est auprès de Lambra , dans le sein de laquelle elle a déjà fait glisser un de ses serpens. Elle en tient encore deux autres dans ses mains ; qu'elle semble presser comme pour en faire sortir le venin. Le Dieu Hymen surpris & offensé , s'en va éteignant son flambeau contre terre.

Soit que le Peintre ait voulu de lui-même amplifier son sujet par de nouvelles inventions , ou qu'il ait suivi quelques Poëtes ou quelques Romans Espagnols qui ont étendu cette aventure des sept Infans plus que n'ont fait les Historiens : il prétend , qu'après que Gonçalo Gomez eut brisé la table , Alvar Sanchez en colere de se voir surmonté , ne pût s'empêcher de lui dire des injures : ce que Gonçalo Gomez ne pouvant souffrir , lui repartit avec un si grand coup de la main , qu'il le jetta par terre sans vie & sans mouvement. C'est le sujet du septième dessein , où l'on voit Alvar Sanchez , qui tombe de dessus son cheval après le coup qu'il vient de recevoir de Gonçalo Gomez. Les autres freres accourent , mais trop tard pour les séparer. Doña Lambra paroît toute éplorée à la fenêtre de son château ; & dans l'air , on voit la Haine & la Fureur , qui armées d'épées & de torches ardentes , semblent mettre le feu par tout.

Dans la huitième estampe , le corps d'Alvar Sanchez paroît étendu sur terre ; & Ruy Velasquez , qui excité par les pleurs & les cris de sa femme , frappe d'un bâton Gonçalo Gomez son
neveu

neveu. Gomez tâche de parer seulement le coup avec la main, & sembler prier son oncle de ne le pas maltraiter, pour n'être pas obligé à perdre le respect qu'il lui doit. On voit la Vengeance, un poignard à la main, un casque en tête, & les cheveux épars, qui accompagne Ruy Velasquez; & au dessus de Gonçalo Gomez, est la Patience, avec un joug sur les épaules, & les bras croisez, qui semble l'exhorter à souffrir l'injure qu'on lui fait.

Cependant, comme Ruy Velasquez continué de le frapper, & qu'il lui rompit sur la tête le bois qu'il tenoit à la main, dans le neuvième dessein, paroît Gonçalo Gomez, qui outré de douleur, après avoir mis sur le bras de son Ecuyer un faucon qu'il tenoit, frappe au visage Ruy Velasquez, & se retire ensuite avec ses freres & ses amis. On voit au dessus de Ruy Velasquez, la Colère, qui l'échaufe de son flambeau; & auprès de Gonçalo Gomez, la Fureur, qui armée aussi d'une épée & d'un flambeau, s'empare de lui, après que la Patience s'est retirée.

La dixième estampe représente le Comte Garcia Fernandez & Gonçalo Gustos, qui traitent l'accommodement des sept Infans avec Ruy Velasquez. Les sept freres sont retirez à l'écart avec leurs troupes, encore plus éloignées, pendant que le Comte & leur pere concluent la paix, & font consentir leur oncle à les recevoir dans la Cour, pour apprendre le métier de la guerre. Cette action est représentée par trois figures qui paroissent en l'air, dont l'une est la Paix, qui tenant une branche d'olive, chasse la Colère & la Fureur, qui ont en main leurs épées nuës & leurs flambeaux allumez.

Le Peintre a représenté dans l'estampe qui suit, comme après ce traité, & lorsque toutes les réjouissances de la nôce furent passées, le Comte Garcia Fernandez & tous les Princes & grands Seigneurs retournent chez eux; laissant Ruy Velasquez & Gonçalo Gustos avec quelques autres Cavaliers à Burgos, pendant que Doña Lambra va à Barbadillo, accompagnée de plusieurs Dames, & des sept Infans. La Concorde & la Piété, que la Paix a rappellées, mettent fin à toutes les réjouissances, & paroissent à la porte du Palais avec des vêtemens & des marques qui les font connoître.

On voit dans le douzième dessein Gonçalo Gomez baignant son faucon dans le bassin d'une fontaine, & recevant le coup d'un concombre ensanglanté, comme je vous ai dit. Doña Lambra paroît à la porte du Château, accompagnée de l'Envie, qui semble lui inspirer cette action.

L'estampe qui suit, représente les sept Infans, qui animez par la Vengeance & par la Fureur, tuent aux pieds de Doña Lambra, l'esclave qui avoit frappé Gonçalo Gomez.

Dans le quatorzième dessein, on voit l'entrée d'un Palais tendu de deuil, & un cercueil couvert de drap noir, dans lequel on suppose le corps de cet esclave assassiné. Doña Lambra est assise auprès, laquelle voyant arriver son mari, lui fait ses plaintes. Ruy Velasquez attendri par les larmes de sa femme, promet de la satisfaire. A côté de lui sont la Colère & la Vengeance qui l'accompagnent.

Le quinzième sujet représente, comme Ruy Velasquez ayant fait venir Gonçalo Gustos, sou
pré

prétexte de quelques affaires importantes qu'il veut lui communiquer , feint d'oublier tout ce qui s'est passé , & de vouloir entretenir la paix avec lui & ses enfans. Gonçalo Gustos , accompagné de la Piété , fait des excuses pour ses enfans , & promet à Ruy Velasquez qu'ils lui feront toute sorte de satisfaction. Ils paroissent à cheval dans le lointain. Pour Ruy Velasquez , il a auprès de lui la Vengeance & la Fraude , l'une tenant un poignard , & l'autre ayant un masque devant son visage.

Dans l'estampe qui suit , Ruy Velasquez donne à Gonçalo Gustos une Lettre , pour rendre au Roi de Cordouë. Ils sont encore accompagnés , l'un de la Vengeance & de la Fraude , & l'autre de la Piété.

Je vous ai dit tantôt , que Gonçalo Gustos étant arrivé à Cordouë , rendit au Roi une Lettre , par laquelle Ruy Velasquez mandoit à ce Prince de le faire mourir. On voit dans la dix-septième estampe le Roi More , assis sur des carreaux , qui commande qu'on mette Gustos en prison. La sœur du Roi est présente , qui semble en avoir compassion. Derrière Gustos paroissent la Tristesse & la Crainte , représentées sous deux différentes figures. La première est une femme éplorée , ayant ses cheveux abattus , & un serpent qui lui ronge le sein. La seconde , est un jeune enfant , qui joint les mains , & qui porte sur la tête un lièvre , symbole de la Peur.

Dans la dix-huitième estampe , le Roi More envoie ses Capitaines , pour surprendre les sept Infans , & s'en saisir , comme Ruy Velasquez lui mandoit par sa Lettre.

L'on voit dans la dix-neuvième estampe , Ruy

Velasquez accompagné de la Fraude & de la Vengeance, lequel parle aux sept Infans, pour les porter à le suivre à la guerre qu'il feint d'aller faire aux Mores.

Dans le sujet qui suit, le Peintre a tâché d'exprimer les pressentimens qu'avoit Nuño Salido, du malheur dont les sept freres étoient menacez. Ce qu'il a représenté par l'observation qu'il fait du vol de quelques oiseaux, & par un secret instinct de prudence & de sagesse, qui semble lui être inspiré par la Déesse Minerve, qui est debout devant lui, tenant sa pique & son bouclier. Les Infans regardent les oiseaux qui volent, & sans s'arrêter aux avis de leur Gouverneur, ne laissent pas de suivre leur chemin. Dans le ciel paroît la Necessité, qui commande aux Parques de se hâter de finir le fil de la vie des sept freres.

La vingt-unième estampe représente Ruy Velasquez dans son camp, assis sous une tente, lequel se plaint à Nuño, de ce que par ses mauvais pronostics il met la terreur dans son armée, & soutient que ce qu'il prend pour mauvais augure, ne regarde que les Mores. Cependant comme Nuño n'en demeure point d'accord, on voit dans la vingt-deuxième estampe, Ruy Velasquez excité par la Vengeance & par la Fureur, lequel commande à ceux qui étoient auprès de lui, de se défaire de Nuño; ce que Gonçalvo Sanchez voulant exécuter, il est lui-même tué par Gonçalvo Gomez. Ensuite de quoi, les sept freres se retirent avec les deux cens Cavaliers qui les accompagnoient.

Alors m'étant arrêté, Je crains, dis-je à Pyramandre, que ce long récit ne vous devienne enfin ennuyeux. Car comme toute cette Histoire

est représentée en quarante planches, vous voyez qu'il en reste encore près de la moitié à vous expliquer. C'est pourquoi, afin de ne vous pas lasser par un trop long discours, & par tant de différentes images, qui pourroient plutôt fatiguer l'esprit, que le divertir, je vous dirai seulement en peu de mots, que les huit qui suivent, représentent tout ce qui se passa dans la campagne d'Ariavane, jusques à la mort des sept Infans. Et dans les autres qui restent, on voit comme le Roi More fait voir à Gonçalo Gustos les têtes des sept Infans & de leur Gouverneur: comme le pere transporté de douleur & de colere, s'étant saisi d'une épée, tue neuf Mores, en présence du Roi. On le voit ensuite assis sur un lit, & saisi de tristesse. La sœur du Roi est debout devant lui, qui le console.

Dans un autre sujet, il parle à cette Princesse, & prenant congé d'elle, lui donne une bague, afin que l'enfant dont elle est grosse, étant en âge, puisse l'aller trouver, & s'en faire connoître. Après suit la naissance de cet enfant, qui fut nommé Mudara Gonçalez. On a représenté le Roi son oncle qui le fait Chevalier, lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans. Comment sa mere, après lui avoir appris le nom de son pere, lui donne la bague qu'il avoit laissée pour s'en faire connoître. De quelle manière Gonçalo Gustos le reçoit chez lui. Comment le Comte Garcia Fernandez empêche Mudara de se battre contre Ruy Velasquez. De quelle sorte Mudara l'ayant poursuivi, le tue, & fait mettre le feu dans son Château. Enfin, l'on voit dans la dernière estampe, comment Mudara reçût le Baptême, & avec lui les Mores qui l'avoient suivi.

Tous les sujets dont je viens de vous parler en peu de mots , sont traitez de la même manière que les premiers ; c'est-à-dire , avec des figures allegoriques , qui expriment les passions & les differens mouvemens de l'ame. Et c'est ce qui m'a donné occasion de rapporter cette Histoire plus amplement que je n'aurois fait , pour vous faire voir , que le Peintre voulant traiter son sujet d'une manière poëtique , a crû pouvoir accompagner les principaux personnages , d'autres figures qui servent à l'intelligence de l'Histoire , & qui en même temps , lui donnent moyen d'embellir ses Tableaux , par des vêtemens & des armes antiques , qu'il mêle avec les habits & les armures propres & convenables au temps , & aux personnes qu'il représente. Ce que l'on pourroit trouver à redire , c'est d'avoir mêlé la Fable & les Divinitez Payennes dans des sujets Chrétiens. Car ni les Parques , ni Venus , ni Hymen , ne doivent point avoir part dans nos cérémonies. Pour les autres figures qui représentent les Vertus ou les Passions , elles sont plus supportables , n'étant pas mises comme des Divinitez ; mais comme des images symboliques dont les Peintres se sont toujours servis , & qu'on peut encore moins condamner dans une Histoire telle que celle-ci , qui tient un peu du Roman.

Après être demeuré quelque temps sans rien dire , Je ne vous parlerai pas davantage , poursuivis-je , des autres pièces que Tempeste a gravées. Le nombre en est si grand , qu'il y a peu de Graveurs qui en aient laissé autant que lui.

Je croyois , interrompit Pymandre , que JACQUES CALLOT fut celui des Graveurs à l'eau-forte , qui eût fait le plus d'ouvrages , & qui eût même excellé en cette sorte de travail. Il

Il est vrai , repartis-je , que pour ce qui regarde la manière dont il a gravé les sujets qu'il a traités , on peut dire qu'il n'y a jamais eû personne qui l'ait égalé. Mais parce qu'il faut toujours mettre de la différence entre les Ouvriers ; on peut dire que Tempeste a travaillé , non comme un simple Graveur , mais comme un Peintre qui dispoſoit avec beaucoup d'art , les choses qu'il représentoit , & qui dans sa gravûre pensoit moins à se rendre agréable , qu'à paroître savant , & à donner de l'expression & de l'esprit à ce qu'il figuroit.

Callot avoit une autre sorte de genie , il n'entroit pas si avant dans la science de la Peinture , & ne possédoit pas une connoissance si générale de tout ce qui en dépend. Il avoit l'imagination nette , mais non d'une si grande étendue. Il s'étoit fait une pratique de graver aisée & agréable ; & ayant aquis la véritable methode de bien couler le vernis sur le cuivre , & donner l'eau-forte à propos : il est certain que ce qu'il a fait , est si net & si bien touché , qu'on ne peut rien souhaiter de mieux. Outre sa belle manière de graver , il dispoſoit agréablement ses figures ; & quelque grande que fut la disposition d'un sujet , elles étoient toutes si bien ordonnées , que le grand nombre ne cauſoit aucune confusion.

Comme c'étoit particulièrement dans les petites figures qu'il excelloit , on doit beaucoup estimer l'art & l'industrie dont il se servoit pour exprimer avec peu de traits tant de différentes actions qu'on voit dans les sièges de villes & les campemens d'armées qu'il a représentés. Tous ses autres ouvrages sont traités avec le même esprit. Il y dans les plus sérieux , un caractère de

de noblesse & de bienfiance ; & dans les pièces divertissantes , il a gardé une conduite & des expressions conformes à la qualité des sujets. C'est pourquoi tout ce qu'il a fait , sera toujours estimé , parce qu'il est mal aisé d'arriver au point où il est parvenu , & que difficilement il se trouvera des personnes , non seulement qui le surpassent , mais qui le puissent égaler. Il faut pourtant faire cette différence de lui avec les autres Graveurs , que la prééminence qu'on lui donne , est renfermée dans la manière singulière dont il a traité les choses , & non pas dans l'art de Peinture , où d'autres pourroient le surpasser.

Cependant , quoi que Callot n'ait pas rang parmi les Peintres , il s'est signalé de telle sorte par l'excellence de ses ouvrages qui sont répandus par toute l'Europe , que sa réputation ne finira jamais.

Je sai bien , dit Pymandre , qu'il étoit de Lorraine , & qu'il travailla à Paris , du temps que le feu Roi Louis XIII. prit la Rochelle. Mais comme son mérite est singulier , vous me ferez plaisir de me dire tout ce que vous savez de lui.

Il a paru pendant sa vie , repliquai-je , avec tant d'estime dans les lieux où il a été , qu'il est bien juste que l'on parle encore de lui après sa mort , & qu'on laisse à la postérité son nom & ses actions avec celles des Artisans les plus fameux. Comme j'en ai été assez instruit par des personnes qui l'ont connu particulièrement , & qui sont fort bien informées de toutes les choses qui regardent sa vie , je ne ferai pas difficulté de vous faire part de ce que j'en sai : d'autant plus que je ferai bien-aise que vous connoissiez encore
mieux

mieux cet homme illustre , dont la memoire ne peut être assez chérie des honnêtes gens.

Il nâquit à Nanci l'an 1593. Son pere se nommoit Jean Callot , Heraut d'armes de Lorraine & de Barois , & sa mere Renée Bruncault. Je ne vous dis point qu'il étoit noble de naissance , son grand-pere Claude Callot , Exempt des Gardes-du-corps du Duc de Lorraine , ayant été ennobli par le Duc Charles II. en considération des services qu'il lui avoit rendus dans les armées , & particulièrement dans une occasion , où il donna des marques de sa fidélité & de son courage. La vertu de Jaques Callot & ses belles qualitez , n'ont pas besoin d'être relevées par sa noblesse , il a fû se faire connoître par son propre mérite ; & comme le plus grand honneur des hommes ne consiste pas toujours dans le sang noble qu'ils ont reçu de leurs ayeux , il lui sera assez avantageux d'être considéré par lui-même. Aussi ne songea t-il point à passer sa vie dans le repos & dans l'oïveté , que cherchent d'ordinaire ceux qui se contentent des biens de la fortune , & des titres honorables que leurs peres leur laissent en mourant. Quoi qu'il portât un nom déjà assez connu dans son païs , & qu'il fût d'une famille , qui dès l'an 1417. avoit possédé des Charges considerables sous les derniers Ducs de Bourgogne ; il ne se flatta point d'une sote vanité , qui lui fît regarder comme trop bas & au dessous de lui , l'occupation & le travail où ses inclinations le portoient.

Dés sa plus tendre jeunesse , il avoit donné des marques de l'affection qu'il avoit pour le dessein. Car lorsqu'il alloit aux écoles , il remplissoit ses livres de diverses figures ; & pendant tout

tout le temps que ses parens le firent étudier, il n'avoit pas un plus grand plaisir que d'employer à dessiner, les momens qu'il pouvoit prendre pour se délasser & pour se divertir. Enfin ayant souvent entendu parler des belles choses que l'on voit en Italie, il lui prit un desir si violent d'y aller, qu'encore qu'il n'eût qu'onze à douze ans, il résolut de sortir de la maison de son pere; & sans pourvoir aux moyens de subsister pendant son voyage, il partit secrettement, & prit le chemin de Rome. Le peu d'argent qu'il avoit, fut bien tôt dépensé: de sorte que se voyant dans la nécessité d'en demander, il s'affocia avec une troupe de Bohémiens qui alloient aussi en Italie, & sans penser dans quelle compagnie il se mettoit, ni aux fatigues du chemin, ni à la vie honteuse qu'il menoit, il alla avec eux jusques à Florence. Lorsqu'il y fut arrivé, il quitta sa compagnie. Un Officier du Grand Due l'ayant vû par hazard, l'interrogea d'où il étoit, & ce qu'il faisoit; & comme il avoit une physionomie agréable, il le prit auprès de lui, & l'envoya dessiner chez un Peintre, nommé *Canta-Gallina*, qui étoit en réputation, & qui s'appliquoit à la gravûre. Il en apprit quelque chose pendant le peu de temps qu'il demeura chez son maître: car ayant toujours un extrême desir de voir Rome, il le pressa si fort, qu'il lui permit d'y aller, & l'assista de quelque argent pour faire son voyage.

A peine fut-il arrivé dans Rome, qu'il rencontra des Marchands de Nanci qui le reconnurent, & qui sachant la peine dans laquelle son pere & sa mere étoient, le contraignirent de s'en retourner avec eux, & le remenèrent à ses parens.

Etant

Etant de retour, son pere l'obligea de reprendre ses études : mais comme il n'avoit nulle inclination aux Lettres, il les quitta, & retourna en Italie, ayant alors environ quatorze ans.

En passant à Turin, il eut le déplaisir de voir encore son voyage interrompu : car il rencontra par les ruës son frere aîné, que son pere y avoit envoyé pour quelques affaires, lequel le remena encore une fois à Nanci.

Il ne faut pas s'étonner qu'un enfant à cet âge eût entrepris tous ces voyages avec si peu de réflexion des incommoditez qui lui pouvoient arriver ; qu'il se fût même réduit à vivre & à voyager avec des misérables & des vagabonds, la première fois qu'il arriva à Florence ; puisque la passion de voir l'Italie, & l'amour de la Peinture, lui faisoient faire ce que d'autres passions moins honnêtes font souvent entreprendre à plusieurs personnes. Mais on peut admirer en lui la conduite de la Providence divine, qui le conserva toujours de toutes sortes de dangers. Aussi ses parens regardoient comme un grand bonheur & une singulière protection de Dieu, qu'il eût fait tous ses voyages sans aucun péril ; & lui-même a depuis avoué qu'il étoit obligé aux grâces que Dieu lui avoit faites, de l'avoir conservé des mauvaises compagnies, & n'avoir pas permis qu'il fût tombé dans des débauches, comme il lui pouvoit arriver dans un âge si susceptible de mauvaises impressions. Aussi a-t-il souvent dit à ses amis, lorsqu'il leur racontoit les aventures de sa jeunesse, qu'en ce temps-là il demandoit toujours à Dieu dans ses prières, de vouloir le conserver, & lui faire la grace d'être homme de bien, le suppliant que quelque profession qu'il em-

embrassât, il y excellât au dessus des autres, & qu'il pût vivre jusques à quarante-trois ans ; ce que Dieu lui accorda en effet.

Etant de retour à Nanci pour la seconde fois, bien loin d'être satisfait de ses voyages, & lassé des incommoditez qu'il avoit souffertes ; les beautez qu'il avoit vûes à Florence & à Rome, ne faisoient qu'augmenter le desir qu'il avoit d'y retourner. Il fit tant d'instances auprès de son pere, qu'enfin il lui permit de se satisfaire. Ayant obtenu son congé, il se rencontra heureusement, que le Duc de Lorraine envoya un de ses Gentilshommes vers le Pape, lequel voulut bien que Callot allât à sa suite, & même prit soin de lui pendant tout le chemin.

Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'appliqua uniquement à dessiner, faisant tout son possible pour se perfectionner dans cette partie, comme la plus necessaire de toutes celles qui regardent la Peinture. Quelque temps après, le desir lui prit d'apprendre à graver au burin. Pour cet effet, il se mit chez PHILIPPE THOMASSIN, qui étoit de Troye en Champagne; mais qui s'étant marié à Rome, y demeura le reste de ses jours, & y est mort âgé de soixante-dix ans. Quoiqu'il ne fût pas un des plus excellens Graveurs, il a néanmoins fait quantité d'ouvrages, particulièrement des sujets de dévotion, d'après François Salviati, Frederic Barrocio, François Vanni & plusieurs autres Peintres. Ce fut donc chez Thomassin, que Callot commença d'apprendre à manier le burin. D'abord il travailla d'après les Sadelers qui étoient en réputation; & après avoir copié aussi quelques pièces des

Bas-

Bassa
les au
Jean
au m
grand
l'espr
plus
Lo
de so
y avo
me,
quelc
rité,
jeune
solut
ce,
ordre
du m
qui a
fut m
voir
blige
ner u
avec
vaill
Trou
geux
duite
prem
génie
de L
alors
tâch
fiter
Vier

Bassans & d'autres Peintres , il se mit à graver les autels qui sont à S. Pierre , à S. Paul , à S. Jean de Latran , & en d'autres Eglises , jusques au nombre de vingt-huit. Ce ne sont pas de grands ouvrages ; mais l'on y découvre quel étoit l'esprit de Callot , & comment il se fortifioit de plus en plus dans la gravûre.

Lorsqu'il travailloit de la sorte avec beaucoup de soin , & qu'il s'appliquoit à voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux & de plus beau dans Rome , il fut obligé de quitter son maître , qui eut quelque sujet de jalousie à cause de la familiarité , peut-être trop grande , que Callot , alors jeune & bien fait , avoit avec sa femme. Il résolut de sortir de Rome ; & étant allé à Florence , il fut arrêté à la porte de la Ville , par un ordre du Grand Duc , qui vouloit être informé du nom & de la qualité de tous les Etrangers qui arrivoient. Ayant déclaré ce qu'il étoit , il fut mené au Palais ; & le Grand Duc , après l'avoir lui-même interrogé sur ce qu'il faisoit , l'obligea de demeurer à son service. Il lui fit donner une pension & ce qu'on appelle *La parte* , avec un logement dans la même galerie où travailloient quantité d'autres excellens Ouvriers. Trouvant ce petit établissement assez avantageux , il se mit à étudier avec beaucoup d'assiduité. Il alloit souvent voir *Canta-Gallina* son premier maître ; Alfonse Parigi , Peintre & Ingénieur ; Philippe Napolitain , & Jaques Stella de Lyon , aussi tous deux Peintres , qui étoient alors à Florence ; & ayant fait amitié avec eux , tâchoit de s'instruire de plus en plus , & de profiter de leurs avis. Il commença de graver une Vierge d'après André del Sarte ; un *Ecce homo*,
ac-

accompagné de plusieurs figures d'après Vannius. Long-temps auparavant, il avoit gravé les miracles de l'Annonciade, qui sont au nombre de quarante pièces, & des moindres qu'il ait faites. Il grava encore plusieurs autres ouvrages d'après Perrin del Vague, Vannius, Ventura Salimbeni, & quelques autres Peintres. Le Grand Duc lui ayant proposé de graver des batailles, & les victoires remportées par les Médicis, il en fit jusques au nombre de vingt pièces, où il travailla avec beaucoup de soin. Il est vrai, qu'il y en a deux ou trois qui ne sont pas finies. Il grava aussi les sept péchez mortels en quatre feuilles, d'après Bernardin Pochet, Peintre Florentin; ce sont des meilleures choses qu'il ait faites au burin.

Pendant qu'il s'appliquoit à ces travaux, il rendoit toujours ses visites à Alfonse Parigi & à *Canta-Gallina*. Le dernier avoit une pratique merveilleuse à bien dessiner à la plume, en grand & en petit; & l'autre avoit gravé plusieurs Scenes de Comédies, des Balets & des Carousels représentés devant le Grand Duc. Callot, à leur exemple, commença à dessiner en petit. Il eut pour cela un genie si heureux, qu'il ne mit guères à les surpasser; aussi a-t-on vu dans la suite, comment il s'est rendu incomparable dans cette forte de travail. Ce fut alors qu'il résolut de quitter le burin, pour s'appliquer entièrement à graver à l'eau-forte: jugeant que c'étoit un véritable moyen de pouvoir mettre au jour, avec plus de facilité, de grandes ordonnances, & de produire beaucoup plus d'ouvrages, qui s'exécutant plus promptement qu'au burin, reçoivent aussi bien mieux l'esprit & le feu que l'Ouvrier leur inspire.

La première pièce qu'il fit, fut S. Mansu Evê-
 de Thoul, qui ressuscite un jeune Prince,
 mort subitement en jouant à la paume. Dans
 l'estampe qu'on en voit, il y a plusieurs figures
 d'un paysage, où paroît dans l'éloignement le
 Palais Episcopal de la ville de Thoul. Comme
 on n'avoit pas encore une entière pratique de
 l'eau-forte, cette pièce est presque toute au bu-
 rin: aussi est-il très-important, qu'un Graveur à
 l'eau-forte manie fort bien le burin, & sache
 comment il faut couper le cuivre, afin de répa-
 rer les manquemens qui peuvent arriver par le
 défaut du vernis, de l'eau-forte, ou quelque au-
 tre accident, & aussi pour retoucher & pour
 donner plus ou moins de force aux endroits qui
 peuvent en avoir besoin; & c'est ce que Callot
 avoit faire excellemment bien.

En ce temps-là, les Princes d'Italie étoient
 fort curieux de faire représenter des Comédies
 & des Balets avec des décorations de théâtre
 magnifiques, particulièrement le Duc de Flo-
 rence, qui entretenoit des Ingénieurs & Machi-
 nistes très-savans, lesquels dans cette Cour s'a-
 quittoient alors de ces entreprises, mieux qu'en
 aucune Cour de l'Europe. Le Grand Duc ayant
 voulu qu'on gravât de ces sortes de spectacles
 qu'il avoit fait représenter, Callot en fit six plan-
 ches, qui furent trouvées tellement au dessus de
 celles de *Canta-Gallina* & d'Alfonse Parigi, que
 le Duc de Florence ne voulut plus se servir dans
 ces occasions, d'autre Graveur que de Callot:
 de sorte qu'il fit ensuite quatre pièces d'un Ca-
 rousel. Et comme quelque temps après on re-
 présenta encore à Florence une magnifique Co-
 médie de Soliman, il en grava les décorations
 en

en six pièces , qui surpassent tout ce qu'il avoit fait auparavant , tant pour la conduite & l'intelligence de l'Architecture , que pour la disposition & l'esprit qu'on voit dans les petites figures. Mr. Vivot Contrôleur de la Maison du Roi , intelligent & curieux en Peinture , en gardé long-temps toutes les études de la main de Callot , lesquelles le Sieur Silvestre conserve présentement , avec plusieurs autres desseins de cet excellent homme , qui grava ensuite une tentation de Saint Antoine , d'environ quinze pouces de long. Elle est rare , parce qu'on ne fait ce qu'il fit de la planche , qui ne se trouve plus.

Il représenta en quatre feuilles , les navires & les galères du Grand Duc. Il fit , pour l'instruction des jeunes Peintres , un livre de Caprices où dans chaque planche , on voit le trait simple de la figure , & la figure finie. Il grava un paysage & trois différens sacrifices , dans de petites ovales. Il fit un cartouche ou espèce d'éventail dans lequel il a représenté un Caroussel & des feux d'artifices , qui paroissent sur le fleuve d'Arne , qui passe au milieu de la ville de Florence. Il grava aussi un catafalque , & la cérémonie qui fut faite à Florence , par l'ordre du Grand Duc , pour les obsèques de l'Empereur Mathias.

Entre les pièces qu'il fit en petit , on considère avec admiration , le martyre des Innocens , cause de la quantité de figures , & de la délicatesse du travail. Mais une des plus recherchées & que l'on estime davantage , c'est la grande Foire qui se tient tous les ans à la Madone de l'Imprunette , à sept milles de Florence , où le

habitans de l'Etat du Grand Duc & des autres lieux circonvoisins, ne manquent point de se rendre. Callot n'avoit qu'environ vingt-sept ans, lorsqu'il en fit le dessein, où il représenta, avec des expressions divertissantes & agréables tout ce qui se passe à cette Foire. Il employa beaucoup de temps à graver cette planche, tant à cause du grand travail qu'il y a, que du soin qu'il prit à la bien faire. L'eau-forte ayant manqué en bien des endroits, il fut obligé d'en réparer les fautes avec le burin. Il en dédia les estampes au Duc de Florence, Cosme de Médicis, lequel étant décédé peu de temps après, Callot commença de méditer son retour en Lorraine. Et comme le Prince Charles qui venoit de Rome, le vit en passant à Florence, & lui promit, que s'il vouloit retourner à Nanci, il lui feroit donner de bons appointemens par le Duc Henri de Lorraine, son beau-pere : cela le fit encore plutôt résoudre à quitter l'Italie; de sorte, que sans différer davantage, il se mit à la suite de ce Prince, & retourna en son païs.

Il fut reçu de ses parens avec bien de la joye, & le Prince Charles l'ayant présenté au Duc de Lorraine, il en reçut un accueil très-favorable, avec une honnête pension, & promesse qu'il ne seroit pas moins considéré de lui, qu'il l'avoit été du feu Duc de Florence, pour la memoire duquel Callot avoit beaucoup de veneration.

Ses parens, pour l'arrêter à l'avenir plus fortement auprès d'eux, pensèrent à le marier; & ayant jetté les yeux sur une jeune Demoiselle, nommée Catherine Kuttinger, qui tiroit son origine d'une noble famille de Marfal, la lui firent épouser en 1625. étant alors âgé de trente-deux

ans. Il n'eut pas la satisfaction d'avoir des enfans de son mariage ; mais en récompense il eut l'avantage d'en produire un si grand nombre d'autres de son esprit & de sa main , lesquels ne mourront point , qu'on peut dire qu'il a laissé une postérité beaucoup plus glorieuse pour lui , que celles , que beaucoup de peres laissent après eux , dans des enfans , qui souvent ne leur font guère d'honneur.

Comme il avoit fait beaucoup d'études en Italie , & qu'il en avoit apporté un grand nombre de desseins , il s'en aidoit heureusement dans les ouvrages qu'il continuoit de faire.

Il fut le premier qui se servit du vernis dur. Car avant lui , les Graveurs à l'eau-forte n'employoient que du vernis mol. Mais pendant qu'il étoit à Florence , ayant examiné le vernis des faiseurs de luts , & observé comme il se sèche & durcit promptement , il crut qu'il pourroit en faire un bon usage. En ayant essayé , il trouva qu'en effet , il étoit beaucoup plus propre pour les ouvrages qu'il faisoit , que le vernis mol tant parce que l'aiguille & l'échope gravent plus nettement sur cette sorte de vernis , qu'à cause qu'on est plus assuré de ne le pas gâter , lorsqu'on travaille on appuye la main dessus. Outre cela on a l'avantage de n'y mettre l'eau-forte , quand on veut , pouvant laisser six mois & un an tout entier une planche avec le vernis dessus sans y toucher. Ce qui ne se peut faire sur le vernis mol , où l'eau-forte ne mord pas , si on ne le met aussi tôt qu'on a gravé , ou peu de temps après.

On peut encore ajouter à ces considérations que pour ce qui regarde l'Architecture , on

des lignes beaucoup mieux sur le vernis dur, où toutes choses, comme j'ai dit, s'y gravent plus nettement. Il est vrai, que pour le païsage qui se doit toucher d'une manière libre & facile, il paroît plus moëleux & moins sec, lorsqu'on se sert du vernis mol.

Toutes ces raisons firent que dans la suite Callot ne se servit plus que du vernis dur; & comme les faiseurs d'instrumens en tenoient la composition fort secrette, il en apporta une assez bonne quantité, lorsqu'il revint en Lorraine, & en fit encore venir depuis, quand il en eut besoin. Mais ensuite Abraham Bosse a donné au public le moyen de le faire.

Ce fut aussi, après avoir considéré le pavé du Dome de Sienne, fait par Duccio, qu'il se proposa de ne faire souvent qu'un seul trait, pour graver les figures, grossissant plus ou moins les traits, avec l'aiguille ou l'échope, sans se servir de hachûres, voyant que dans les petites choses particulièrement, cela faisoit un bon effet, & les représentoit avec plus de netteté. En quoi il a été imité depuis, non seulement dans de petites figures, & par des Graveurs à l'eau-forte; mais dans de grandes ordonnances, & par des Graveurs au burin.

Les premiers ouvrages qu'il fit à son arrivée en Lorraine, furent les images de tous les Saints de l'année, au nombre de trois cens quatre-vingts-douze. Il regrava ensuite les Caprices qu'il avoit déjà faits à Florence; un autre Caprice de Pantalons & de Comédiens, au nombre de vingt-quatre pièces, dont il avoit fait les desseins en Italie; un autre Caprice de Bossus, qui contient vingt-une pièces; un livre de douze pièces, re-

présentant la Noblesse ; un autre de Gueux, de vingt-cinq pièces. C'étoit dans les temps qu'il vouloit se délasser l'esprit, & souvent à la lumière de la lampe, qu'il travailloit à ces différentes fantaisies, choisissant des sujets extraordinaires & ridicules pour se divertir. Et comme il savoit que ce qui peut faire rire, se trouve toujours dans quelque difformité & dans quelque défaut, il jugeoit fort bien, que l'unique moyen de divertir & de donner du plaisir à ceux qui verroient ses Caprices, étoit de marquer quelque chose de defectueux & de difforme; mais pourtant, de le marquer d'une manière qui ne fût pas defectueuse. C'est aussi ce qu'il a fait si parfaitement, qu'on a donné le nom de postures de Callot, à toutes celles que l'on voit représentées.

Il fit ensuite deux livres d'Emblèmes : l'un à l'honneur de la Vierge, & l'autre au sujet de la vie solitaire & religieuse. Il regrava encore une fois la Foire de l'Imprunette, qu'il avoit faite à Florence; & une autre plus petite, qu'on appelle la Fête de Village, que néanmoins quelques-uns veulent qu'il ait faite en Italie.

Mais je deviendrois ennuyeux, si je m'arrêtois à vous dire tout ce qu'il grava à Nanci depuis son retour de Florence. Quand vous voudrez avoir le plaisir d'admirer l'abondance des pensées de cet excellent homme, la fertilité de son génie, & cet art admirable qu'il avoit à représenter en petit, des sujets très-grands & très-amples, vous pourrez considérer ce qu'il a gravé dans de petits ronds, concernant la Vie de la Vierge & la Passion de Nôtre Seigneur.

Alors Pymandre m'interrompant, Il est vrai, dit-il, qu'en considérant autrefois ces petits ou-

vrages

vrages de Callot, je les regardois comme l'effet d'un art consommé, & comme des pièces accomplies, admirant avec combien d'industrie il avoit si bien réduit en petit, de si grands sujets.

Ce qu'on nomme la grande Passion, repris-je, est un ouvrage dont il avoit fait toutes les études à Florence. Il n'en a gravé que sept pièces, & l'on ne fait par quelle rencontre ce travail est demeuré imparfait. Cependant, l'on a à Paris la suite des desseins qu'il en avoit faits, & qui sont tous finis. Mais il seroit difficile, en les gravant, d'en conserver l'esprit & la beauté, & de ne les pas rendre fort différens de ceux que Callot a gravez.

Le Caroussel qui se fit à Nanci, & qu'il grava pour le Duc de Lorraine en dix pièces, & la grande Ruë où ce Caroussel se fit, sont des ouvrages les plus beaux qui soient sortis de sa main.

Ce fut au sujet de ce Caroussel, qu'il eut un différend avec un Peintre de Nanci, nommé de R U E T, qui étoit nouvellement arrivé d'Italie. C'étoit un homme ambitieux & entreprenant, lequel ayant la faveur du Prince de Falsebourg, fils naturel du Duc Charles III. qui regnoit alors, étoit aussi fort considéré du Duc.

Il étoit riche, & on l'a vû à Paris avec un train & un équipage de grand Seigneur. Ses biens & sa faveur le rendant considérable, le rendoient aussi plus hardi à user de son credit, & vouloir attribuer une souveraine autorité sur tous ceux qui travailloient pour les divertissemens du Duc. Comme il prétendoit que ce fût d'après ses desseins, que Callot gravât ses planches, & que Callot lui résistoit fortement, ne voulant rien

faire que de son invention, ils eurent de grandes contestations : mais enfin, il falut que de Ruet cedât à Callot, qui demeura le maître des desseins & de la gravûre de toutes ces sortes d'ouvrages qu'il fit pour le Duc de Lorraine.

Sa réputation se répandant par toute l'Europe, l'Infante des Païs-Bas le fit venir à Bruxelles, lorsque le Marquis de Spinola assiégeoit Breda, afin de dessiner le siège de cette ville ; ce qu'il fit, & le grava ensuite. Ce travail qui est un des plus considérables qu'il ait faits, fut cause qu'il vint en France en 1628. où par l'ordre du Roi Louis XIII. il alla dessiner le siège de la Rochelle & celui de l'Isle de Ré, qu'il vint graver à Paris, & fit six planches de chaque siège, comme il avoit fait du siège de Breda. Les six planches se joignent ensemble, & ne font qu'un seul sujet. Pendant qu'il s'occupoit à ce grand ouvrage, il ne laissoit pas d'en faire encore quelques autres plus petits, pour se délasser. Entre autres choses, il dessina deux Vûës du Pont-neuf. Il grava aussi le Combat de Veillane, donné par le Maréchal d'Effiat.

Après avoir achevé de graver le siège de la Rochelle & de l'Isle de Ré, & en avoir été bien récompensé du Roi, il s'en retourna à Nanci, où il se mit à travailler plus qu'auparavant. Ce fut donc depuis son retour en Lorraine, qu'entre autres ouvrages, il fit la Vie de la Vierge en quatorze pièces, le Martyre des Apôtres, un livre de Fantaisies, & un autre de l'Art militaire. Il donna au public douze pièces du Nouveau Testament, l'Enfant prodigue, Moïse qui passe la Mer Rouge, & les Misères de la Guerre, en grand & en petit. Il y a dix-huit planches des

pre-

premières, & six planches des autres, qui sont des plus belles choses qu'il ait faites. Il grava aussi une Tentation de S. Antoine, différente de celle qu'il avoit faite à Florence.

Je ne finirois point, si j'entreprendois de vous dire tout ce qu'il a fait; le nombre en est si grand, que j'aurois peine à m'en souvenir. Car l'on compte jusques à treize cens quatre-vingts pièces, & il ne se trouve aucun Graveur qui en ait autant fait, dans l'espace d'une vie aussi courte, qu'a été la sienne. Il est vrai que Tempeste a gravé jusques à dix-huit cens pièces; mais il a vécu plus long-temps, & tout ce qu'il a fait, n'est pas également bien, ni d'une manière aussi finie & agréable, que ce qu'on voit de Callot. Si ce dernier ne fût point mort si jeune, il nous auroit laissé toute l'Histoire de l'ancien Testament, & le reste du nouveau, qu'il méditoit de faire.

Lorsque feu Monsieur le Duc d'Orleans Gaston de France, se retira en Lorraine, il lui fit graver plusieurs planches des monnoyes; & prenant plaisir à le voir travailler, il voulut qu'il lui montrât à dessiner. Pour cela, il alloit tous les jours avec le Comte de Maulévrier, au logis de Callot, où il passoit deux heures de temps à dessiner. Le Sieur Sylvestre a quarante-deux desseins à la plume, de ceux que Callot faisoit alors pour Monsieur le Duc d'Orleans.

Le Roi ayant assiégé & réduit à son obéissance la ville de Nanci en 1631. envoya querir Callot, & lui proposa de représenter cette nouvelle conquête, comme il avoit fait la prise de la Rochelle; mais Callot pria Sa Majesté, avec beaucoup de respect, de vouloir l'en dispenser, parce qu'il

étoit Lorrain , & qu'il croyoit ne devoir rien faire contre l'honneur de son Prince & contre son païs. Le Roi reçût son excuse , disant , que le Duc de Lorraine étoit bienheureux d'avoir des sujets si fidelles & si affectionnez. Quelques Courtisans n'approuvant pas le refus qu'il avoit fait , dirent assez haut , qu'il falloit l'obliger d'obéir aux volontez de S. M. ce que Callot ayant entendu , il répondit aussi-tôt avec beaucoup de courage , qu'il se couperoit plutôt le pouce , que de faire quelque chose contre son honneur , si on vouloit le contraindre.

Le Roi , bien-loin de souffrir qu'on lui fît aucune violence , le traita toujours fort favorablement ; & pour l'attirer en France , lui fit offrir mille écus de pension , s'il vouloit s'attacher à son service. Callot remercia le Roi , assurant ceux qui lui parlerent , qu'il seroit toujours prêt d'employer les talens que Dieu lui avoit donnez , à travailler pour la gloire de Sa Majesté ; mais qu'il ne pouvoit quitter l'établissement qu'il avoit dans le lieu de sa naissance.

Toutefois , comme dans la suite il vit le mauvais état où la Lorraine fut réduite après la prise de Nanci , il faisoit dessein de se retirer à Florence avec sa femme , pour y vivre & travailler en repos le reste de ses jours ; mais sa mort renversa ses desseins. Quoi qu'il fût fort réglé dans ses mœurs & dans sa manière de vivre , il n'avoit pas une santé bien forte. Il étoit incommodé d'un mal d'estomac , causé par son travail ordinaire , & par la fatigue qu'il avoit long-temps soufferte , en gravant toujours courbé. Aussi quelques années avant sa mort , il gravoit debout , & sur un chevalet , comme travaillent les Peintres.

Il regloit si bien son temps, que se levant d'assez grand matin, il alloit aussi-tôt avec son frere aîné se promener hors la Ville. Ensuite, après avoir entendu la Messe, il travailloit jusques à l'heure du dîner. Incontinent après midi, il faisoit quelques visites, pour ne se pas mettre si-tôt au travail, après quoi, il reprenoit son ouvrage jusques au soir; ayant presque toujours quelques personnes de ses amis qui le voyoient travailler, & s'entretenoient avec lui.

Cependant, soit que l'incommodité qu'il avoit soufferte dès sa jeunesse, d'avoir l'estomac ployé, ou que quelque autre cause lui eût fait naître une croissance de chair, qui grossit dans son estomac; cet accident augmenta de telle sorte, qu'il en mourut le 28. Mars 1635. âgé de quarante-trois ans. Il fut enterré dans le Cloître des Cordeliers de Nanci, au même endroit où ses parens avoient leur sepulture. Sa femme & son frere lui firent dresser une épitaphe, où il est peint à demi-corps sur une table de marbre noir. On voit son portrait gravé par Michel Lafne, qui le donna au public en 1629. étant alors âgé de trente-six ans, au dessous duquel est son éloge.

Depuis que Callot fut de retour à Nanci, après avoir achevé de graver le siège de la Rochelle & de l'Isle de Ré, dont il avoit vendu les planches au Sieur de Lorme; Medecin de feu Monsieur le Duc d'Orleans; il envoya à Paris toutes les autres planches qu'il fit, à son ami ISRAEL HENRIET, avec lequel il s'étoit accommodé, & qui en debitoit les estampes, avec plusieurs autres qu'il avoit déjà euës auparavant.

Israel étoit aussi natif de Nanci; mais son pere, nommé Claude, étoit de Châlons en Champagne,

& assez bon Peintre. C'est lui qui avoit peint les vitres de l'Eglise Cathedrale de Châlons , & qu'on estimoit beaucoup , tant pour le dessein , que pour le bel apprêt des couleurs. On voit à Paris des ouvrages de sa façon. Il copia plusieurs fois un Tableau d'André del Sarte , qui est en rond , où est représentée la Vierge , tenant le petit JESUS avec S. Joseph & S. Jean ; & ce qu'il a fait , est si bien copié , qu'il passe souvent pour original. En 1596. étant alors âgé de quarante-cinq ans , il fut appelé au service du Duc de Lorraine Charles II. qui par les bons traitemens qu'il lui fit , l'obligea de s'établir à Nanci , où il est mort & enterré aux Cordeliers , dans le même Cloître où Callot a eu sa sépulture.

Il laissa deux fils , dont l'un étoit ISRAEL , qui apprit de lui les commencemens du Dessin , avec Jaques Callot , Bellange & de Ruet , dont je vous ai déjà parlé.

Israel étoit encore fort jeune , quand il alla à Rome , où il se mit à peindre sous Tempelte , avec de Ruet , des batailles & des chasses. Estant de retour en Lorraine , il demeura quelque temps à Nanci , puis vint à Paris travailler sous Duchesne Peintre , qui logeoit à Luxembourg. Le Poussin y demouroit aussi alors , qui ne faisoit que commencer à peindre ; mais il n'y fut pas long-temps , & s'en alla à Rome.

Israel s'étant étudié à dessiner dans la manière de Callot , plusieurs personnes de qualité desirerent apprendre de lui cette sorte de travail à la plume , commode & agréable , principalement , pour des campemens d'armée , & pour occuper ceux qui ne veulent dessiner que pour leur divertissement. Voyant qu'il en tiroit plus d'utilité , qu'à

qu'à faire des Tableaux , il y donna tout son temps , & ensuite , se mit aussi à debiter les ouvrages de Callot. Pendant que Callot demeura à Paris , ils logeoient ensemble au Petit-Bourbon. Et quand ils se séparèrent , ils convinrent , comme je vous ai dit , que tout ce que Callot graveroit dorénavant , seroit pour Israel ; ce qui fut exécuté ponctuellement. Car toutes les planches qu'il fit depuis son retour , vinrent entre les mains de son ami ; & comme , après sa mort , il s'en trouva deux qui n'avoient pas encore eu l'eau-forte , Israel la fit donner par Colignon , qui avoit été disciple de Callot , & par lequel il fit ensuite graver à l'eau-forte dix paysages sur les desseins de son maître. Ce Colignon a gravé plusieurs autres choses d'après Callot , & dans sa manière.

Mais celui qui l'a imité le mieux , a été ETIENNE LABELLE de Florence. Son pere étoit orfèvre , & lui même avoit aussi commencé à travailler d'orfèverie. Il la quitta pour s'appliquer entièrement à la Gravûre. *Canta Gallina* fut son premier maître. Après avoir gravé beaucoup d'ouvrages à Rome & à Florence , il vint à Paris en 1642. à la suite d'un Resident de Florence. Lorsqu'il eut demeuré quelque temps à se divertir , voyant qu'il commençoit à manquer d'argent , il se mit à travailler , & fit un livre de combats de mer & de batailles , qu'il porta chez un Marchand de la rue S. Jaques , nommé Chartres : mais n'ayant pû convenir du prix , Colignon & un nommé Goyrand , lui conseillèrent d'aller trouver Israel , pour lequel ils travailloient , ce qu'il fit ; & lui ayant fait voir son ouvrage , il en reçût plus qu'il n'en de-

mandoit , & ensuite continua de graver pour lui.

Comme Israel Sylvestre , neveu d'Israel Henriet , arriva de Rome , & qu'il travailla aussi pour son oncle , il fit amitié avec Labelle , & logerent ensemble. Peu de temps après, Labelle fut envoyé par le Cardinal de Richelieu , pour desfiner la ville d'Arras , & représenter comme elle fut assiégée & prise par l'armée du Roi en 1640. ce qu'il grava après être de retour à Paris. Il fit aussi un voyage en Hollande , où il pensa gâter sa belle manière de graver , en voulant imiter celle de Rimbrans ; mais on la lui fit bien-tôt quitter , pour reprendre celle de Callot qu'il avoit toujours suivie.

Lorsque l'Ambassadeur de Pologne vint en France pour le mariage du Roi de Pologne & de la Princesse Marie , Labelle dessina l'entrée & la magnifique cavalcade des Polonois. Comme l'ouvrage étoit trop grand , il n'entreprit pas de la graver , ainsi qu'il avoit fait autrefois à Rome , celle que l'Ambassadeur de Pologne y fit , sous le Pape Urbain VIII. en 1633.

Durant dix ou douze ans que Labelle demeura à Paris , il fit quantité d'ouvrages , tant pour Israel Henriet , que pour d'autres particuliers.

Le sieur Hesselin Maître de la Chambre aux Deniers , lui fit faire plusieurs desseins , entre autres , un livre entier de Balets & de Mascara-des , qui est à Versailles , avec les autres livres du Cabinet du Roi.

Ses affaires domestiques l'ayant obligé de retourner à Florence , il y fut favorablement reçu du Grand Duc , dernier mort , qui lui donna une pension. Pendant le reste de sa vie , qui fut assez

lan-

sanguissante, il ne laissa pas de faire plusieurs ouvrages, entre autres, des sujets de balet à cheval, pour le Duc de Modène. Après avoir long-temps souffert de grands maux de tête, il mourut vers l'année 1664. Israel Henriet étoit mort dès l'an 1661. & comme Israel Sylvestre son neveu, & seul héritier, posséda après sa mort tous les desseins & les planches que son oncle avoit eûes de Callot & de Labelle, il acheta ensuite tout ce que la veuve Callot avoit à Nanci; & quelques autres planches que Labelle avoit faites depuis son retour à Florence; & c'est en étudiant les originaux de ces excellens Graveurs, & sur leur exemple que le Sieur Sylvestre qui montre à dessiner à Monseigneur le Dauphin, a si bien formé sa maniere, qu'on voit des pieces de lui qui ne cedent à nulle autre.

Mais revenons à nos Peintres. JEAN LE CLERC de Nanci, étoit du temps de Callot, & peignoit pour le Duc Henri de Lorraine. Il avoit demeuré plus de vingt ans en Italie, & travaillé long-temps sous Charles Venitien, duquel il avoit si bien pris la maniere, qu'il a fait des Tableaux qui ont passé pour être de la main de son maître. Il aquit tant d'estime à Venise, qu'il y fut fait Chevalier de S. Marc.

On voit à Nanci plusieurs Tableaux de sa façon, particulièrement dans l'Eglise des Jesuites. Il peignoit avec beaucoup de facilité. Il mourut en 1633. âgé de quarante-cinq à quarante-six ans.

Je vous ai déjà parlé de JEAN ROTHAMER, de Munic en Bavière, qui avoit travaillé sous le Tintoret. Après avoir long-temps demeuré en Italie, il retourna en Allemagne. Il faisoit assez bien les petites figures.

Dans ces temps-là VARIN, originaire d'Amiens, peignoit à Paris. Il a fait le Tableau du grand Autel des Carmes Déchauffez, proche Luxembourg. Le Poussin avoit travaillé sous lui.

JAKUES BLANCHART étoit alors en grande réputation, pour la beauté de son coloris, & sa manière de peindre, fraîche & agréable. Il étoit né à Paris, au mois de Septembre 1600. Sa mere avoit un frere nommé Nicolas Boller, qui étoit Peintre : ce fut de lui, que Jaques Blanchart étant fort jeune, apprit les commencemens de la Peinture. Il n'avoit pas fait encore un grand progrès, lorsqu'âgé de vingt ans, il sortit de Paris, pour aller en Italie. Etant arrivé à Lyon, il s'engagea avec un Peintre, nommé Horace le Blanc. Pendant deux ou trois ans qu'il travailla sous lui, il se fortifia beaucoup dans la pratique de son art. Horace ayant été appelé par le Duc d'Angoulême, pour peindre la galerie de sa maison de Gros-Bois à quatre lieues de Paris, Blanchart qui n'avoit pas voulu le suivre, demeura encore quelque temps à Lyon, pour achever des ouvrages que son maître avoit commencez : de sorte qu'il n'arriva à Rome qu'à la fin d'Octobre 1624. avec son frere qui l'étoit allé joindre, à dessein d'embrasser la même profession. Après avoir sejouré dix-huit mois à Rome, il passa à Venise, où touché de la beauté des Tableaux qu'on y voit, particulièrement de ceux du Titien, il résolut d'en faire toute son étude. Il demeura deux ans à Venise, pendant lesquels un noble Venitien le fit travailler dans une maison qu'il avoit à la campagne. Mais comme il se vit mal récompensé des Tableaux

bleaux qu'il avoit faits , il quitta Venise , & passa à Turin , où il s'arrêta quelque temps. Ensuite ayant résolu de revenir en France , il se rendit à Lyon , où ses amis l'obligerent à faire quelques ouvrages. Il fit le portrait d'Horace le Blanc , sous lequel il avoit peint avant que d'aller à Rome. Horace fit aussi celui de Blanchart. Cependant , comme ses parens souhaitoient de le voir , il revint à Paris. Aussi-tôt qu'il commença à travailler , sa manière de peindre fut si agréable à tout le monde , que chacun voulut avoir quelque chose de sa main. Il fit pour la Communauté des Peintres , un S. Jean dans l'Isle de Pathmos ; & pour un Convent de Religieuses de la ville de Cognac en Gascogne , une Assomption de la Vierge. Ces deux Tableaux furent les premiers qui lui acquirent l'estime des savans. Ensuite il travailla à plusieurs autres ouvrages. Il peignit pour le Sieur Barbier une petite galerie dans la maison qui appartient aujourd'hui au Président Perault. Et ensuite , pour Mr. de Bullion Surintendant des Finances , une galerie basse , où il représenta les douze mois de l'année , sous des compositions de figures grandes comme nature. On voit dans l'Eglise de Notre Dame , un Tableau de la descente du S. Esprit , qui fut présenté un premier jour de Mai. Il a fait quantité de Vierges à demi-corps ; & comme il savoit leur donner des expressions fort agréables , plusieurs personnes étoient bien aises d'en avoir de sa main. Il étoit dans la vigueur de son âge , & recherché de tout le monde , lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre , avec une fluxion sur la poitrine , dont il mourut âgé de trente-huit ans. Il fut marié deux fois , & eut de sa

pre-

première femme un fils & deux filles. Le fils embrassa de bonne heure la profession de son pere, dans laquelle il travaille aujourd'hui avec estime. Le pere ne vécut que quinze mois avec sa seconde femme, & n'en eut point d'enfans. Il se plaisoit beaucoup à peindre des femmes nuës, & avoit une si grande facilité à les bien représenter, qu'on lui a vû peindre une figure entière, grande comme nature, en deux ou trois heures de temps. Sa partie principale étoit la Couleur.

Comme je cessai de parler, J'ai vû plusieurs fois, dît Pymandre, la galerie basse de l'Hôtel de Bullion; mais il y en a une au dessus qu'on estime aussi beaucoup. Elle est, repartis-je, de la main de Vouët. L'on peut dire que ces deux hommes qui ont travaillé en même temps, & de manières bien différentes, ont été d'excellens Peintres, & qu'ils ont beaucoup contribué à remettre en France le bon goût de la Peinture, & à élever cet Art au point où il est aujourd'hui. Car lorsqu'ils revinrent d'Italie, ils firent voir des tableaux d'une manière toute autre, que celle dans laquelle l'on étoit alors tombé en France; & comme ils se servoient heureusement des connoissances qu'ils avoient aquises, on découvroit dans leurs ouvrages des marques du bon goût que l'on doit chercher dans la Peinture.

SIMON VOUËT arriva à Paris en 1627. Et comme il y vint par l'ordre du Roi, avec la qualité de son premier Peintre, il entra tout d'un coup dans les grands emplois, & fut suivi de tous les Peintres qui vouloient travailler, & des jeunes gens qui cherchoient à s'instruire. Il étoit

étoit de Paris. Son pere , nommé Laurent , étoit un Peintre assez médiocre , sous lequel néanmoins il avoit appris les principes de la Peinture. Mais son genie le portant à considérer lui-même la Nature , & à observer les ouvrages des meilleurs maîtres , il se rendit si capable , que dès l'âge de quatorze ans , il fut choisi pour aller en Angleterre faire le portrait d'une Dame de grande qualité , qui étoit sortie de France pour se retirer à Londres.

Quelques années après , Mr. de Harlay Baron de Sancy , nommé par le Roi pour son Ambassadeur à Constantinople , le mena avec lui , avec intention de lui faire peindre le Grand Seigneur. Comme la chose n'étoit pas aisée à exécuter , à cause de la difficulté qu'on a de le voir , Vouët qui n'avoit pas alors plus de vingt-un an , eut besoin de toute la force de son imagination & du secours de sa memoire , pour se bien acquiter de sa commission. Car il ne le pût voir qu'une seule fois , lorsqu'il donna audience à l'Ambassadeur. Cependant , il l'observa si bien pendant ce peu de temps , qu'étant de retour , il en fit un portrait si ressemblant , que Mr. de Sancy , & tous ceux qui avoient vû le Grand Seigneur , en furent très-satisfaits. Il fit encore plusieurs autres portraits , pendant un an qu'il demeura à Constantinople , après quoi il partit de Pera au mois de Novembre 1612. & arriva à Venise avec des Lettres de recommandation pour les Ambassadeurs & les Ministres de Sa Majesté qui étoient en Italie , desquels il fut fort bien reçu.

Ayant sejourné à Venise jusques à la fin de l'année 1613. il alla à Rome. A peine avoit-il com-

commencé d'y travailler, que le Roi Louis XIII. informé par la Reine sa mere, à qui on avoit fait connoître les belles dispositions de Vouët, le gratifia d'une pension de quatre cens francs, pour faciliter ses études. Et comme il se perfectionnoit de jour en jour, le Roi augmenta aussi de temps en temps sa pension. Il fit un voyage à Genes en 1620. où il travailla pendant un an pour les Seigneurs Doria, & pour quelques autres personnes. Etant de retour à Rome, il fut élu Prince de l'Academie de S. Luc en 1624. Cette élection fut en partie cause de la mort de l'Antiveduto. Car ayant été dépossédé par la brigue du Padoüan & d'autres ses ennemis, qui firent connoître qu'il avoit dessein de donner à une personne de qualité, le tableau de S. Luc, fait par Raphaël, & mettre en sa place une copie qu'il avoit faite; cette fâcheuse affaire le toucha si sensiblement, que le chagrin qu'il en eut, abregea ses jours, & mourut environ deux ans après, âgé de cinquante-cinq ans. Ce n'étoit pas un Peintre dont les ouvrages fussent assez considérables, pour vous en parler; il s'étoit seulement mis en credit, parce qu'il avoit de l'esprit, & qu'il peignoit assez bien une tête.

Mais pour revenir à Vouët. En 1626. il épousa sa première femme, nommée Virginie *di Vezzo Velletrano*. Elle étoit jeune & intelligente dans la Peinture, dont elle faisoit profession par les soins que Vouët en avoit pris.

Pendant près de treize ans qu'il demeura à Rome, il fit plusieurs tableaux. Vous avez vu celui qui est dans l'Eglise de S. Pierre, au grand Autel de la Chapelle où les Chanoines font tous

les

les jours l'Office ; comme aussi ce qu'il a peint à Saint Laurent *in Lucina*.

Le Roi Louis XIII. ayant résolu de se servir de lui, tant pour les Peintures nécessaires à faire dans ses Maisons Royales, que pour la conduite des patrons de Tapissierie, auxquels Sa Majesté vouloit que l'on travaillât ; Mr. de Bethune, alors Ambassadeur à Rome, eut ordre, au commencement de l'année 1627. de le faire partir pour venir en France ; ce qu'il fit, avec sa femme & une petite fille qui n'avoit encore que quatre mois. Il amena aussi avec lui, le pere & la mere de sa femme. Le pere nommé *Pompeo di Vezzo*, demeura malade à Orleans, & Vouët ayant pris les devans, & cheminé avec plus de diligence, arriva à Paris le 25. Novembre. Il fut favorablement reçu du Roi & de la Reine sa mere, qui vouloit le faire travailler à Luxembourg. On lui donna un logement dans les galeries du Louvre, où le Président de Fourcy Surintendant des Bâtimens, l'installa.

Lorsqu'il eut donné ordre à ses affaires, il fit venir sa femme & le reste de sa famille, qui étoit demeurée à Orleans pour avoir soin de son beau-pere, qui mourut peu de temps après y être arrivé. Vouët avoit aussi amené avec lui deux de ses Elèves ; l'un nommé Jaques l'Homme, de Troye en Champagne, & l'autre Jean Baptiste Molle Italien. Il commença à faire pour Sa Majesté, des desseins de Tapissierie qu'il faisoit exécuter, tant à huile qu'à détrempe. Bien qu'il s'occupât encore à d'autres grands ouvrages, il ne laissa pas d'employer un temps considérable à faire des portraits ; parce que le Roi prenant plaisir à le voir travailler, lui faisoit faire ceux
de

de plusieurs Seigneurs de la Cour , & des Officiers de sa Maison , lesquels il représentoit au pastel. Cette sorte de travail étant propre & assez prompte , Sa Majesté voulut que Vouët lui apprît à dessiner & à peindre de cette manière , afin de pouvoir se divertir à faire les portraits de ses plus familiers Courtisans. Le Roi s'y appliqua quelque temps , & y réussit si bien , qu'on en voit qu'il a faits qui sont fort ressemblans.

Comme cela donnoit à Vouët une occasion favorable de voir souvent le Roi , il s'aquit par là les bonnes grâces de Sa Majesté , qui l'honora de nouvelles gratifications , & augmenta ses gages. Les Ministres & les plus grands Seigneurs du Royaume , vouloient avoir quelque chose de sa main. En 1632. il commença de peindre pour le Cardinal de Richelieu , la galerie & une Chapelle de son Palais à Paris , & une Chapelle en sa maison de Ruel. Il avoit déjà travaillé à Chilly , pour le Maréchal d'Effiat , alors Surintendant des Finances , & fait pour le Président de Fourcy , plusieurs ouvrages en sa maison de Cheffy.

Pendant les années 1634. & 1635. il fit chez Mr. de Bullion , Surintendant des Finances , cette grande galerie haute , dont vous me parliez tantôt , & un cabinet qui la sépare d'avec la chambre. Ces lieux sont richement ornez , & l'on en peut regarder les Tableaux , comme des plus considérables que Vouët ait faits.

Il a représenté l'Histoire d'Ulyssé dans la galerie. Il fit encore pour le même Surintendant , quelques ouvrages de Peinture dans une galerie & dans un cabinet de son Château de Viville.

En

En 1638. & 1639. il peignit pour Mr. le Chancelier Seguier, deux galeries & une Chapelle en son Hôtel, à Paris. Il fit aussi plusieurs Tableaux & d'autres ornemens dans le Palais Royal, pendant la Regence de la feuë Reine mere du Roi. Le nombre des Tableaux qu'il a faits pour divers particuliers, est trop grand, pour me souvenir de tous. Il en envoya en Angleterre pour le Roi Charles I. très-connoissant & amateur des beaux Arts, lequel eût bien souhaité pouvoir attirer ce Peintre auprès de lui.

Il n'y a guères d'Eglises, de Palais & de Maisons considérables à Paris, qui ne soient ornées de ses ouvrages. Le tableau du grand Autel de S. Eustache est de sa main, comme aussi celui de S. Nicolas des Champs. Il y en a à S. Mederic, aux Carmelites de la rue Chapon, aux Jesuites de la rue Saint Antoine, au Noviciat, & en plusieurs autres Eglises & Chapelles. Il a fait un grand nombre de Vierges, & avoit même un talent particulier pour les bien représenter.

Sa première femme étant morte au mois d'Octobre 1638. il en prit une seconde à la fin de Juin 1640. De la première il eut quatre enfans, deux filles & deux garçons. L'aînée des filles, née à Rome, a été mariée à François Tortebat, Peintre; la deuxième, à Michel Dorigni, aussi Peintre. Le plus jeune des garçons a suivi la profession de son pere. Il eut de sa seconde femme trois enfans, dont il ne reste qu'un garçon. Les quatre enfans de son premier lit, sont représentés dans le revers d'une médaille où est le portrait de leur pere & de leur mere, que fit un nommé Bouthemy, Orfèvre, & très-habile Sculpteur.

Vouët,

Vouët, après avoir vécu cinquante-neuf ans, & près de fix mois, mourut le 5. de Juin 1641. & fut enterré dans l'Eglise de S. Jean en Grève. Non seulement on lui est obligé, comme je vous ai dit, d'avoir fait revivre en France la bonne manière de peindre; mais encore, d'avoir fait un grand nombre d'Elèves, dont plusieurs se sont rendus considérables dans la Peinture, & dans les autres professions qu'ils ont embrassées, dépendantes du Dessin.

Son frere, AUBIN VOUËT, qui s'étoit instruit sous lui en Italie, fut un des premiers qu'il forma dans sa manière. Il a travaillé à Paris, dans le Cloître des Feuillans de la rue S. Honoré, & ensuite à S. Germain en Laye dans la Chapelle, & en quelques autres lieux du Château. Il mourut avant son frere, âgé de quarante-deux ans. Il eut encore un autre frere, nommé CLAUDE, aussi Peintre. Charles Mellin dit le Lorrain; François Dupuis d'Auvergne, & Jaques l'Homme, que je viens de nommer, avoient étudié à Rome sous Simon Vouët. Le nombre de ceux qui ont travaillé sous lui est trop grand, pour vous les nommer tous; néanmoins, vous ne serez peut-être pas fâché que je vous en fasse remarquer quelques-uns que vous avez connus, & d'autres qui travaillent encore aujourd'hui avec réputation. Je vous en dirai les noms, sans ordre, & selon qu'il m'en souviendra. Noel Quillerié, dans les commencemens, tâchoit d'imiter son maître; Nicol Ninet & de l'Estain, qui étoient de Troye & Champagne; Remy Wibert, Champenois; Henri Salé, de Picardie; Charles le Brun, de Paris, aujourd'hui premier Peintre du Roi.

1631. François Perrier de S. Jean de l'Aune, au retour de son premier voyage d'Italie, travailla sous Vouët; le Frere Joseph Feuillant, avoit aussi peint sous Vouët, avant que d'aller à Rome, où il se noya dans le Tibre; Pierre Mignard, de Troye en Champagne; Nicolas Chaperon, de Châteaudun; Charles Person, Lorrain; Michel Corneille, d'Orleans; Eustache le Sueur, Parisien; Michel Dorigni, de S. Quentin; Charles d'Offin, Lorrain; François Torte-bat, de Paris; Jaques Belly, de Chartres; Louïs Beaupere; Alfonse du Fresnoy, de Paris. Quantité de jeunes hommes alloient apprendre sous lui à dessiner, comme Louïs du Guernier, de Paris; André le Nôtre, Hanse, du Moustier, Valié, Lombard, Besnard, Vivot, Siccot, Nicolas Stabre, Perelle l'Ainé, & plusieurs autres, dont je ne puis pas me souvenir, & que je n'ai pas connus.

Comme il faisoit faire des patrons de Tapisserie, de toutes sortes de façons, il employoit encore plusieurs Peintres à travailler sous ses desseins, aux païsages, aux animaux & aux ornemens. Entre ceux-là, je puis vous nommer Juste d'Egmont & Vandriffe, Flamans; Scalberge, Pastel, Belin, Vanboucle, Bellange, Cotelie.

Sa première femme montra à dessiner à quelques Demoiselles; entre autres, à une des filles du Sieur Metheseau, Architecte du Roi, & à la Demoiselle Stabre.

J'ai vû, comme vous pouvez croire, dît Pyramandre, plusieurs ouvrages de Vouët. J'en ai vû de diverses façons, & il me souvient du temps qu'il travailloit pour le Cardinal de Richelieu

chelieu dans sa galerie , commencée par Champagne , pour lequel le Cardinal avoit alors plus d'inclination , que pour Vouët. Mais sans vouloir nous flatter , pour faire honneur à la Nation , comme ont fait ceux qui ont écrit des Peintres Etrangers , ni élever les uns au desavantage des autres ; dites-moi , je vous prie , quels étoient les talens de ce Peintre.

Je vous dirai franchement , repartis-je , que pour ce qui regarde l'invention , il n'avoit pas un génie facile & aisé , & j'ai même ouï dire à quelques-uns de ses plus savans Elèves , qu'il ne pouvoit ordonner un Tableau sans voir le naturel. Ce n'est pas qu'il n'ait fait des dispositions de Figures assez agréables ; parce qu'il cherchoit à imiter ce qu'il avoit vû de Paul Veronese : mais cependant il n'avoit pas un goût exquis dans les Ordonnances , non plus que dans le Dessein , quoi-qu'en certaines parties il ait été assez correct. Il ignoroit la Perspective , & ne favoit ni l'union & l'amitié des Couleurs , ni l'entente des Ombres & des Lumières. Ce qu'il y a de plus à estimer dans ses Tableaux , est la beauté & la fraîcheur de son pinceau , qui paroît beaucoup dans ce qu'il a peint chez Mr. le Chancelier , chez Mr. de Bullion , & pour le Maréchal d'Aumont. Sa première manière tenoit de celle du Valentin , & il a fait dans ce goût-là des Tableaux qui ont beaucoup de force. Mais ce que l'on peut dire le plus à sa gloire , c'est que les préceptes excellens de ce savant homme formèrent d'habiles gens ; & l'on reconnoît , comme je vous ai dit , que ce fut de son temps que la Peinture commença de paroître ici avec un air plus beau & plus noble qu'elle n'avoit fait.

les
ma
un
fio
ce
gén
aup
la
on
les
cell
qui
quo
qua
coup
E
Païs
bien
de m
V A
gnoit
d'une
Flam
P
repré
avec
que le
qui tr
l'Arch
lieux
de qu
fut Pe
que da
faire d
Tom

En France, comme en Italie, les Peintres & les Curieux étoient partagez sur les différentes manières qui excelloient en ce temps-là. Les uns étoient pour le Dessin & les fortes expressions, & les autres pour la couleur, & la douceur du pinceau. Cependant le goût de tous en général étoit beaucoup meilleur qu'il n'avoit été auparavant. Car soit dans le Dessin, soit dans la couleur, on estimoit la manière d'Italie; & on n'étoit pas si passionné qu'on avoit été pour les Peintures de Flandres, principalement pour celles qui ne traitoient pas des sujets nobles, & qui ne représentoient que des choses basses, quoi-qu'alors il y eût des Peintres qui s'appliquassent à ces sortes de compositions avec beaucoup de soin.

Entre ceux qui avoient de la vogue dans les Pais-Bas, VOLFAR n'étoit pas des moindres, bien qu'il ne se vît de lui que des choses de peu de mérite. Vanniol étoit son disciple. Pour VANBALE qui travailloit aussi alors, il peignoit toute sorte d'Histoire, mais véritablement d'une manière assez commune; & tout-à-fait Flamande.

PIETRE NOEFS pere & fils, Hollandois, représentoient des perspectives, & les faisoient avec beaucoup d'art, & le pere encore mieux que le fils. Il y avoit aussi pour lors STENUIX, qui travailloit en petit, & qui peignoit fort bien l'Architecture, particulièrement des nuits & des lieux obscurs éclairés par la lumière du feu, ou de quelques flambeaux. Il eut aussi un fils qui fut Peintre, & qui suivit sa manière. Il est vrai que dans ces petits sujets ils n'ont pas laissé de faire des choses dignes d'estime, parce que les

couleurs & les lumières y sont fort bien observées, & que la patience & le temps qu'ils ont mis à les faire, méritent qu'on les considère.

Vous pouvez voir dans le cabinet de Mr. Le Nôtre, un tableau d'un nommé STABEN, qui travailloit aussi en petit dans le même temps, dont la composition vous surprendra, pour le grand travail qu'on y voit. Ce tableau n'est que d'une médiocre grandeur. Il représente la galerie d'un Curieux, dans laquelle sont disposés des cabinets, des meubles, mais sur tout plusieurs Tableaux si délicatement faits & si finis, qu'on y voit distinctement tous les sujets qu'ils traitent; & qui cependant ne laissent pas d'être diminués de force & de teintes, selon leurs diverses situations & les degrez d'éloignement, avec une entente admirable.

Vers l'an 1640. BRAW Hollandois mourut, lorsqu'il étoit encore dans la fleur de son âge. Il peignoit ordinairement des preneurs de tabac, & des sujets d'yvrognerie: en cela il se peignoit lui-même, & faisoit l'image de la vie qu'il menoit. Les Flamans estiment beaucoup ses ouvrages. BOTS ou BOTTE qui faisoit assez bien le païsage, mourut vers le même temps.

Mais celui de tous les Peintres de Flandres qui a eu le plus de réputation, a été PIERRE PAUL RUBENS. Il étoit d'Anvers, & né d'une honnête famille. Son pere nommé Jean Rubens, étoit Docteur en Droit, & exerça souvent dans sa ville la Charge d'Echevin, où l'on ne met que des personnes d'une capacité & d'une probité connue. Les guerres civiles qui troubloient les Païs Bas, lui firent quitter sa Charge

ge , & abandonner la ville d'Anvers pour se retirer à Cologne , où sa femme accoucha d'un fils * le jour de S. Pierre & S. Paul ; ce qui fut cause qu'on lui donna au baptême les noms de ces deux Apôtres.

Si-tôt qu'il fut en âge d'aller aux Ecoles , son pere ne manqua pas à le faire instruire avec beaucoup de soin. Il apprit si bien la Langue Latine , qu'en peu de temps il la parloit en perfection. Quelques années après , la ville d'Anvers ayant été assiégée par le Duc de Parme , & réduite à l'obéissance du Roi d'Espagne ; Rubens le pere resolut aussi-tôt d'y retourner avec toute sa famille. Comme son fils étoit déjà assez grand & bien-fait , la Comtesse de Lalain le demanda pour être son page ; mais il ne demeura pas long-temps auprès d'elle. L'occupation des pages , & leur manière de vivre souvent licencieuse , n'étoient pas conformes aux nobles inclinations qui commençoient à paroître en lui. De sorte qu'il sortit de chez la Comtesse ; & son pere étant aussi mort , Rubens témoigna à sa mere l'amour qu'il avoit pour la Peinture , & la pria de vouloir bien qu'il embrassât cette profession. Elle le mit auprès d'*Adam Van-Noort* , peintre assez passable , mais dont l'humeur brutale & libertine ne plut pas à ce jeune homme. Il en sortit pour entrer chez *Otto Venius* , dont je viens de vous parler , lequel étoit en grande réputation , non seulement pour l'excellence de son pinceau , mais pour la conduite de sa vie & pour ses bonnes mœurs. Rubens profita des qualités d'un si digne maître , & après s'être rendu très-capable dans son art , resolut d'aller † en

O 2

Ita-

* L'an 1577. † En 1600.

Italie. Il étoit âgé de 23. ans , lorsqu'il partit d'Anvers. Comme il avoit été bien élevé , & qu'il favoit de quelle manière il faut vivre avec les gens de qualité ; il trouvoit une entrée libre chez tous les Princes & les grands Seigneurs par où il passoit. Ayant été favorablement reçu de Vincent de Gonzague Duc de Mantouë & de Montferrat, il s'attacha à son service. Ce Prince eut tant d'estime & d'affection pour lui, qu'il l'employa souvent à des commissions honorables. Il le choisit pour aller en Espagne vers Philippe III. lui présenter un superbe carosse avec un attelage de sept chevaux richement enharnachés, & plusieurs autres présens de grand prix. Rubens s'aquitta si dignement de sa commission, que dès ce temps-là le Roi d'Espagne le considéra, & eut beaucoup d'estime pour lui. Le Duc n'en fut pas moins satisfait, & après son retour lui en donna des marques en plusieurs rencontres. Ce fut par son ordre qu'il alla à Rome, où il copia plusieurs Tableaux. Il travailla aussi dans l'Eglise de Sainte Croix de Jérusalem, où il fit divers ouvrages de son invention. Ensuite étant passé à Venise, il étudia particulièrement après les ouvrages du Titien & de Paul Veronése. Etant de retour à Rome, il fit dans l'Eglise neuve des Peres de l'Oratoire, le tableau du grand Autel, & deux autres Tableaux qui sont aux deux côtes du Chœur. La première pensée de l'un de ces Tableaux se voit dans l'Abbaye de S. Michel d'Anvers, où il en fit présent à son retour d'Italie.

Au sortir de Rome il alla à Genes, & il y demeura plus qu'en aucun lieu d'Italie. Ce fut là qu'il fit quantité de portraits, & plusieurs Tableaux,

ble
po
tu
vat
plu
don
que
lige
n'en
déja
en e
que
S. M
de,
pein
Il
il fu
l'Inf
que
lui
qui
épou
fille
fier
qu'il
deda
d'Ita
méda
sorte
des p
Co
& in
nuelle
* B

bleaux, tant pour l'Eglise des PP Jesuites, que pour divers particuliers. Il s'appliqua aussi à l'étude de l'Architecture, levant les plans & les élévations des plus belles Eglises, & des Palais les plus considérables, qu'il fit graver depuis, & dont il mit au jour un Livre.

Pendant qu'il travailloit à Genes, il eut avis que sa mere étoit fort malade. Il partit * en diligence pour se rendre auprès d'elle; mais il n'eut pas la consolation de la voir, car elle étoit déjà morte avant qu'il arrivât. La douleur qu'il en eut, fut très grande; & pour y trouver quelque soulagement, il se retira dans l'Abbaye de S. Michel, où éloigné du commerce du monde, il demeura quelque temps à étudier & à peindre.

Il avoit dessein de retourner à Mantouë: mais il fut arrêté, tant par l'Archiduc Albert, & par l'Infante Isabelle, qui vouloient se servir de lui, que par d'autres personnes de considération qui lui propoisoient plusieurs ouvrages. Ce fut ce qui le fit résoudre à s'établir en son païs, & à épouser une Demoiselle nommée Elisabeth Brant, fille du Sieur Brant Docteur en Droit, & Greffier de la ville d'Anvers. Il acheta une maison qu'il fit peindre par dehors, & qu'il orna par dedans de Statuës antiques qu'il faisoit venir d'Italie. Son cabinet étoit rempli d'agathes, de médailles, & d'autres raretez très-riches: de sorte que sa maison étoit une des plus belles & des plus magnifiques de la Ville.

Comme il étoit d'une complexion vigoureuse & infatigable au travail, il s'occupoit continuellement ou à dessiner, ou à peindre, ou à

O 3

* En 1609.

l'étude des bons Livres. Et même pendant qu'il peignoit, il se faisoit lire quelque Livre d'Histoire, de Philosophie ou de Poësie. Cela remplissoit son esprit de belles notions, & lui donnoit une connoissance générale de quantité de choses qu'un excellent Peintre doit savoir. Aussi avoit-il un grand avantage pour s'instruire à fond sur toutes sortes de sujets, puisqu'il entendoit & parloit fort bien sept sortes de Langues; ce qui le faisoit considérer de tout le monde, & même lui donnoit occasion de servir son Prince en plusieurs affaires importantes. Il peignit dans la ville d'Anvers en différens endroits. Il fit un Tableau dans l'Eglise des Dominicains, où il représenta les quatre Docteurs de l'Eglise. Dans une des Paroisses, il peignit Nôtre Seigneur qu'on élève sur la Croix, & en plusieurs autres lieux il traita divers autres sujets. Ce fut en ce même temps, que par l'ordre de l'Archiduc, il alla à Bruxelles, où il fit quelques Tableaux dans son Oratoire, & qu'à son retour il entreprit ces grands ouvrages qu'on voit dans l'Eglise des Jesuites d'Anvers. Il représenta dans le Tableau du grand Autel, Saint Ignace qui chasse le démon du corps d'un possédé. Il peignit aussi dans un autre Saint François Xavier dans les Indes, qui convertit ces peuples à la Foi Catholique. Il fit encore divers autres Tableaux dans la même Eglise.

Sur la fin de l'année 1620. la Reine Marie de Médicis étant de retour à Paris après son accommodement fait avec le Roi Louis XIII. & voulant faire embellir son nouveau Palais de Luxembourg, résolut d'en faire peindre une des Galeries. Comme la réputation de Rubens étoit alors fort grande, il fut choisi pour un ouvrage si considérable.

La Reine envoya en Flandres , pour l'obliger de venir à Paris , où lorsqu'il fut arrivé , & qu'il eut arrêté les sujets qu'il devoit traiter , il commença par les desseins ou esquisses que j'ai autrefois vûs chez l'Abbé de S. Ambroise ; & ensuite il se mit à travailler aux grands Tableaux.

Il y a si long-temps , interrompit Pymandre , que je n'ai été à Luxembourg , que j'ai presque perdu le souvenir des Tableaux dont vous voulez parler. Vous me ferez plaisir de m'en dire quelque chose , en attendant que je puisse un jour les voir encore avec vous.

Vous savez bien , repris-je , que c'est l'histoire de la Reine Marie de Médicis , qu'il a représentée , depuis sa naissance , jusques à l'accommodement qui fut fait à Angoulême entre elle & le Roi Louis XIII. son fils , en 1620. Et parce que cette galerie est percée de côté & d'autre , par des fenêtres qui donnent sur le jardin & sur la cour , les Tableaux sont placez contre les trumeaux & entre les fenêtres. Ils ont neuf pieds de large sur dix pieds de haut. Il y en a dix de chaque côté , & un au bout de la galerie.

Dans le premier qui est en entrant & du côté du jardin , on voit les trois Parques qui filent la vie de la Reine en présence de Jupiter & de Junon , qui paroissent dans le ciel. Deux des Parques sont assises sur des nuages ; & la troisième qui est à terre , tire le fil de la vie de la Princesse , que les deux autres filent.

Le second Tableau représente la naissance de la Reine. On voit la Déesse Lucine tenant un flambeau , laquelle après avoir rendu l'accouchement heureux , met l'enfant entre les mains d'une femme qui est assise , & qui la regarde avec ad-

miration. Cette femme représente la ville de Florence. Il y a plusieurs figures symboliques, par lesquelles le Peintre a crû enrichir son sujet.

Ensuite, voulant figurer l'éducation de la Princesse, il la représente fort jeune auprès de Minerve, qui lui apprend à lire. D'un côté est un jeune homme, qui touche une basse de viole, pour signifier comme on doit de bonne heure enseigner à mettre d'accord les passions de l'ame, & dès la jeunesse, régler toutes les actions de la vie, afin de ne rien faire qu'avec ordre & mesure. De l'autre côté sont les trois Graces, dont l'une tient une couronne de laurier. Au dessus, on voit Mercure le Dieu de l'Eloquence, lequel descend du ciel. Il y a sur le devant du Tableau, plusieurs instrumens propres aux Arts liberaux; & dans le fond, est un rocher percé d'une grande ouverture d'où sort de l'eau, & par où passe la lumière qui éclaire les Graces, & répand un grand jour sur la beauté de leurs carnations. Il est vrai, que ces trois figures ne sont plus aujourd'hui comme elles étoient autrefois; parce que depuis quelques années on les a couvertes de legers vêtemens; & par des sentimens d'une modestie Chrétienne, on a crû devoir retrancher, non pas aux yeux des savans, mais au plaisir des sensuels, ce que l'Art avoit rendu très-accomplí dans les corps de ces trois Graces, qui assurément étoient les plus beaux que ce Peintre ait jamais faits. On peut même regarder ce Tableau, comme un des principaux de la galerie, & où le Peintre a pris plus de soin.

Dans la peinture qui suit, on voit l'Amour, & le Dieu Hymen, représenté par un jeune homme couronné de fleurs, & tenant un flambeau.

Ils paroissent tous deux en l'air , tenant le portrait de la Reine , qu'ils présentent au Roi Henri IV. Ce Prince est debout couvert d'armes très-riches & très-éclatantes. Il regarde avec plaisir ce portrait , dont l'Amour lui fait remarquer toutes les graces & les beautez. Une femme représentant la France , est debout auprès du Roi. Elle a un casque en tête , son vêtement est un manteau de couleur bleuë , semé de fleurs-de-lis d'or. En regardant ce portrait avec attention , elle semble solliciter le Roi à le bien considérer. Jupiter & Junon sont assis dans le ciel sur un nuage ; & aux pieds du Roi , il y a deux petits Amours , dont l'un tient son casque , & l'autre son bouclier.

Le cinquième Tableau représente le mariage de leurs Majestez , célébré à Florence au mois d'Octobre 1600. Comme la cérémonie se fit dans une Eglise , on voit à l'Autel le Cardinal Aldobrandin , Legat & neveu du Pape Clement VIII. Il est revêtu de ses habits Pontificaux. La Reine est devant lui couverte d'une robe blanche , enrichie de fleurs d'or , avec un voile sur la tête , & le Grand Duc son oncle , qui au nom du Roi l'épouse , & lui met un anneau au doigt. L'Hymen couronné de fleurs , & tenant un flambeau à la main , porte la queue de la Reine. La Grande Duchesse , la Duchesse de Mantouë , & plusieurs autres Dames sont à sa suite. Entre les Seigneurs François , on reconnoît Mr. de Bellegarde & Mr. de Sillery.

On voit dans le sixième Tableau la Reine qui arrive à Marseille. La France , sous la figure d'une belle femme , couverte d'un manteau bleu , semé de fleurs de-lis , la reçoit avec joye. L'E-

vêque de la Ville vient au devant d'elle, avec le dais qu'on lui présente. La Renommée paroît en l'air, qui sonne de la trompette, pour annoncer l'arrivée de Sa Majesté; & aux bords de la mer on voit Neptune accompagné de Syrènes & de Tritons qui l'ont suivie.

Vous savez que ce fut le 3. Novembre, que la Reine débarqua à Marseille, où le Roi avoit envoyé au devant d'elle pour la recevoir, le Duc de Guise Gouverneur de la Province, les Cardinaux de Joyeuse, de Gondi, de Sourdis, & plusieurs Prelats. Le Connétable de Montmorenci, le Chancelier, les Ducs de Nemours & de Vantadour s'y trouverent avec la Duchesse de Nemours, la Duchesse de Guise, & sa fille Louise, qui fut depuis la Princesse de Conti, & quantité d'autres Seigneurs & Dames, qui accompagnèrent la Reine à Lyon, où elle arriva le 2. Decembre. Le Roi n'y étoit pas, & ne s'y rendit que le 9. du même mois sur le soir, auquel jour le mariage fut accompli.

Dans le septième Tableau le Peintre a représenté ce mariage, d'une maniere poétique. Le Roi & la Reine sous les figures de Jupiter & de Junon, sont peints dans le ciel, assis sur des nuages. Derriere eux, on voit le Dieu Hymen, & plusieurs petits Amours, qui portent des flambeaux allumez. Au dessous il y a une femme vêtue de pourpre: elle est assise dans un char tiré par des lions, & accompagné de deux Amours qui regardent en haut, & qui admirent les nouveaux Epoux. C'est la ville de Lyon qu'on a voulu représenter par cette figure, qui est dans un char.

La naissance du Roi Louis XIII. arrivée à

Fon-

Fontainebleau , le 27. Septembre 1601. fait le sujet du huitième Tableau. C'est un des plus considérables qui soit dans la galerie , pour la belle expression de joye & de douleur qu'on voit sur le visage de la Reine qui regarde le Dauphin nouveau-né. Une femme représentant la Justice, le tient entre ses bras , & semble le donner comme en dépôt entre les mains du bon Genie , figuré par un jeune homme , qui a un serpent autour de ses bras. Derrière le lit de la Reine , est une autre figure d'un jeune homme , ayant des ailes au dos , & un air riant. Il soutient une grande draperie attachée au tronc d'un arbre. Et entre cette draperie & le Genie , on voit une femme telle qu'on peint la Fortune , qui tient un gouvernail. Apollon paroît dans le ciel , assis dans un char tiré par quatre chevaux.

Le Roi Henri IV. avant sa mort , avoit projeté de grands desseins ; mais avant que de rien entreprendre , il vouloit mettre le gouvernement du Royaume entre les mains de la Reine , & lui donner pour principaux Conseillers , les deux premiers Officiers de la Couronne ; savoir , le Connétable & le Chancelier. C'est dans le neuvième Tableau qu'on a figuré comme le Roi témoignant ses intentions à la Reine , lui donna l'Etat à gouverner. Ce que le Peintre a représenté en peignant le Roi qui met entre les mains de la Reine , un Globe d'azur semé de fleurs-de-lis d'or. Le jeune Dauphin est au milieu d'eux , & toute la Cour à leur suite.

Pour autoriser davantage la regence de la Reine , le Roi la fit couronner à S. Denis le 13. Mai 1610. La cérémonie fut grande & magnifique. La Reine parut vêtue d'un grand manteau

de velours bleu, tout semé de fleurs-de-lis d'or. Celui de Madame, fille aînée de France, & celui de la Reine Marguerite, avoient quatre rangs de fleurs-de-lis sur les bords. Les autres Princesses du Sang en demandoient trois, mais ne les pûrent obtenir. La Reine fut conduite à l'Autel par les Cardinaux de Gondi & de Sourdis, pour être sacrée & couronnée. Messieurs de Souvré & de Bethune portoient les pans de son manteau pour Monsieur le Dauphin & pour Mr. le Duc d'Anjou, qui tenoit la place de Mr. le Duc d'Orleans, alors malade. Le Prince de Conti portoit la Couronne, le Duc de Vendatour le Sceptre, & le Chevalier de Vendôme, la Main de Justice.

La Princesse de Conti & la Duchesse de Montpensier portoient la queue du manteau de la Reine. Le Cardinal de Joyeuse officioit; & ce fut lui, qui après avoir sacré la Reine, lui mit la Couronne sur la tête. C'est ce moment-là que Rubens a représenté dans le dixième Tableau, où l'on voit la Reine à genoux, qui reçoit la Couronne. Le Dauphin vêtu de blanc & la Princesse sa sœur, sont à ses côtes. La Reine Marguerite est derriere eux avec toute la Cour. Le Roi paroît à la fenêtre d'une tribune, & quantité de Princes & grands Seigneurs assistent à cette cérémonie.

Ces dix Tableaux remplissent le côté de la galerie qui donne sur le jardin. Au bout de la même galerie, & dans l'étendue de sa largeur, est un tableau qui contient deux actions, qui pourtant s'unissent si bien ensemble, qu'elles ne font qu'un même sujet. C'est la mort du Roi, arrivée le Vendredi 14. Mai, & la regence de la Reine.

Reine. Vous savez que par Arrêt du Parlement, elle fut déclarée Regente le même jour que le Roi fut malheureusement tué ; & que le lendemain 15. de Mai, elle alla suivie de tous les Grands du Royaume, prendre séance au Palais, où le Roi Louis XIII. son fils, confirma ce qui avoit été fait par l'Arrêt du jour précédent.

La première action est représentée d'un côté du Tableau. On voit le Temps qui enleve le Roi dans le Ciel, où il est reçu entre les bras de Jupiter accompagné d'Hercule & de quelques autres Divinitez. La Victoire est assise sur les armes de ce Monarque, ayant à ses pieds un serpent percé de coups. Elle a les mains jointes, & regarde le Roi. La seconde action paroît d'un autre côté, où l'on voit la Reine vêtue de deuil & assise sur un Trône. Elle a auprès d'elle la Prudence, figurée par la Déesse Minerve ; & en l'air est une femme tenant un gouvernail, laquelle représente la Regence. La France, sous la figure d'une femme affligée, & toute la Noblesse un genou à terre, rendent leurs profonds respects à la Reine, & lui donnent des marques de leur obéissance. Au milieu de tout le Tableau sont deux femmes, dont l'une tient la lance du Roi, où est attaché son casque ; & une autre sous la figure de Bellone, qui se desespere, & s'arrache les cheveux.

Dans le douzième Tableau qui est ensuite, & du côté de la cour, le Peintre a voulu représenter la conduite de la Reine, & le soin qu'elle prend du Royaume pendant sa regence : Comment elle surmonte tous les mouvemens de la rebellion, & les desordres de l'Etat, représentez sous différentes figures monstrueuses. On voit les

Dieux de la Fable , différemment occupez pour allister la Reine. Apollon & Pallas sont à terre , qui combattent contre ces sortes de monstres. L'un les attaque à coups de flèches , & l'autre les perce de sa pique , foulant aux pieds la Discorde , la Fureur , la Tromperie , & les autres vices qui se cachent dans les ténèbres , & qui ne sont éclairées que des flambeaux qu'ils tiennent à la main , & d'une lumière qui environne Apollon , & qui les éblouit.

Les autres Divinitez qui les secondent , paroissent dans le Ciel , sur des nuages. D'un côté est Saturne & Mercure ; & de l'autre , on voit Mars & Venus. Jupiter & Junon sont proche l'un de l'autre. Junon montre avec le doigt l'Amour qui conduit le globe du Monde , tiré par les colombes de Venus ; & comme cette action est représentée dans l'obscurité de la nuit , on voit Diane dans son char , qui éclaire le Ciel , & qui répand autour d'elle une foible lumière.

Le treizième Tableau représente la Reine sur un courfier blanc. Elle a un casque sur sa tête , son habit est blanc , couvert d'un manteau de drap d'or. Elle a l'air du visage noble & fier tout ensemble , une contenance majestueuse & assurée , & paroît comme victorieuse & triomphante , après avoir apaisé tous les desordres du Royaume. On voit dans le Ciel qui est pur & serain , la Victoire accompagnée de la Force & de la Renommée , qui suivent la Reine.

Dans le quatorzième sujet , on peint l'échange qui fut fait le 9. Novembre 1615. des deux Reines , de France & d'Espagne , Anne d'Autriche femme du Roi Louis XIII. & d'Isabelle de France , femme du Roi d'Espagne Philippe IV.

Ces deux Princesses paroissent sur un pont richement paré, qui fut dressé sur la rivière de Bidassô ou d'Andaye. Deux femmes vêtues de couleurs différentes, & représentant la France & l'Espagne, se donnent & reçoivent mutuellement les deux nouvelles Reines. Elles sont suivies de la Noblesse de l'un & de l'autre Royaume. On voit en l'air plusieurs jeunes Amours qui tiennent des flambeaux, & qui semblent danser. Au milieu d'eux est la Félicité, sous la figure d'une femme, qui répand des richesses sur les deux Reines. Le Dieu du fleuve est sur le devant, accompagné d'un Triton, qui sonne d'une conque, & d'une Nymphé qui présente aux deux Reines des branches de corail & des perles.

Vous savez bien que le Roi, après sa majorité & son mariage, ne laissoit pas de se reposer sur la Reine sa mere de la conduite de l'Etat, & de l'administration des affaires; & que ce ne fut qu'après la mort du Maréchal d'Ancre, „ qu'il „ pria la Reine mere, de trouver bon qu'il prît „ désormais en main le gouvernail de son Etat, „ afin d'essayer à le relever de l'extrémité où les „ mauvais conseils dont elle s'étoit servie, l'a- „ voit précipité, ainsi qu'il est porté en termes exprés, dans la Lettre qu'il écrivit aux Princes éloignez de la Cour, & aux Gouverneurs des Provinces, le 24. Avril 1617. en leur donnant avis de la mort du Maréchal.

Il semble que ce soit à ce sujet, que les deux Tableaux qui suivent, ayent été faits. Car dans le quinzième, on voit la Reine mere assise sur un thrône, vêtue d'un manteau Royal, & tenant des balances. Minerve est à côté d'elle, accom-

328 VII. ENTRETEN SUR LES VIES

accompagnée de l'Amour qui s'appuye sur les genoux de la Reine. Tout proche il y a deux femmes, dont l'une porte les Sceaux, & l'autre une corne d'abondance.

D'un côté est un jeune enfant qui rit, & qui tient attachée l'Ignorance, la Médifance & l'Envie, que le Peintre a représentées; la premiere avec des oreilles d'âne, la seconde sous la figure d'un Satyre qui tire la langue; & la troisiéme sous la figure d'une femme fort maigre renversée à terre.

Parmi ces figures il y a d'autres jeunes enfans, dont l'un tire les oreilles de l'Ignorance, & foule aux pieds l'Envie. D'un autre côté paroît le Temps, qui semble conduire la France dans des temps plus heureux.

Dans le seizième Tableau, on voit le Roi sur un vaisseau, dont il tient le timon, que la Reine sa mere lui met entre les mains. Les Vertus sont représentées tenant les rames, & faisant aller le vaisseau; & au haut des voiles est Pallas au milieu de deux étoiles, qui représentent Castor & Pollux.

Parmi les succès les plus heureux, la Reine voulut aussi que le Peintre traçât une image de ses disgraces & de ses divers changemens de fortune. De sorte que dans le dix-septième Tableau, on voit comme elle se sauva de Blois pour se retirer à Loches, & de là à Angoulême, où elle fut conduite par le Duc d'Epernon. Pour marquer de quelle manière elle sortit du château de Blois, on voit une des Dames de sa suite qui descend par une fenêtre dans le fossé, comme avoit fait la Reine. La nuit est représentée sous la figure d'une femme, qui couvre la Reine d'un grand

grand manteau noir. A côté de cette Princesse est Pallas avec plusieurs personnes de qualité, & une suite de gardes qui l'environnent. Le Peintre a représenté le Duc d'Epemon qui la reçoit sur le bord du fossé, quoi-qu'il ne fût pas présent lorsqu'elle sortit du château de Blois. Car il l'attendoit près de Montrichard, avec soixante Cavaliers pour la conduire à Loches.

Dans le Tableau qui suit, l'on a peint l'accommodement de la Reine mere du Roi. Cette Princesse est assise sur un trône. A l'un de ses côtez est le Cardinal de Guise, & de l'autre une femme vêtue d'une robe rouge, & d'un manteau bleu, ayant un œil sur la tête, & tenant un serpent qui lui entoure le bras. Cette figure apparemment représente la Vigilance. Car l'œil ouvert aussi-bien que le serpent, est le symbole de la vigilance des Rois. Dans Homère, Nestor avertit Agamemnon de veiller toujours, & de ne s'endormir pas.

Le Cardinal de la Rochefoucault, qui est peint dans le même Tableau, montre par l'action qu'il fait, comme Mercure descend du ciel, & apporte un rameau d'olive, pour marque de la paix qui se traite.

Ensuite l'on voit Mercure qui conduit la Reine dans le temple de la Paix, pour se reconcilier avec le Roi son fils. La Paix paroît elle-même, qui éteint le flambeau de la Guerre, sur un amas de toute sorte d'armes, pendant que Mercure présente son caducée à la Reine. D'un côté l'on voit une des Furies qui se desespère, & la Fraude avec plusieurs autres vices qui sont abattus & tourmentez de rage & de douleur.

Ce fut au château de Coufières, près de Tours, appar-

appartenant au Duc de Montbason, que se fit l'entrevûë & la reconciliation du Roi & de la Reine sa mere, le Mercredi 5. de Septembre 1619. & cela avec toutes sortes de démonstrations d'amour & de tendresse. C'est cette entrevûë que le Peintre a figurée. Le Roi paroît descendre du ciel vers la Reine mere, qui est assise sur des nuages, où plusieurs petits Zephyrs semblent répandre par leurs haleines un air doux & plein d'amour. Proche de la Reine est représentée la Nature même avec de petits enfans nuds; & dans une grande lumière, on voit éclater l'Espérance sous la forme d'une belle femme vêtue de verd, assise sur le globe de la France. Plus loin est la Valeur, représentée par un jeune homme vêtu d'une couleur rougeâtre, lequel abat l'hydre de la rebellion, & quantité de serpens qui paroissent morts, & enlacez les uns dans les autres.

Enfin dans le dernier Tableau paroît le Temps qui découvre la Verité. Le Roi & la Reine mere sont assis dans le ciel, & le Roi présente à la Reine une couronne de laurier, qui environne deux mains jointes, & un cœur au dessus. Le Peintre vraisemblablement a voulu marquer par là, l'union parfaite & sincère de leurs Majestez.

Au bout de la galerie, au dessus de la cheminée, la Reine est représentée tout debout sous les habits de Pallas; & au dessus des portes qui sont aux deux côtez, on a mis les portraits du Prince & de la Princesse, ses pere & mere.

Ce fut environ l'an 1623. que Rubens acheva tous ces Tableaux, & qu'il les posa dans la galerie. Tous les Peintres, dît alors Pymandre,

sont

sont si accoûtumés à traiter des sujets profanes, qu'il s'en trouve peu, quelque savans & judicieux qu'ils soient, qui ne mêlent la Fable parmi les Histoires les plus sérieuses, & les actions les plus Chrétiennes. Leur esprit rempli des idées de l'Antiquité payenne, & de l'étude qu'ils ont faite d'après les statues & les bas-reliefs anciens, ne peut quasi rien produire qui n'en reçoive l'impression & le caractère. Car, je vous prie, qu'ont affaire dans l'histoire de Henri IV. & de Marie de Médicis, l'Amour, Hymen, Mercure, les Graces, les Tritons & des Néréïdes? Et quel rapport ont les Divinités de la Fable, avec les cérémonies de l'Eglise & nos coutumes, pour les joindre & les confondre ensemble de la sorte que ce Peintre a fait, dans les ouvrages dont vous venez de parler?

Vous touchez là un abus, lui repliquai-je, auquel on ne peut trop s'opposer; & c'est une des choses qu'il semble que Rubens devoit éviter plus qu'aucun Peintre, puisqu'il avoit beaucoup d'étude. Cependant, il est vrai qu'il n'a pas employé, comme il devoit, tant de belles connoissances qu'il avoit acquises. Comme la plupart du monde ne regarde les choses que dans l'état qu'elles sont, & ne pensent point à celui où elles devroient être pour être bien, on applaudit trop facilement les hommes, même ceux qui se sont rendus plus considérables que les autres dans leur profession, sans faire reflexion aux défauts qui se rencontrent dans leurs ouvrages. Rubens possédoit beaucoup de belles parties, qui le faisoient estimer de tout le monde; & sa réputation étoit si grande, qu'on auroit crû passer pour ridicule ou pour ignorant, de

cen-

censurer ses plus grands défauts. Aussi est-il vrai, que dans le temps qu'il travailloit, on n'étoit pas si difficile sur la bienséance, qu'on l'est aujourd'hui. Car vous savez, qu'encore qu'on ait beaucoup de respect pour la memoire de ce grand homme, on ne laisse pas de regarder ses Tableaux avec moins de prévention, qu'on ne faisoit autrefois, & qu'en louant ce qui est digne de louange dans tout ce qu'il a peint, on ne dissimule plus les défauts qui s'y trouvent, & l'on remarque assez hardiment ce qui seroit nécessaire dans ses ouvrages, pour être plus parfaits. Comme vous avez vu ce que l'on a écrit très-avantageusement sur son sujet, dans un Livre de Conversations, qui a été donné au public, je ne m'étendrai pas à vous parler des particularitez de la vie de ce grand homme, ni des beaux talens qu'il a eus, que l'Auteur de ce Livre a remarquez avec beaucoup de soin & d'éloquence. Que si l'amour qu'il a fait paroître pour ce Peintre, au desavantage même de plusieurs autres des plus excellens Peintres, le rend suspect sur les choses qui regardent la Peinture : je vous dirai ce qu'un autre Auteur * étranger & desintereffé, en a écrit avec beaucoup de jugement, selon le sentiment de tout le monde.

Il reconnoît que Rubens n'étoit pas un Peintre qui eût simplement une pratique de son art; mais qu'il avoit étudié avec une grande application, tout ce qui peut être nécessaire à un homme de sa profession. Ce que l'on a bien connu par un Livre qu'il a laissé écrit & dessiné de sa main, où l'on voit qu'outre ses observations sur ce qui regarde l'Optique, les Proportions,

* Mr. Bellori.

tions, l'Anatomie & l'Architecture; il contient une recherche exacte des actions de l'homme, lesquelles il a dessinées conformément aux plus belles descriptions qui se trouvent dans les meilleurs Poëtes. Il y a recueilli tout ce qui a rapport aux batailles, aux naufrages, aux jeux, aux passetemps, & à tous les effets que produisent les divers emplois de l'homme, & ses différentes passions. Il a extrait des ouvrages de Virgile & d'autres Auteurs, plusieurs événemens qu'il a comparez aux Peintures que Raphaël & d'autres savans Peintres ont faites de ces mêmes événemens.

A l'égard du Coloris, qui est son principal talent, il travailla avec une liberté de pinceau tout-à-fait surprenante; il se servit toujours heureusement de l'étude qu'il avoit faite à Venise après le Titien, Paul Veronése, & le Tintoret, s'attachant à leurs maximes dans la conduite & la distribution des jours, des ombres & des relais de lumières.

Cependant, on ne peut pas disconvenir que Rubens n'ait beaucoup manqué dans ce qui regarde la beauté des corps, & souvent même dans la partie du dessein. Son genie ne lui permettant point de reformer ce qu'il avoit une fois produit. Ainsi emporté par la rapidité de son naturel vif & impetueux, il ne pensoit pas à donner à ses figures, ni de beaux airs de tête, ni de la grace dans les contours qui se trouvent souvent altérez par sa manière peu étudiée. On voit que la plûpart de ses visages semblent être tous formez sur une même idée qui ne les rend pas assez differens les uns des autres, & moins encore agréables & beaux, mais plutôt des vi-
sages

sages ordinaires & communs , de même que les proportions des corps qui s'éloignent fort de celles des antiques. Les vêtements ne sont point faits avec un beau choix ; les plis n'en sont ni bien jettez , ni bien entendus , ni bien corrects. Cette grande liberté qu'il avoit à peindre , fait voir en plusieurs de ses Tableaux plus de pratique de pinceau , que de corrections dans les choses où la Nature doit être exactement représentée ; non seulement dans son dessein , mais aussi dans son coloris , où les teintes des carnations paroissent souvent si fortes & si séparées les unes des autres , qu'elles semblent des taches ; & dans les reflets des lumières qui rendent les corps comme diaphanes & transparens. Et quoi qu'il estimât beaucoup les antiques & les ouvrages de Raphaël , on ne s'apperçoit pas qu'il ait tâché d'imiter ni les uns ni les autres. Au contraire, on peut dire qu'il s'en éloignoit si fort, que s'il eût copié les statuës d'Apollon , de Venus , ou les Gladiateurs , on ne les auroit pas reconnus, tant sa manière de dessiner étoit différente de ce goût-là. Cependant comme il porta en Flandres la beauté du coloris des plus excellens Peintres Lombards ; & qu'en effet il a fait quantité de grands ouvrages dignes d'estime : cela le mit en grande considération , pendant qu'il vécut , & mérite bien qu'encore aujourd'hui on lui donne place parmi les excellens Peintres , non pas la première , de crainte que la possession dans laquelle plusieurs autres se trouvent de marcher devant lui , ne le fit éloigner d'eux au delà du rang qu'il doit légitimement tenir.

Outre les Tableaux qu'on voit de lui dans le Cabinet du Roi , il y en a encore à Paris chez plu-

plusie
parei
touch
pour
cherco
sa qu
estim
quan
que
pouri
te fat
bourg
l'Hô
verre
bleau
ge ,
les de
Cadix
gneur
ne ;
en m
chef-
quels
ne vo
le a
quen
cheli
de la
Al
ler ,
que v
le me
tingu
temp
esprit

plusieurs curieux ; mais il s'en voit peu qui soient pareils à ceux de Mr. le Duc de Richelieu , qui touché d'un goût & d'une affection particulière pour les Tableaux de Rubens , a fait une recherche & une dépense digne d'une personne de sa qualité , pour avoir de ce Peintre , ceux qu'on estimoit le plus dans les Païs-Bas. De sorte que quand vous voudrez avoir le plaisir de voir ce que Rubens a fait de plus considérable , vous pourrez , sans sortir de Paris , vous donner cette satisfaction , en visitant la Galerie de Luxembourg , le Cabinet de Sa Majesté , & celui de l'Hôtel de Richelieu. Dans ce dernier , vous y verrez la chute des Réprouvez , qui est un tableau d'onze pieds de haut sur six pieds de large , celui de la chasse des lions , Susanne avec les deux vieillards ; une Bacchanale ; la vûë de Cadix ; la Madeleine aux pieds de Nôtre Seigneur chez Simon le Pharisien ; un bain de Diane ; le S. George , & quelques autres , égaux en mérite , qui tous ont été choisis comme les chef-d'œuvres de cet excellent Peintre , & auxquels il n'y a eu que lui qui ait mis la main. Je ne vous en fais pas la description , parce qu'elle a été faite avec beaucoup de soin & d'éloquence par Mr. de Pile ; & Mr. le Duc de Richelieu a bien voulu travailler lui-même à celle de la chute des Réprouvez.

Alors étant demeuré quelque temps sans parler , On peut , dît Pymandre , ajouter à tout ce que vous avez dit d'avantageux pour Rubens , le mérite particulier de sa personne , qui le distingua infiniment de tous les Peintres de son temps. Car ayant beaucoup d'esprit , & un esprit bien tourné pour la Cour & pour les af-
fai-

faïres, il se rendit agréable à tout le monde, & capable d'entrer dans les négociations. Sur cela je vous puis dire ce que j'ai appris en Angleterre & en Hollande, touchant sa conduite dans les emplois dont il fut honoré.

L'inclination naturelle qu'il avoit toujours eüe à prendre connoissance des affaires les plus importantes qui se passoient alors en Europe, particulièrement de celles qui regardoient l'Etat & le Gouvernement des Provinces-Unies, fit qu'étant d'ailleurs fort considéré de l'Infante des Pais-Bas, elle le choisit en 1628. pour aller en Espagne informer le Roi de ce qui se passoit en Flandres, & lui faire connoître en particulier ce qui étoit alors de plus expédient, pour le service de Sa Majesté. Ce fut dans les conférences qu'il eut avec le Comte Duc d'Olivarez & le Marquis de Spinola, qu'il fit paroître sa capacité, & combien il étoit propre à traiter des intérêts de l'Etat : en sorte que le Roi l'ayant chargé de commissions secrètes pour son service, le Duc d'Olivarez lui fit présent, de la part de Sa Majesté Catholique, d'un diamant de grand prix, & de la Charge de Secrétaire du Conseil Privé, dont il lui fit expédier des Lettres pour lui & pour son fils.

Lorsqu'il fut de retour en Flandres, le premier emploi qu'on lui donna, fut pour négocier une trêve qu'on avoit proposée entre le Roi d'Espagne & les Etats des Provinces-Unies, au sujet de laquelle il fit quelques voyages en Hollande, sous prétexte néanmoins d'autres affaires qui le regardoient en son particulier. Il s'étoit conduit avec tant de prudence, qu'il avoit fort avancé cette négociation, lorsque la mort du

Prin.

Prince Maurice de Nassau arriva, qui fit que le traité ne put être achevé.

L'amitié que Rubens avoit liée avec le Duc de Buckingham, pendant qu'ils étoient tous deux à Paris, fut cause que le Roi d'Espagne & le Comte Duc trouverent à propos de l'envoyer en Angleterre, où sous prétexte d'y faire un voyage de son propre mouvement, il tâcheroit en allant rendre ses respects au Roi, de découvrir en quelle disposition il étoit à l'égard de l'Espagne, & s'il ne pourroit point consentir à un traité de paix entre les deux Couronnes. On lui donna une instruction avec des Lettres de créance, pour s'en servir comme il le jugeroit à propos. Rubens se conduisit avec tant de prudence & d'adresse, qu'après avoir vû le Roi plusieurs fois, & l'avoir entretenu de choses indifférentes, il trouva enfin une occasion propre pour lui parler en particulier, & pour lui faire entendre adroitement, que le Roi son maître consentiroit volontiers à un traité de paix pour le bien commun de leurs sujets.

Le Roi d'Angleterre l'écouta favorablement; & lui ayant demandé s'il avoit ordre de lui en parler, Rubens lui repliqua, que si cette proposition lui étoit agréable, il s'ouvriroit davantage. Sa Majesté l'ayant assuré qu'elle l'écouteroit volontiers, il lui découvrit les intentions du Roi son maître; & lui fit voir ses Lettres de créance.

Le Roi, pour montrer qu'il agréoit ses propositions, lui donna à l'heure même son cordon avec un riche diamant, & nomma quelques-uns de son Conseil pour conférer avec lui sur les articles de la paix. Rubens, à ce que j'ai appris,

fit paroître en cette rencontre beaucoup de conduite & de jugement. Car en peu de temps il mit les choses en si bon état & si secrettement, que le traité de paix fut conclu entre les deux Couronnes pendant les mois de Novembre & de Decembre 1630.

Le Roi d'Angleterre envoya Mylord Francois Cottington, pour la jurer en Espagne entre les mains du Roi, qui de sa part envoya Dom Carlos Colonna en Angleterre, pour le même sujet.

Et pour faire voir combien Rubens se rendit agréable aux deux Rois par cette négociation, c'est que celui de la Grand'-Bretagne le fit Chevalier, lui donna l'épée avec laquelle il avoit fait la cérémonie, & lui fit présent d'un service de vaisselle d'argent d'un prix considérable. Le Roi d'Espagne de son côté, lui confirma le titre de Chevalier, par des Lettres patentes, & joignit beaucoup d'autres graces à celles qu'il avoit déjà reçûes de lui & de l'Infante.

Quelque temps après il arriva que la Reine Marie de Médicis & Monsieur frere unique du Roi Louis XIII. sortirent de France, & se retirèrent à Bruxelles. Rubens ayant l'honneur d'être particulièrement connu, l'Infante se servoit ordinairement de lui, pour leur faire savoir ses intentions & celles du Roi d'Espagne, dans toutes les rencontres qui se présentoient. Et comme la Cour de Bruxelles étoit alors en trouble par la guerre des Hollandois, qui avoient pris Maestricht, le Marquis d'Aytona ne trouva point de meilleur moyen pour les amuser, que de faire derechef quelque ouverture de paix ou de traité avec les États. Cette négociation fut secret-

temen

temenr commise à Rubens, qui agit si bien, que les Hollandois consentirent d'entrer en conference avec les Députez des Etats Généraux des Provinces de l'obéissance du Roi Catholique. C'étoit donc par de semblables services, & par ces emplois honorables, que Rubens augmentoit tous les jours en considération & en richesses. Ainsi on le doit regarder, non seulement comme un excellent Peintre, mais comme un personnage d'un merite singulier.

Il faut aussi avouer, repartis-je, que parmi les grands talens qui l'avoient rendu digne de tant d'honneurs, il avoit des qualitez, qui au lieu de lui attirer l'envie de ses pareils, le faisoient aimer de tout le monde. Car j'ai sù de personnes qui l'ont connu particulièrement, que bien loin de s'élever avec vanité & avec orgueil au dessus des autres Peintres, à cause de sa grande fortune, il traitoit avec eux d'une manière si honnête & si familière, qu'il paroïssoit toujours leur égal. Et comme il étoit d'un naturel doux & obligeant, il n'avoit pas de plus grand plaisir, que de rendre service à tout le monde.

S'il savoit se conduire & se soutenir avec dignité, dans les affaires qui regardoient l'Etat, & dans toutes ses négociations; il ne laissoit pas d'agir avec éclat dans sa manière ordinaire de vivre, & dans ses actions domestiques & familières, mais sans affectation; & sans chercher à se distinguer de ceux de sa profession, il se comportoit en toutes choses, comme un véritable homme d'honneur.

Il vendit au Duc Buckingham la plûpart des médailles, des Tableaux, & des autres curiositez antiques qu'il avoit amassées.

Vous savez qu'il fut marié deux fois. Ayant perdu sa première femme en 1626. il en épousa depuis une seconde, nommée Helene Fourmont. Il eut des fils de l'une & de l'autre. L'aîné fut Secrétaire du Conseil Privé, & les autres étoient encore jeunes quand il mourut. Comme la goutte le prit, & que son corps se trouva accablé de diverses autres infirmités, il ne pût plus travailler à de grands ouvrages. Cependant, il ne laissoit pas de délasser toujours son esprit à quelque chose. Il fit, à l'instance du Magistrat d'Anvers, les desseins des arcs de triomphes, & des autres décorations que l'on prépara pour l'entrée du Cardinal Infant, frere du Roi Philippe IV. lesquels on a gravez, & dont il y a un livre. Ce sont les dernières pièces considérables qui soient sorties de sa main.

Enfin, comme il avoit toujours vécu fort chrétiennement, il finit sa vie de même, & mourut le 30. Mai 1640. âgé de soixante-quatre ans. Son corps fut enterré dans l'Eglise Paroissiale de S. Jaques d'Anvers, où l'on voit son Epitaphe. Il avoit auprès de lui un Peintre, nommé WILDENS, qui faisoit ordinairement les païsages de ses Tableaux, & qui mourut quatre ou cinq ans après lui.

Mais il eut pour Elève ANTOINE VAN-DEIK, qui s'est rendu célèbre par l'excellence & la quantité des portraits qu'il a faits. Il vint au monde l'an 1598. Ses parens étoient d'une condition honnête. Après l'avoir envoyé quelque temps aux Ecoles, voyant l'inclination qu'il avoit pour la Peinture, ils le mirent chez Henri Van-Balen, assez bon Peintre, & qui avoit travaillé à Rome sous les meilleurs Maîtres de

ce temps-là. Vandeik qui avoit une extrême passion d'apprendre, ne perdoit pas un moment pour s'avancer dans la connoissance & dans la pratique de la Peinture. De sorte qu'il ne fut pas long-temps qu'il surpassa tous les jeunes gens qui étudioient avec lui. Mais comme il eut entendu parler du grand mérite de Rubens, & qu'il eut vu de ses ouvrages; il fit en sorte par le moyen de ses amis, que Rubens le reçut chez lui. Cet excellent homme qui connut d'abord les belles dispositions que Vandeik avoit pour la Peinture, conçut une affection particulière pour lui, & prit beaucoup de soin à l'instruire.

Le progrès que Vandeik faisoit, n'étoit pas inutile à son Maître, qui accablé de beaucoup d'ouvrages, se trouvoit secouru par son Elève, pour achever plusieurs Tableaux que l'on prenoit pour être entièrement de Rubens.

Comme Vandeik avoit une forte inclination à faire des portraits, il y réussissoit parfaitement. Il en fit plusieurs pendant qu'il demeura avec Rubens; & lorsqu'il en sortit, il lui donna pour marque de sa reconnoissance, trois excellens Tableaux: l'un étoit le portrait de sa femme, l'autre un *Ecce homo*, & le troisième représentoit comme les Juifs se saisirent de Nôtre Seigneur dans le jardin des Olives. Toutes les figures de ce dernier étoient bien dessinées, bien peintes & bien éclairées de la lumière des flambeaux. Rubens qui faisoit beaucoup d'estime de ce tableau, le mit sur la cheminée de la principale Salle de sa maison, & pour gage de son amitié, fit présent à Vandeik d'un des plus beaux chevaux de son écurie.

On dit que Vandeik un peu après avoir quit-

té Rubens, étant devenu amoureux d'une villageoise de Sometthem, proche de Bruxelles, fit pour l'amour d'elle deux Tableaux d'Autel, dans l'Eglise de son village. Dans l'un, pour représenter S. Martin patron de la Paroisse, il se peignit lui-même sur le cheval que Rubens lui avoit donné; & dans l'autre, pour représenter la famille de la Vierge, il peignit sa maîtresse, son pere & sa mere. Ceux qui ont vû ce tableau, avouënt que si la fille étoit aussi belle qu'elle y est représentée, elle avoit des charmes dignes du travail & de l'affection de Van-deik.

Depuis qu'il fut sorti de chez Rubens, beaucoup de personnes alloient le trouver, afin qu'il fit leurs portraits: & ils le payoient si bien, que cela fut cause qu'il s'arrêta à ce genre de peindre, sans s'occuper beaucoup à faire des histoires.

Rubens fort joyeux de voir son disciple en réputation, & lui souhaitant encore une plus grande fortune, lui conseilla d'aller en Italie, parce qu'en voyant les ouvrages de l'Ecole de Lombardie, il se perfectionneroit encore davantage. Il entreprit donc ce voyage; & s'étant arrêté d'abord à Venise, il fit une étude particulière, d'après les Tableaux du Titien, & de Paul Veronese, dessinant & copiant les meilleurs morceaux de ces excellens Peintres: il s'attacha principalement à peindre des têtes, observant exactement la conduite que ces grands hommes ont tenuë dans les portraits qu'on voit d'eux.

Après avoir dépensé à Venise tout l'argent qu'il avoit porté, ne travaillant que pour son étude particulière, il alla à Genes, où faisant

valoir la belle manière de peindre des portraits, dans laquelle il s'étoit merveilleusement fortifié, il en fit une grande quantité ; & quoi-qu'il allât de temps en temps par toutes les villes d'Italie, où il croyoit voir quelques Tableaux, il retournoit néanmoins toujours à Genes, comme si c'eût été son lieu natal, y trouvant beaucoup d'emploi, & des amis qui le recevoient avec plaisir.

Cependant, comme il avoit dessein de voir Rome, il quitta Genes pour y aller. Il fut reçu chez le Cardinal Bentivoglio, qui pour avoir été Nonce en Flandres, avoit beaucoup d'affection pour tous ceux de ce país. Il fit quelques Tableaux pour lui ; entre autres, son portrait, qui est présentement dans le Palais du Duc de Florence. Il en fit encore d'autres pour plusieurs particuliers.

Il trouva dans Rome quantité de Peintres Flamans, tous gens débauchez, & menant une vie peu conforme à ses inclinations. Sa conduite & ses manières plus nobles & plus honnêtes, ne pouvoient pas le faire résoudre à les fréquenter ; ce qui lui attira leur haine, croyant qu'il les méprisoit. Mais sans s'en mettre en peine, il se logea en particulier, & s'attacha fortement à l'étude. Après avoir demeuré quelque temps à Rome, où il considéra souvent tout ce qu'il y avoit de plus beau, voyant que ceux même de son país parloient mal de ses ouvrages, & tâchoient à le décrier, il retourna à Genes où il gagnoit beaucoup à faire les portraits des principaux Seigneurs, & d'autres Tableaux qu'on lui ordonnoit. Ensuite il passa en Sicile avec un Gentilhomme de sa connoissance. Il y peignit

le Prince Philbert de Savoye , alors Vice-Roi, & s'arrêta quelque temps à Palerme , où il avoit commencé des ouvrages considérables. Mais la contagion s'étant mise dans le païs , il quitta tout pour s'embarquer sur une galère qui le porta à Genes , où après avoir encore demeuré quelque temps , il résolut enfin de revenir en Flandres.

Etant de retour à Anvers , il fit bien voir que son voyage ne lui avoit pas été inutile : car on apperçût dans ses ouvrages beaucoup plus d'art & de bon goût qu'il n'y en avoit auparavant.

La premiere piece qu'il entreprit à son retour, fut un Tableau pour les Religieux Augustins, où il représenta Saint Augustin comme en extase, qui regarde le Ciel ouvert. Il y a auprès de lui deux Anges qui le soutiennent ; & dans le même Tableau on voit Sainte Monique & un Saint du même Ordre. Cette piece fut si estimée , que plusieurs autres Communautéz voulurent en avoir de semblables. Il avoit fait les desseins de quatre Tableaux , pour servir à une Table d'Autel dans la Chapelle d'une Confrairie ; mais il n'acheva pas l'ouvrage , parce qu'il passa en Hollande , pour faire les portraits du Prince d'Orange Henri Frederic de Nassau , de la Princesse sa femme , & de ses enfans , lesquels furent trouvez si beaux , que la plupart des Seigneurs qui étoient à la Cour de ce Prince voulurent aussi être peints de sa main.

Il est vrai que sa réputation devint si grande, que plusieurs personnes de qualité partoient de France & d'Angleterre pour l'aller voir. Et comme il n'étoit pas encore dans une grande fortune, il travailloit pour ceux dont il croyoit être mieux récompensé , préféablement aux autres.

On

On lui conseilla d'aller en Angleterre, où le Roi Charles témoignoit beaucoup d'amour pour la Peinture. Etant arrivé à Londres, il se logea chez un de ses amis, nommé George Géeldorp, où pour se faire connoître, il fit quelques Tableaux; mais ce voyage ne lui réussit pas selon son desir. Il passa en France avec la même intention; & quoi-qu'il fit des choses très-excellentes, il ne reçut ni l'accueil, ni les emplois qu'il esperoit. Il retourna donc chez lui, où il travailla plus assiduëment qu'auparavant. Il fit pour les Capucins de la ville d'Ermonde en Flandres, cet admirable Crucifix, qu'ils regardent comme une chose sans prix, & qu'on va voir comme un chef-d'œuvre de l'Art. Il fit encore pour la grande Eglise de la même ville, une Nativité, qui est aussi fort estimée.

L'Abbé Scaglia ayant fait faire un Autel dans l'Eglise des Cordeliers d'Anvers, Vandeik fit un Tableau, où il représenta JESUS-CHRIST mort, & étendu sur les genoux de sa mere, & environné d'Ange, qui paroissent dans une contenance triste. A l'un des côtez du Tableau, cet Abbé est représenté au naturel.

Il fit encore quantité d'autres ouvrages, pour des particuliers. Les estampes de plusieurs portraits qu'il avoit faits, servirent à porter sa gloire & son nom en divers lieux éloignez, où l'on recherche encore avec soin ce qui a été gravé d'après lui. Il parut même que l'Angleterre eut quelque regret d'avoir fait si peu de cas de Vandeik au premier voyage qu'il y fit. Car le Roi qui avoit une affection fort grande pour les excellens Peintres, étant plus particulièrement informé de son merite, chercha les moyens de l'atti-

rer à son service. Il employa pour cela le Chevalier Digby, qui l'avoit connu & pratiqué aux Pays-Bas, lequel fit en sorte qu'il retourna à Londres. Il le présenta au Roi, qui le reçût avec des carettes extraordinaires. Il le fit Chevalier, & lui donna une chaîne d'or avec sa médaille. On lui prépara deux logemens, l'un à l'Hôtel de Blaisfort, qui étoit autrefois un Monastère, pour travailler l'hiver; & l'autre à Elthein, pour demeurer l'été. Outre une bonne pension que le Roi lui avoit ordonnée, on lui promit mille livres de chaque portrait grand comme nature, cinq cens livres de ceux à demi-corps, & des autres à proportion. Sur ces conditions, Vandiek se mit à travailler assiduëment, & fit une si grande quantité de portraits & d'autres Tableaux, que tous les Palais du Roi & plusieurs autres lieux, en furent magnifiquement ornez. Comme il prenoit plaisir de satisfaire Sa Majesté par ses travaux, le Roi de son côté le combloit de biens & de graces; de sorte qu'en peu de temps il devint extraordinairement riche, & l'auroit été encore davantage, s'il n'eût pas fait une dépense aussi grande & aussi somptueuse qu'étoit la sienne. Car il tenoit une grande Table bien servie, avec un équipage de carosses, de chevaux & de valets magnifiques. Il avoit toujours auprès de lui des Musiciens & des Joueurs d'instrumens, comme un Prince auroit pu avoir. Outre cela, il faisoit beaucoup de dépense auprès des femmes. Et parce que tout son gain, quelque grand qu'il fût, ne pouvoit suffire à tant de frais, il cherchoit d'avoir encore de l'argent d'ailleurs, en s'appliquant à la Chymie, qui par ses vaines promesses contribua beaucoup à épuiser les biens solides

solides qu'il avoit amassez par son travail, & endommagea si considérablement sa santé, qu'il devint goutteux & fort incommodé.

Nonobstant ses infirmités, il ne laissa pas de se marier à une des plus belles Demoiselles de la Cour, & d'une des plus illustres Maisons d'Ecosse. Elle étoit fille de Mylord Ruthuin Comte de Gorre, dont le pere en l'an 1600. avoit temerairement retenu dans un de ses Châteaux le Roi Jaques; & sous prétexte de lui vouloir donner connoissance d'un trésor découvert, fit voir par la suite, qu'il avoit quelque pernicieux dessein. Ce qui fut cause que ses biens furent confisquez, & son fils, pour quelque autre sujet, long-temps prisonnier dans la Tour de Londres. Il en sortit par le crédit du Duc de Buckingham qui procura par après le mariage de sa fille avec Vandeik. Il est vrai qu'elle avoit peu de biens; mais outre sa naissance, elle étoit d'une grande beauté. Incontinent après qu'ils furent mariez, Vandeik la mena à Anvers, pour voir ses parens & ses amis, qui lui firent de grands honneurs, & la regalèrent splendidement. Ils vinrent ensuite à Paris: c'étoit dans le temps que le Poussin venoit d'arriver de Rome. Vandeik qui avoit eu en vûe de peindre la grande Galerie du Louvre, demeura environ deux mois à Paris; mais voyant qu'il n'y avoit rien à faire du côté qu'il esperoit, il partit, & retourna en Angleterre. Il eut de sa femme une seule fille, qui mourut fort jeune. Il ne la survécut pas beaucoup; car accablé de gouttes, & réduit à une ethésie, il mourut à Londres l'an 1640. âgé seulement de quarante-trois ans. Son corps fut enterré dans les charniers de l'Eglise de S. Paul. Son nom fera cé-

lèbre à jamais, pour les excellens portraits qu'il a laissez, dont les plus beaux étoient dans les Palais du Roi d'Angleterre, mais qui ont été dispersez en divers endroits durant la revolte du peuple, & l'usurpation de l'Autorité souveraine par Cromwel. Vous avez vû dans le cabinet du Roi plusieurs Tableaux de sa main; entre autres les portraits du Prince Palatin, & du Prince Robert son frere, qui sont admirables. On peut dire que hors le Titien, on n'a point vû de Peintres qui ayent été plus loin dans ce genre de peindre. Sa manière est noble, naturelle & facile. On dit qu'il faisoit toujours un portrait au premier coup. Il commençoit le matin; & pour n'interrompre pas son travail par un long intervalle de temps, il retenoit à dîner ceux dont il faisoit les portraits, qui demeuroient volontiers chez lui, de quelque qualité qu'ils fussent, parce qu'ils étoient bien traitez, & divertis agréablement pendant le repas. Après le dîné il reprenoit son ouvrage, & travailloit avec une telle promptitude & une si grande intelligence, qu'il auroit fait deux portraits par jour, ne faisant plus ensuite que les retoucher pour les finir. Dans les grands Tableaux d'histoires, il se servoit beaucoup de reflais de lumières, suivant en cela les regles de son maître Rubens, & ses maximes touchant la couleur, hormis que Vandeik étoit plus délicat & plus tendre dans les carnations, approchant beaucoup plus des teintes & du coloris du Titien, ne s'étant pas moins que lui rendu souvent incomparable dans les portraits qu'il a faits. Pour les sujets d'Histoire, il est vrai qu'il n'a pas eu les mêmes avantages, ne possédant pas ni le dessein, ni les autres qualitez nécessaires

cessaires pour les grandes ordonnances.

Comme j'eus cessé de parler, C'est beaucoup, dit Pymandre, de s'être si fort distingué des autres Peintres, par les beaux portraits qu'il a faits. J'en voi tous les jours que tout le monde admire; & il me semble que quand un ouvrier se peut rendre considérable en quelque partie, & y surpasser tous les autres, comme Vandeyk a fait en celle-là, il doit être content de son travail, puisqu'il est mal-aisé qu'un homme possède lui seul tous les talens nécessaires à rendre un Peintre entièrement parfait. Quoi-que la représentation d'un visage ne soit, s'il faut ainsi dire, que la moindre partie de tant de choses qu'embrasse la Peinture; il me semble pourtant que celui qui réussit le mieux à exprimer sur une toile la ressemblance des hommes, entre bien avant dans ce qui regarde la science de son Art.

Il est vrai, repartis-je, que si l'on s'attache à cette quantité de connoissances qu'ont eues Raphaël & Jules Romain, on pourra dire que l'ouvrage d'une tête n'en est que la moindre partie. Mais si l'on veut bien se renfermer dans la considération particulière des choses nécessaires à bien faire un portrait, on verra pourtant que pour y réussir comme a fait Vandeyk, il y a bien des observations à faire, & des connoissances à acquérir.

Le visage de l'homme est composé de tant de parties différentes les unes des autres, qu'il n'est pas si aisé qu'on pourroit croire, de bien faire un portrait. Ces parties, quoi-que petites chacune à part, ne laissent pas d'être difficiles à bien dessiner. L'œil qui tient si peu d'espace dans le visage, est si mal-aisé à bien représenter, que le

350 VII. ENTRETIEN SUR LES VIES

Guide disoit autrefois à un de ses amis , qu'en-
core qu'il en eût dessiné des millions , il étoit
néanmoins obligé d'avouer qu'il ne savoit pas
encore les faire parfaitement. Cependant l'on en
voit de beaux de lui , & si bien peints , particu-
lièrement dans des têtes de femmes , qu'ils sem-
blent pleins de vie. Il est vrai qu'il faut , pour
en faire de semblables , non seulement les dessi-
ner savamment , mais les peindre avec beaucoup
de soin & d'amour , pour donner cette rondeur ,
faire paroître du sang sous la transparence du
cristalin , & répandre ce brillant & cette vie qui
les doit animer. Croiriez-vous que l'oreille fût
une chose si difficile à bien représenter , qu'Au-
gustin Carache la considéroit comme une des par-
ties du corps la plus difficile. C'est à cause de
cela , qu'il avoit bien voulu se donner la peine
d'en modéler une de relief plus grande que na-
ture , pour en faire son étude , & la pouvoir des-
siner de toutes sortes de vûes ; & ce fut d'après
son modèle , qu'on en fit une de plâtre qu'on
nommoit *l'orecchione d'Agostino*. C'est une remar-
que du Comte Malvagia dans ce qu'il a écrit
des Caraches , que lorsqu'on veut connoître si une
tête a été faite par un savant Peintre , on regar-
de aussi tôt si les oreilles sont bien dessinées ; si
les replis en sont bien entendus & mis dans leur
véritable lieu : ajoutant que c'est ce que les Ca-
raches ont sçu mieux que tout autre Peintre , quel-
que savant qu'il ait été.

Jugez donc , je vous prie , si un Peintre qui
veut bien faire un portrait , n'est pas obligé , non
seulement de savoir dessiner fort correctement ;
mais de placer avec justesse toutes les parties
d'une tête , les unes auprès des autres ; d'obser-
ver

ver mille différences de contours dans leur forme , dans leurs couleurs , dans les ombres & dans les jours : & cependant , si bien joindre toutes ces diverses parties les unes avec les autres , qu'il semble que ce ne soit qu'une seule masse & une même couleur ; & que ce que ce même Peintre représente avec une infinité de teintes différentes , & plusieurs coups de pinceau , paroisse une seule couleur , & comme si l'ouvrage étoit , s'il faut ainsi dire , soufflé & fait tout d'un coup , & toutes les couleurs fonduës ensemble. C'est alors , je vous avouë , que l'on connoît la difficulté du travail , & l'esprit du Peintre. Aussi vous pouvez observer , que toute l'intelligence d'un habile homme qui fait un portrait , consiste à le travailler également par tout en même temps , afin que toutes les parties naissent sous sa main comme toutes à la fois , imitant en cela la Nature , qui lorsqu'elle a donné la première forme au corps de l'homme , travaille également dans tous les membres , jusques à ce qu'elle ait perfectionné son ouvrage.

Si l'on veut ajoûter à ce que je viens de dire , l'art avec lequel un savant Peintre conduit & répand les lumières & les ombres sur un portrait ; l'affoiblissement qu'il fait des unes & des autres , pour arrondir & donner du relief à toutes les parties ; les reflais plus foibles ou plus forts qu'il observe , pour leur donner plus de force ou plus de grace ; l'esprit & la vie qu'il inspire sur ce visage qu'il peint ; les inclinations & les affections de l'ame qu'il y fait voir ; l'action & les mouvemens nécessaires pour l'expression des passions les plus fortes : Si , dis-je , l'on considère sérieusement , & avec attention tant de choses si différentes ;

rentes ; que peut-on dire d'un homme qui a une connoissance si parfaite de toutes ces choses , que sur la surface d'une toile il représente des visages qui paroissent animez ? C'est ce qu'a fait Vandeyk ; & ce lui est une grande gloire , d'avoir fait que tant de grands hommes , morts il y a si long-temps , soient encore comme vivans dans leurs portraits ; & de s'être immortalisé lui-même par ses ouvrages.

Je veux , dit Pymandre , vous faire une question qui vous marquera mon peu d'intelligence. D'où vient qu'un Peintre médiocre réussit quelquefois mieux à faire ressembler , qu'un très-savant homme ?

Cela peut arriver , repartis-je , lorsque les habiles Peintres négligent la ressemblance , pour ne travailler qu'à faire une belle tête. Mais prenez garde , que ce qui paroît souvent ressemblant dans ces portraits médiocres , n'est rien moins que cela. Je croi vous avoir dit , qu'Annibal Carache faisoit avec deux coups de crayon , des portraits qu'on nomme chargez ; c'est - à - dire qu'il marquoit si fort les principales parties d'un visage , que d'abord elles frapportoient les yeux : mais il faisoit cela avec beaucoup de science. Or du moment que par quelque signe il se forme dans nôtre esprit une image , qui a du rapport à une chose que nous connoissons , nous croyons aussi-tôt y trouver une grande ressemblance , quoi-qu'à la bien examiner , il n'y en a souvent qu'une legere idée. Je conviens avec vous , qu'il y a d'assez mauvais portraits qui d'abord ont quelque marque assez forte de la personne qu'on a voulu peindre , & par là plaisent davantage aux ignorans , que certains autres portraits beau-

beaucoup mieux peints. Mais il faut considérer, que si ces derniers manquent dans la ressemblance, c'est qu'ils n'ont pas été faits par des gens assez entendus dans ce genre de peindre, lesquels ont pris des vûes, ou des dispositions de lumières & d'ombres, qui même vous feroient méconnoître l'original, si vous le voyiez dans le même endroit où il étoit lorsqu'on l'a peint. Aussi quand un savant Peintre veut faire un portrait que tout le monde connoisse aisément, il doit d'abord bien étudier le visage qu'il veut peindre; le considérer de tous les côtez; voir quel est son air ordinaire: car il y a des visages qui changent à tous momens, & qui dans le repos sont si différens de ce qu'ils sont dans l'action, qu'ils deviennent méconnoissables. Dans les uns on voit quelquefois toutes les parties qui s'allongent & qui tombent en bas; une bouche qui change de place, des yeux qui se lassent, ou qui languissent, des sourcils qui s'abattent; enfin il y a des personnes qui dans ces momens sont tout autres que dans leur état ordinaire. Outre cela, il y a des visages qui sont plus avantageux à peindre de front, d'autres à être vûs de trois quarts, ou de côté. Les uns demandent beaucoup de lumières, d'autres font plus d'effet quand il y a des ombres. C'est donc ce qu'un habile Peintre doit observer; & comme ces habiles sont rares, aussi se voit-il peu de portraits aussi beaux qu'on les souhaite.

Après avoir été quelque temps sans parler, je dis à Pymandre: Bien que du vivant de Rubens & de Vandeik on ait vû dans les Pays-Bas quelques Peintres qui avoient de la réputation; aucun néanmoins n'est parvenu à celle que ces deux ex-

excellens hommes ont aquis : aussi n'y en a-t-il point eu qui ayent fait ni de si grands ouvrages que Rubens , ni des portraits dans la perfection de ceux de Vandeik. Peu même se sont adonnez à faire de grands Tableaux ; & ceux qui ont eu le plus de vogue , n'ont point entrepris de sujets nobles & relevez. Ils ont travaillé à des païssages , à faire des fleurs & des animaux. Plusieurs se sont attachez à bien peindre de petites figures ; d'autres à représenter des preneurs de tabac , & des actions ordinaires & basses. On peut mettre au nombre de ceux-là , THEODORE RAMBOUTS, natif d'Anvers ; qui après avoir étudié sous Abraham Janssens, alla à Rome en 1617. Il mourut l'an 1642. Ce fut vers ce même temps que mourut aussi le jeune BRUGLE, fils de Pierre , dont je vous ai parlé. Il a fait toutes sortes d'ouvrages. Car on voit de lui des histoires en petit , des païssages , des animaux , & des fleurs qu'il faisoit d'une manière fort finie , mais un peu sèche. DE LARTS, dit BAMBOCHE , dont les Tableaux sont assez connus , vivoit encore alors : de même que le petit MOYSE , qui faisoit assez bien les païssages accompagnez de figures , dans la manière de Corneille Polembourg. Moyse mourut en 1650.

GERARD ZEGRES OU SEGERS , d'Anvers , travailloit aussi dans ce temps-là. Il étoit né l'an 1592. & fut disciple de Janssens. Il voyagea en Italie & en Espagne, où il peignit pour le Roi Catholique. Il imita la manière de Michel Ange de Caravage. On voit son portrait parmi ceux que Vandeik a gravez. Il étoit frere du P. D. ZEGRES , de la Compagnie de JESUS.

SUS. Ce Pere avoit étudié sous le jeune Brugle, & a fort bien peint des fleurs. Depuis qu'il fut Jesuite, il voyagea en Italie, & continua toujours à peindre. Il mourut environ l'an 1660. comme aussi BARTHOLOMÉE BRIEMBERG & ASSEIN, dit PETIT-JEAN, qui ont bien fait le paysage.

De leur temps il y avoit à Anvers un Peintre nommé ERT-VEEST, qui représentoit fort bien des mers & des combats sur les vaisseaux. Mais celui dont les ouvrages étoient les plus recherchés, & qui mourut aussi vers l'an 1660. a été CORNEILLE POLEMBOURG, d'Utrecht. Il peignoit en petit fort agréablement, tant les figures, que le paysage; il y a peu de cabinets où il n'y ait des Tableaux de sa main. Il avoit demeuré long-temps en Italie; & bien que dans sa manière de peindre il eût toujours gardé quelque chose de celle de son pays, il a néanmoins fait des Tableaux dans un assez bon goût. Il avoit soixante-dix-sept ans lorsqu'il mourut à Utrecht.

GASPAR CRAES Elève du jeune Coxis, étoit encore plus âgé: car il avoit près de quatre-vingts-dix ans lorsqu'il mourut vers l'an 1666. Il a beaucoup peint à Bruxelles, & a fait d'assez beaux ouvrages. SNEIDRE mourut quelques années après: il peignoit fort bien des animaux morts & vivans; vous pouvez en avoir vû de sa façon dans le Cabinet du Roi.

RIMBRANS vivoit encore alors. C'étoit un Peintre assez universel, & qui a fait quantité de portraits. Tous ses Tableaux sont peints d'une manière très-particulière, & bien différente de celle qui paroît si lechée, dans laquelle tombent
d'or-

d'ordinaire les Peintres Flamans. Car souvent il ne faisoit que donner de grands coups de pinceau , & coucher ses couleurs fort épaisses , les unes auprès des autres , sans les noyer & les adoucir ensemble. Cependant , comme les goûts sont différens , plusieurs personnes ont fait cas de ses ouvrages. Il est vrai aussi qu'il y a beaucoup d'art , & qu'il a fait de fort belles têtes. Quoi-que toutes n'aient pas les graces du pinceau , elles ont beaucoup de force ; & lorsqu'on les regarde d'une distance proportionnée , elles font un très-bon effet , & paroissent avec beaucoup de rondeur.

Il est vrai , dit Pymandre , que les portraits du Peintre dont vous me parlez , sont bien différens de ceux de Vandeik , & que les qualitez nécessaires à faire une belle tête , & que vous remarquiez tantôt , ne se trouvent point , à mon avis , dans celles de Rimbbrians. Car il n'y a pas long-temps qu'on m'en fit voir une , où toutes les teintes sont séparées , & les coups de pinceau marquez d'une épaisseur de couleurs si extraordinaire , qu'un visage paroît avoir quelque chose d'affreux , lors qu'on le regarde un peu de près. Cependant , comme les yeux n'ont pas besoin d'une grande distance pour embrasser un simple portrait , je ne voi pas qu'ils pussent être satisfaits en voyant des Tableaux si peu finis.

Tous les ouvrages de ce Peintre , repartis-je , ne sont pas de la sorte. Il a si bien placé les teintes & les demi-teintes les unes auprès des autres , & si bien entendu les lumieres & les ombres , que ce qu'il a peint , d'une maniere grossiere , & qui même ne semble souvent qu'ébauché,

ché, ne laisse pas de réussir, lors, comme je vous ai dit, qu'on n'en est pas trop près. Car par l'éloignement, les coups de pinceau fortement donnez, & cette épaisseur de couleurs que vous avez remarquée, diminuent à la vûë, & se noyant & mêlant ensemble, font l'effet qu'on souhaite.

La distance qu'on demande pour bien voir un Tableau, n'est pas seulement afin que les yeux aient plus d'espace & plus de commodité pour embrasser les objets, & pour les mieux voir ensemble : c'est encore afin qu'il se trouve davantage d'air entre l'œil & l'objet.

Vous voulez dire, interrompit Pymandre, que par le moyen d'une plus grande densité d'air, toutes les couleurs d'un tableau paroissent noyées & comme fonduës, s'il faut me servir de vos termes, les unes avec les autres.

C'est, répondis-je, que quelque soin qu'on apporte à bien peindre un ouvrage, toutes ses parties étant composées d'une infinité de différentes teintes, qui demeurent toujours en quelque façon distinctes & séparées, ces teintes n'ont garde d'être mêlées ensemble, de la même sorte que sont celles des corps naturels. Il est bien vrai que quand un tableau est peint dans la dernière perfection, il peut être considéré dans une moindre distance; & il a cet avantage de paroître avec plus de force & de rondeur, comme font ceux du Corége. C'est pourquoi je vous ai fait remarquer que la grande union & le mélange des couleurs sert beaucoup à donner aux Tableaux plus de force & de verité, & qu'aussi plus ou moins de distance, contribué infiniment à cette union.

Je

Je vous dirai encore , que c'est par la même raison de cette grande union de couleurs , que les excellens Tableaux peints à huile , & qui sont faits il y a long temps , paroissent avec plus de force & de beauté , parce que toutes les couleurs dont ils ont été peints , ont eu plus de loisir de se mêler & se noyer ou fondre les unes avec les autres , à mesure que ce qu'il y avoit de plus aqueux & de plus humide dans l'huile , s'est séché. C'est ce qui fait que l'on couvre les Tableaux avec un vernis qui émousse cette pointe brillante & cette vivacité , qui quelquefois éclate trop & inégalement dans des ouvrages fraîchement faits ; & ce vernis leur donne & plus de force & plus de douceur. Comme les peintures en miniatures ou en pastel , ont toujours plus de sécheresse que celles à l'huile , on met ordinairement un talc ou une glace de cristal , afin d'en attendrir toutes les parties , & les voir mieux mêlées ensemble. Vous pouvez remarquer , qu'un petit portrait peint en émail n'a pas besoin de ce secours , parce que les couleurs dont il est travaillé , étant parfonduës au feu , comme disent les ouvriers , elles acquièrent cette parfaite union & ce grand poliment que l'on tâche de donner aux autres peintures , soit par le travail , soit par le maniment du pinceau , soit par les vernis , ou par le secours du talc & du verre , & encore en s'aidant de l'air qu'on interpose entre l'œil & l'objet , par le moyen des différentes distances.

Or l'on se sert de tous ces moyens , pour donner aux choses peintes , le relief & la rondeur qui leur est nécessaire pour paroître plus ressemblantes à ce qu'on imite. Je sai bien que c'est

une

une chose qui n'est pas moins difficile dans cette partie de la Peinture qui regarde le coloris, que celle des proportions dans ce qui regarde le dessein. Et bien que dans l'une & dans l'autre l'on ait pour fin d'arriver à cette beauté parfaite que tous les excellens ouvriers ont toujours recherchée; la science toutefois en est si cachée, que jusques à présent elle n'a point encore été découverte, ou du moins l'étude qu'on en fait, n'a pû établir des regles pour la mettre en pratique, & parvenir avec certitude à représenter cette unique beauté dont on se forme l'idée. Ces difficultez ne se rencontrent pas seulement dans ce qui regarde les ouvrages de Peinture; mais encore dans ceux de Sculpture & d'Architecture, où les plus savans hommes font tous leurs efforts, pour faire en sorte que toutes les parties d'un édifice, tous les membres d'une statue, & tout ce qui entre dans l'ordonnance d'un tableau, reçoivent une symetrie, une proportion, une grace & une harmonie si grande, que des unes & des autres il s'en fasse à la vûe une sensation qui la satisfasse, de même que les accords de Musique contentent les oreilles.

Il est vrai, interrompit Pymandre, que les Maîtres en Musique ont l'avantage d'avoir découvert les divers tons, & les différentes modulations qui peuvent perfectionner un concert de voix ou une symphonie d'instrumens.

Dans les Arts dont les yeux sont les juges, lui repliquai-je, nous éprouvons qu'il n'en est pas de même. On connoît bien qu'il y a une beauté positive que l'on tâche d'aquerir: mais soit que la vûe soit plus difficile à satisfaire que les autres,

tres,

tres sens, ou qu'il soit plus mal-aisé de bien ordonner la quantité d'objets qu'elle peut découvrir en un instant, & qu'elle peut aussi examiner à loisir; on fait, comme je viens de dire, que quelques efforts qu'on ait faits jusques à maintenant, l'on n'a pû encore trouver les moyens pour y arriver. Que si quelques-uns ont été assez heureux pour en approcher, ç'a été par des voyes qu'ils n'ont pas eux-mêmes bien connuës, ou du moins qu'ils n'ont pû enseigner aux autres. Car nous voyons que les Architectes, les Sculpteurs & les Peintres, tiennent tous des chemins différens, quoi-qu'ils tâchent d'arriver à un même but; & que les plus éclairés connoissent qu'il y a une raison de beauté positive. Cependant ils n'ont pû encore découvrir cette raison si cachée, & pourtant si vraie, par le moyen de laquelle ils pourroient établir des regles assurées & démonstratives, pour faire des ouvrages qui pussent aussi-bien satisfaire les yeux, comme avec le temps on a trouvé moyen de satisfaire l'ouïe par des proportions harmoniques.

Alors m'étant arrêté, Vous voyez, dis-je à Pymandre, comment insensiblement nous nous sommes éloignés de nos Peintres. Il est vrai, me repliqua-t-il, que pour peu que nous eussions avancé plus avant, nous serions passés de la Peinture à la Musique. Cependant, cette petite digression ne laisse pas de me faire comprendre beaucoup de choses dans les diverses manières de peindre, auxquelles je n'avois pas fait réflexion jusques à présent. Cela me servira même à l'avenir, pour regarder les Tableaux dans des distances proportionnées, & en considérant
les

les ouvrages des Peintres , connoître la raison des differens effets de rondeur & de tendresse que j'y remarquerai. Mais retournez , je vous prie, à ce Peintre que vous venez de quitter , & dont la manière si éloignée de celle des autres , nous a aussi éloignez de lui.

Non seulement, repris-je, il a peint fort différemment des autres ; mais il a gravé à l'eau-forte d'une façon toute singulière. L'on voit quantité d'estampes de lui , très-curieuses , & entre autres, de fort beaux portraits, quoi-que très-differens, comme je vous ai dit, des gravures ordinaires. Il mourut en 1668.

Deux ans après ou environ , moururent aussi LOUIS COUSIN dit GENTIL, de Bruxelles, & VAUVREMENTS, Hollandois , duquel on voit quantité de Tableaux.

Il y a eu dans les Païs-Bas des Peintres , qui pour n'avoir pas fait de grands ouvrages , ni travaillé d'un goût exquis, n'ont pas laissé de se rendre recommandables, ou par leur esprit, ou par la délicatesse de leur pinceau. Dans ces dernières années on a vû GERARD DAW , Hollandois , qui dans les petits Tableaux qu'il a faits , & les sujets qu'il a choisis , a surpassé tous ceux de son temps. On peut même dire qu'on en voit de lui , que peu de Peintres auroient pû exécuter , & mettre dans une aussi grande perfection. Il est vrai qu'il n'a pas entrepris de grandes ordonnances , & que dans ses figures on n'y voit pas ni la correction ni le bon goût de dessein qu'on pourroit desirer. Mais pour ce qui regarde la beauté du pinceau, les couleurs, les lumières & les ombres , il a traité tout cela avec une entente admirable ; & l'on voit dans

son travail une patience & une propreté sans exemple, exprimant heureusement, & dans la dernière délicatesse, tout ce qu'il a voulu représenter. Il y a peu de temps qu'il est mort, & a laissé des Elèves qui suivent sa manière avec un succès assez heureux, entre autres Scalque, Nesker, Lermans & Moër.

Plusieurs autres Peintres ont encore travaillé dans ces pais-là; mais ils n'ont pas eû toutes les qualitez nécessaires à ceux que l'on doit imiter. Car pour servir d'exemple aux autres, il ne suffit pas de savoir employer les couleurs avec propreté & délicatesse: il faut bien peindre, & avoir une manière facile & agréable; & cela même n'est pas encore la perfection du coloris: car les figures les mieux peintes sont fades & languissantes, si la couleur ne contribuë aussi à les animer, & à marquer des expressions vives & naturelles.

Mais laissons-là ceux qui ne tiennent pas le premier rang dans la Peinture, & retournons aux Peintres d'Italie. Comme les goûts sont différens en Peinture, ainsi qu'en toute autre chose, les personnes qui aiment à voir dans les Tableaux une grande correction de dessein & de fortes expressions, préfèrent LE DOMINQUIN à tous les autres disciples des Caraches. Il étoit de Bologne en Italie, & vint au monde l'an 1581. Son nom étoit *Domenico Zampieri*. Bien que son pere ne fût pas accommodé des biens de la fortune, il ne laissa pas de le faire instruire de bonne heure dans les Lettres humaines, & de prendre beaucoup de soin de son éducation; esperant qu'après avoir bien étudié, il pourroit plus facilement lui procurer quelque emploi avan-

avantageux , ayant déjà un autre fils qui s'appliquoit à la Peinture. Mais comme il est malaisé de connoître d'abord les inclinations des jeunes gens , & de découvrir à quoi la Nature les doit porter , le pere du Dominiquin ne prévoyoit pas que celui de ses enfans qu'il destinoit aux Lettres , embrasseroit la profession de son frere , & que ce frere quitteroit la Peinture pour s'attacher à l'étude des Sciences , ainsi qu'il arriva. Car le Dominiquin qui étoit le plus jeune , lassé des premiers Rudimens de la Grammaire , abandonna les Ecoles , pour s'appliquer au Dessin ; & son frere qui ne profitoit pas beaucoup chez les maîtres où son pere l'avoit mis , se rangea avec plaisir du parti des Lettres. Ainsi le pere jugeant bien qu'il s'étoit trompé dans le choix des occupations à quoi il avoit destiné ses deux fils , ne fut point fâché de voir , que d'eux-mêmes ils eussent ainsi fait un échange qui n'étoit pas entièrement opposé à ses intentions. Il mit donc le Dominiquin dans la place de son frere , chez un Peintre Flamand , nommé Denis Calvart , qui étant sorti fort jeune d'Anvers , lieu de sa naissance , s'étoit établi à Bologne , où il avoit quantité d'Elèves , & travailloit à plusieurs ouvrages. Mais parce que le Guide & l'Albane , qui avoient étudié sous lui , l'avoient quitté pour se mettre sous les Caraches ; c'étoit avec peine que Calvart entendoit parler de leur Ecole , qui commençoit à avoir de la réputation : de sorte qu'ayant trouvé un jour le Dominiquin copiant quelques desseins des Caraches , il s'en fâcha si fort , que prenant un autre prétexte de le quereller , il le frappa outrageusement , & le chassa de sa maison. Cela

fut cause que son pere s'adressa à Augustin Carache, qui le reçut fort humainement, & le mena dans l'Ecole de Louïs Carache, dont il reçut d'autant plus de témoignages d'affection, que pour l'amour d'eux il avoit ressenti les effets de la haine que son premier Maître leur portoit. Il travailla donc dans l'Ecole des Caraches avec une assiduité nompareille, à copier les ouvrages d'Augustin, tâchant non seulement de bien imiter tous les contours des figures qu'il avoit devant lui, mais encore d'entrer dans l'expression des passions & des mouvemens qu'il voyoit représentez, s'appliquant fortement à en concevoir les raisons, aussi-bien qu'à les dessiner exactement.

Il étoit encore fort jeune, lorsqu'un jour qu'on avoit accoutumé de distribuer des prix aux Elèves qui dessinoient dans l'Academie de Bologne; on fut assez surpris, quand après avoir amassé tous leurs desseins, on vit que le Dominiquin qui étoit retiré à l'écart, s'avança d'une manière timide, & présenta le sien à Louïs Carache. Mais ceux qui étoient présens, & qui aspiraient à l'honneur de la récompense, furent encore bien plus étonnez & confus, lorsque Louïs Carache, après les avoir tous considérez, donna la gloire & l'avantage au Dominiquin, qui ayant reçu le prix & les loüanges qu'il meritoit, se rendit considérable sous le nom de *Dominichino*, qu'on lui donnoit alors à cause de sa grande jeunesse, & que l'honneur d'un si heureux succès lui fit garder tout le reste de sa vie.

Pendant qu'il travailloit sous Louïs Carache, il étoit si appliqué à l'étude, que son Maître le proposoit toujours pour exemple aux autres Elèves.

ves. Car le grand desir qu'il avoit d'apprendre, le tenoit continuellement attaché auprès de son Maître, dont il observoit avec soin tout ce qu'il faisoit.

Sa manière d'étudier auroit semblé fort extraordinaire à ceux qui ne l'auroient pas connu, & même auroit pû faire juger aussi desavantageusement de lui, que Quintilien fait de ceux, qui dans leurs ouvrages ne se satisfont jamais, & qui pour vouloir trop bien faire ne peuvent se déterminer, ni rien mettre à exécution. Car lorsqu'il vouloit commencer quelque tableau, il ne se mettoit pas d'abord ni à dessiner, ni à peindre; il demeuroid long-temps à méditer sur ce qu'il devoit faire: ce qui auroit fait juger qu'il étoit sterile en pensées, & irrésolu sur le choix de son sujet; si ensuite on n'avoit bien connu le contraire dans l'exécution de ses Tableaux: aussi quand une fois il avoit donné les premiers coups de pinceau, il demeuroid tellement attaché au travail, que de lui-même il ne l'auroit jamais quitté, ni pour prendre ses repas, ni pour toute autre affaire, si on ne l'en avoit tiré comme par force; & cette conduite lui devint si naturelle, qu'il l'a tenue pendant toute sa vie.

Lorsqu'il fut dans un âge un peu avancé, il fit amitié avec l'Albane qui étoit plus âgé que lui. Il le voyoit souvent, & conféroient ensemble sur le sujet de ses études, & des Tableaux qu'il faisoit. Ils allerent tous deux à Reggio & à Parme; & ensuite l'Albane étant à Rome, lui écrivit de s'y rendre. Comme dans ce même temps on envoya à Louis Carache quelques desseins d'après les ouvrages de Raphaël, le Do-

miniquin fut si touché des beautez qu'il y vit, que cela augmenta encore l'impatience qu'il avoit d'aller à Rome. Il y alla enfin, & y fut agréablement reçu de l'Albane, qui le logea chez lui pendant deux ans.

Il fréquentoit l'Ecole d'Annibal Carache, qui peignoit alors la Galerie Farnése: & comme de jour en jour il faisoit connoître ce qu'il savoit, Annibal lui fit peindre quelques-uns de ses cartons; & dans la loge du jardin qui est du côté du Tibre, il représenta de son invention la mort d'Adonis, & comme Venus se jette à bas de son char pour le secourir. Depuis qu'il eût fini cet ouvrage, il parut toujours plus savant dans l'invention des sujets, dans la beauté des pensées, & dans l'expression des passions. Il est vrai aussi que dans ce tableau où il représenta Adonis tué par le sanglier qu'il avoit poursuivi, on voit sur le visage de Venus une subite émotion de douleur si bien exprimée, & toutes les actions des petits Amours qui l'accompagnent, si conformes au sujet, qu'Annibal en fut extraordinairement satisfait. Mais plus le Dominiquin se rendoit agréable au Carache, & plus il s'attiroit la jalousie de ses compagnons, qui ne pouvant souffrir les louanges qu'on lui donnoit, conçurent une telle haine contre lui, que depuis ce temps-là il ressentit les effets de sa mauvaise fortune pendant tout le cours de sa vie.

Et parce qu'il apportoit, comme je vous ai marqué, beaucoup de considérations dans l'exécution de ses Tableaux, ses ennemis appelloient cela lenteur d'esprit, & disoient que ses ouvrages étoient faits avec peine, & comme labourez à la charuë, le comparant à un bœuf, qui étoit

étoit le nom qu'Antoine Carache fils d'Augustin, lui donnoit : ce qui obligea Annibal de lui dire, que ce bœuf laboureroit un champ qu'il rendroit si fertile, qu'un jour il nourrirait la Peinture. Cependant le Dominiquin continuoit toujours son travail, sans se rebuter par les obstacles qui s'opposoient à ses desseins.

Il y avoit peu de temps qu'il étoit auprès de Mr. Jean-Baptiste Agucchi, quand il se vit presque obligé de se retirer avec précipitation, par la mauvaise opinion que son frere le Cardinal Agucchi conçut de son mérite. Mais Mr. Agucchi, qui étoit un esprit excellent, & amateur des belles choses, trouva moyen de le retenir, & de desabuser son frere, en lui faisant connoître le mérite du Dominiquin, après lui avoir montré un tableau où il avoit représenté S. Pierre dans la prison. Cet ouvrage fut cause que le Cardinal arrêta chez lui le Dominiquin, & le fit travailler ensuite dans l'Eglise de San-Honofrio. Et comme ce Cardinal ne vécut pas long-temps après, ce fut le Dominiquin qui ordonna la structure du tombeau qu'on lui dressa dans l'Eglise de S. Pierre aux Liens, dont il avoit le titre.

Il fit son portrait, qu'on voit peint dans une ovale au milieu de deux sphinx de marbre ; & même il tailla de sa main quelques-uns des ornemens qui embellissent cette sepulture.

Entre les Tableaux qu'il fit pour Mr. Agucchi, on peut considérer comme les plus beaux, celui où il représenta Susanne qui se couvre d'un linceul à la vûe des deux Vieillards, qui approchent de la fontaine où elle est ; un autre petit tableau sur cuivre, où il a représenté S. Paul ravi

vi & enlevé au Ciel par des Anges. Ce tableau est à Paris dans la Sacristie des R. R. P. P. J. suites de la rue S. Antoine; un autre où S. François est représenté dans une solitude à genoux devant un Crucifix. Il est aussi à Paris, de même que celui de pareille grandeur, où S. Jérôme est peint dans une grotte, à genoux, & tenant une Croix. Il fit ces Tableaux pendant qu'il demeuroit chez Mr. Agucchi, qui étoit alors Majordome du Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape Clement VIII. & ce fut Mr. Agucchi qui le proposa au Cardinal, pour peindre à Frescati dans son Palais de *Bellevedere*, qui étoit nouvellement bâti.

C'est dans ce lieu si célèbre pour sa belle situation, & pour la quantité des eaux qui le rendent agréable, que le Dominiquin a peint une galerie à fresque, où il a représenté divers sujets qui regardent ce que les Poëtes ont écrit d'Apollon. Dominique Barriere de Marseille grava cette galerie, pendant que nous étions à Rome. Je ne vous dirai rien de ces Peintures: vous les devez avoir encore assez présentes dans l'esprit, puis que vous me parliez, il n'y a pas long-temps, du plaisir que vous eûtes à les considérer, & à prendre le frais dans cette galerie, lors que nous allâmes voir ensuite ce que le même Peintre fit pour le Cardinal Farnèse dans l'Abbaye de *Grotta Ferrata*, à dix milles de Rome. Quant aux Tableaux qu'il a faits dans cette Abbaye, ils représentent plusieurs miracles de S. Nil Abbé, & je ne croi pas que vous en ayez perdu le souvenir.

Il m'en souvient si bien, dit Pymandre, que je doute que vous ayez conservé, comme j'ai fait,

fait, l'idée d'un visage qu'on nous fit remarquer dans un de ces Tableaux où l'Empereur Othon visite ce saint Abbé. Car on nous dit que c'est le portrait d'une jeune fille de Frescati, très-belle & bien faite, dont le Dominiquin étoit amoureux; & qu'un jour étant allée en dévotion avec sa mere dans la Chapelle où il travailloit, il prit occasion d'en faire le portrait, sans qu'on s'en apperçût, & qu'ensuite il la représenta dans ce Tableau sous la figure d'un jeune homme qui semble s'éloigner d'un cheval fougueux. Mais quoi-qu'elle soit sous un habit d'homme, avec un chapeau garni de plumes; néanmoins l'air de son visage est si bien pris, que nonobstant ce déguisement, les parens qui lui avoient refusé cette fille qu'il vouloit épouser, ayant reconnu qu'il l'avoit ainsi peinte dans un lieu exposé à tout le monde, en furent si fort irritez contre lui, que craignant leurs menaces, il s'en retourna bien-tôt à Rome.

Je vous avouë, lui repliquai-je, que j'avois oublié cette particularité que vous avez si bien retenuë. Vous saurez donc qu'après son retour, l'Albane qui peignoit pour le Marquis Justiniani, la galerie de sa maison de Bassane, donna à peindre au Dominiquin une des chambres de cette maison. Ce fut là qu'il représenta plusieurs Fables, que les Poëtes ont écrites au sujet de la naissance des Amours, & d'autres actions de Diane.

Après qu'il eut fini cette chambre, Annibal Carache, dont la santé diminuoit tous les jours, voulant faire part à ses Elèves de tous les ouvrages qu'on lui proposoit, parla au Cardinal Borghese, afin qu'il employât le Dominiquin & le

Guide, pour travailler dans l'Eglise de S. Gregoire sur le Mont Celius. Le Dominiquin eut en partage tout ce qui regarde les ornemens, qu'il peignit de clair-obscur; & des deux Tableaux qu'on y voit, il fit celui où S. André est fouëtté par des bourreaux.

Ces deux excellens hommes travaillerent dans ce lieu là avec émulation, & réussirent si bien l'un & l'autre, qu'ils partagerent presque également l'estime de tout le monde. Si la beauté du pinceau & la grace qui paroît dans le Tableau du Guide, charmoit les yeux; les fortes & naturelles expressions du Dominiquin touchoient beaucoup plus l'esprit, & émouvoient davantage les passions de ceux qui les considéroient: ce qui est un des plus beaux effets de la Peinture.

Mais bien qu'Annibal & quelques autres des plus favans Peintres jugeassent en faveur du Dominiquin, il n'avoit pas pour cela le plus grand nombre de voix pour lui. Tous ceux qui considéroient son ouvrage, n'en faisoient pas le cas qu'il méritoit; étant certain qu'alors non seulement on avoit beaucoup plus d'inclination pour le Guide, mais encore qu'on préféroit au Dominiquin plusieurs autres Peintres qui lui étoient bien inférieurs. Et quoi-que peu de temps après, Annibal étant mort, ceux de son Ecole acquirent encore plus de réputation; il est vrai pourtant, que l'opinion qui l'emporte souvent sur la raison, s'opposa si fort à l'estime qu'on devoit avoir du Dominiquin, que sa vertu & son mérite ne furent point assez connus, & ne purent pendant sa vie le faire jouir de l'honneur qu'il a eu après sa mort.

Ainsi

Ainsi voyant les traverses de sa mauvaise fortune, & la peine qu'il auroit de trouver de l'emploi à Rome, il déliberoit de retourner à Bologne, & de s'y marier, lorsqu'on lui proposa de faire le Tableau de S. Jérôme de la Charité. Cet ouvrage, non seulement fut cause qu'il ne partit pas de Rome, mais le fit considérer, & servit ensuite à lui donner d'autres emplois. Vous savez combien cette peinture est célèbre, & que le Poussin qui regardoit le Dominiquin comme le premier des Elèves d'Annibal, ne parloit de ce Tableau qu'avec admiration, & comptoit la Transfiguration de Raphaël, la Descente de Croix de Daniel de Volterre, & le S. Jérôme du Dominiquin, pour les plus beaux Tableaux qui fussent à Rome.

C'est une chose étonnante, que d'un si digne & si précieux ouvrage, il ne reçut que cinquante écus pour toute récompense, dans un temps où le Guide étoit si bien payé des siens. Cependant, comme l'envie ne cesse jamais de s'opposer à la vertu, ne trouvant rien à reprendre dans cet excellent Tableau, elle tâcha à persuader à tout le monde, que si le Dominiquin avoit été assez heureux pour le bien exécuter, il ne devoit pas avoir la gloire d'en être l'inventeur, puisqu'il n'avoit qu'imité un semblable sujet qu'Augustin Carache avoit peint avant lui dans les Chartreux de Bologne.

Lanfranc étoit un de ceux qui tâchoient le plus à persuader cela à tout le monde, parce qu'il étoit celui qui avoit le plus de jalousie contre le Dominiquin; & même pour fortifier davantage ce qu'il disoit, & en laisser une plus forte impression dans les esprits, il dessina, & fit graver

à l'eau-forte par François Perier son disciple, le Tableau d'Augustin Carache, croyant par ce moyen prouver plus fortement, que ce que le Dominiquin avoit exposé, n'étoit qu'un larcin qu'il avoit fait à son Maître. Mais ceux qui n'étoient ni passionnez ni jaloux de l'honneur du Dominiquin, reconnoissoient dans la disposition & les attitudes des figures, & dans toutes les expressions des visages, une si grande difference, qu'encore que le Dominiquin eût conservé une idée générale de la pensée d'Augustin, on ne devoit pas l'accuser d'avoir fait un vol; mais plutôt lui donner des louanges d'avoir imité son Maître, & s'être bien voulu servir, comme il le confessoit lui-même, de quelques unes de ses expressions qu'il avoit étudiées autrefois dans des temps qu'il ne pensoit pas à faire cet ouvrage, mais qui lui étoient revenuees naturellement dans l'esprit, comme font d'ordinaire toutes les choses qu'on apprend avec soin, pour ne les pas oublier. C'est pourquoi, lorsqu'on considère exactement ces deux différens Tableaux, il est malaisé de remarquer dans celui du Dominiquin aucune chose en particulier, qu'on puisse dire qu'il ait dérobée.

Après avoir achevé le Tableau de S. Jérôme, il travailla dans un Palais qui appartient aujourd'hui au Marquis Costaguti, où Lanfranc, le Guerchin & Joseph Pin travailloient aussi. Il représenta pour le Marquis Mattei, dans la voûte d'une petite chambre l'histoire de Jacob & de Rachel; & quelque temps après, il entreprit de peindre dans l'Eglise de S. Louis des François, la Chapelle de Sainte Cecile. Cet ouvrage qu'il fit à fraisque avec une beauté de couleurs & un travail

vail de pinceau admirable , lui donna beaucoup de réputation.

On fait que dans ces Tableaux , il travailla avec une application extraordinaire, s'attachant à bien connoître la Nature , & à exprimer les affections de l'ame , conformément à son sujet. Il étudioit aussi avec soin les belles proportions & les mouvemens de tous les membres du corps, ne prenant d'autre divertissement que celui qu'il trouvoit dans le travail. Il ne tiroit pas peu d'utilité de la lecture des bons livres, & de l'entretien qu'il avoit souvent avec Mr. Agucchi, qui ayant beaucoup d'amour pour la Peinture, prenoit plaisir de lui marquer les plus beaux endroits des bons Auteurs.

Il alla à Fano , où il fit un ouvrage considérable pour Mr. Guido Nolfi dans sa Chapelle du Dome. Après avoir passé plusieurs années éloigné de son païs & de ses parens , il retourna à Bologne , où il se maria , & où il fit plusieurs Tableaux.

Outre le temps qu'il employoit à peindre , il s'appliquoit aussi à l'Architecture ; & lorsque Gregoire XV. eut été élu Pape en 1621. le Dominiquin qui l'avoit pris pour être parrain de son fils, pendant qu'il n'étoit que Cardinal, se rendit aussi-tôt à Rome , où il fut nommé pour Architecte du Palais Apostolique , & jouit de cette commission pendant le Pontificat de ce Pape, sans néanmoins faire aucune chose pour les bâtimens.

Le moment étoit arrivé où il devoit davantage faire paroître tout ce qu'il savoit dans la Peinture. Car le Cardinal de Montalte ayant fait bâtir la nouvelle Eglise de S. André de Laval,

il choisit le Dominiquin pour faire les Tableaux dont il vouloit qu'elle fût embellie. Il en avoit déjà fait quelques-uns pour ce Cardinal, qui en avoit été très-satisfait ; ce qui fut cause qu'il le préféra à tous les autres Peintres. Je ne vous dis rien des ouvrages qu'on voit de lui dans cette Eglise : ils sont si célèbres, que je ne croi pas qu'il se trouve beaucoup de personnes qui aient été à Rome, & qui ne les aient pas vûs.

Il me semble, interrompit Pymandre, que la Coupe n'est pas de lui. C'est, repris-je, ce que j'allois vous dire, & que dans le temps qu'il travailloit, le Cardinal Montalte étant venu à mourir en 1623. Lanfranc trouva moyen d'obtenir qu'il peindroit la Coupe, sous prétexte que le Dominiquin ne pourroit pas achever lui seul de si grands travaux, pour l'année sainte. Il en avoit néanmoins fait déjà tous les desseins ; & ce ne fut pas sans déplaisir, qu'il vit Lanfranc travailler en sa place.

Lorsqu'il eût fini à S. André, il fit dans l'Eglise de S. Sylvestre à Montecavallo, les tableaux ovales qui sont dans la Chapelle du Cardinal Bandini, où il a représenté quatre sujets differens tirez de l'ancien Testament. Dans le premier on voit Esther devant Assuérus ; dans le second Judith qui montre aux Hébreux la tête d'Holoferne ; dans le troisiéme, David qui joue de la harpe devant l'Arche ; & dans le quatriéme, Salomon assis dans son trône avec Bersabée sa mere.

Lorsque l'Eglise de S. Charles des Catinares fut entièrement bâtie, on donna au Sementa, Elève du Guide, à peindre la Coupe, & au Dominiquin les quatre angles des pilastres, où il

a re-

a représenté les quatre vertus cardinales.

Tous ces grands ouvrages que le Dominiquin a faits à S. André de Laval, & à S. Charles, ne rendirent pas sa fortune meilleure, parce qu'il en fut fort mal récompensé. C'est ce qui le fit résoudre d'aller à Naples, pour peindre la Chapelle du Tresor. Cette entreprise qui pouvoit lui être de quelque utilité, n'étoit pas sans beaucoup de difficultez, & même lui paroïssoit perilleuse; parce que Joseph Pin & le Guide, qui en différens temps s'étoient transportez sur les lieux à même dessein, avoient été contraints de s'en retourner par le danger où ils se trouvoient exposez, à cause de la jalousie des Peintres Napolitains, qui ne pouvoient souffrir que des Etrangers leur vinssent ôter leur pratique, & faire des ouvrages qu'ils croyoient leur appartenir préféablement à tous autres. Le desir néanmoins que le Dominiquin avoit d'entreprendre de grands travaux; la mort du Pape Gregoire XV. qui le privoit de son emploi d'Architecte du Palais Apostolique, & lui ôtoit l'esperance qu'il avoit eue d'être Architecte de l'Eglise de S. Pierre, au sujet de quoi il s'étoit beaucoup appliqué à l'étude de l'Architecture; le besoin qu'il avoit de subvenir à sa famille; enfin toutes ces raisons le firent passer sur celles qui pouvoient l'empêcher d'aller à Naples: de sorte qu'après avoir traité avec les Envoyez de cette ville en 1629. il s'y en alla avec toute sa famille. Il est vrai que les conditions qu'il fit, étoient assez avantageuses, si la chose eût réussi: car on lui devoit payer cent écus pour chaque figure entière, cinquante écus des demi-figures, & vingt-cinq écus des têtes seules; ce qui devoit faire un prix con-

fidé-

fidérable, eu égard à la quantité de choses qu'il auroit eu lieu de peindre pendant plusieurs années. Outre cela, on lui promettoit à la fin de son travail un présent conforme à la grandeur & à la beauté de ce qu'il feroit.

Ces promesses pourtant ne satisfaisoient pas ses amis, qui connoissant son humeur & l'amour qu'il avoit pour le repos, prévoyoit l'inquiétude & les déplaisirs qu'il recevroit à Naples, par l'exemple de ce qui étoit arrivé au Guide & à Joseph Pin. En effet, à peine eut-il commencé de travailler, que ses ennemis s'élevèrent contre lui, & firent de si grandes cabales pour décréditer tout ce qu'il faisoit, que l'Espagnolet, qui étoit celui de tous les Peintres qui en parloit avec le moins d'emportement, disoit que le Dominiquin ne méritoit pas le nom de Peintre, ne sachant pas même manier le pinceau : de sorte que ceux qui avoient traité avec lui, remplis des mauvaises impressions qu'on leur donnoit, parurent si mal satisfaits, qu'ils ne les confideroient plus comme celui qu'ils avoient choisi avec estime, mais comme un inconnu, & le moindre de tous les Peintres. Ainsi dès le commencement qu'il fut arrivé à Naples, il eut tant de sujets d'être mal satisfait, que ses amis s'étonnoient comment il pouvoit travailler. Aussi les mauvais offices que l'Espagnolet & ceux de sa cabale lui rendoient continuellement auprès du Viceroy & de ceux qui l'employoient, le troublèrent si fort, que ne pouvant plus résister à tant de traverses, après avoir pensé à ce qu'il devoit faire pour s'en délivrer, & se sauver d'un pays où il n'avoit point d'amis, il résolut de quitter Naples, sans en parler à personne. Etant sorti se-

cret-

crettement hors de la ville , il monta à cheval , & suivi de son valet , s'en alla à Rome , avec une diligence qui marquoit bien plus une fuite précipitée , qu'un retour prémédité ; n'ayant égard , ni aux chaleurs de la saison , ni aux fatigues du chemin , ni à sa famille qu'il abandonnoit.

Lorsqu'on fut qu'il s'étoit retiré de la sorte , on arrêta sa femme & sa fille , & on ne les laissa point sortir de Naples , qu'après que le Dominiquin eut donné des assurances qu'il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Mais lorsqu'environ un an après il y fut de retour , il reçut tant de déplaisir , qu'au lieu de vivre , il ne faisoit plus que languir , & ne se croyant pas même en sûreté dans sa maison & parmi sa famille , il changeoit tous les jours de nourriture , & n'osoit quasi manger , craignant qu'on ne l'empoisonnât : ce qui lui abattit si fort l'esprit & le corps , que s'affoiblissant peu à peu , il mourut le 15. Avril 1641. âgé de soixante ans.

Si-tôt qu'il fut mort , on ruina à Naples les ouvrages où il avoit travaillé pendant trois ans , pour en faire peindre d'autres par Lanfranc. Et l'envie & sa mauvaise fortune non contentes de l'avoir persecuté pendant sa vie , l'outragerent encore après sa mort dans ses heritiers , auxquels , par une injustice extraordinaire , on fit rendre la plus grande partie de l'argent qu'il avoit reçu de son travail.

Cependant , lorsqu'on eut à Rome la nouvelle de sa mort , il y fut fort regretté , & ceux de l'Academie honorèrent sa mémoire d'une oraison qui fut recitée en public , avec plusieurs vers à sa louange. Il ne laissa qu'une seule fille , qui hérita de tout le bien qu'il avoit amassé par ses lon-

longues veilles , qui montoit environ à vingt mille écus.

Il étoit d'une humeur libre & honnête , fobre dans son vivre , modeste & retenu dans sa conversation. Il étoit fort retiré , croyant éviter par ce moyen la malignité de ses envieux , qui ne laissoient pas de le persécuter dans sa retraite , & lorsqu'il faisoit tout son possible de les éviter. Quoi qu'il ne pût s'empêcher de se plaindre du tort qu'il recevoit par la médifance des Peintres , il ne se soucioit pourtant pas de leurs louanges ni de leurs blâmes. Comme il connoissoit leurs mauvaises intentions , lorsqu'on lui disoit que ceux de Naples décrioient ce qu'il faisoit à la Chapelle du Trésor , au lieu de s'en fâcher , il répondoit avec quelque sorte de joye , que c'étoit un témoignage que ce qu'il avoit fait , étoit bien. On lui rapporta un jour que certains Peintres avoient fort estimé quelques-unes de ses figures. J'ai bien peur , répliqua-t-il , qu'il ne me soit échapé quelques coups de pinceau qui ne valent rien , & qui leur plaisent.

Un de ses amis voulant lui persuader de ne pas tant finir ses ouvrages , ni les travailler avec une si grande exactitude , mais s'accommoder au goût des autres , plutôt que de vouloir se contenter lui-même : C'est pour moi seul , lui dît-il , & pour la perfection de l'Art que je travaille. Aussi savoit-il bien , que toute l'excellence d'un ouvrage consiste en ce qu'il soit également achevé dans toutes ses parties , & qu'on connoisse que l'ouvrier a apporté tous ses soins à le perfectionner , & y a mis , comme l'on dit , la dernière main. C'est pour cela , qu'il ne pouvoit souffrir que les jeunes étudiants ne fissent que de

fin-

simples esquisses, lorsqu'ils dessinoient, & qu'en peignant ils se contentassent de marquer les choses par des coups de pinceau qui ne fussent point terminez. Quand il étoit avec eux, il ne leur parloit jamais que de choses utiles & nécessaires à leur profession. Il leur disoit souvent qu'il ne doit sortir de la main d'un Peintre aucun trait ni aucune ligne, qu'elle n'ait été formée dans son esprit auparavant; Qu'ils devoient se souvenir, quand ils considéroient quelque objet, de ne le regarder pas une seule fois, mais d'y faire une longue attention; parce que c'est l'esprit, & non pas l'œil, qui juge bien de la raison des choses. Aussi avant que de se mettre au travail, & de prendre le pinceau, il avoit accoutumé, comme je vous ai déjà dit, de penser long-temps à ce qu'il vouloit faire. Il demeuroit quelquefois retiré seul la plus grande partie du jour à méditer sur un sujet; & lorsqu'il en avoit arrêté en lui-même l'invention & la disposition, il paroïsoit content, & se rejouïssoit comme s'il eût déjà exécuté la principale partie de son travail.

Il ne pouvoit comprendre qu'il y eût des Peintres qui travaillassent à des ouvrages considérables, avec si peu d'application, que pendant leur travail ils ne laissent pas de s'entretenir avec leurs amis. Il les regardoit comme des ouvriers qui n'avoient que la pratique, & nulle intelligence de l'Art; étant persuadé qu'un Peintre, pour bien réussir, doit entrer dans une parfaite connoissance des affections de l'esprit & des passions de l'ame; qu'il doit les sentir en lui-même, & s'il faut ainsi dire, faire les mêmes actions, & souffrir les mêmes mouvemens qu'il veut représenter.

présenter : ce qui ne se peut au milieu des distractions. Aussi on l'entendoit quelquefois parler en travaillant, avec une voix languissante & pleine de douleur, ou tenir des discours agréables & joyeux, selon les divers sentimens qu'il avoit intention d'exprimer. Mais pour cela, il s'enfermoit dans un lieu fort retiré, pour n'être pas apperçu dans ces différens états, ni par ses Elèves, ni par ceux de sa famille; parce qu'il lui étoit arrivé quelquefois, que des gens qui l'avoient vû dans ces transports, l'avoient soupçonné de folie. Lorsque dans sa jeunesse il travailloit au Tableau du martyre de S. André qui est à S. Gregoire, Annibal Carache étant allé pour le voir, il le surprit comme il étoit dans une action de colére & menaçante. Après l'avoir observé quelque temps, il connut qu'il représentoit un soldat qui menace le S. Apôtre. Alors ne pouvant plus se tenir caché, il s'approcha du Dominiquin, & en l'embrassant, lui avoua qu'il avoit dans ce moment-là beaucoup appris de lui.

Il est vrai aussi que dans cette partie de l'expression, il a été plus avant que ses Maîtres; & le Poussin, dont le témoignage est d'un grand poids sur cette matière, disoit qu'il ne connoissoit point d'autre Peintre que le Dominiquin, pour ce qui regarde les expressions.

Lorsqu'il voulut s'instruire à fond de l'Architecture, il s'appliqua à la lecture de Vitruve. Cet Auteur lui donna même de la curiosité pour la Musique des Anciens, à l'étude de laquelle il passa beaucoup de temps, qu'il eût mieux employé à peindre. Il s'appliqua aussi avec assez de soin aux Mathématiques, particulièrement à

ce qui regarde l'Optique & la Perspective, dont il reçut d'excellentes instructions du Pere Mattheo Zaccolino Theatin.

Outre les grands ouvrages qu'il a faits, dont nous avons parlé, on voit de lui plusieurs Tableaux à huile de grandeurs différentes, dans des Eglises & dans des maisons particulières. Il est vrai que le nombre en est médiocre, parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie à ne peindre qu'à fraisque.

Je ne vous demande point, interrompit Pyramandre, quels sont les plus beaux qu'on voit en Italie; je me contente de ceux que vous avez déjà nommez. Mais marquez-moi, je vous prie, les plus considérables de la main de ce Peintre qui se trouvent aujourd'hui à Paris.

Vous avez vû dans le cabinet du Roi, repartis-je, celui où David est représenté jouant de la harpe, & un autre de même grandeur où Sainte Cecile touche une basse de viole: mais un des plus beaux est celui où il a représenté un concert de musiciens & des joueurs d'instrumens. Ces trois Tableaux viennent du cabinet du Duc de Mazarin. Il y a aussi dans le même cabinet de S. M. un autre petit tableau où sont peints trois petits Amours. Il les fit pour le Cardinal Ludovisio à qui l'on avoit fait présent d'une Guirlande de fleurs, au milieu de laquelle ils sont représentez. L'un est assis dans un char tenant d'une main son arc, & de l'autre les rênes de deux colombes qui tirent le char: les deux autres qui semblent se soutenir en l'air sur leurs ailes, répandent des fleurs, & se jouent agréablement. Il y a encore dans le même lieu d'autres Tableaux de figures, & quelques païsa-
ges

ges très-agréables , de la main de cet excellent homme. Celui qui est dans le cabinet de Mr. le Nôtre Contrôleur des Bâtimens , où Adam & Eve sont représentez dans le Paradis terrestre, est un ouvrage considérable.

Pendant que nous étions à Rome , dît Pyramandre , n'y eut-il pas un Secrétaire du Duc de Guise , qui acheta l'original & la première pensée du tableau de la Communion de S. Jérôme ?

Ce tableau , lui repartis-je , que ce Secrétaire avoit apporté en France , avec quelques autres , tomba après sa mort entre les mains du Chevalier de Clerville , & à son inventaire il a été vendu à Mr. Colbert , Coadjuteur de Rouën : présentement il est dans le cabinet de Monsieur le Marquis de Segnelai. Il y a encore des Tableaux de ce Peintre dans les cabinets de Mr. le Chevalier de Lorraine , & de Mr. de la Vrillière Secrétaire d'Etat.

Entre les Elèves du Dominiquin , on considère particulièrement *Antonino Barba-longa* , de Messine , qui a travaillé à Rome dans l'Eglise des Theatins & à S. André de Laval ; & André Camassée , qui a peint dans le Palais de Palestrine aux quatre fontaines , & qui a fait plusieurs autres ouvrages qui lui ont aquis de la réputation.

Je n'ai pas perdu la mémoire , interrompit Pyramandre , des peintures que j'ai vûes dans le Palais des Barberins , où André Sacchi a aussi travaillé : mais ces ouvrages , selon que je l'entendois dire alors , étoient bien inférieurs à ceux du Dominiquin ; & je croi bien aussi que vous n'en parlez pas pour les comparer les uns aux autres.

Al'é-

A l'égard de ceux que vous venez de dire, que le Guide a faits à S. Gregoire, il me semble qu'on n'en faisoit pas moins de cas, que de ceux du Dominiquin; aussi étoient-ils disciples d'un même maître.

Il est vrai, repliquai-je, qu'ils avoient tous deux étudié sous les Caraches; mais pourtant leurs manières sont bien différentes. LE GUIDE n'eut pas toute la force & la vigueur que l'on voit dans les Tableaux de ses maîtres, & rendit sa manière de peindre beaucoup plus foible & plus délicate. Comme il étoit d'un naturel doux & agréable, il chercha à faire paroître dans ses ouvrages de la grace & de la douceur. Aussi voit-on dans toutes les figures qu'il a peintes, un je-ne-sai-quoi de noble & de gracieux, qui flatte les sens, mais qui véritablement n'emporte point l'esprit. Ce sont des agrémens qui demeurent exposez aux yeux, & qui les touchent avec plaisir, mais qui ne pénètrent point dans l'ame pour s'y faire sentir, & pour émouvoir les passions. Cependant, de tous les Elèves des Caraches il a été le plus heureux, se trouvant encore aujourd'hui un nombre infini de personnes qui cherissent ses ouvrages, jusques au point de préférer la délicatesse & la grace qu'on y voit, à la grandeur & aux fortes expressions qui paroissent en d'autres Tableaux. Ce n'est pas qu'il n'y en ait de lui de fort étudiés, & qu'il n'ait représenté des corps où tous les muscles sont dessinés avec beaucoup de science, comme on peut voir dans les quatre Tableaux des Travaux d'Hercule qui sont au Louvre. Mais à bien considérer son génie, & tout le caractère de son travail, il y a plus de mollesse & de langueur, que
de

de vigueur & de fermeté. Il eut toutefois ses approbateurs pendant sa vie, & il est encore à présent l'admiration des personnes qui, ne connoissant pas ce qu'il y a de foible dans ses ouvrages, ont de l'amour pour cette manière tendre & gracieuse dont il s'est servi, & qui, comme je viens de vous marquer, la préférèrent à des expressions plus vives. Après que je vous aurai parlé de sa naissance, je vous dirai comment il choisit ce genre de peindre, & comment il s'éloigna en quelque sorte du goût de ses maîtres, pour en suivre un qui lui a été particulier.

Vous saurez donc qu'il nâquit à Bologne en 1575. Son pere nommé Daniel Reni, étoit un excellent musicien, qui lui fit apprendre d'assez bonne heure la Musique, & à dessiner. Il étudia les principes de la Peinture sous Denis Calvart Flamand, dont je vous ai parlé; & ce fut peut-être sous ce maître, qu'il se forma une manière de faire certains vêtemens, qui, quelquefois, tiennent beaucoup de ceux d'Albert Dure. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il s'attacha auprès des Caraches, & travailla sous eux à differens ouvrages.

Je croi vous avoir dit il y a quelque temps, qu'après la mort de Raphaël & de Jule Romain, l'Ecole de Rome changea beaucoup de ce qu'elle étoit sous ces excellens hommes; & que ceux qui vinrent dans le siècle suivant, & sous le Pontificat de Grégoire XV. s'attachant peu à l'étude & à la recherche des belles choses, ne travailloient que de pratique, & d'une manière quelquefois aussi foible & extravagante dans le dessein que dans le coloris.

Je vous fis encore observer comment dans la
suite

suite il s'éleva dans Rome deux partis , qui eurent pour chefs Joseph Pin , & Michel-Ange de Caravage dont la manière obscure & peu agréable , ne laissa pas d'être imitée par beaucoup d'autres Peintres. Sur l'estime & la réputation que lui donnoient ceux de son parti , il y eut même des personnes de qualité qui voulurent bien trouver beau ce qu'il faisoit. Le Cardinal del Monte , le Marquis Justinien , le Seigneur Mattei , & plusieurs autres des plus curieux , lui firent faire des ouvrages considérables , & se déclarèrent ses protecteurs. Alors une infinité de particuliers vouloient avoir quelques Tableaux de sa main ; & comme l'on en transportoit en divers endroits , il y en eut quelques-uns que l'on envoya à Bologne.

Louïs Carache qui fut des premiers qui les vit, fut surpris quand il les eut bien considerez. Il admira le pouvoir de la fortune, qui rend aveugles comme elle ceux qu'elle veut empêcher de nuire aux personnes qu'elle entreprend de favoriser ; s'étonnant de ce que tant de gens ne voyoient pas combien les ouvrages du Caravage étoient au dessous de l'estime qu'on en faisoit. Car il étoit aisé de connoître qu'il y avoit seulement un contraste de lumières & d'ombres , & une exactitude trop grande à représenter la nature telle qu'elle est ; mais qu'il n'y avoit ni bien-séance, ni grace , & encore moins d'intelligence & de beau choix. Pour Annibal , il ne pouvoit se taire , ni ne pas se plaindre de ceux qui contribuoient à la ruine entière de ce qu'on nomme le bon goût dans la Peinture , en favorisant cette nouvelle manière de peindre. Où sont , disoit-il , ces ouvrages dont l'on parle avec tant d'ad-

miration ? Je ne voi rien dans ces Tableaux qu'on nous présente, que des marques d'une nouveauté qui ne merite aucune loüange. Je ne doute plus que tous les Peintres, qui sans avoir étudié & vû les bonnes choses, voudront inventer & mettre au jour quelque nouvelle manière, ne trouvent un semblable sort, & ne reçoivent de pareils applaudissemens. Puis faisant réflexion sur les differens jugemens des hommes, & combien ils sont bizarres & capables de changemens: Il me semble, ajoûtoit-il, qu'on pourroit se servir d'un autre moyen très-assuré pour mortifier l'auteur de cette nouveauté, & même pour détruire sa réputation. Pour cela je ne voudrois que faire des Tableaux qui fussent traitez d'une manière toute contraire à la sienne. A son coloris si fier & si fort, j'en opposerois un tout-à-fait tendre & foible. Au lieu qu'il se sert de jours enfermez, & qui tombent d'enhaut sur les corps qu'ils éclairent, j'exposerois toutes les figures en plein air, & éclairées de face. Et bien loin de cacher, comme il fait, tout le travail d'un ouvrage, & les choses les plus difficiles de l'Art dans l'obscurité & sous les ombres de la nuit, je peindrois mes figures dans le grand jour, pour faire mieux voir avec combien de soin & d'étude j'en aurois recherché toutes les parties. Il prend à tâche de représenter tout ce qu'il voit dans la Nature, & de la peindre comme elle se présente à lui, sans choisir ce qu'il y a de plus exquis; & je voudrois au contraire, faire un choix tout particulier de ce qu'il y a de plus parfait dans tous les corps; n'en peindre que les plus belles parties; en composer un beau tout, donnant à mes figures une belle union & une noblesse,

blesse, qui ne se trouve que rarement dans la Nature.

Lorsqu'Annibal s'entretenoit de la sorte avec ses amis, à la vûe des ouvrages du Caravage, le Guide qui étoit présent, écoutoit avec attention les discours & les remarques de son Maître. qui lui sembloient comme autant d'oracles, dont il tira des lumières & des instructions qui lui furent très-avantageuses dans la suite. Car après avoir medité sur les observations qu'Annibal avoit faites, il se mit si bien en état de pratiquer ce qu'il lui avoit entendu dire, que par son grand soin & ses continuelles études, il trouva moyen de rencherir sur les remarques & les maximes de son Maître, & de mettre cette nouvelle manière de peindre, dont il lui avoit entendu parler, à un tel degré, & si opposée à celle du Caravage, qu'il eut l'avantage de se rendre le plus agréable, & le plus heureux de ceux qui travailloient alors.

Le premier essai qu'il en fit, fut par un Tableau où il représenta Orphée & Eurydice, & ensuite par un autre, où il peignit la fable de Calisto. Comme cette manière étoit si différente & si opposée à l'Ecole du Caravage, le Guide se vit bien-tôt attaqué par la jalousie & par l'envie du parti contraire au sien, qui blâmoit tout ce qu'il faisoit, comme un renversement de ce que les sectateurs du Caravage nommoient la force & le bon goût de la Peinture.

Cela ne le rebuta pas: il crut, que comme la lumière du jour est plus agréable que les ténèbres de la nuit, la manière claire & gracieuse, dont il se servoit dans ses ouvrages, deviendrait bien-tôt plus plaisante à tout le monde, que cette

autre si obscure & presque difforme, qui paroif-
soit dans les Tableaux qu'on lui oppofoit. En
effet, après avoir courageusement réfisté à toutes
fortes de contradictions, il se trouva recherché
pour les plus grands emplois, en concurrence de
tous les autres Peintres.

Lorsqu'il commença à travailler à fraifque, il
ne fit point de difficulté de se foumettre d'abord
à des Peintres qui lui étoient beaucoup inferieurs
en favoir; afin d'apprendre d'eux la pratique de
ce travail tout different de celui à huile. Il fut
bien aife qu'on lui montrât la manière de mêler
les couleurs, de les employer en forte qu'elles
confervent leur fraîcheur & leur beauté, de con-
noître le moment propre pour les coucher sur
l'enduit; apprendre à bien juger des divers chan-
gemens qui arrivent dans les teintes à mesure
qu'elles feichent, & des différens effets qu'elles
peuvent produire par le mélange des unes avec
les autres; & tout cela très-neceffaire à un Pein-
tre foigneux de la beauté & de la conservation
de fes ouvrages. Aufli après s'en être bien inf-
truit, il réuffit fi bien dans ce genre de peintu-
re, que fa réputation augmentant de jour en jour,
on ne parloit plus que de lui, non feulement
dans fon païs, mais encore à Rome, où il avoit
envoyé au Cardinal Facchinetti, qu'on appelloit
Santi Quatro, la copie qu'il avoit faite de la Sain-
te Cecile de Raphaël; & au Cardinal Sfondrato
deux autres Tableaux de fon invention, que le
Cavalier Joseph Pin, Gaspard Celio, & le Po-
merancio, Peintres alors confiderez dans la Cour
du Pape, avoient beaucoup estimez.

La récompense & les loüanges qu'il en reçût,
augmenterent le defir qu'il avoit d'aller à Rome,
pour

pour voir Annibal Carache qui travailloit à la galerie du Palais Farnése. De sorte que les conseils de l'Albane, & les Lettres de Joseph Pin, qui le convioient à faire ce voyage, le firent aisément résoudre à partir.

Etant arrivé à Rome avec l'Albane, il fut favorablement reçu de Joseph Pin, qui pour l'opposer au Caravage son ennemi déclaré, faisoit tout son possible pour lui procurer les emplois qu'il savoit qu'on destinoit au Caravage, comme il arriva en effet, au sujet d'un Tableau du Martyre de Saint Pierre. Pour obtenir ce travail, Joseph Pin promit au Cardinal Borghése, que le Guide prendroit la manière du Caravage, & le feroit dans ce goût fort & obscur qui plaisoit alors; ce qu'effectivement il exécuta, mais d'une disposition noble, & d'un dessein excellent.

Annibal ne fut point aise de voir le Guide si proche de lui, & ne put même s'empêcher de le témoigner à l'Albane, qui l'avoit amené à Rome. Mais le Caravage plus que tout autre, en fut extraordinairement touché, craignant que la nouvelle manière du Guide si opposée à la sienne, & beaucoup plus agréable, ne le décreditât entièrement. Non seulement il parloit mal du Guide & de ses ouvrages dans tous les lieux où il se rencontroit, mais ajoûtoit encore les menaces aux injures; & si le Guide n'eût été plus sage & plus retenu que le Caravage, ils eussent sans doute eû de grands démêlez. Mais plus le dernier avoit d'emportement & de colére, & plus le Guide témoignoit de modération & de douceur; & ce fut par ce moyen qu'il évita dans beaucoup de rencontres les effets de sa brutalité.

Il n'est pas nécessaire de nous arrêter à tous les différens que le Guide eut avec le Caravage & ceux de son parti, & même ensuite avec l'Albane & quelques autres Peintres. Il est presque impossible que l'émulation qui se trouve entre les savans ouvriers; ne produise enfin une haine qui ne finit jamais.

Parlons donc seulement des principaux ouvrages du Guide, & laissons aux Auteurs d'Italie à écrire plus en détail toutes ses actions, & celles des autres Peintres de leur país, comme a fait depuis peu avec beaucoup de soin le Comte Malvasia.

Le Guide avoit fait plusieurs Tableaux dans Rome. Il avoit travaillé pour le Pape Paul V. mais les mauvais offices de ses ennemis, ayant empêché qu'il n'en reçût tout l'honneur & la récompense qu'il esperoit, il retourna à Bologne, où entre autres ouvrages il fit le Martyre des Innocens qui a été gravé à l'eau-forte par deux différens maîtres. Il fit ce Tableau, pour desabuser ceux qui croyoient qu'il n'étoit pas capable de mettre ensemble plusieurs figures. Cet ouvrage où il prit beaucoup de soin, fut si estimé, que le Cavalier Marin, pour le rendre encore plus célèbre, composa un Madrigal que je n'ai pas oublié, & que vous ne ferez pas fâché d'entendre.

Che fai, Guido, che fai?

*La man che forme angeliche depigne,
Tratta hor opre sanguigne?*

*Non vedi tù, che mentre il sanguinoso
Stuol de' fanciulli raurvivando vai,
Nova morte gli dai?*

O nella

*O nella crudeltate anco pietoso
 Fabro gentil, ben sai,
 Ch'ancor tragico caso e caro ogetto,
 E che spesso l'horror va col diletto.*

La pensée du Poëte est belle, dit Pymandre, & se rapporte à ce que dit Aristote, que l'Art a cela de particulier, de rendre agréable ce qui feroit horreur dans la Nature, comme lorsqu'on représente des sujets de cruauté, ou des objets hideux, qui ne déplaisent point en Peinture.

Cependant, le Pape, repris-je, qui s'attendoit de voir quelques nouveaux ouvrages du Guide, ayant appris que non seulement il ne travailloit pas, mais même qu'il n'étoit plus à Rome, voulut savoir le sujet de son départ; & en ayant été pleinement informé, il fit écrire au Nonce qui étoit à Bologne, qu'il eût à le renvoyer. On eut assez de peine à y faire résoudre le Guide; toutefois, après avoir fait beaucoup de difficulté, il retourna à Rome. Le Pape le reçût agréablement, & ordonna qu'on le traitât de sorte qu'il n'eût pas sujet d'être mécontent.

Je ne m'arrêterai point à vous parler des ouvrages qu'il fit pendant qu'il demeura à Rome: je m'assûre que vous n'avez pas perdu la mémoire des plus considérables que nous y avons vûs ensemble. Je vous dirai seulement, qu'après avoir achevé de peindre la Chapelle du Pape à Montecavallo, il s'en retourna à Bologne, où il se mit à travailler encore plus qu'auparavant, parce qu'il se trouvoit plus en repos & en liberté qu'il n'étoit à Rome. Il avoit l'amitié de

tout le monde, & ses Tableaux étoient si recherchés, que pour en avoir, il falloit les lui payer long-temps auparavant.

Ce fut alors qu'il fit pour le Duc de Mantouë ces quatre Tableaux des travaux d'Hercule, qui sont dans le cabinet du Roi. Il peignit aussi pour le Duc de Bavière une Venus; pour le Roi d'Angleterre, Europe ravie; pour le Duc de Savoye, les trois Graces qui couronnent Venus. Il fit pour le Roi d'Espagne une Vierge, dans le même temps qu'il envoya à la Reine Marie de Médicis ce beau Tableau de l'Annonciation, qui est à Paris au grand Convent des Carmelites; il fit ensuite le Saint Michel que vous avez vû à Rome dans l'Eglise des Capucins.

Je m'en souviens, interrompit alors Pymandre, & c'est un des Tableaux du Guide, qui m'est le plus demeuré dans l'esprit, à cause que le Démon qui est sous les pieds de l'Ange, ressembloit au Pape Innocent X. & l'on me dit aussi alors, que le Guide l'avoit fait exprés, pour se venger de lui, pendant qu'il n'étoit que Cardinal.

Il est vrai, repartis je, qu'il eut quelque sujet de n'être pas content du Cardinal Pamphile, & qu'ensuite ayant fait pour le Cardinal de San Onofrio, frere d'Urbain VIII. un Tableau de Saint Michel pour l'Eglise des Capucins de Rome, on dit qu'il prit occasion en peignant le Diable abattu sous les pieds de Saint Michel, de faire que le visage du Démon eût quelque ressemblance à celui du Cardinal Pamphile; mais le Guide, selon que le témoigne le Comte Malvasia, bien loin d'avoir eu cette pensée, fut fort fâché du bruit qui en courut alors, & qui néanmoins a toujours duré depuis.

Quoi

Quoi qu'il en soit , vous pouvez bien croire qu'il n'eût eu garde de l'avouër. Cependant le Tableau a toujours été regardé à cause de cela avec curiosité : & vous dites vous-même que cette circonstance vous en a conservé la mémoire , parce que la satire & la médisance s'insinuent & demeurent dans l'esprit plus aisément que les bonnes choses.

Comme il faisoit alors un grand nombre de Tableaux , & qu'il en étoit bien payé , il amassoit beaucoup d'argent : car non seulement les plus grands Seigneurs & les personnes les plus riches vouloient en avoir de sa main , mais encore quantité de curieux & de Peintres mêmes , tant pour l'estime qu'ils avoient pour lui , que pour leur intérêt particulier , parce qu'ils trouvoient beaucoup à gagner , lorsqu'ils vouloient s'en défaire. Aussi plusieurs , sur cette esperance , & pour en trafiquer , le faisoient travailler , & en revendant les Tableaux qu'ils avoient de sa main , & encore d'autres qu'il n'avoit que retouchez , & qu'ils achetoient de ses Elèves , ils y faisoient un profit considérable. Car comme il avoit plusieurs jeunes gens qui travailloient sous lui , & qui copioient de ses ouvrages , il ne refusoit pas , en leur donnant des enseignemens , de donner aussi assez souvent quelques coups de pinceau à ce qu'ils avoient fait. C'est pourquoi on voit plusieurs Tableaux , qui passent pour être entièrement de sa main , qui ne sont que des copies de ses disciples. Il est vrai qu'il fut toujours assez équitable , pour n'en donner jamais aucun pour être de lui , qui ne le fût en effet , plus scrupuleux en cela , & plus jaloux de sa gloire , que le

Titien, qui, comme je croi vous avoir dit, retiroit souvent de ses Elèves les copies qu'ils avoient faites d'après lui, lesquelles il retouchoit, & vendoit pour originaux.

Quant au Guide, bien-loin d'en vouloir user de la sorte, il étoit fâché, lorsqu'il apprenoit qu'avec des copies de ses ouvrages, on faisoit de pareilles suppositions. Et il est certain qu'il auroit fini ses jours avec beaucoup d'honneur, & fort accommodé des biens de la fortune, si dans les dernières années de sa vie il ne se fût point abandonné au jeu. Mais cette passion qui devint excessive, lui fit presque perdre tout le grand amour qu'il avoit pour la Peinture, & en même temps cette réputation dont il étoit si jaloux auparavant. Car les pertes considérables qu'il fit, l'ayant réduit à une telle nécessité, qu'il ne savoit comment satisfaire à ses dettes; il se mit, pour tirer de l'argent plus promptement, à ne plus peindre que des demi-figures; à faire des têtes au premier coup, & à finir à la hâte des Tableaux d'histoire qu'il avoit commencez. Il emprunta de l'argent à gros intérêt; il donna à vil prix tout ce qu'il avoit de fait, & ce qu'il faisoit journellement; & même se réduisit comme un simple mercenaire, à travailler à la journée, & à mettre prix à ses heures; ne songeant plus à rendre ses Tableaux considérables par l'étude & par le travail, il les abandonnoit au Public, sous la protection seule de son nom, & de l'estime qu'il s'étoit acquise.

Un si grand changement de fortune causa beaucoup de troubles dans son esprit, altera sa santé, renversa toutes ses affaires; enfin, pour

vous abreger le recit d'une vie qui n'avoit plus rien que de fâcheux & de desagréable , le Guide la finit par une maladie langoureuse & incommode , qui lui donna la mort le 18. Août 1642. dans la soixante-septième année de son âge.

Outre les Tableaux que je vous ai déjà dit qu'on voit de sa main à Paris , il y en a encore plusieurs autres , soit dans le cabinet du Roi , soit chez plusieurs personnes de qualité. Un des plus considérables est dans la galerie de Mr. de la Vrillière, Secrétaire d'Etat. C'est le ravissement d'Helene , que le Guide avoit fait avec beaucoup de soin , pour le Roi d'Espagne , à la sollicitation de son Ambassadeur , & aux pressantes recommandations du Cardinal Barberin. Lorsque le Guide l'eût envoyé à Rome , n'ayant pas trouvé dans les Ministres d'Espagne une disposition à le récompenser généreusement de son travail , il le fit reporter à Bologne. Un Marchand de Lyon l'acheta pour la Reine Marie de Médicis ; mais comme dans ce même temps elle sortit de France , & se retira dans les Pais-bas , ce tableau demeura entre les mains du Marchand , qui quelques années après le vendit à Mr. de la Vrillière. Cet ouvrage a passé pour un des plus beaux que le Guide ait faits. Lorsqu'il l'eût achevé , tous ses amis , & les plus intelligens en Peinture le virent & l'admirèrent ; & il n'y eut point de Poètes & de savans hommes à Bologne , qui ne composassent des vers à l'honneur du Peintre & du Tableau , & n'en fissent une honorable mention dans leurs ouvrages. Il est vrai qu'il ne se peut rien voir de plus noble & de plus gracieux , que les airs de têtes

de toutes les figures , particulièrement celle de Pâris & d'Helene , qu'il avoit étudiées avec beaucoup de soin.

La rencontre des affaires & la disposition des temps avoit aussi fait tomber entre les mains de Mr. d'Emeri , Surintendant des Finances , un Tableau où ce savant Peintre avoit représenté Bacchus , qui rencontre Ariadne sur le bord de la mer , abandonnée par Thésée. Le Cardinal Barberin l'avoit fait faire pour la Reine d'Angleterre. Il étoit composé de près de vingt figures , dont les expressions & les airs de têtes étoient admirables ; mais trop de beautés découvertes , qui avoient fait admirer ce Tableau en Italie , furent cause de sa perte en France. Si-tôt que Mr. d'Emeri fut mort , Madame d'Emeri peu touchée du mérite du Peintre & de l'excellence de l'ouvrage , ne put souffrir davantage chez elle les nuditez qu'elle avoit vûes avec peine dans ce Tableau ; & ayant commandé qu'on le mît en pièces , elle fut si ponctuellement obéie , que ses domestiques le mirent par morceaux , sans épargner aucune figure.

Il est vrai , dit alors Pymandre , que le Guide étoit incomparable pour donner de la grace aux visages ; & je croi qu'en cela il y a eu peu de Peintres qui l'aient égalé. Je me représente toujours ces deux petits Tableaux où il a peint la Vierge qui coud , dont l'une qui est au Palais Mazarin , est vêtue de blanc , & l'autre que Mr. le Marquis de Fontenai apporta de Rome , est vêtue de rouge. On voit dans l'une & dans l'autre tant de grace & de douceur , qu'il est mal-aisé de rien imaginer , qui représente mieux une beauté & une modestie conforme à
cel-

celle qu'on doit peindre sur le visage de la Sainte Vierge.

Pymandre ayant cessé de parler , Je ne m'arrêterai pas , repris-je , à vous entretenir davantage touchant les autres Tableaux de ce Maître qui sont à Paris : vous en verrez de lui de trois manières. La première étoit la plus forte , lorsqu'il imitoit Louïs Carache son maître ; la seconde plus agréable ; & la troisième fort négligée , par les raisons que je vous ai marquées de sa passion pour le jeu. Ainsi il paroît souvent dans ses ouvrages fort différent de lui-même.

Si autrefois en parlant de l'éloquence des Grecs , on a dit que la grace & la persuasion reposoient sur les lèvres de Periclés , & que ses discours étoient des éclairs & des foudres ; on auroit bien pû dire aussi au sujet de la Peinture , & des Elèves des Caraches , que la beauté & la grace sembloient être au bout des doigts du Guide , lorsqu'il travailloit ; & qu'elles en partoient pour se reposer sur les figures qu'il animoit par son pinceau. Mais si l'on vouloit achever la comparaison , on ne trouveroit pas dans les Tableaux qu'il a faits , de quoi convenir à ces foudres & à ces éclairs , qui partoient de la bouche de ce grand Orateur. Si quelqu'un des disciples d'Annibal a fait paroître dans sa manière de peindre quelque chose de fort & de terrible , ç'a été Lanfranc. Car on peut dire que dans les grands ouvrages de Peinture , le Guide & lui ont partagé ce qui regarde la beauté & la force du pinceau ; c'est-à-dire , deux grandes parties qui se trouvoient jointes ensemble dans l'éloquence de Periclés.

Comme naturellement la douceur & la grace plaisent aux yeux , & gagnent le cœur plus promptement que la force & la grandeur ne touche l'esprit ; il ne faut pas s'étonner si les Tableaux du Guide ont été mieux reçus que ceux de Lanfranc. Cependant si ce dernier n'a pas eu le bonheur d'être si recherché de tout le monde , il a eu assez de savoir pour faire des ouvrages qui lui ont acquis une grande estime parmi les Savans , & qui conserveront long-temps son nom à la Postérité.

Nous avons déjà en plusieurs rencontres remarqué combien la nature est puissante à déterminer les hommes à divers emplois. JEAN LANFRANC étoit un jeune garçon né à Parme , que la pauvreté de ses parens contraignit d'aller à Piazenza , & d'entrer au service du Comte Horace Scotti. Ce fut là qu'il commença à faire connoître l'inclination qu'il avoit pour le Dessin , en traçant avec du charbon mille fantaisies contre les murailles. Son genie se trouvoit déjà trop resserré , lorsqu'il ne dessinoit que sur quelques feuilles de papier : il cherchoit des espaces plus vastes pour étendre ses pensées ; de sorte qu'un jour ayant fait une espece de frise autour d'une chambre avec du blanc & du noir , où , à dire vrai , il y avoit plus d'imagination que de dessin ; le Comte Scotti s'en étant apperçû , & jugeant aussitôt des dispositions qu'il avoit pour réussir dans la Peinture , il l'encouragea à continuer ; & afin qu'il pût étudier plus solidement , le mit sous Augustin Carache. Alors il donna , pour ainsi dire , carrière à son esprit , & en dessinant ensuite , après les Tableaux du Corege , qui sont au Dôme de

Par-

Parme , il se forma une manière grande & terrible , qu'il a mise en pratique dans les ouvrages que l'on voit de lui.

Il n'avoit qu'environ vingt-un an , lors qu'Augustin Carache mourut ; & ce fut depuis cette mort qu'il s'en alla à Rome , où il se mit sous Annibal , qui travailloit encore alors au Palais Farnese. Lanfranc y peignit en plusieurs endroits , ne laissant pas néanmoins d'étudier aussi d'après les Peintures de Raphaël. Il grava à l'eau-forte avec Sixte Badalocchio les loges du Vatican , qu'ils dédièrent à Annibal , comme je croi vous l'avoir dit. Il peignit ensuite plusieurs sujets à fraisque pour le Cardinal Sannese.

Après la mort d'Annibal , Lanfranc retourna en son païs , où il demeura quelques années , puis revint à Rome , où d'abord il fit pour les Religieuses de Saint Joseph , un Tableau qui lui donna beaucoup de réputation. Il peignit aussi à Saint Augustin dans la voûte d'une Chapelle , l'Assomption de la Vierge ; & aux côtez de la même Chapelle il représenta differens sujets. Il travailla à Sainte Marie Major , & à Montecavallo pour le Pape Paul V. Enfin le Cardinal Montalte étant venu à mourir , il se mit si bien dans les bonnes graces de l'Abbé Peretti & des Peres Théatins , qu'il obtint la coupe de Saint André de Laval , au grand déplaisir du Dominiquin. Vous avez vû cet ouvrage , qui dans ce genre est assurément un des plus considérables qui soit à Rome ; c'est une chose surprenante de voir comment toutes les figures , dont les plus proches ont trente palmes de haut , sont bien proportionnées , & diminuent si conformé-
ment

mens & à leurs distances. Cette coupe paroît dans son ouverture, d'une largeur si extraordinaire, qu'elle représente un grand espace de ciel, où la vûë se porte insensiblement jusqu'au plus haut de la Gloire. Au milieu de cette Gloire paroît l'Humanité adorable de JESUS-CHRIST, qui est la source de toute la lumière, qui se répand, & qui éclaire les corps qui sont dans ce grand ouvrage, dont l'harmonie des couleurs & des lumières est conduite d'une manière qu'on ne voit point dans de pareils sujets.

Je ne vous parlerai point de toutes les autres choses qu'il fit à Rome dans plusieurs Eglises & en divers Palais, ni du Tableau qu'il donna au Pape Urbain VIII. lorsqu'il le fit Chevalier, ni encore de tout ce qu'il a peint en plusieurs villes d'Italie.

Il partit de Naples en 1646. où il travailloit, pour venir à Rome assister à la Profession d'une de ses filles qui se faisoit Religieuse; & comme l'année suivante les Royaumes de Naples & de Sicile furent troublez par les revoltes du peuple contre les Espagnols, il demeura à Rome, où il entreprit les ouvrages de Saint Charles des Catinars. Ce fut là que je le connus, & que je pris plaisir plusieurs fois de monter sur son échaffaut pour le voir travailler à ces grandes figures, où de près on ne pouvoit rien connoître, mais qui d'en bas faisoient des effets merveilleux. Je commençai alors à comprendre, qu'outre l'intelligence de la Perspective nécessaire aux Peintres, & l'art de bien dessiner les choses racourcies, il y a encore d'autres secrets dans la Peinture, & une science plus difficile, qui ne se peut enseigner par des regles, mais qui sert à
bien

bien disposer toutes les figures , & à accompagner leurs attitudes & leurs actions , de cet air agréable qu'on remarque particulièrement dans ces sortes d'ouvrages , où le Corege & Lanfranc ont si bien réüssi.

Car il est vrai , que c'est dans ces lieux si vastes , plus que dans les Tableaux de moyenne grandeur , que Lanfranc a excellé. On y voit comment il a toujours eû dessein d'imiter le Corege ; & quoi-que dans l'exécution il s'en faille beaucoup , qu'il n'ait peint d'une manière aussi belle & aussi terminée , il y a néanmoins beaucoup de force dans ce qu'il a fait , & l'on connoît qu'il a toujours conservé le caractère & le goût des Caraches ses premiers maîtres.

Comme il ne finissoit pas si fort ses Tableaux, ou plutôt qu'il ne les peignoit pas dans ce degré où sont ceux du Corege ; c'est dans les grandes choses & les grandes distances où son coloris paroît avec plus d'effet : aussi disoit-il ordinairement , que l'air lui aidait à peindre ses ouvrages.

On ne peut pas soutenir qu'il ait toujours été fort correct dans le Dessein , ni qu'il ait parfaitement exprimé les passions de l'ame. Mais il avoit une facilité toute particulière à composer un grand sujet ; & comme il imaginoit aisément, il étoit aussi fort prompt à exécuter ses pensées. Cette grande facilité de produire & d'exprimer ses conceptions , étoit cause , que bien souvent il ne se donnoit pas la peine d'étudier assez toutes les parties de ses ouvrages. Aussi sur ses derniers jours , & pendant qu'il étoit à Naples , il s'abandonnoit avec trop de liberté à ne faire les choses que de pratique ; ce qui faisoit dire de
lui,

lui, qu'il étoit favant, mais qu'il négligeoit de faire voir tout ce qu'il favoit. Il acheva en six mois de temps ce qu'il avoit entrepris à Saint Charles des Catinars. On découvrit ces Peintures le jour de la fête de ce Saint l'an 1647. qui est le 29. Novembre; & ce même jour Lanfranc mourut âgé de soixante-six ans.

Les mêmes desordres de Naples avoient aussi obligé CHARLES MESLIN, dit LE LORRAIN, de se retirer à Rome. Je croi vous avoir dit qu'il étoit disciple de Vouët. Il étoit en réputation d'un très-excellent Peintre; & pendant qu'il étoit à Rome, il me fit voir de ses derniers ouvrages, qui me parurent très-beaux. Ils me donnerent lieu de considérer plus exactement que je n'avois fait, ce qu'il avoit peint long-temps auparavant dans le Cloître des Minimes de la Trinité du Mont, & dans une Chapelle à Saint Louis des François. Le lieu où il a travaillé davantage, est à Naples. Après avoir demeuré deux ou trois ans à Rome, il alla achever quelques ouvrages qu'il avoit commencez à Mont Cassin, où il a peint un Cloître; & peu de temps après il mourut, étant de retour à Rome.

JEAN BENEDICT CASTILLON, qu'on nomme ordinairement LE BENEDETTE ou le Genovese, mourut à Mantouë vers ces temps-là. Il étoit de Genes, & d'honnête famille. Il apprit les principes de la Peinture de Jean Baptiste Paggi, Peintre fort considéré des Genoïs; & ensuite il suivit les enseignemens d'un Ferrari, & d'Antoine Vandeik, qui travailloient alors à Genes. Le Benedette n'aimoit pas à demeurer long-temps dans un même lieu; c'est pourquoi il

il a peint à Rome, à Naples, à Venise, à Parme, à Mantouë, & en plusieurs autres villes où il a fait quantité de Tableaux. Il y en a plusieurs à Paris que vous pouvez voir. Sa manière est assez particulière, & il paroît dans son coloris quelque chose de petillant qui touche les yeux. Il eut pour disciple son fils nommé François, & un frere appelé Salvator.

Un peu après lui moururent VANUDE Romain, qui faisoit assez bien le païsage; MONTAGNE de Venise, qui a parfaitement peint des mers & des naufrages; LA MARE François, qui faisoit des portraits; & PIETRE TESTE, dont l'humeur bizarre & capricieuse se voit dans tous les ouvrages qu'il a faits. Cet homme avoit le genie de la Peinture, beaucoup d'imagination, & une grande facilité à représenter ce qu'il avoit imaginé. Mais comme il exécutoit les choses aussi-tôt qu'il les avoit pensées, il semble qu'il ait pris plaisir à représenter des songes & des visions plutôt que des veritez; la raison ni le jugement n'ayant aucune part dans ce que l'on voit de lui. Cependant comme il y a des songes qui plaisent si fort, que souvent on a regret en s'éveillant de se voir privé du plaisir qu'on y recevoit: de même il y a des Tableaux de Pietre Teste, qui, quelque bizarres qu'ils soient, ne laissent pas d'agréer aux yeux, & de réjouir l'esprit; mais il ne faut pas les regarder trop long-temps, & moins encore les examiner avec severité. Aussi une personne très-judicieuse, en me parlant un jour de ce Peintre, me disoit qu'on pourroit le comparer à un certain Anaximene, dont Theocrite dit qu'il avoit un fleuve de paroles, où il n'y avoit

avoit pas une goutte de sens & de jugement.

Je veux croire, interrompit Pymandre, qu'il étoit mieux féant à cette personne qui vous parloit, de juger de Pietre Teste, qu'à Theocrite de blâmer Anaximene. Je ne sai si vous savez que ce Theocrite n'étoit pas celui dont Virgile a imité les ouvrages; mais un autre auquel Antigonus fit perdre la vie à cause d'une méchante raillerie qui lui échappa, & qui fit voir qu'il n'avoit pas lui-même tout le jugement qui lui étoit nécessaire. Car comme on le menoit devant ce Roi qui vouloit bien lui pardonner quelque faute qu'il avoit commise, & comme ses amis pour le rassûrer, lui promettoient qu'Antigonus lui donneroit sa grace, si-tôt qu'il paroîtroit devant ses yeux: S'il faut pour cela, leur dit-il, que je paroisse devant ses yeux, vous me faites espérer une grace impossible; voulant par là lui reprocher qu'il étoit borgne. Et * cette raillerie faite mal à propos lui coûta la vie, que le Roi avoit promis de lui donner.

Il est toujours dangereux, repartis-je, de vouloir faire paroître son esprit, s'il n'est accompagné de jugement. Mais il est vrai que cette dernière partie manque en bien des gens qui ne laissent pas de se sauver, quand ils n'ont pas à faire à des personnes trop puissantes, ou sensibles aux injures. Outre la facilité & le plaisir que Pietre Teste avoit à représenter ces différentes imaginations; il aimoit encore à peindre des sujets satyriques, ayant quelquefois représenté

* *Sic importuna urbanitas malè dicacem luce privavit.* Macrob. 7. Satur.

fénté des Peintres de son temps sous des figures d'animaux , dont il leur attribuoit les qualitez. Il a gravé lui-même à l'eau-forte plusieurs de ses desseins. Tous les hommes ayant des inclinations différentes , les ouvrages de Pietre Teste ne laissoient pas d'être bien vendus , pendant que j'étois en Italie ; parce que comme il y a deux souveraines qualitez dans la Peinture , l'une d'instruire , & l'autre de plaire ; un Peintre qui a le don de faire des choses divertissantes , trouve toujours un grand nombre de personnes qui ne cherchent qu'à être touchées agréablement , & ne se foucient pas tant de ce qui pourroit leur être d'une plus grande utilité.

C'est ce qui fait que l'on a encore aujourd'hui beaucoup d'estime pour les Tableaux de L'ALBANE, quoi-qu'il ne fût pas un des plus forts Elèves des Caraches. Nous avons déjà parlé de lui en diverses occasions ; toutefois je ne laisserai pas de vous dire ce qui regarde sa naissance , & quelque chose de sa vie. Son pere qui faisoit trafic de soye à Bologne , eut entre autres enfans Dominique & François. Le premier qui étudia le Droit , se rendit assez considerable par sa doctrine ; & François qui ne voulut pas s'appliquer à la Marchandise , comme ses parens eussent bien souhaité , s'adonna entièrement à la Peinture , aussi-tôt que son pere fut mort , n'étant encore âgé que de douze ans. Il réussit si bien dès les commencemens , qu'il donna de grandes esperances de ce qu'on a vû de lui dans la suite. Il étudia d'abord sous Denis Calvart , chez qui demeuroit le Guide , qui étant déjà assez avancé , servit de second Maître à l'Albane , & lui enseigna les principes du Dessin.

Lors-

Lorsque le Guide eut quitté Calvart pour suivre l'école des Caraches, l'Albane s'aperçût bien de la perte qu'il faisoit, se trouvant privé du secours de son ami, dont les bons avis ne lui étoient pas peu utiles. Souhaitant de le rejoindre, il fit si bien, que quelque temps après il entra aussi sous Louïs Carache. Cependant cette amitié si forte qui étoit entre le Guide & l'Albane, ne dura pas toujours. La froideur se mit insensiblement parmi eux, & on n'a pû en trouver d'autre cause, que la jalousie qui naît aisément entre les personnes de même profession, à mesure que leur réputation augmente. Je ne m'arrêterai pas à vous dire, ce qui porta l'Albane à aller à Rome, les ouvrages qu'il y fit, & comment il s'y maria : vous saurez seulement, qu'ayant perdu la femme qu'il y avoit prise, il en épousa une autre à Boulogne, qui étoit d'honnête famille, mais qui n'avoit pas beaucoup de bien. Sa beauté, son esprit & son mérite empêcherent l'Albane de s'arrêter à l'intérêt. Il lui sembla que ce parti lui seroit d'autant plus avantageux, qu'outre qu'il auroit la satisfaction d'avoir une femme très-accomplie, il trouveroit en elle un modèle d'une grande beauté, qui pourroit lui servir pour ses ouvrages, sans en chercher d'autres, quand il voudroit peindre une Venus, les Graces, des Nymphes ou d'autres Divinitez qu'il prenoit souvent plaisir de représenter.

Le choix qu'il avoit fait, lui réussit ; & sa femme se trouva si propre à ce qu'il souhaitoit, qu'avec la fraîcheur de son âge & la beauté de son corps, il y reconnut tant d'honnêteté, tant de graces & des manières de bienséance si propres

pres à être peintes , qu'il n'eût pû rencontrer ailleurs une personne plus accomplie. Aussi l'a-t-il représentée souvent sous la figure de Venus ; & dans la suite elle lui fournit un nombre assez grand de petits Amours si beaux & si bien faits, que c'est d'après eux que François le Flamand & l'Algarde , excellens Sculpteurs , ont modelé les petits enfans que l'on voit de la main de ces deux savans hommes. De sorte que l'Albane trouvoit chez lui en sa femme & en ses enfans les originaux de tout ce qu'il a peint de plus agréable & de plus gracieux. Sa femme se conformoit de telle manière à ses intentions , qu'elle prenoit plaisir de disposer ses enfans en diverses attitudes , & de les tenir elle-même nuds , & quelquefois suspendus en l'air par des bandelettes , pendant que l'Albane les desinoit en mille différentes manières.

C'est par le moyen des études & des observations qu'il faisoit de la sorte sur le naturel , qu'il a si bien peint tant de petits Amours , qui jouënt & qui volent , lorsqu'en se formant mille idées de lieux plaisans & délicieux , il a représenté Venus accompagnée des Graces & de quelques Nymphes. Et c'est aussi particulièrement dans ces sortes de sujets , qu'on voit la beauté de son genie. Pour s'entretenir dans ces pensées & dans l'inclination qu'il avoit à représenter les Fables , il lisoit toutes sortes de Poësies. Le Comte Malvasia qui a fait une exacte recherche de ce qui regarde la vie de l'Albane , n'a rien oublié touchant les Tableaux qu'il a faits en ce genre , & louë principalement ceux qu'il avoit peints pour le Cardinal de Savoye , & quatre autres sur cuivre , dans lesquels il représenta les
Di-

Divinitez des Cieux, des Eaux, de la Terre & de l'Enfer. Mais le même Comte Malvasia après toutes les loüanges qu'il donne à l'Albane, dit que ses grands Tableaux n'ont jamais été estimez à l'égal des petits, & que s'il y a quelque chose de considerable dans ses grands ouvrages, ce sont les Enfans qu'il a peints grands comme nature, lesquels pourtant n'ont pas encore cette beauté qu'on trouve dans les petits : Qu'il s'en falloit aussi beaucoup, qu'il eût pour représenter les hommes, les mêmes talens que pour bien peindre les femmes ; ayant un don tout particulier pour les faire agréables, & pour bien imiter une chair délicate, pleine & gracieuse. Il peignoit au contraire le corps de l'homme foible, sec & décharné ; & c'est pour cela que le même Auteur de la Vie de l'Albane dit, que le Comte de la Carouge, qui étant en Italie, acheta trois des quatre Tableaux dont je viens de parler, ne se soucia pas d'avoir celui qui représente les Divinitez de l'Enfer. Il est vrai que l'Albane ne s'appliquoit pas beaucoup à étudier la belle nature ni l'antique, pour ce qui regarde le corps de l'homme, & c'est pourquoi il n'a pas réussi dans toutes sortes de sujets. Mais l'inclination naturelle qu'il avoit à peindre des femmes, a duré en lui jusques à la fin de sa vie, comme il l'avouë lui-même dans une Lettre qu'il écrivit à un de ses amis un an avant sa mort. Il lui dit, que s'il étoit moins âgé, il voudroit faire encore toute autre chose que ce qu'il a fait par le passé, se sentant non seulement rempli d'un nombre infini de nobles idées ; mais ayant plus de plaisir & plus de facilité que jamais à représenter les beautez divines & humaines, particulièrement les

les Nymphes, les Enfans, & les actions divertissantes & agréables. Il croyoit alors que son genie seul & la pratique qu'il s'étoit acquise, suffisoient pour lui faire exécuter des ouvrages accomplis; blâmant les Caraches, de ce qu'ils s'étoient trop défiés de leurs forces, & de ce qu'ayant toujours employé beaucoup de temps à étudier au lieu de s'abandonner à leur genie, ils n'avoient point amassé de quoi vivre commodément. Pour appuyer son raisonnement, ou plutôt justifier sa negligence & sa conduite toute opposée à la leur; il rapporte dans la même Lettre, qu'Annibal ayant commencé à peindre de pratique un Christ mort sur les genoux de la Vierge, pour un Tableau d'Autel qui est dans l'Eglise de Saint François au delà du Tybre, il en fit une figure admirable & toute divine: mais qu'ensuite ayant fait dépouiller un modèle, & retouché d'après lui le corps du Christ, il changea toute cette première production de son esprit; & pour s'être trop défié de ses propres forces, gâta son Tableau par les derniers coups qu'il y donna.

Bien que l'Albane eût pris plaisir à représenter des nuditez, & particulièrement des femmes; ceux néanmoins qui ont écrit de lui ne l'ont point accusé de mener une vie libertine ni voluptueuse. Au contraire, ils ont remarqué que quand sa femme n'a plus été en état de lui servir de modèle, & qu'il étoit obligé d'en choisir d'autres, ce n'étoit que pour dessiner ou peindre quelques parties que l'honnêteté & la pudeur ne leur empêchoit

pas de découvrir , & que même il demeurait avec elles le moins de temps qu'il pouvoit. Ce n'est pas que ses ennemis ne dissent toujours du mal de lui & de ses Eleves , qui peut-être ne se conduisoient pas avec tant de retenue. Ses Ouvrages , & sur tout les sujets amoureux , étoient si recherchez , qu'ils en faisoient plusieurs copies , & quelquefois même imitant sa maniere en peignoient de leur invention , ou d'après quelques-uns de ses desseins , lesquels ils trouvoient moyen de lui faire retoucher. Comme le débit qu'ils en faisoient ensuite leur étoit d'une grande utilité , parce que souvent ils les faisoient passer pour être de lui , ils s'appliquoient à faire des Tableaux fort peu honnêtes qu'ils vendoient mieux que d'autres. Il est vrai que l'Albane eût bien pû se passer de faire toutes les nuditez qu'on voit de lui , & qu'ayant un talent particulier pour bien peindre en petit , il eût fait des Tableaux d'une grande beauté , & que tout le monde eût pû regarder avec plaisir , comme sont ceux de dévotion qu'on voit en plusieurs Cabinets de Paris : entre autres le Baptême de Nôtre Seigneur qui étoit au Duc de Lefdiguieres , & qui est présentement dans le Cabinet de Mr. le Prince ; une fuite en Egypte que Mr. Belluchau a eüe du Duc de Grammont ; une Vierge qui est dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine ; & sur tout une petite Gloire qu'avoit autrefois Mr. Haubier.

Quoi-qu'il ait eü plusieurs traverses dans sa fortune , & beaucoup de sujets de déplaisir dans sa famille , il étoit cependant d'un tempé-

pera-

perament si heureux , que les afflictions n'ont jamais troublé le repos de son esprit , ni altéré la santé de son corps , ayant toujours vécu avec beaucoup de tranquillité jusques à l'âge de quatre-vingts-deux ans & six mois , qu'il mourut à Bologne le 4. Octobre 1660.

Entre les Eleves de l'Albane PIERRE FRANÇOIS MOLA & JEAN BAPTISTE MOLA ont été des plus considerables. Le dernier a fort bien fait le Païsage : il peignoit aussi très-bien les figures , mais d'une maniere moins tendre & moins gracieuse que son Maître.

Il y eut encore un autre disciple des Caraches qui mourut dans la même année que l'Albane : il se nommoit GIACOMO CAVEDONE , aussi de Bologne. Son nom ni ses Ouvrages ne sont gueres connus à Paris , mais ils sont estimez en Italie ; & ceux qui ont vû les plus beaux Tableaux qu'il a peints à Bologne , disent qu'ils tiennent beaucoup de la maniere d'Annibal , & en parlent avec estime.

Il semble que l'année 1660. ait été fatale aux Peintres de Bologne ; car ce fut encore dans ce même temps que mourut AUGUSTIN METELLI. Il étoit savant pour bien peindre l'Architecture , particulièrement les décorations des Théâtres. Il mourut en Espagne , où il étoit allé travailler pour le Marquis de Liche. Il avoit avec lui Angelo Michele Colonna de Bologne , qui lui aidait dans ses grands Ouvrages. Ce Colonna a peint à Paris dans l'Hôtel de Lionne.

N'étoit-ce pas dans ce temps , dit Pymandre,
S 2 que

que François Grimaldi & François Romanelle vinrent aussi en France?

Le Colonna, repartis-je, n'arriva que quelques années après eux. Vous savez que GRIMALDI vint à Paris dans une assez mauvaise conjoncture, car ce fut en 1648. lors qu'il y avoit beaucoup de desordres. Aussi demeura-t-il quelque temps qu'il ne fit pas grand'chose, & ne commença à peindre les plafonds du Palais Mazarin qu'un peu avant le retour du Roi à Paris. Si-tôt qu'il les eût achevez, il retourna à Rome.

Quant à ROMANELLE, il avoit achevé de peindre l'Appartement de la Reine-mere du Roi, la Galerie du Palais Mazarin, & fait plusieurs Tableaux pour divers Particuliers, entre autres pour Mr. d'Emeri Surintendant des Finances. Il étoit Eleve de Pietre de Cortone, & imitoit sa maniere. Après son retour à Rome il fit quelques ouvrages: enfin s'étant retiré à Viterbe d'où il étoit, il y mourut peu d'années après, & vers le temps que mourut à Modene un Peintre François nommé BOULANGER. Le MANCHOLE Flamand travailloit en France dans ce temps-là. Il y a des Tableaux de lui dans les nouveaux Appartemens du Château de Vincennes, qu'il fit pendant la Régence de la feuë Reine Mere.

J'ai encore à vous parler d'un Peintre Boulonnois, dont vous avez vû plusieurs Ouvrages c'est de François BARBIERI DA CENTO surnommé LE GUERCHIN, à cause qu'il étoit louche; ce qui lui arriva en nourrice par un grand bruit qui le réveilla en sursaut. Lors

qu'il

qu'il fut en état d'aller aux écoles , ses parens ne manquerent pas de le faire instruire : mais ayant dès l'âge de huit ans donné des marques de son inclination pour la peinture , son pere le mit sous certains Peintres de son païs peu connus , & qui n'avoient pas beaucoup de capacité. Aussi ce ne fut pas d'eux qu'il apprit tout ce qu'il a fû ; la Nature seule a été sa maîtresse , & son genie lui a fourni ce qu'il a fait de plus beau. Il n'imitoit aucuns Maîtres de son temps , & travailla pendant plusieurs années sans avoir vû leurs ouvrages. Que si ensuite il eût plus d'inclination pour les uns que pour les autres , il est aisé de juger que ce fut la maniere du Caravage qu'il préfera à celle du Guide & de l'Albane qui lui parurent trop foibles , aimant mieux donner à ses Tableaux plus de force & de fierté , & s'approcher davantage de la nature , laquelle veritablement il dessina plus correctement & avec plus de grace que le Caravage. Aussi on peut dire qu'il avoit de belles qualitez , & même qu'elles étoient grandes & estimables , si on les considere sans les comparer à celles d'autres Peintres qui travailloient alors. Il dessinoit avec une merveilleuse facilité. Il étoit plein d'invention , & a peint certaines choses assez gracieuses , bien qu'à parler sincerement sa maniere ne puisse point passer pour agréable dans tout ce qu'il a fait. Un de ses ouvrages les plus renommez dans Rome , est l'Aurore qu'il a peinte dans un Salon que nous allâmes voir ensemble dans la Vigne Ludovise , après avoir admiré l'Aurore du Guide , qui est au Palais Bentivoglio à Montecaval. Je ne vous

parlerai pas de toutes ses autres peintures : vous pouvez voir ce qu'il y en a chez le Roi , dans le Palais Mazarin , & en divers autres lieux. Il fit pour Mr. de la Vrilliere Secretaire d'Etat, un Tableau en 1627. où il représenta Caton d'Utique : un autre qu'il n'acheva qu'en 1643. où il peignit Coriolan , lors que venant saccager Rome , il en fut empêché par les prieres de sa mere , de sa femme & de ses enfans ; & un autre qu'il envoya en 1645. de même grandeur que les deux premiers , où il représenta la paix des Sabins avec les Romains. L'Abbé Mey de Lyon en a deux : l'un représentant les enfans de Jacob , qui montrent à leur pere la robe ensanglantée de Joseph ; & un autre où Judith & Abra tiennent la tête d'Holopherne. La figure de Judith est bien peinte, l'air de son visage beau & gracieux. Il fit ce Tableau en 1651. pour le Sr. Giacomo Zanone. Mais un des plus beaux que vous puissiez voir de lui , est une Vierge de pitié , qui tient un Christ mort sur ses genoux , le tout grand comme nature ; il est chez Mr. Jabac , qui en a le dessein de la main d'Annibal Carache. Il y a bien apparence que c'est d'après ce dessein que le Guerchin a peint le Tableau , & peut-être qu'il l'a aussi fait pendant qu'il travailloit sous le Carache , car c'est un des plus beaux ouvrages qu'il ait faits. Si dans toutes les parties de la peinture le Guerchin n'a pû égaler plusieurs excellens hommes dont nous avons parlé, aussi il n'y a gueres eû de Peintres qui ayent été comparables à lui dans ce qui regarde les bonnes qualitez du corps & de l'ame dont le Ciel l'avoit pourvû. Sa taille étoit médiocre,

mais

mais bien faite ; son humeur gaye & son entretien agréable. Il étoit infatigable au travail, sincere dans ses paroles , ennemi du mensonge & de la raillerie ; humble & civil à tout le monde , charitable , dévot , & d'une chasteté reconnuë. Il avoit beaucoup de considération & d'amitié pour toutes les personnes de sa profession. Il ne sortoit presque jamais de chez lui sans qu'on le vît accompagné de plusieurs Peintres qui le suivoient comme leur maître , & le respectoient comme leur pere , à cause de l'amour & de la tendresse qu'il avoit pour eux ; car non seulement il avoit beaucoup de considération pour les personnes élevées en dignité & au dessus de lui , mais il étoit complaisant à tout le monde. Il étoit curieux de savoir toutes les nouvelles ; & comme il avoit une memoire heureuse , & qu'il s'exprimoit facilement , chacun cherchoit sa conversation par le plaisir qu'on avoit d'apprendre de lui une infinité de choses qu'il racontoit d'une maniere agréable. Il ne parloit jamais mal de personne ; mais pour l'ordinaire il faisoit le sujet de ses entretiens , ou des histoires qu'il avoit lûes , ou de ce qu'il avoit entendu dire de singulier.

Bien que dans ses propres ouvrages il n'exécutât pas les choses dans la perfection qui eût été à desirer , il ne laissoit pas de juger avec beaucoup de discernement des Tableaux des autres Peintres , louant toujours ce qu'ils avoient fait , ou du moins n'en parlant qu'avec beaucoup de retenuë & de moderation lors qu'il y voyoit des choses qui ne méritoient pas d'être estimées.

Il eût pour amis tous les Peintres de son temps , parce qu'il n'envioit ni leur fortune , ni leurs emplois ; au contraire , il étoit bien-aise qu'ils s'avancassent tous & en biens & en réputation. Pour contribuer même à leur fortune il étoit toujours prêt de les assister , ou de ses conseils , ou de son credit. Aussi non seulement sa bourse étoit-elle ouverte à ses amis , mais encore à des personnes qui pouvoient lui être indifferentes ; & l'on a su qu'en plusieurs rencontres il a généreusement secouru des gens de qualité qu'il connoissoit avoir besoin d'argent , cherchant à faire plaisir à tout le monde , particulièrement à ceux qu'il savoit être dans la nécessité.

Il eût beaucoup d'amitié & de tendresse pour ses parens. Il prit soin de bien élever ses neveux ; & quant à ses nieces , il en pourvût quelques-unes par mariage , & donna aux autres de quoi être Religieuses.

Jamais personne n'eût sujet de se plaindre de sa bonne foi , ni de trouver à redire dans ses mœurs. N'ayant point été marié , il vécut toujours dans une grande pureté. Il ne fut sujet à aucunes maladies , & n'a eû que de petites incommoditez sur la fin de ses jours. Il fut cheri , & estimé de plusieurs Princes & grands Seigneurs. Il amassa beaucoup de bien , qu'il n'employoit , comme je vous ai dit , qu'à assister ses parens , & à secourir ses amis. Il acheta une fort belle maison dans Bologne , & quelques autres à la campagne , qu'il meubla honnêtement , & où après sa mort on trouva quantité de Tableaux , beaucoup de vaisselle

le d'argent, des pierreries, & plusieurs autres raretez.

Pendant sa vie il fit bâtir des Chapelles & des Autels, qu'il garnit de tous les Ornaments nécessaires, & même donna de quoi les entretenir. Il vécut toujours honorablement dans le public & dans son particulier, se conduisant, en toutes ses actions, à l'égard du monde avec beaucoup de prudence, & envers Dieu avec beaucoup de crainte & d'amour.

Etant tombé malade au mois de Décembre mil six cens soixante & sept, il reçût les derniers Sacremens avec une résignation & une piété extraordinaire, & mourut dans le même mois âgé de soixante-dix ans. Il laissa pour héritiers de tous ses biens deux de ses neveux.

Ayant cessé de parler, & voyant que Pyramandre attendoit que je continuasse mon discours, Je croi, lui dis-je, qu'il est temps que nous mettions fin à nôtre entretien : il me semble qu'il a duré assez long-temps, & peut-être même que je devois l'abreger, en ne m'arrêtant pas à beaucoup de gens qui ne sont gueres célèbres. Mais s'il ne m'a pas été possible de rejeter ceux qui se sont présentez à mon esprit, il y en peut avoir quelques-uns dont je ne me suis pas souvenu, qui méritoient bien d'être nommez. Lors que nous nous reverrons, nous pourrons parler avec plaisir d'un excellent homme qui ne vécut que peu d'années après le Guerchin, & qui nous fournira une ample matiere de réflexions

418 VII. ENTRETEN SUR LES VIES &c.
sur toutes les parties de la Peinture. C'est du
Poussin dont j'entens parler , & de la vie du-
quel vous desirez , il y a long-temps , de sa-
voir les particularitez. En disant cela nous
nous levâmes , & étant passés des bosquets
dans les allées , nous retournâmes vers le Châ-
teau , & ensuite nous reprîmes le chemin de
Paris.

Fin du Troisième Tome.



TA.

TABLE

DES MATIERES.

Contenues dans le Tome Troisième.

A CADEMIE des Caraches.	
	pag. 195
Academie de Rome fondée par Gregoire XIII.	86
<i>Adam Elshiemé.</i>	239
<i>Adam van Noort.</i>	315
De l'Admiration.	160
Adonis & Venus Tableau du Titien.	49
De l'Adoration.	179
De l'Agrément.	159
De l'Air, & des differences qui s'y trouvent.	19
<i>Albane.</i>	405
<i>Alexandre Allori.</i>	88
<i>Alexandre Bonvincino.</i>	85
<i>Alphonse Parigi.</i>	285. 287
<i>Ambroise du Bois.</i>	100. 243
De l'Amour.	155
Anaximene avoit un fleuve de paroles, où il n'y avoit ni sens ni jugement.	403
<i>S. André.</i>	255
<i>André Schiavon.</i>	83
<i>Annibal Carache.</i>	194
<i>Antiveduto.</i>	306
<i>Antoine Badille.</i>	106
<i>Antoine Carache.</i>	224
<i>Antoine Fantose.</i>	93
<i>Antoine More.</i>	102
<i>Antoine Tempeste.</i>	256
<i>Antonio Barbalonga.</i>	382
<i>Antonio.</i>	91
<i>Antonio Maria Panico.</i>	214
Des Apparences des corps	

dans l'eau.	41. 42
L'Aretin ami du Titien.	48
L'Arioste peint par le Titien.	47
<i>Affelin, dit Petit-Jean.</i>	355
L'Avanture du Pêcheur, Tableau de Paris Bordon.	57
<i>Augustin Carache.</i>	221
<i>Augustin Metelli.</i>	411
<i>Augustin Tasse.</i>	256

B.

B ADALOCCHIO.	214
<i>Bagnacavallo.</i>	92
<i>Cl. Baldouin.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Bamboche.</i>	354
<i>Baptista del Moro.</i>	130
<i>Barbalonga.</i>	382
<i>Fred. Baroccio.</i>	192
<i>Jacopo Barozzi dit Vignole.</i>	86
<i>Barthelemi Deminiato.</i>	91
<i>Barthelemi Briemberg.</i>	355
<i>Les Bassans.</i>	117
Bataille de Constantin du dessein de Raphaël, & peinte par Jule Romain.	177. 187
<i>Jerôme Baullery.</i>	100
<i>Bellange.</i>	311
<i>Nicolas Belin.</i>	92
<i>J. Bely.</i>	311
<i>Benedetto frere de P. Veronese.</i>	117
<i>Be-</i>	

T A B L E

<i>Benedette.</i>	392	Chiron peint en Centaure.	16
le Blanc doit être employé dans les éclats de lumière.	75	Les Choses peintes ne peuvent avoir tant de relief que le Naturel, & pourquoi.	6
Le Blanc.	302	Ludovico <i>Civoli.</i>	233
J. Blanchart.	ibid.	Clement VII. couronne Charles Quint.	48
Bobrun.	255	Le Clerc.	302
Bol.	102	Julio Clovio.	88
Bolleri.	302	Cock.	102
Boniface Venitien.	86	De la colere.	185
Bots.	314	Colignon.	298
Boulangier.	412	Colonna.	411
Nicolas Bouvier.	100	J. Contarino.	130
Braw.	314	Corneille Cort grave pour le Titien.	51
Louis du Breuil.	92	Corneille de Lyon.	93
Toussaint du Breuil.	98	Corneille Polembourg.	355
Mathieu Bril.	240	Leo. Corona.	130
Paul Bril.	ibid.	Corneille Wroon.	255
Le Bronzin.	88	Cotelle.	255
Brugle.	314	Couleurs, de combien de sortes.	22
Bulant Arch.	98	Des Couleurs, & de celles qui sont propres à huile & à fraisque.	8.9
Jacob Bunel.	99	De leur mélange.	12
Jean Buron.	92	Jean Cousin.	94
Virgile Buron.	ibid.	Louis Cousin, dit Gentil.	361
C.		Michel Coxis.	101
CACHETEMIER.	92	Gaspar Craes.	355
Calisto de Lodi.	85	De la Crainte.	178
Jean Calker.	57	D.	
Callot.	278	DANAE' peinte par le Titien.	49.56
D. Calvart.	363. 384. 405	Dario Varotari.	130
Canta-Gallina.	282	G. Daw.	361
Louis Carache.	194	Delarts dit Bamboche.	354
Le Caravage.	225	Du Desir.	161
Cavedone.	411	Du Desespoir.	185
Ch. Charmoy.	92	Domenico Feti.	233
Le Centaure Nefse qui enleve Dejanire, peint par le Guide.	16	Dominiquin.	362
L'Empereur Charles Quint Couronné à Bologne, & peint par le Titien.	48	Ch. & Th Dorigni.	92
Charles fils de P. Veronese.	117	De la Douleur.	165
Charles Meslin, dit le Lorrain.	392	Du Bois.	243
Cherubin Albert.	236	Eust. Du Bois.	93
		Guil-	

DES MATIERES.

Guillaume *Dumée.*
Damontier.

100
94

E.

EGMONT.
F. *Elle.*

311
255

De l'Emulation.

175

De l'Envie.

174

Ert-Veeft.

355

L'Espagnolet.

226

De l'Espérance.

184

De l'Estain.

310

De l'Expression.

154

F.

MARCO da *Faenza.*
Pao. *Farinato.*

90
130

Ferdinand Elle.

255

Le Feti.

233

Le Fialetti.

126

Prospero Fontani.

91

Franceschi.

129

François Bassan.

119

Frederico Zuccherò.

234

De la Fuite.

161

Freminet.

244

G.

GABRIEL fils de P. Vero-
nese.

132

Galerie Farnese.

199

Galerie des Tuilleries ornée
de Tableaux.

144

Galleries de l'Hôtel de Bullion
peintes par Blanchart & par
Vouet.

303. 304

Galerie de Luxembourg, pein-
te par Rubens.

319

Gentil.

361

Gentilleschi.

237

Mort de Germanicus peinte
par le Poussin.

173

Girolamo da Sermoneta.

90

Pierre Paul *Gobbo.*

241

Goltius.

238

F. *Grimaldi.*

412

Le Marquis du Guast peint par
le Titien.

50

Le Guerchin.

412

Le Guide.

383

Guyot.

254

H.

des differens Habits.

132

de la Haine.

158

Cl. & Ab. *Hallé.*

100

de la Hardiesse.

176

Henri III. passant à Venise,
alla voir le Titien.

52

Is. *Henriet.*

298

Histoire de l'Aventure du
Pêcheur peinte à Venise par
Paris Bordon.

58

Histoire des sept Infans de
Lara.

259

Geor. *Hoefnaghel.*

104

Guill. de *Hoëy.*

93

Jean de *Hoëy.*

243

Gab. *Honnet.*

100

de la Honte.

181

Gh. *Honthorst.*

226

Horace le Blanc.

302

de l'Horreur.

159

I.

JANET.

93

Jaques Bassan.

117

Jean Bassan.

120

Jean Bol.

102

Jérôme Bassan.

120

Jérôme Cock.

102

S. Jérôme du Dominiquin.

371

de l'Impudence.

180

de l'Indignation.

174

Joseph Pin.

227

Fr. *Joseph Feuillant.*

311

les Jours & les Ombres se re-
présentent diversement se-
lon.

T A B L E

Ion les differentes surfaces des corps.	32
de la Joye.	162
<i>Israël Henriët.</i>	298
<i>Israël Sylvestre.</i>	300
<i>Jude Indocus.</i>	104
Jugement qu'on peut faire des Tableaux.	218
Jugement de Salomon peint par le Poussin.	172
<i>Juste d'Egmont.</i>	311

L.

L ABELLE.	299
<i>Lanfranc.</i>	398
le Laocoon , combien estimé par Augustin Carache.	198
<i>Lavinia.</i>	91
<i>Leandre Bassan.</i>	120
<i>H. Lerambert.</i>	100. 254
<i>L. F. & J. Lerambert.</i>	92
Francisque Libon Fondateur.	93
Lits & Triclines des Anciens.	111
<i>Livio Agresti.</i>	147
<i>Lorenzino de Bologne.</i>	ibid.
<i>Lucas Romain.</i>	92
<i>Ludovico Ciroli.</i>	233
<i>Ludovico Leone Padoisano.</i>	ibid.
de la Lumiere.	28

M.

le M ANCHOLE.	412
<i>Barth. Mansfreda.</i>	225
des differentes Manieres de peindre.	149
Maniere de peindre du Titien.	71
<i>Marc de Sienne.</i>	147
<i>la Mare.</i>	403
le Martyre des Innocens , du Guide.	390
<i>Lucio Massari.</i>	214
<i>Damiano Mazza.</i>	56
du Mélange des couleurs.	13

<i>Ch. Meslin.</i>	392
<i>Metelli.</i>	411
S. Michel , du Guide.	392
Michel Ange savant dans l'A- natomie.	26
<i>Gir. Michel.</i>	93
<i>M. J. Miervert.</i>	105
des Modes & des vèremens.	132
<i>Mola.</i>	411
<i>J. Momprie.</i>	255
Montagne de Venise.	393
<i>Il Moretto.</i>	85
<i>Moyse.</i>	354
<i>Germain Musnier.</i>	92
<i>Le Mutian.</i>	85

N.

N ADALINO de Murano.	56
Baptiste Naldino.	91
de la Nature , & de l'effet des couleurs.	22
<i>Nicolao dalle Pomarancie.</i>	91
<i>Ninet.</i>	310
<i>Noefs.</i>	313
du Noir & du Blanc.	77

O.

O CTAVE VAN VEEN.	258
Charles d'Offin.	311
de l'Ombre & de l'Obscurité.	27
<i>Orecchione d'Agostino.</i>	350
Origine des armes des Ubal- dini.	257
<i>Ottavio Padoisano.</i>	233

P.

le P ADOÛAN.	32
Giacomo Palma.	234
le jeune Palme.	ibid.
<i>Parigi.</i>	285. 287
<i>Paris Bordon.</i>	57
<i>Parrhasius</i> savant à bien aron- dir	

DES MATIERES.

dir les corps.	16
Barth. Passerotti.	91
des Passions.	155
Le Passignan.	236
Paul III. peint par le Titien.	49
Paul Franceschi.	129
Paul Veronese.	105
Païsage du Titien comment traité.	79
Francisque Pellegrin.	92
Pellegrin de Bologne.	148
Etienne du Perac.	99
Perelle.	311
Ch. Person.	ibid.
de la Perspective Aerienne.	17
des regles de Perspective.	63
de la Peur.	178
Philbert de Lorme Archi.	92
Philippe d'Angeli, le Napolitain.	240
Pietre Noefs.	313
Pietre Teste.	393
Pinaigrier.	98
du Plaisir.	162
Pomponio fils du Titien.	49
Francesco d'a Ponte.	117
D. & N. Pontheron.	100
Fr. Porbus.	248
Pier. Porbus.	102
Portraits difficiles à bien faire.	349
Psammetite.	173
de la Pudeur.	182
Pyrrho Ligorio.	87

R.

R AMBOUITS.	354
Ravissement d'Helene, du Guide.	395
des Reflexions des corps dans l'eau.	38
de la Refraction.	41
S. Renard.	255
Laurent Renaudin.	91

Joseph Ribera dit l'Espagnolet.	226
Domi. Riccio.	130
Rimbrans.	355
Jaques Robusti dit Tintoret.	121
Giacomo Rocca.	148
Mich. Rochetet.	93
Roger de Rogeri.	98
Romanelle.	412
Girolamo Romanino.	85
J. & G. Rondelet.	92
Simon le Roi.	ibid.
Jean Rothamer.	130. 301
Rubens.	314
de Ruet.	293

S.

S 'ALIMBENI.	256. 286
J. Sanson.	93
Ch. Saracino.	226
Roland Saveri.	243
Girolamo Savoldi.	85
Scalberge.	311
Jac. Sementa.	90
Sisto Badalocchio.	214
Sneidre.	355
Bart. Sprangher.	104
Staben.	314
Stenuix.	313
J. Strada.	ibid.
Sylvestre.	300

T.

TABLEAU de Daniel de Volterre peint à Rome.

Tableaux d'Annibal Carache qui sont à Paris.	171
Tableau d'Aristide.	213
Tableau de P. Veronese dans le Cabinet du Roi.	166
Tableau du Poussin aux Jesui- tes.	115
Tableau de Timanthe.	161
Ta-	166

TABLE DES MATIERES.

Tableau de Venus & Adonis dans le Cabinet de Mr le Grand.	51	François Veccelli frere du Titien.	53
Tableaux du Titien dans le Cabinet du Roi.	50	Horace Veccelli fils du Titien.	<i>ibid.</i>
Tableaux du Cabinet de Mr. le Duc de Richelieu.	335	Marc Vecellio.	130
A. Tasse.	256	Venus.	258
Tempeste.	<i>ibid.</i>	Ventura Salimbeni.	256. 286
P. Teste.	393	Marcello Venusto.	90
Pasquier Testelin.	100	Mario Verdizotto.	56
Theocrite puni pour une mechante raillerie.	404	des Vêtemens anciens & modernes.	132
Thomassin.	284	Vignole.	87
Le Tintoret.	121	Viole.	242
Mar. Tintoretta.	129	Vittes de la Chapelle de Gailon.	98
Girolamo di Titiano.	57	Volsar.	313
Le Titien.	45	M. de Vos.	129
Le Titien grand observateur des lumieres & des couleurs.	26	S. Vouët.	394
de la Tristesse.	165	A. Vouët.	300
		Cl. Vouët.	<i>ibid.</i>
		Vrains.	255

V.

le VALENTIN.	226
Vanbale.	313
Vanbuncle.	311
Vandeik.	340
Vandriffe.	311
Francesco Vanni.	192
Vanude.	301
Varin.	302
Dan. Varotari.	130
Vauvremens.	361
Vazari.	89
Uboldini.	257

W.

WILBERT.	310
Wildens.	340
C. Wroon.	255

Z.

le P. Mattheo ZACCOLINO.	256
Gerard Zegres.	354
Bap. Zelotti.	117
Zucchero.	234
Lambert Zustrus.	83

F I N.



3
n.
d.
30
58
86
90
56
10-
132
87
242
ail-
98
313
129
394
300
ibid.
255

310
340
255

LINO.
256
354
117
234
83